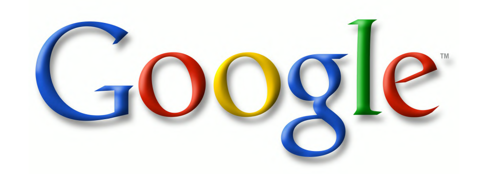


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

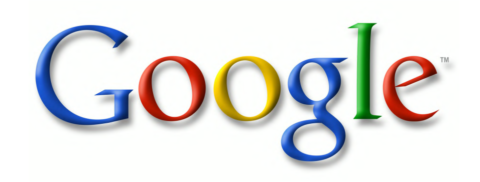
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

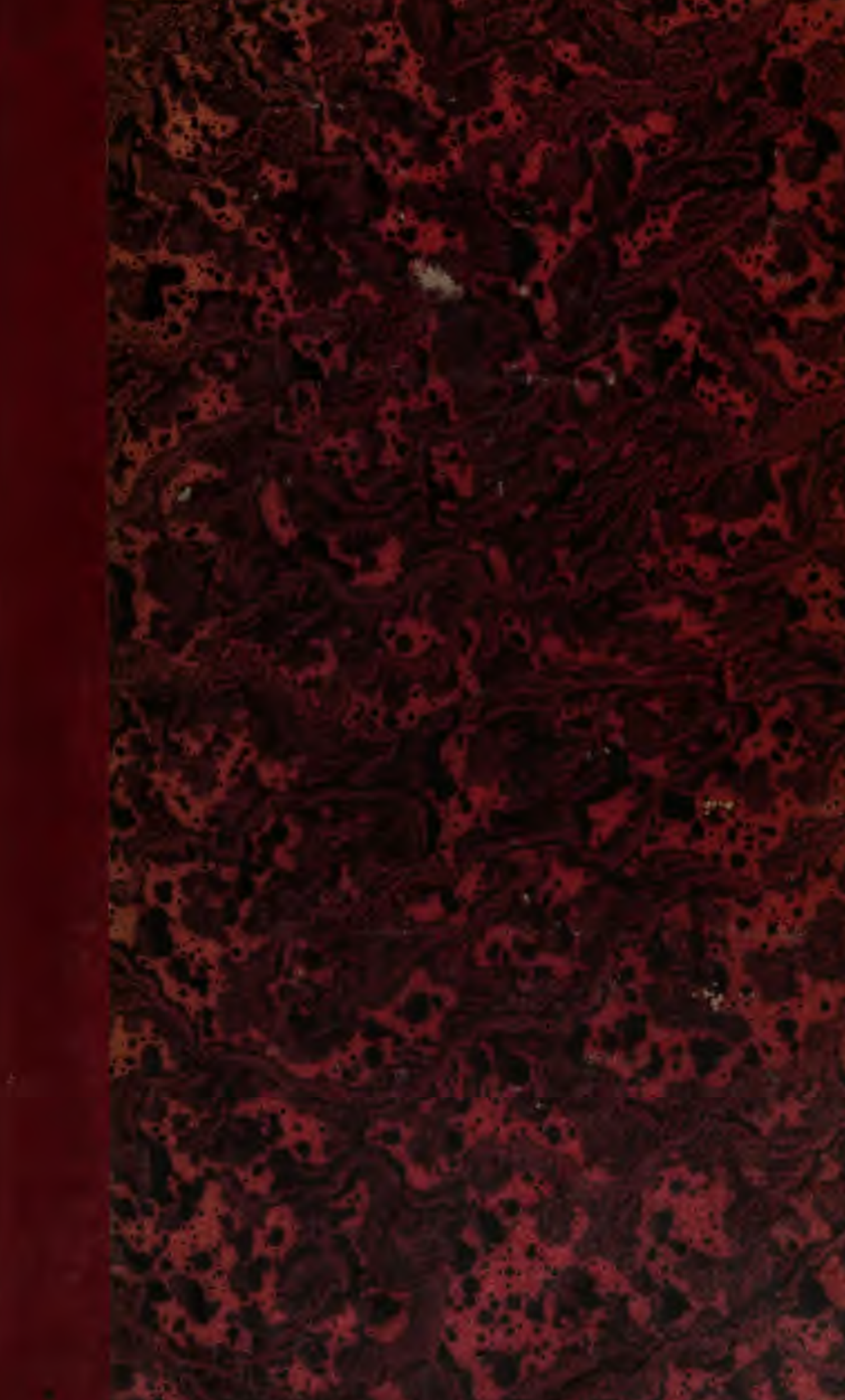
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

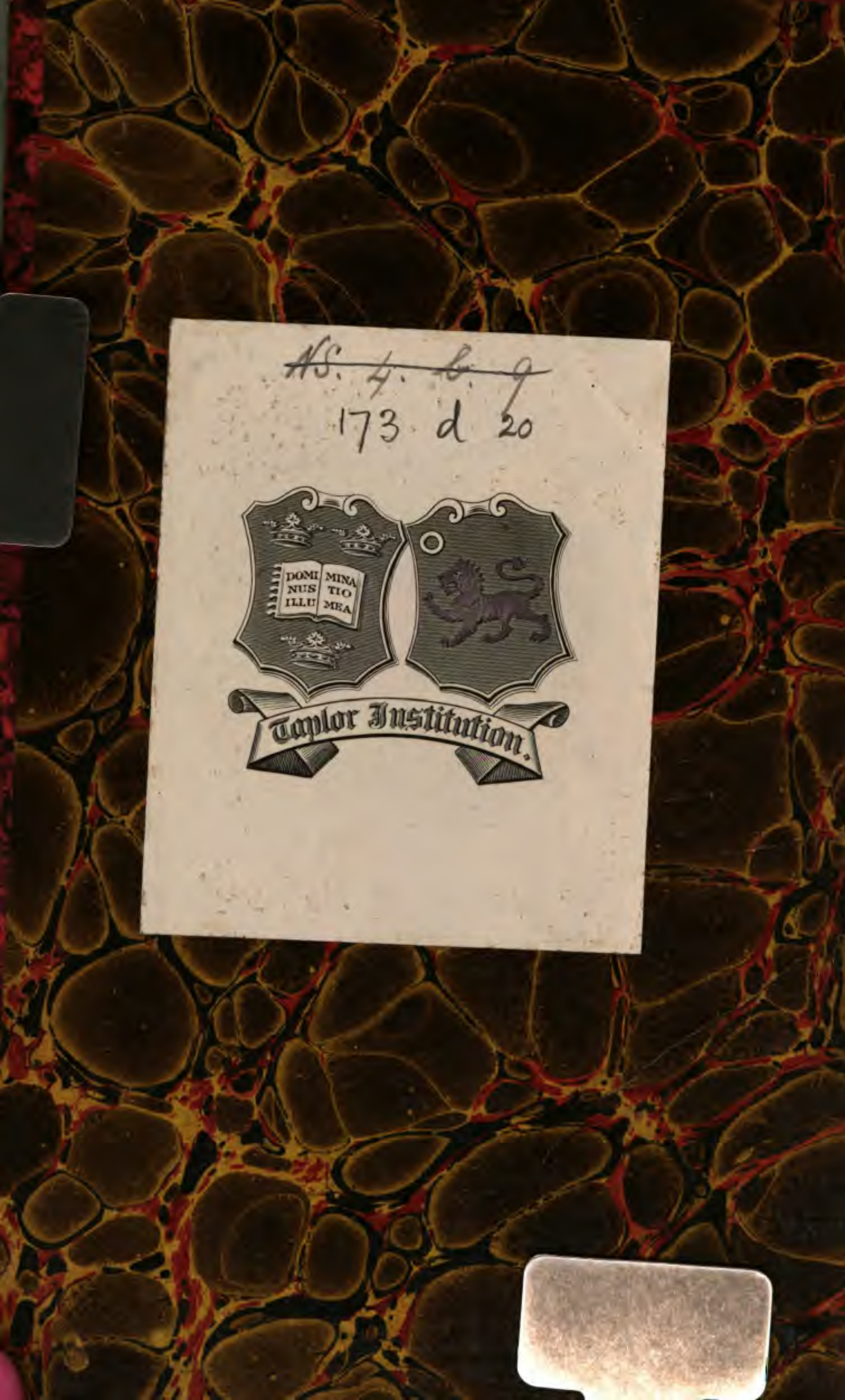
Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

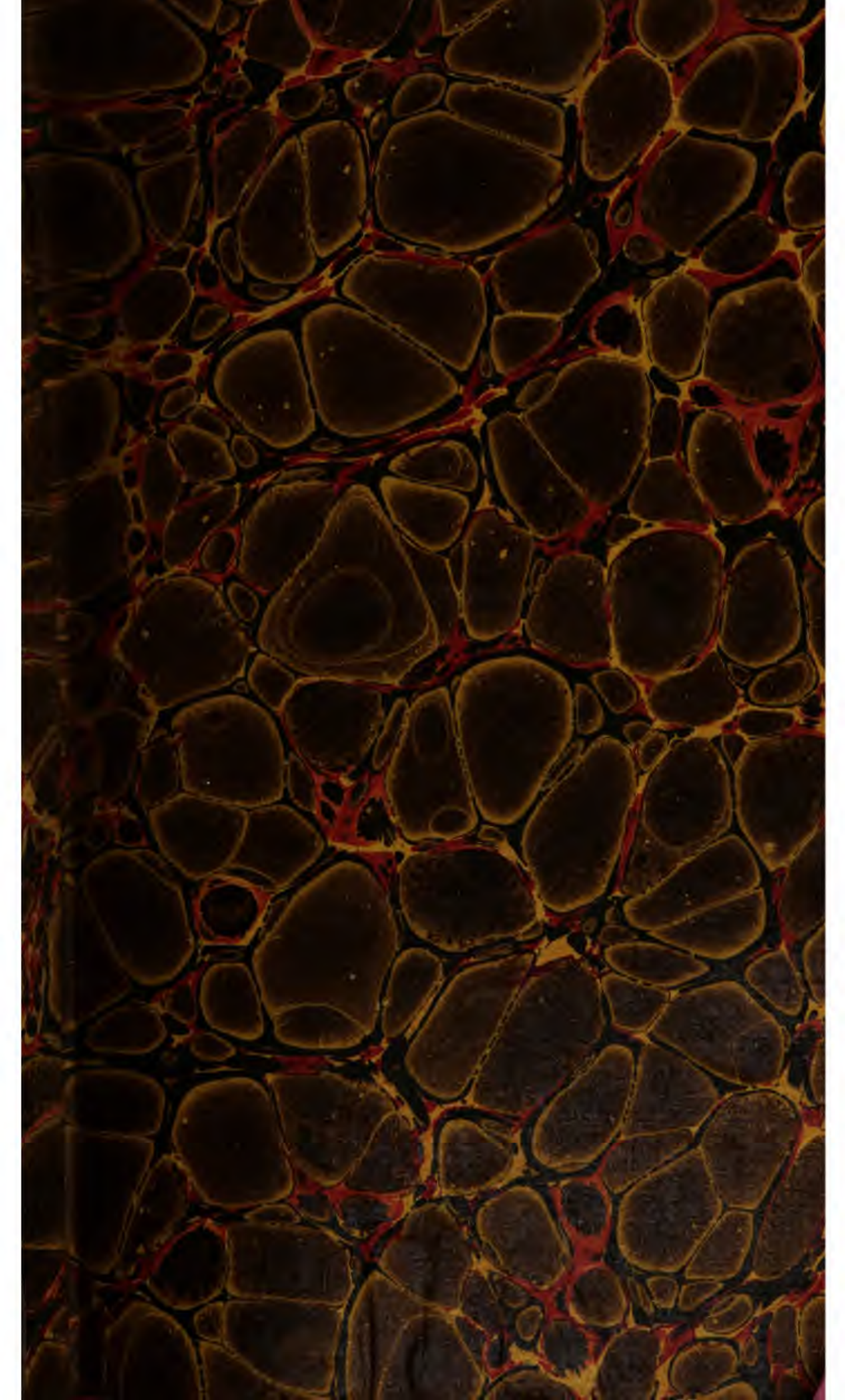
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`





~~NS. 4. 6. 9~~
173 d 20



3 vol

NC 41. 6. 9

ŒUVRES

DU COMTE

ANTOINE HAMILTON.

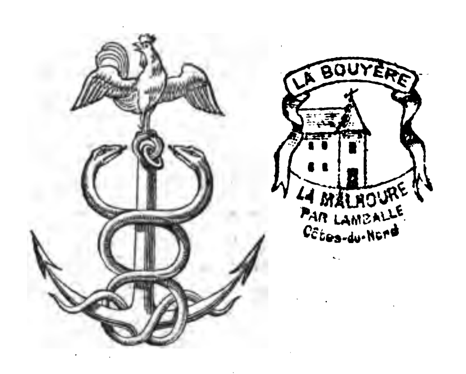
DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

ŒUVRES

DU COMTE

ANTOINE HAMILTON.

TOME PREMIER.



PARIS,

CHEZ ANTOINE-AUGUSTIN RENOUARD.

M. DCCC. XII.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Cette nouvelle édition des Œuvres complètes d'Hamilton a été soigneusement revue sur les premières éditions, et sur toutes les réimpressions récentes qui paroissent avoir été faites avec quelque soin, tant pour les Mémoires de Grammont et les Contes, que pour les Opuscules formant le troisième volume. L'une des éditions les plus remarquables des Mémoires de Grammont est celle de Strawberry-Hill, 1772, in-4°, avec 3 portraits, imprimée par les soins et aux frais de M. Horace Walpole. Cette édition, précieuse aux yeux des curieux et amateurs pour sa rareté et un certain luxe d'exécution, est surtout recommandable en ce qu'elle est la première dans laquelle on trouve des notes sur les nombreux personnages si ingénieusement mis en scène dans le cours de ces agréables Mémoires. Elle est la première aussi dans laquelle soient rectifiés les noms propres étrangers, anglois surtout, défigurés dans les précédentes impressions, et même dans l'édition assez soignée des Œuvres d'Hamilton, 1749, 6 vol. petit in-12, et ses copies, où on lit Boukingham, et même Bouquingant, pour Buckingham; Monsery pour Muskerry; Balantin pour Bellenden; Whittnell pour Wettenhall, et beaucoup d'autres non moins méconnoissables.

Des bibliographes, se copiant l'un l'autre, citent une édition de Strawberry-Hill, 1763, in-4°; mais elle n'existe point; et celle de 1772 est incontestablement la première et l'originale de ce texte ainsi rectifié et éclairci par des notes souvent copiées depuis. Aussi est-elle fort

estimée, bien qu'elle ait un peu de cette incorrection typographique, presque inévitable dans un livre imprimé en une langue étrangère. La réimpression, faite en 1783 par des libraires de Londres, dans le même format, et avec les mêmes portraits tout usés, est un livre mal exécuté, et de nul mérite.

Après l'édition de Strawberry-Hill, M. Didot l'aîné donna, en 1781, pour la collection du comte d'Artois, une édition des Mémoires, en 3 vol. in-18, dans laquelle sont les notes de Walpole; et il les accompagna de trois autres volumes aussi in-18, contenant le Bélier, Fleur d'Épine, et les Facardins. Ainsi que toutes les autres parties de cette précieuse et charmante collection, ces six volumes sont vraiment un bijou typographique, et d'une correction admirable. Mais, si l'imprimeur a parfaitement bien rempli sa tâche, l'éditeur ne s'est pas également bien acquitté de la sienne. Il annonce avoir collationné le Bélier et Fleur d'Épine sur des manuscrits qui avoient appartenu à la famille de l'auteur; et effectivement on y trouve quelques légères corrections qui m'ont paru assez heureuses, et que, pour cette raison, j'ai adoptées: mais, pour les Mémoires de Grammont, il est évident que cet éditeur a cru, assez mal à propos, qu'il entroit dans ses fonctions de corriger l'auteur, et de le rajeunir. Dans cette intention il s'est permis une multitude de corrections et de changements, dont la plupart n'ont pas même pour excuse d'être d'heureuses licences. Si l'on suivoit une telle marche, les écrivains prendroient successivement la physionomie de chaque siècle dans lequel on les réimprimeroit; et qui peut calculer jusqu'où iroient les résultats de ces prétendues améliorations? Rien de semblable n'a eu lieu dans cette nouvelle édition. Certaines locutions, actuellement considé-

rées comme fautes grammaticales, ont dû être conservées, puisque Hamilton en a fait usage, et avec lui plusieurs bons écrivains du même temps [1]; et cette édition reproduit l'ouvrage tel qu'il est sorti de la plume de son auteur. Les Mémoires sont précédés de la charmante épître au comte de Grammont, qu'on est étonné de ne point trouver en tête de l'édition du comte d'Artois, défaut impardonnable dans un livre si élégant et si soigné.

Les Mémoires de Grammont, dans lesquels l'auteur, laissant de côté tous les graves intérêts de l'histoire, n'en a pris que ce qui pouvoit faire de son ouvrage un agréable roman, ont cependant le mérite de retracer la physionomie d'une époque fugitive de l'histoire des Anglois, à laquelle rien chez eux ne ressemble, ni avant le règne voluptueux de Charles II, ni après 1688, temps auquel, avec un nouveau gouvernement, ils reprirent l'austérité, et, si l'on veut, la roideur qui fut toujours dans le caractère de cette nation. Ce tableau d'une extrême liberté de mœurs qui dura vingt-cinq ans pour disparoître tout à coup, est si admirablement tracé, que les Anglois, qu'il ne flatte point, en sont enthousiastes, et qu'ils sont fiers de le revendiquer comme écrit, sinon en leur langue, au moins par un écrivain de leur nation. Aussi, après leur belle édition de 1772, ont-ils voulu mieux faire encore, et ils y ont réussi dans la double édition in-4°, qu'ils ont

---

1 Quelques personnes, portant à l'excès le respect que l'on doit aux grands écrivains, voudroient que l'on conservât même leur orthographe ; et que dans les ouvrages de Pascal, de Corneille, etc., on imprimât *il sceust* pour *il sut*, *j'advoueray* pour *j'avouerai*, etc. ; l'usage contraire ayant prévalu, il y auroit du ridicule à ne point s'y conformer ; et d'ailleurs ces changements ne sont rien en eux-mêmes ; ils ne touchent en aucune façon au style et aux tournures adoptées par chaque auteur, et qui le caractérisent.

donnée vingt ans après ; l'une en anglois, peu recherchée, et même peu connue hors de l'Angleterre, et l'autre dans la langue originale de l'ouvrage. Au plus grand luxe de la typographie et du papier, qui pourroit néanmoins être accompagné d'une plus rigoureuse correction, se joint le luxe de soixante-dix-huit portraits, parmi lesquels on a cependant à regretter de ne point trouver celui de Matta, l'ami et le compagnon du chevalier de Grammont. Il s'en faut que ces nombreux portraits soient tous également bien gravés ; les personnages françois y sont en général assez infidèlement représentés ; mais, quant à ceux de l'Angleterre, les éditeurs assurent que tous ont été gravés d'après des peintures originales : or on sait que les Anglois sont grands conservateurs de ces monuments de famille, et qu'il est plus d'un château dans cette isle où l'on trouve des généalogies entières en portraits, dont quelques-uns sont l'ouvrage des Vandick, des Lely, ou autres peintres de grand mérite.

De nouvelles notes, beaucoup plus longues et plus multipliées que celles de Walpole, font, à la fin de cette édition de 1792, une partie de 77 pages, que cependant on ne trouve pas dans tous les exemplaires. Précieuses par leur exactitude, ces longues notes ont dû plaire aux Anglois pour les amples détails qu'elles leur donnent sur une multitude de personnages de leur nation : mais cet intérêt ne pouvant être partagé au même degré par les François, enfin par tout autre qu'un habitant de la Grande-Bretagne, j'ai cru devoir extraire de ces notes tout ce qui m'a semblé être d'un intérêt général ; et je pense n'avoir rien omis de ce qui peut suffisamment faire connoître les divers personnages de ces Mémoires.

Tout légers que soient les ouvrages d'Hamilton, ils ont cependant mis leur auteur au rang des plus célèbres

écrivains françois ; et, pour cette raison, on peut désirer qu'il en existe au moins une édition dans laquelle l'élégance soit jointe à la correction typographique et à l'exactitude des textes. C'est ce qui jusqu'à présent n'avoit pas encore été fait. Ces ouvrages furent d'abord publiés par volumes séparés. En 1713 parurent les Mémoires, sans nom d'auteur, en un vol. in-12, imprimé en Hollande sous la date de Cologne ; les trois premiers contes parurent à Paris en 1730, dix ans après la mort de l'auteur, chacun en un volume, terminé par quelques-uns des opuscules, en vers et en prose, dont se compose le troisième volume de l'édition de M. Auger et de la mienne. En 1731 fut donné un recueil d'Œuvres diverses, terminé par le conte non achevé de Zeneyde. Tous ces volumes isolés furent, pour la première fois, réunis en un corps dans l'édition de 1749, 6 vol. in-12, augmentée de quelques pièces fugitives. Cette édition fut réimprimée à Paris en 1762, 1770, et enfin en 1776, avec un tome septième contenant des poésies inédites, et l'année suivante, à Bouillon, de même en sept petits volumes.

L'édition de M. Auger, 1803, 3 vol. in-8°, fut accueillie avec faveur, et très promptement débitée. Elle méritoit cet accueil, parce qu'elle valoit mieux que les éditions in-12. Comme biographe et appréciateur des ouvrages d'Hamilton, M. Auger a rempli ses devoirs envers les deux hommes célèbres dont il imprimoit les Mémoires et les Ouvrages ; et j'ai à le remercier d'avoir permis que sa Notice sur Hamilton fût réimprimée dans cette édition nouvelle. Comme éditeur, il a fait un travail utile en classant les opuscules dans un meilleur ordre, en faisant disparoître de cette collection quelques pièces qui ne sont point d'Hamilton, telles que les Roches de Salisbury, dont l'auteur est J. B. Rousseau. Il a aussi ajouté plusieurs pièces de vers,

prises dans divers recueils, et qui manquoient même aux éditions en 7 volumes. Mais, s'il eût consulté les éditions primitives, il auroit évité un grand nombre des fautes de celle de 1776; il auroit rétabli plusieurs vers omis dans cette édition, et plusieurs couplets, médiocres si l'on veut, mais non inférieurs aux médiocres chansons dont ils font partie, et quelquefois nécessaires pour l'intelligence de ces mêmes pièces. Si, pour les Mémoires, au lieu de s'en tenir à la seule édition in-4° de Walpole, il eût consulté celle de 1792, les longues notes qui en font la principale recommandation lui eussent fourni beaucoup d'éclaircissements, dont l'emploi, joint à plus de correction typographique, auroit fait de son édition un livre vraiment recommandable.

Une des erreurs de cette édition que j'ai le plus à cœur, parce que je l'ai partagée, c'est d'avoir interverti l'ordre des deux premiers contes, et placé en avant celui de Fleur d'Epine, tandis que plusieurs passages de ces mêmes contes et d'autres écrits de l'auteur montrent clairement que le Bélier fut composé le premier; d'ailleurs, Fleur d'Epine et les quatre Facardins, récits faits par Dinarzade et par le prince de Trébizonde, ne doivent pas être séparés. Je ne me suis aperçu de cette transposition que quand il ne dépendoit plus de moi de la réparer.

Ces détails dans lesquels j'entre sur les éditions qui ont précédé celle-ci, doivent faire croire que j'ai cherché à la rendre supérieure à toutes les autres, tant pour l'exactitude du texte, que pour la correction typographique, et l'élégance de l'exécution: ce sera au lecteur à juger jusqu'à quel point j'y aurai réussi.

En lisant les contes d'Hamilton, on est impatienté, piqué de ce que l'auteur semble avoir pris plaisir à tourmenter son lecteur, en lui présentant une accumulation

de folies, qui, tout extravagantes qu'elles sont, excitent au moins l'intérêt de la curiosité, pour ensuite tout laisser là, de telle manière que pas une seule de ses histoires n'est terminée. Le conte de Zeneyde, un peu froid lorsqu'il s'agit de Pharamond, de Clodion, et de leurs batailles, plus amusant dans d'autres parties, ne laisse, il est vrai, qu'une seule histoire interrompue, et même à peine commencée ; mais c'est dans les quatre Facardins que l'impatience de la curiosité est piquée au dernier point. On voudroit voir comment l'auteur s'y prendra pour sortir de cette inconcevable complication des aventures les plus bizarres ; et, si ce n'étoit Hamilton, on seroit un instant porté à croire que, si le conteur est resté en chemin, c'est qu'il n'a point su comment achever sa route.

On parle d'une suite des Facardins que Crébillon le fils, moins dissipé et moins insouciant, auroit pu sauver [1], et que la nièce d'Hamilton auroit, par scrupule, livrée aux flammes. Il est très probable que cette anecdote est fausse, et qu'Hamilton n'a commencé les Facardins que pour les laisser à moitié chemin ; c'est un tour qu'il a voulu jouer à ses lecteurs, et surtout à la société de Saint-Germain, pour l'amusement de laquelle il écrivit la plupart de ses ouvrages. On a dit aussi que Gresset avoit achevé les Facardins, et l'auteur de Ver-vert avoit bien assez de talent et de gaieté pour finir ce joli conte ; mais dans ma Notice pour l'édition in-8 de ses Œuvres, j'ai prouvé que cette conjecture étoit dénuée de fondement.

M. de Levis, connu par plusieurs ouvrages d'un mérite éminent, et dans lesquels il a su allier les grâces du style à la profondeur des pensées, a consenti à se char-

---

[1] Voyez tome II, page 398.

ger de la tâche, si difficile, de suppléer Hamilton, et de continuer ce qu'il n'avoit pas eu le temps ou la volonté de finir. L'auteur d'un Voyage philosophique, et d'un Recueil de réflexions morales, s'est associé aux folies de l'auteur des Facardins; à ma prière, il a bien voulu faire rire Mousseline la Sérieuse, et désenchanter tous ces illustres chevaliers. Ayant pris quelque plaisir à ce premier travail, il s'est ensuite occupé de Zeneyde, ouvrage d'une nature toute différente des Facardins, et dans lequel c'est toujours Hamilton, non moins aimable, mais moins enjoué que dans ses autres contes. Aura-t-il complètement réussi dans ces deux continuations? Le lecteur difficile n'aura-t-il aucune répugnance à les placer à la suite des ouvrages originaux? C'est ce que la modestie de l'auteur l'empêche de croire. L'éditeur, un peu plus hardi, ose s'en flatter; mais, ce qu'il croit certain, c'est qu'elles trouveront grâce aux yeux de quiconque a regretté que la paresse ou la malice de l'auteur ait laissé ces contes interrompus.

Ces continuations avoient naturellement leur place à la suite de chacun des deux contes; mais la loi du 19 germinal an XIII, portant en principe que, pour rester propriétés littéraires de l'éditeur, les ouvrages posthumes ne doivent pas faire corps avec d'autres ouvrages qui déjà sont du domaine public; et la jurisprudence résultant de cette loi, établissant avec raison que les notes ou autres accessoires joints à une nouvelle édition, doivent, ainsi que les pièces posthumes, être, au moins pour la première fois, imprimés à part, sous peine d'être à la disposition de quiconque les voudroit réimprimer; je n'ai pas voulu que, dans mon édition, *le mort tuât le vif*, et que ces suites pussent devenir la proie du premier spéculateur qui, dans la disette de bons ouvrages nouveaux,

seroit tenté de faire encore une édition des contes d'Hamilton. Ainsi donc elles forment une brochure chiffrée à part, ayant un titre exprès : cet arrangement aura, au moins pour les possesseurs des exemplaires de l'édition in-8° de 1803, l'avantage de leur faciliter l'acquisition d'un supplément agréable ; et, s'ils veulent y ajouter les douze estampes et portraits qui ornent cette nouvelle édition, ils pourront aussi se les procurer séparément.

Dans mon édition in-18 des Mémoires de Grammont, qui va être incessamment suivie des Contes imprimés dans le même petit format, et avec les continuations, j'avois annoncé que, dans l'in-8, j'imprimerois la traduction en vers de l'*Essay on Criticism* de Pope, ouvrage d'Hamilton dont on regrettoit la perte, et que j'avois heureusement retrouvé. Un nouvel examen m'a fait reconnoître que, bien que la pièce soit certainement de l'auteur des Mémoires, elle laisse beaucoup trop à désirer pour qu'il soit convenable de la rendre publique ; et je me borne à en donner environ quatre-vingts vers, à la fin de la brochure de M. de Levis.

Pour une édition faite à Londres, il pouvoit convenir que les Mémoires de Grammont fussent en quelque sorte une galerie de portraits nationaux ; mais partout ailleurs on ne s'intéresse guère, je crois, à la figure de la Triste Héritière, à celle d'une miss Davis, et de beaucoup d'autres personnages aussi peu connus, et dont même il est à peine fait mention dans l'ouvrage. On ne trouvera donc ici que huit portraits, mais ce sont ceux des personnages les plus intéressants de ces Mémoires[1] : ils

---

[1] Il eût été facile d'introduire dans ce volume sept autres portraits non moins bien exécutés ; mais comme ils ont été gravés pour d'autres

sont parfaitement bien gravés par M. Roger et feu Augustin Saint-Aubin, et représentent l'auteur, le comte de Grammont, mademoiselle d'Hamilton, et cinq autres jolies femmes, qui, par les agréments de leur figure, feront l'ornement de cette élégante édition, comme de leur vivant elles furent l'ornement de la cour brillante de Charles II.

ANT. AUG. RENOUARD.

---

ouvrages, je m'en suis abstenu. Les amateurs qui voudront en décorer leur exemplaire pourront se les procurer chez moi : ce sont ceux de Louis XIV, Anne d'Autriche, Richelieu, Mazarin, Condé, Turenne, et Saint-Évremond.

NOTICE

SUR

LA VIE ET LES OUVRAGES D'HAMILTON.

On peut dire, sans exagération, qu'Hamilton est un des phénomènes les plus extraordinaires de notre littérature. Un Anglois, élevé en France à la vérité, mais au milieu de sa famille et de ses compatriotes, et ayant ensuite habité l'Angleterre pendant environ vingt-huit ans, est revenu faire parmi nous, et dans notre langue, l'ouvrage où brillent avec le plus d'éclat ce badinage fin et léger, ce mélange de malice et de grâce, qui sembloient appartenir exclusivement aux hommes spirituels de notre nation. Enfin, le livre d'Hamilton est tel, qu'on auroit à peine dû l'attendre du courtisan le plus aimable et le plus enjoué des belles années du règne de Louis XIV; et, si nous voulions offrir à un Anglois le modèle de la plaisanterie françoise, ce seroient les *Mémoires de Grammont*, l'ouvrage d'un de ses compatriotes, qu'il faudroit que nous lui missions entre les mains. Quelques circonstances de la vie d'Hamilton expliqueront, en partie, les causes qui ont développé en lui un talent si singulier; mais nous aurons toujours lieu d'être étonnés que la nature se soit plu à le lui donner de préférence. [1]

---

[1] Un autre Anglois, D'Hèle, auteur des *Fausses apparences*, des *Événements imprévus*, et du *Jugement de Midas*, très jolis opéras comiques, a eu, de même qu'Hamilton, le talent de saisir le ton de la bonne plaisanterie dans une langue qui lui étoit étrangère. Venu en France en 1770, il y est mort en 1780, âgé d'environ 40 ans.

Antoine Hamilton, d'une ancienne et illustre maison d'Ecosse, naquit en Irlande [1], vers l'année 1646. Son père étoit le chevalier George Hamilton, petit-fils du duc d'Hamilton, qui fut aussi duc de Chatelleraut en France. Sa mère étoit Marie Butler, sœur du duc d'Ormond, vice-roi d'Irlande, et grand-maître de la maison de Charles Ier. Après la mort de cet infortuné monarque, la famille d'Hamilton passa en France, où s'étoient réfugiés le prince de Galles et le duc d'York, son frère. Elle y resta tout le temps que dura la domination de Cromwell, et elle ne retourna en Angleterre qu'en 1660, époque à laquelle le prince de Galles fut rétabli sur le trône de ses ancêtres, sous le nom de Charles II. Antoine Hamilton, qui ne faisoit, pour ainsi dire, que de naître, quand on l'amena en France, étoit âgé de près de quatorze ans lorsqu'il en sortit. Il est vraisemblable que, pendant le séjour qu'il y fit, il se rendit notre langue familière, par la conversation et par la lecture des bons écrivains. Il ne pouvoit perdre entièrement les fruits de cette étude à la cour d'Angleterre. La plupart de ceux qui la composoient avoient accompagné leur roi dans son exil, et en avoient rapporté le goût de nos usages, de nos manières, et de notre littérature; et ce goût étoit continuellement entretenu par la fréquentation des François, que les relations des deux états, les alliances entre particuliers, ou la seule curiosité, conduisoient en Angleterre; enfin on parloit françois à Saint-James presque aussi habituellement qu'à Versailles.

Près de deux ans après le rétablissement de Charles II,

---

1 Voltaire, dans son *Catalogue des écrivains du siècle de Louis XIV*, dit qu'il est né en France, à Caen. Tous les biographes s'accordent à dire que c'est en Irlande.

on vit arriver à Londres le fameux chevalier de Grammont, exilé de France pour avoir voulu disputer à son maître le coeur de mademoiselle La Motte-Houdancourt. Après avoir assez inutilement adressé ses hommages à deux ou trois des nombreuses beautés qui brilloient à la cour d'Angleterre, il vit mademoiselle d'Hamilton, et en devint plus sérieusement amoureux qu'à lui ne sembloit appartenir. S'il en faut croire le portrait qu'Hamilton a fait de sa soeur, c'étoit une personne accomplie, et le miracle de fixer l'inconstant Grammont lui étoit bien dû. Quoi qu'il en soit, la maison des Hamilton fut ouverte au chevalier; et dès lors tous les instants qu'il n'employoit pas au jeu furent consacrés à celle qu'il aimoit. On sait combien il étoit fertile en bons mots et en contes divertissants. Antoine, très jeune encore, mais doué d'une extrême facilité d'esprit, se forma sans doute sous ce grand maître dans l'art de donner un tour plaisant aux choses les plus sérieuses, et de l'importance aux plus frivoles, par les grâces piquantes de la narration. Ce fut ainsi qu'il mérita de devenir l'historien du chevalier; mais on peut croire que, si le panégyriste dut au héros le fonds de quelques aventures assez réjouissantes, et des modèles pour la manière de les raconter, il s'est acquitté avec usure envers lui, en embellissant encore les sujets et les récits, et surtout en les immortalisant.

Le chevalier de Grammont avoit pris des engagements sérieux avec mademoiselle d'Hamilton, qui, sans cela, n'eût peut-être pas souffert ses assiduités; mais, dès qu'il se vit rappelé de son exil, il ne songea plus à sa promesse, ou plutôt il perdit l'envie de la tenir. Déjà il avoit repris le chemin de la France. Antoine Hamilton et George, son frère, coururent après lui, bien déterminés à tirer raison de ce défaut de mémoire. Ils l'atteignirent à Dou-

vres. *Chevalier de Grammont*, lui crièrent-ils du plus loin qu'ils l'aperçurent, *chevalier de Grammont, n'avez-vous rien oublié à Londres ? — Pardonnez-moi, messieurs, j'ai oublié d'épouser votre sœur.* Il retourna sur ses pas, épousa mademoiselle d'Hamilton, et l'amena aussitôt avec lui en France [1]. Hamilton, qui termine les *Mémoires de Grammont* par ce mariage, n'a eu garde de rapporter cette anecdote. Il nous semble pourtant qu'elle n'auroit point mal figuré parmi les aventures plaisantes de son héros. Au surplus, cette demoiselle d'Hamilton, tant célébrée par son frère, et qui avoit captivé l'homme le plus volage, ne plut pas généralement à la cour de France. « Elle avoit pour elle, dit madame de Caylus, le « goût et l'habitude du roi ; mais madame de Maintenon « la trouvoit plus agréable qu'aimable. Il faut avouer aussi « qu'elle étoit souvent angloise insupportable, quelquefois « flatteuse, dénigrante, hautaine et rampante. »

Hamilton fit de fréquents voyages en France pour voir sa sœur et son beau-frère. Il y a lieu de croire que la tendresse qu'il portoit à tous les deux n'en étoit pas le seul motif, et que son attachement pour un pays où il avoit passé les premières années de sa vie, y entroit pour quelque chose. Rien ne l'empêchoit d'y multiplier et d'y prolonger ses séjours, puisqu'il étoit sans emploi. Il avoit été élevé dans le catholicisme. Charles II, quelle que fût son indifférence pour les religions en général, et son attachement pour la famille des Hamilton, n'avoit pas pu lui donner du service. Le successeur de ce prince voluptueux et insouciant, Jacques II, à qui son zèle pour cette croyance, et ses bontés pour ceux qui la professoient, de-

[1] On a prétendu que cette aventure avoit fourni à Molière le sujet de sa comédie du *Mariage forcé*. Il y a peu d'apparence.

vinrent si funestes, donna bientôt à Antoine un régiment d'infanterie en Irlande, et le gouvernement de Limerick, l'une des principales villes de ce royaume. Ce monarque, après un règne de trois ans, ayant été chassé de ses états par sa fille et par son gendre, alla, pour la seconde fois, chercher un asile en France. Nous ne sommes point certains qu'Hamilton ait participé aux généreuses, mais inutiles tentatives que les Anglois, restés fidèles à Jacques II, firent, avec le secours des François, pour replacer ce prince sur le trône; mais tout porte à le croire; et, à défaut d'autorités, la reconnoissance qu'il devoit au monarque, et la faveur dont il jouit toujours auprès de lui, en répondent suffisamment [1]. Quoi qu'il en soit, Jacques II ayant entièrement renoncé à son royaume, et s'étant retiré à Saint-Germain, Hamilton fut du nombre de ceux qui l'y suivirent. Quelques années auparavant, en 1681, dans un de ces voyages qu'il faisoit en France, il avoit vu ce même Saint-Germain l'asile des plaisirs et de la volupté, et il avoit été choisi par le roi pour figurer dans *le Triomphe de l'Amour*, ballet de Quinault. Mais les temps étoient bien changés; Hamilton étoit désormais attaché à un prince, dont les malheurs avoient accru la dévotion déjà très grande, et qui, toujours traité en roi, voyoit, comme de raison, son exemple suivi et même surpassé par les serviteurs qui l'entouroient. Hamilton ne dissimuloit pas avec tout le monde l'ennui qu'une pareille cour lui inspiroit. En envoyant à une dame son conte de *Zeneyde*, il lui fait de cette cour une description peu

---

[1] Les Mémoires de Berwick, à l'endroit où il s'agit des batailles données en Irlande entre les troupes de Jacques II et celles du prince d'Orange, font mention de plusieurs Hamilton, et entre autres d'un *colonel Hamilton*, qui pourroit bien être celui dont nous parlons.

attrayante, et se plaint de n'y voir que des jésuites. Il falloit pourtant que la tristesse et la contrainte des autres n'ôtassent à son esprit rien de sa liberté, ni de son enjouement; car ce fut à Saint-Germain qu'il composa la totalité de ses charmants ouvrages. Il est vrai qu'il trouvoit un préservatif contre cette fâcheuse influence dans la société d'un certain nombre d'hommes et de femmes aimables des deux nations, dont il étoit fort recherché. Nous n'avons pas besoin de dire que le comte de Grammont étoit un de ceux qu'il fréquentoit le plus. Il n'étoit pas moins lié avec le fameux maréchal de Berwick, fils naturel de Jacques II, et de miss Arabella Churchill, soeur de Marlborough, Berwick, cet homme si heureux, qui fit la guerre toute sa vie, et ne fut blessé qu'une seule fois; commanda en chef nos armées pendant quinze campagnes, et fut toujours vainqueur; et qui, enfin, tué d'un coup de canon à l'âge de soixante-quatre ans, termina la carrière la plus glorieuse par la plus glorieuse mort. [1]

Berwick, sous un extérieur froid et même sévère, cachoit beaucoup de douceur et de bonté réelles. Hamilton entretint avec lui une correspondence en prose et en vers, dont il nous reste une partie. Il y règne une familiarité aimable qui les honore tous deux.

L'auteur des *Mémoires de Grammont*, et d'une foule d'autres productions ingénieuses, ne pouvoit manquer d'être distingué par la duchesse du Maine. On sait que cette princesse, amie des sciences, des lettres et des arts, rassembloit autour d'elle une foule d'hommes instruits et spirituels qui consacroient leurs talents à ses plaisirs.

[1] En apprenant sa mort, Villars s'écria : *Cet homme-là a toujours été heureux !*

Hamilton fut appelé à la cour de Sceaux : il falloit y avoir toujours de l'esprit [1] ; il fut d'abord effrayé d'une obligation qui gênoit sa paresse, plus grande encore que sa facilité. L'*Impromptu*, ce dieu *vif, entreprenant et téméraire*, ainsi qu'il le nomme quelque part [2], n'étoit point à ses ordres comme à ceux de Saint-Aulaire, de Malézieu, de l'abbé Genest, ou du duc de Nevers ; mais, soit qu'il eût appris à s'en faire obéir, ou qu'il eût renoncé à l'appeler à son secours en composant à loisir ce que les autres produisoient sur-le-champ, il fit, comme eux, des pièces de vers et des couplets pour l'aimable, mais exigeante *Ludovise*. [3]

Après une vie sans chagrins et sans affaires, partagée entre la solitude et le monde, le loisir doucement occupé et les brillantes distractions de la société, Hamilton mourut à Saint-Germain en Laye, le 6 août 1720, âgé d'environ soixante-quatorze ans.

Il professa, en mourant, les sentiments de la piété la plus vive. S'il en faut croire Voltaire, ces sentiments avoient été long-temps éteints dans son coeur. Ce grand poëte, dans *le Temple du Goût*, après avoir parlé de Chaulieu et de La Fare, dit :

> Auprès d'eux le vif Hamilton,
> Toujours armé d'un trait qui blesse,
> Médisoit de l'humaine espèce,
> *Et même d'un peu mieux, dit-on.*

Voltaire étoit-il exactement informé ? ou bien n'a-t-il

---

1 C'est ce qui fit donner à la cour de Sceaux, par M. de Malézieu, le nom de *galères du bel esprit*.

2 Lettre à M. de Mimure, tome III, page 60.

3 Nom que les beaux esprits de la cour de Sceaux donnoient à la duchesse du Maine.

consulté cette fois, comme tant d'autres, que le désir de trouver un partisan de ses propres opinions dans un homme de quelque célébrité? c'est ce que nous ignorons entièrement. On ne peut rien conclure des ouvrages d'Hamilton, ni pour, ni contre l'assertion de Voltaire. Le léger libertinage d'esprit qu'il s'est permis dans quelques-uns, n'est aucunement incompatible avec les principes religieux. Au reste, s'il a eu en effet le malheur d'être incrédule, les historiens de sa vie nous donnent à peu près la certitude qu'il a abjuré ses erreurs.

Un reproche moins grave, mais dont il est aussi beaucoup plus difficile de le laver, c'est celui de son extrême causticité. Elle est attestée par Voltaire et par la plupart de ceux qui ont parlé de lui. Ses écrits sont loin de démentir leur témoignage. Le ridicule y est saisi et peint avec un art qui ne laisse point de doute sur les merveilleuses dispositions de l'auteur pour ce genre de talent. Au surplus, ce talent est plus ou moins celui de tous les gens d'esprit; et ceux qui ne donnent point aux sots lieu de se plaindre de leurs observations malignes, ont nécessairement fait de grands efforts sur eux-mêmes. Hamilton paroît ne s'être jamais fait à cet égard un devoir de l'indulgence; mais, si son esprit fut méchant, son cœur passe pour avoir été excellent; et l'un obtiendra grâce pour l'autre.

On prétend qu'Hamilton n'étoit rien moins que gai, et cependant ses ouvrages le sont beaucoup. Cette opposition du caractère et des écrits a été remarquée dans un grand nombre d'auteurs. On l'a expliquée à l'égard de ceux qui ont étudié nos travers pour les corriger par le ridicule, en disant que l'habitude d'observer les portoit au sérieux, et quelquefois le résultat de leurs observations à la tristesse. Le lecteur jugera si cette explication pourroit con-

venir à Hamilton. Nous ne le croyons pas. On a peut-être pris en lui pour du sérieux, ce flegme qui est particulier aux personnes de sa nation, et qui, dans tout pays, sert à rendre la plaisanterie plus piquante.

Le siècle de Louis XIV fut celui des *Mémoires*. Ordinairement chacun les écrivoit pour son propre compte; mais le chevalier de Grammont, si fertile et si brillant dans la conversation, n'avoit point les mêmes avantages la plume à la main [1]. Hamilton, qui lui servoit de secrétaire dans les grandes occasions, crut que les aventures singulières de sa jeunesse, et les récits plaisants que lui-même en avoit faits, méritoient de passer à la postérité; ou plutôt, sentant son talent pour la narration vive et enjouée, il vit dans l'histoire de son beau-frère un sujet très propre à mettre ce talent en évidence. Il composa donc *les Mémoires de Grammont*, moitié de réminiscence, moitié sous la dictée de celui qui en étoit le héros; mais, selon toute apparence, ajoutant beaucoup d'ornements de son invention à ce que lui fournissoit sa mémoire ou celle du chevalier. Un article sur lequel la vérité paroît avoir été respectée, c'est celui de l'escroquerie au jeu; témoin le récit de la partie de quinze avec Cameran, soutenue par un détachement d'infanterie. Il faut croire que, sous la minorité de Louis XIV, ce genre de vol n'avoit rien d'avilissant, puisque le chevalier de Grammont en tira long-temps une sorte de gloire, et que, bien des années après, on voit son panégyriste se donner fort peu de peine pour l'en justifier. Nous citerons à ce sujet une anecdote assez peu connue, et qu'on n'a point révoquée en doute. Avant leur publication, les *Mémoires de*

[1] Voyez *Histoire amoureuse des Gaules*, où il s'en faut de beaucoup qu'on fasse son éloge.

Grammont furent, dit-on, soumis à l'examen de Fontenelle, alors censeur royal [1]. Le circonspect académicien crut presque voir un libelle diffamatoire dans un livre où M. le comte de Grammont, personnage distingué par la naissance et par les emplois, étoit représenté comme ayant quelquefois au jeu employé l'adresse à corriger la fortune : bref, il ne voulut point donner son approbation. Informé de ce refus, le comte de Grammont court chez Fontenelle, lui demande en riant de quoi il se mêle de vouloir être plus soigneux que lui-même de sa réputation; lui déclare qu'il prend à son compte tout ce que son historien a débité sur lui, et enfin lui demande sa sanction pour l'ouvrage. Fontenelle ne se fit pas prier davantage. Il pouvoit répondre au comte de Grammont, ce que le frère de celui-ci, diseur de bons mots comme lui, avoit répondu à madame Hérault, qui recevoit plus que froidement ses compliments de condoléance sur la mort de son mari : *Le prenez-vous par-là? ma foi, je ne m'en soucie pas plus que vous.* [2]

Saint-Evremond et Bussi Rabutin, qui ont aussi écrit sur le comte de Grammont, s'accordent avec Hamilton pour le peindre comme un homme moins heureux en amour qu'au jeu, ne recherchant dans la conquête d'une femme que le plaisir de l'enlever à un autre, et ne parvenant à persuader aucune de sa tendresse, parce qu'il

---

[1] Cette historiette est assez piquante, mais Grammont mourut en 1707, et la première édition de ses Mémoires fut faite en 1713, en Hollande, sous la date de Cologne, et par conséquent sans avoir été assujettie à la censure françoise. Quand l'édition seroit de Paris, il est difficile de croire que Grammont ait été dans le cas de contribuer à faire approuver par le censeur un écrit qui ne vit le jour que six ans après sa mort. R.

[2] Voyez les *Souvenirs de madame de Caylus.*

en parloit en riant comme de toute chose, mais se vengeant cruellement de celles qui ne l'écoutoient pas, et de ceux qu'elles écoutoient; corrompant leurs valets, contrefaisant leur écriture, interceptant leurs lettres, déconcertant leurs rendez-vous, en un mot, traversant leurs amours par tout ce que pouvoit imaginer et faire un rival artificieux, prodigue et infatigable. Les liens les plus étroits du sang ne mettoient point à l'abri de ses noirceurs. Son neveu, le comte de Guiche, en fut la victime; à la vérité, il avoit envers le comte de Grammont le tort de l'avoir supplanté en un jour auprès de la comtesse de Fiesque, qu'il aimoit depuis douze ans [1]. Il y avoit là de quoi irriter l'amour-propre d'un homme moins persuadé de son mérite.

Hamilton s'est dispensé de peindre l'extérieur du comte, en renvoyant à Bussi Rabutin, qu'il semble accuser pourtant d'avoir fait un portrait plus agréable que fidèle. Voici ce portrait : « Le chevalier avoit les yeux riants, « le nez bien fait, la bouche belle, une petite fossette au « menton qui faisoit un agréable effet sur son visage; je « ne sais quoi de fin dans la physionomie; la taille assez « belle, s'il ne se fût point voûté. »

Rien n'est plus solidement établi que sa réputation de diseur de bons mots. L'auteur que nous venons de citer prétend que ses mines et son accent donnoient du prix à des choses, qui n'eussent été rien dans la bouche d'un autre. Madame de Sévigné parle aussi quelque part de l'air et du ton dont il assaisonnoit ses à-propos. Nous allons en rapporter plusieurs; nous craignons bien qu'une suite de bons mots placés les uns au bout des autres, sans beaucoup de liaison entre eux, ne donne un air

1 Voyez encore l'*Histoire amoureuse des Gaules*.

d'*ana* à cet endroit de notre notice ; mais, quel qu'en soit le danger, nous ne pouvons résister à l'envie de recueillir ici quelques-unes des saillies échappées à cet homme extraordinaire, que tant de beaux esprits se sont plu à dépeindre.

Pendant son exil en Angleterre, le chevalier de Grammont assistoit un jour au dîner de Charles II; et, conformément à l'étiquette de cette cour, les officiers de ce prince le servoient à genoux. Le roi fit remarquer cet usage au chevalier, comme une marque de respect que ne recevoit aucun autre souverain. *Sire*, lui dit Grammont, *j'ai cru que vos gens vous demandoient pardon de la mauvaise chère qu'ils vous font faire.*

On a appelé Voltaire, *le familier des princes*. Le titre de *familier des rois* auroit parfaitement convenu au comte de Grammont. Plaire par la familiarité à des hommes qu'on accable de respects, est un art qui demande beaucoup de grâce et de mesure. Le comte possédoit l'une et l'autre. On parloit devant Louis XIV d'un vieil officier qui venoit de faire une belle défense dans une place confiée à son commandement. Grammont, aussi âgé que cet officier, dit au roi, qui étoit aussi à peu près du même âge : *Sire, il n'y a que nous autres cadets qui vaillions quelque chose. Il est vrai*, dit le roi; *mais, à notre âge, on n'a pas long-temps à jouir de sa gloire. Sire*, reprit Grammont, *les rois n'ont point d'âge ; on compte leurs belles actions, et non point leurs années*. La flatterie n'est pas toujours relevée par tant de noblesse.

Courtisan habile, mais sincère, Grammont étoit sans pitié pour ceux qui faisoient bassement leur métier. Le roi jouoit au trictrac; il conteste un coup à son adversaire, et consulte la galerie. La galerie reste muette. *Ah! voici Grammont qui nous jugera*, dit le roi, qui le voit

venir de loin. — *Grammont, venez nous juger.* — *Sire, vous avez perdu.* — *Comment! vous ne savez point encore.....* — *Eh! ne voyez-vous pas, Sire, que, si le coup eût été seulement douteux, ces messieurs n'auroient pas manqué de vous donner gain de cause.* Le roi trouva la raison bonne, et se rendit.

La faveur usurpée lui causoit un dépit qu'il ne savoit cacher à personne. On sait que, dans la malheureuse guerre de la Succession, presque tous les emplois furent donnés à des hommes sans talent, parents ou amis des ministres incapables dont Louis XIV s'étoit entouré. Un jour que ce prince s'étonnoit de la profonde stupidité d'un ambassadeur qu'on avoit envoyé à sa cour: *Vous verrez, Sire,* lui dit Grammont, *que ce sera le parent de quelque ministre.*

Tout le monde connoît sa lettre de compliment à M. de Rochefort, qui venoit d'être fait maréchal.

« MONSEIGNEUR,

« La faveur l'a pu faire autant que le mérite. [1]

« C'est pourquoi je ne vous en dirai pas davantage.

« LE COMTE DE GRAMMONT.

« Adieu Rochefort. »

Cette épigramme épistolaire ne peut se comparer, pour le laconisme, qu'à la réponse qu'il fit un jour à certain marquis, dont l'âge ainsi que la noblesse étoient d'assez fraîche date: *Bonjour, vieux comte,* lui dit celui-ci d'un ton leste; — *Bonjour, jeune marquis.*

Janglée, courtisan subalterne, et homme d'une familiarité de mauvais ton, faisoit quelquefois la partie du roi, qui, apparemment, lui pardonnoit ses manières.

---

[1] Vers du *Cid*.

Ce même Langlée, jouant au brelan avec le comte de Grammont, crut pouvoir traiter le sujet avec aussi peu de façon que le monarque : *M. de Langlée*, dit le comte, *gardez ces familiarités-là pour quand vous jouerez avec le roi.*

Rien n'est plaisant, dans son apparente naïveté, comme les conseils que Grammont donna au prince de Conti, qui venoit d'épouser mademoiselle de Blois, fille naturelle du roi et de madame de La Vallière : *Monsieur*, dit-il, *je me réjouis de votre mariage ; croyez-moi, ménagez le beau-père ; ne le chicanez point ; ne prenez point garde à peu de chose avec lui ; vivez bien dans cette famille, et je vous réponds que vous vous trouverez fort bien de cette alliance.* On croiroit lire un passage des *Mémoires de Grammont ;* et, si Hamilton n'a point écrit, sous la dictée de son héros, les conversations qu'il lui fait soutenir, il avoit parfaitement attrapé le ton sérieusement comique de ses discours.

Le comte de Grammont disoit qu'il ne mourroit jamais, et il étoit presque arrivé à se le persuader. Dans cette confiance, il se livroit toujours à cet épicuréisme dont Saint-Évremond, *son philosophe*, lui avoit donné des leçons ; et les exhortations de sa femme, devenue très dévote, ne pouvoient obtenir de lui qu'il songeât à son salut. Il tomba sérieusement malade à l'âge de 75 ans. Le roi, qui savoit combien sa foi étoit légère, lui envoya Dangeau pour l'avertir de sa part qu'il étoit temps de penser à Dieu. Grammont, s'apercevant du dessein qui l'amenoit, se tourna du côté de sa femme, et lui dit : *Comtesse, si vous n'y prenez garde, Dangeau vous escamotera ma conversion.* Il releva de cette maladie, et ne s'en crut que plus assuré de son immortalité. Il finit pourtant par mourir le 10 janvier 1707, à l'âge

de 86 ans. Il avoit eu de son mariage deux filles ; l'une fut abbesse de Poussey en Lorraine, et mourut fort vieille ; l'autre épousa le comte de Stafford, et ne laissa point de postérité. Celle-ci, spirituelle comme son père, fut fort liée avec la célèbre lady Marie Wortley Montague. Hamilton, qui étoit le secrétaire en titre d'office de la famille du comte de Grammont, écrivit, au nom de madame de Stafford, plusieurs lettres en prose et en vers qui se trouvent dans ses Œuvres.

Ninon de L'Enclos a dit, du comte de Grammont, que c'étoit le seul vieillard qui ne fût pas ridicule à la cour ; Turenne ne vouloit vivre que pour le voir vieux ; l'austère Despréaux lui-même fut subjugué par ses grâces, et fit des vers en son honneur [1] ; mais nul ne paroît avoir senti plus vivement son mérite, et ne l'a plus souvent célébré que Saint-Évremond : son admiration va jusqu'à l'enthousiasme, son attachement jusqu'à l'adoration. On en jugera par l'épitaphe suivante qu'il fit bien avant la mort du comte, à telle fin que de raison. Ce sont des vers de Saint-Évremond ; il faut s'attendre à en trouver beaucoup de foibles pour quelques-uns d'heureux.

Passant, tu vois ici le comte de Grammont,
Le héros *éternel* du vieux Saint-Évremond.
Suivre Condé toute sa vie,
Et courir les mêmes hasards
Qu'il couroit dans les champs de Mars,
Des plus vaillants guerriers pouvoit faire l'envie.
Veux-tu des talents pour la cour ?
Ils égalent ceux de la guerre ;
Faut-il du mérite en amour ?
Qui fut plus galant sur la terre ?
Railler, sans être médisant ;

[1] Voyez tome III, page 49 de cette édition.

Plaire, sans faire le plaisant ;
Garder son même caractère,
Vieillard, époux, galant et père ;
C'est le mérite du héros
Que je dépeins en peu de mots.
Alloit-il souvent à confesse ?
Entendoit-il vêpres, sermon ?
S'appliquoit-il à l'oraison ?
Il en laissoit le soin à la comtesse.
Il peut revenir un Condé ;
Il peut revenir un Turenne ;
Un comte de Grammont est en vain demandé :
La nature auroit trop de peine.

Il est curieux de voir quelles louanges Saint-Évremond donnoit à son héros, en s'adressant à lui-même. C'est vous qu'on a toujours vu, lui dit-il,

Insolent en prospérité,
Fort courtois en nécessité,
L'âme en fortune libérale,
Aux créanciers pas trop loyale.

Il ne lui reproche que *ses trop longues amours* pour sa femme, et *sa sincère tendresse* pour elle.

On voit que presque toujours les grands seigneurs se sont piqués des mêmes agréments. Grammont s'étoit formé à tous ces vices brillants dans *le temps de la bonne régence*. Dans ce temps, disoit ce même Saint-Évremond,

Une politique indulgente,
De notre nature innocente
Favorisoit tous les désirs ;
Tout goût paroissoit légitime :
La douce erreur ne s'appeloit point crime ;
Les vices délicats se nommoient des plaisirs.

Jamais parallèle n'a peut-être offert des rapports si

frappants et si multipliés que celui du comte de Grammont et du maréchal de Richelieu. Qu'on nous permette d'en indiquer ici quelques-uns. Tous deux d'une naissance illustre, ils passèrent leur première jeunesse dans les temps orageux d'une minorité, temps où l'on gouvernoit par l'intrigue et par les plaisirs; tous deux se révoltèrent contre l'autorité provisoire; tous deux bravèrent le ministre qui l'exerçoit; et pour tous les deux ce ministre se trouva être un cardinal : l'un et l'autre, doués des grâces de l'esprit et du corps, et d'une assurance qui les faisoit encore valoir, contractèrent, à cette époque, ces vices séduisants qu'ils conservèrent, sans être ridicules, jusque dans un âge très avancé, et qui les firent prendre pour modèles par tous les courtisans d'un long règne. Grammont se porta pour rival de Louis XIV auprès d'une de ses maîtresses; Richelieu enlevoit au régent toutes les siennes, et a sans doute plus d'une fois fait payer à celles de Louis XV le prix des bons offices rendus, ou de ceux qu'il pouvoit rendre. Tous deux, chers à leur maître, portèrent dans les opérations de la guerre ce mélange de vivacité et de sang froid, ce tact facile et rapide qui leur procurèrent plus de succès que n'auroient pu faire une méditation profonde et une expérience consommée. Tous deux furent mariés presque de force; tous deux furent volages et perfides en amour; tous deux, conteurs légers, parleurs aimables, se montrèrent d'une extrême incapacité pour écrire même les choses les plus faciles: enfin, pour terminer ce rapprochement déjà trop long peut-être, chacun d'eux fut constamment l'idole d'un écrivain célèbre qui l'appeloit *mon héros;* et, si la prodigieuse supériorité de Voltaire sur Saint-Évremond nuit un peu à la justesse du parallèle, cette différence est, en quelque sorte, rachetée par

la destinée semblable de ces deux auteurs, qui tous deux, pour avoir déplu au gouvernement par la liberté de leurs écrits, se virent obligés de s'exiler, et de passer une longue vie loin du pays qui les avoit vus naître. La plupart des rapports que nous avons saisis entre Grammont et Richelieu, sont certainement l'effet du hasard; mais il est permis de croire que les autres sont le résultat de l'imitation, et que, dans un temps où le livre d'Hamilton étoit, comme Chamfort le dit quelque part, *le bréviaire de la jeune noblesse*, Richelieu se proposa pour modèle les manières agréables et l'amusante légèreté du héros des *Mémoires*. C'est du moins l'opinion de l'auteur que nous venons de citer. « Richelieu, dit-il, pouvoit se « flatter d'être le meilleur élève du fameux comte de « Grammont, ou plutôt d'Hamilton, son historien. »

Sans doute les *Mémoires* sont un livre d'une lecture continuellement délicieuse; mais la partie de ce livre la plus brillante, la plus franchement gaie, celle qu'on se rappelle et qu'on cite le plus volontiers, c'est incontestablement l'endroit où il s'agit de la campagne de Trin, et du quartier d'hiver qui la suivit. Pour peu que l'on veuille se rendre raison de la supériorité de cette partie sur toutes les autres, on trouve bientôt qu'elle est due au personnage de Matta, de ce Matta dont l'esprit, ne devant rien à l'étude, n'étoit gâté par aucune prétention, et en qui le *naturel* dominoit et plaisoit à tel point, que ceux de ses contemporains qui ont parlé de lui, se sont tous servis de ce terme pour le dépeindre et le louer à la fois [1]. C'est à Hamilton surtout qu'il est redevable de

[1] Matta, ou Matha, selon quelques-uns, étoit de la maison de Bourdeille, ainsi que Brantôme et Montrésor, dont on a des Mémoires. Hamilton dit de lui : « Il étoit agréable par sa figure, plus en-

l'intérêt qu'il nous inspire. Les *Mémoires* nous le représentent subjugué par le génie du chevalier de Grammont, et admirant de la meilleure foi du monde ses inventions neuves et plaisantes ; soumettant toute sa conduite à ses décisions, et dépendant de lui jusqu'à se sentir amoureux d'une femme, parce qu'il lui a conseillé de le devenir. Si quelquefois son bon sens ou sa paresse se révoltent contre la bizarrerie ou la gêne des obligations qu'on lui impose, sa résistance dure peu, et il n'en est que plus docile après. Le seul point sur lequel il lui soit impossible de se rendre, c'est qu'il faille absolument faire la cour à un mari pour plaire à sa femme ; et, ce qui le choque le plus dans ce mari sot et pédant, c'est qu'il aime mieux connoître les ancêtres de son épouse que le véritable père de ses enfants. Ce fonds de caractère, si naïf et si original, est relevé par les saillies de l'esprit le plus fin et le plus enjoué. Il est très vraisemblable qu'Hamilton lui a prêté presque toutes celles qu'il met sur son compte dans les *Mémoires ;* mais c'est en se conformant à l'idée que généralement on avoit conservée du personnage, qu'il leur a donné ce tour particulier qui en fait le charme. Il ne pouvoit manquer pour cela ni de tradition, ni de modèles ; les bons mots de Matta avoient fait fortune ; et cinquante-quatre ans encore après sa mort, madame de Caylus en citoit quelques-uns dans ses

---

« core par le caractère de son esprit. Il l'avoit simple et *naturel;* mais « le discernement et la délicatesse des plus fins et des plus déliés ; « plein de franchise et de probité dans toutes ses manières. » Madame de Caylus, dans ses *Souvenirs*, s'exprime ainsi au sujet de Matta : « C'étoit un garçon d'esprit infiniment *naturel*, et par là de la « meilleure compagnie du monde. » Enfin, Mademoiselle, dans ses *Mémoires*, parle de lui en ces termes : « C'est un homme qui a de l'es- « prit, fort plaisant en conversation, et qui joue. »

Souvenirs. On nous pardonnera sans doute de les rapporter ici. Madame la maréchale d'Albret, quoique pleine de mérite et de piété, avoit le défaut d'aimer un peu trop le vin. Un jour se regardant au miroir, et se trouvant le nez rouge, elle se dit : *Où est-ce que j'ai pris ce nez-là ? Au buffet*, répondit Matta. Cette même maréchale venoit de perdre son père ou son frère ; dans sa douleur, elle refusoit toute nourriture : *Avez-vous résolu, madame*, lui dit Matta, *de ne manger de votre vie ? S'il est ainsi, vous avez raison ; mais, si vous avez à manger un jour, croyez-moi, il vaut autant manger tout à l'heure.* Ce discours la persuada, et elle se fit apporter un gigot. Dans un temps d'hiver rigoureux, quelqu'un remarqua que Matta étoit habillé fort peu chaudement : *Comment faites-vous*, lui dit-il, *pour être si légèrement vêtu ? — Comment je fais ? je gèle.*

Matta avoit suivi le grand Condé dans le parti de la Fronde. On ne voit point que depuis il ait eu d'emploi marquant. Il mourut en 1674, *sans confession*, à ce que nous apprend madame de Maintenon dans une de ses lettres.

L'un des personnages les plus importants qui figurent dans les *Mémoires de Grammont*, et le dernier dont nous parlerons, est le fameux comte de Rochester, homme d'une imagination vive et brillante, d'un esprit orné et délicat ; mais d'une dissolution de mœurs qui alloit jusqu'à la crapule, et d'une causticité qui ne faisoit grâce à personne. « En fait de satire, dit Hamilton, la plus im-« placable des plumes étoit la sienne. » Les agréments de sa conversation, et la malignité de ses *lampoons* [1], le rendoient tour à tour l'objet des bontés et de la colère

[1] On appelle ainsi en anglois les vers et chansons satiriques.

de Charles II, qui, de temps en temps, l'exiloit de sa cour, pour l'y rappeler bientôt. Il partageoit le loisir que lui donnoient ces disgrâces passagères, entre l'étude et la débauche. De son propre aveu, il passa cinq années dans une ivresse tellement continuelle, qu'il ne recouvra jamais entièrement l'usage de sa raison. Une pareille intempérance, jointe à des excès d'un autre genre, ne lui préparoit pas une longue carrière. Rochester mourut le 26 juillet 1680, n'ayant pas encore atteint sa 34e année. Quelque temps avant sa mort, il avoit détesté les torts de sa conduite, et abjuré ses opinions irréligieuses entre les mains du docteur Burnet, à qui il permit de publier une relation de cet événement, sans doute par humilité chrétienne, et pour l'édification de ceux qu'il avoit si fort scandalisés. Dans sa jeunesse, Rochester avoit servi avec beaucoup de distinction et de courage; mais les mêmes principes qui pervertirent sa morale, étouffèrent en lui les sentiments de l'honneur. Il renonça à la bravoure, et fit l'apologie de la lâcheté: *Il ne manque à tous les hommes*, disoit-il, *qu'un peu de courage pour être lâches.* Rochester a laissé des ouvrages qui valent mieux que sa réputation. Les meilleurs sont des satires imitées d'Horace et de Boileau. Ce dernier étoit un de ses auteurs favoris.

On n'explique point la grâce, on ne définit point la bonne plaisanterie; aussi les *Mémoires de Grammont* échappent-ils à toute analyse, à tout jugement littéraire. Les citations seroient peut-être la seule manière d'en donner une idée; encore faudroit-il qu'elles fussent variées et de quelque étendue; mais on sait combien les plus courtes même seroient déplacées dans une notice qui précède l'ouvrage. A défaut de citations, nous voudrions pouvoir rapporter ce qu'en ont dit les littérateurs célè-

bres, dont l'opinion sert de guide, et quelquefois de règle à celle du public; mais ces littérateurs eux-mêmes, évitant de disserter sur un livre dont les grâces légères et enjouées repoussent toute idée d'examen sérieux et approfondi, se sont bornés à en extraire, ou plutôt à en rappeler quelques passages. Au reste, qu'est-il besoin de jugement, de citations et d'autorités pour un ouvrage que tout le monde a lu et relu cent fois?

Il n'en est pas tout-à-fait de même des *Contes* d'Hamilton. Ils sont d'un mérite moins universellement reconnu. A quelques égards, ils sont comme ces plaisanteries convenues entre les personnes d'une même société, et qui, très piquantes pour tous ceux qui sont dans le secret, le sont beaucoup moins pour les étrangers, qui n'en ont pas la clef. Nous avons entendu des gens à qui l'on ne pouvoit refuser ni les lumières, ni le goût, se plaindre sérieusement de ce que les *Contes* d'Hamilton étoient remplis d'extravagances [1]. Hamilton leur auroit sans doute répondu : Messieurs, vos reproches me flattent infiniment; je n'ai travaillé que pour les mériter; et puis il leur auroit dit le mot de l'énigme. Nous allons le dire pour lui. La traduction des *Mille et une Nuits* venoit de paroître; les femmes de la cour dévoroient ce livre et en raffoloient. Hamilton les railla sur leur engouement pour un ouvrage plein d'aventures invraisemblables et absurdes. On lui porta le défi d'en faire autant; il l'accepta, et se mit à faire des contes de fées pour se moquer de la féerie, comme Cervantes avoit fait *Don Quichotte*, pour tour-

[1] On trouve sur ces contes, dans plusieurs ouvrages, et notamment dans le *Dictionnaire historique* de MM. Chaudon et Delandine, des jugements dénigrants et faux, à qui heureusement le nom des juges ne donne pas un grand poids.

ner la chevalerie en ridicule. Telle est l'histoire, tel fut le dessein de *Fleur d'Épine*, des *Quatre Facardins*, et de *Zeneyde*. Cette explication, nous le sentons bien, ne suffiroit pas pour convertir les détracteurs des *Contes* d'Hamilton, et concilier à ces contes de nouveaux partisans, s'ils n'avoient d'autre mérite que d'enchérir sur l'extravagance des récits faits par Schéhérazade au sultan Schah-Riar. « Mais cette folie, dit M. de La Harpe, est « si gaie, si piquante, relevée par des saillies si heureuses « et si imprévues, que l'on y reconnoît à tout moment un « homme très supérieur aux bagatelles dont il s'amuse. » Le même littérateur ajoute, en parlant de *Fleur d'Épine :* « Il y a des traits d'une vérité charmante, et de l'intérêt « dans les caractères et dans les situations. L'objet en est « moral, et très agréablement rempli; c'est de faire voir « qu'avec beaucoup d'esprit, de courage et d'amour, un « homme sans figure et sans fortune peut vaincre les plus « grands obstacles, et que dans les femmes la grâce l'em- « porte sur la beauté. Hamilton devoit en effet vanter la « grâce; son style en est plein. » Fleur d'Épine, qui, tirée des mains de la fée Dentue par Tarare, et assise devant lui sur la jument Sonnante, repousse les mains dont il la tient embrassée, lorsqu'il lui avoue qu'il a donné à la belle Luisante l'assurance de l'épouser; Tarare, qui, entendant ce que cela veut dire, ajoute, sans faire semblant de rien, que l'amour qu'il croyoit avoir pour Luisante n'étoit tout au plus que de l'admiration, et que ce sentiment, qui s'affoiblissoit dans son cœur à chaque instant qui l'éloignoit d'elle, en a été entièrement effacé du premier moment où il a vu Fleur d'Épine; et cette belle Fleur d'Épine, qui, au lieu de parler, se laisse doucement aller vers lui comme auparavant, et appuie ses mains sur celles qu'il a remises autour d'elle pour la

soutenir, ce tableau paroissoit à La Harpe la plus vraie, la plus douce et la plus gracieuse de toutes les peintures dont l'amour a fourni le sujet. « Elle remplit le cœur, « dit-il, d'un de ces moments délicieux qui sont faits « pour lui, et qui sont d'un prix d'autant plus grand, « qu'il semble que tout ce que l'amour promet soit encore « au-dessus de tout ce qu'il peut donner. »

Le *Bélier* n'eut point pour objet, comme *Fleur d'Épine*, les *Quatre Facardins* et *Zeneyde*, de ridiculiser, en l'exagérant, la folie des contes de fées. Il doit son origine à une autre cause qu'il n'est pas moins essentiel de faire connoître. Le roi avoit fait présent au comte de Grammont d'un terrain appelé le Moulineau. La comtesse de Grammont, sœur d'Hamilton, se plut à l'embellir; et, trouvant le nom de Moulineau trop peu digne d'un lieu qu'elle avoit rendu charmant, elle changea ce nom en celui de Pontalie. Hamilton fut chargé de fabriquer des titres pour ce nouvel anobli. Il imagina un géant *Moulineau*, antique possesseur du terrain; un vieux druïde, son voisin, dont la fille, jeune et belle, nommée *Alie*, étoit aimée du géant qu'elle abhorroit; et un prince de Noisy, amoureux d'elle aussi, mais de plus tendrement aimé. Il prêta ensuite à tous ces personnages les aventures les plus extraordinaires; et, comme dans ces aventures, certain pont joue un rôle assez considérable, il feignit qu'on l'avoit appelé *Pont-d'Alie*, en mémoire de l'héroïne; et que, dans la suite des siècles, la tradition des événements s'étant perdue parmi les hommes, de *Pont-d'Alie* on avoit fait *Pontalie*.[1]

[1] En dépit de la volonté de madame de Grammont, et de l'allégorie étymologique d'Hamilton, *Moulineau* a prévalu sur *Pontalie*. Le terrain dont il s'agit, situé sur le bord de la Seine, au-dessous de Meudon, porte toujours le premier de ces deux noms.

On prétend qu'Hamilton, dans le *Bélier*, a fait des allusions malignes à certains faits et à certains personnages du temps. On ignore aujourd'hui qui il a pu vouloir désigner par ce géant Moulineau, dont la vanité est si bête; et la sagacité du lecteur le plus au fait des particularités du siècle de Louis XIV, ne parviendroit peut-être pas à le découvrir. Mais que l'on se console; ce mérite de circonstance est le moindre de l'ouvrage, et tout ce qu'on a dit des autres contes s'applique sans restriction à celui du *Bélier.*

Le commencement du *Bélier* est en vers. Voltaire, à ce que rapporte M. de La Harpe, citoit souvent ce début comme un morceau charmant. Il l'avoit en vue sans doute, lorsque dans son conte des *Trois Manières*, il représente l'enjouée et vive Théone,

> Contant son aventure
> En vers moins alongés et d'une autre mesure,
> Qui courent avec grâce et vont à quatre pieds,
> Comme en fit Hamilton, comme en fait la nature.

Voltaire a dit encore quelque part que les vers d'Hamilton étoient *pleins de feu et de légèreté.* Le commencement du *Bélier*, celui des *Quatre Facardins*, dont la grâce un peu plus négligée n'en a guère moins de charmes, et surtout l'*Épître au comte de Grammont*, sont tout-à-fait dignes d'un aussi bel éloge; et Voltaire, qui y trouva le modèle d'une manière qu'il a perfectionnée, ne pouvoit pas exprimer moins vivement sa reconnoissance. Le même art d'entremêler les vers et la prose, qui brille dans les jolies épîtres de la jeunesse de Voltaire, se montre dans l'*Épître au comte de Grammont;* c'est la même familiarité accompagnée des mêmes grâces; c'est le même talent pour la louange délicate et pour la raillerie légère; ce sont ces mêmes rapprochements, ces mêmes contrastes si inat-

tendus et pourtant si naturels ; en un mot, ce sont les mêmes tours d'idées et les mêmes artifices de style. Chapelle, beaucoup plus négligé, et Chaulieu, bien moins piquant, sont loin de pouvoir fournir, comme Hamilton, matière au parallèle.

ÉPÎTRE

A MONSIEUR LE COMTE

DE GRAMMONT.

Honneur des rives éloignées
Où Corizande[1] vit le jour ;
De Ménodaure[2] heureux séjour,
D'où vos errantes destinées
Semblent vous bannir sans retour ;
Et d'où l'astre du jour, passant les Pyrénées,
Voit tant de faces basanées,
Et va finir son vaste tour
Devers les Isles Fortunées ;
Vous, qui dans une auguste cour,
Fameux depuis maintes années,
Sans prendre aucun mauvais détour,
Avez signalé vos menées
Et dans la guerre et dans l'amour ;

C'est à vous, Monsieur, que cet écrit s'adresse : car à quel autre pourroit-il convenir ? Mais vous

[1] Corizande d'Andouins, aïeule du comte de Grammont.

[2] Ménodaure, un des ancêtres de la famille.

auriez de la peine à vous imaginer qui vous l'adresse, puisqu'il n'est plus question de nous depuis des temps infinis, et qu'une longue absence doit nous avoir effacés de votre souvenir. Cependant nous osons un peu nous flatter que cela n'est pas, puisque

> Vous n'oubliez jamais personne,
> Témoin don Brice à Lérida,
> Dona Raguez à Barcelone,
> Gaspar Boniface à Bréda;
> Enfin Catalane et Gasconne,
> Depuis Bordeaux jusqu'à Bayonne;
> De Perpignan à Puycerda;
> Et nous, vos deux amis des bords de la Garonne.

C'est dans ces lieux écartés et paisibles que nous apprenons chaque jour que vous êtes plus agréable, plus rare et plus merveilleux que jamais. Nos voisins, grands nouvellistes, informés des vivacités dont on leur mande que vous surprenez la cour, nous demandent si vous n'êtes pas le petit-fils de ce fameux chevalier de Grammont dont on lit tant de merveilles dans l'histoire des guerres civiles. Indignés que votre caractère soit si peu connu dans des provinces où votre nom l'est tant, nous avions formé le dessein de donner ici quelque idée de votre mérite : mais qui sommes-nous pour l'entreprendre ? Médiocres pour le génie, et rouillés par une

longue interruption de commerce avec la cour, comment seroit-il possible que nous eussions ce goût et cette politesse qui ne se trouvent point ailleurs, et qu'il faudroit pourtant avoir pour bien parler de vous? Car

Il ne faut pas un talent ordinaire
Pour réussir dans une affaire
Où les talents succombent tous;
Et, quelque empressement que l'on ait à vous plaire,
Dès qu'il faut écrire pour vous,
Le projet devient téméraire;
Et des campagnards comme nous
Sont bientôt réduits à se taire.

Ainsi, nous ne songions plus qu'à ramasser tout ce que notre mémoire pourroit nous fournir des particularités de votre vie, pour les communiquer aux plus habiles des lieux où vous êtes; mais le choix nous embarrassa. Tantôt nous voulions adresser nos mémoires à l'académie, persuadés qu'ayant autrefois soutenu des thèses de logique, vous en saviez assez pour être reçu dans cet illustre corps, et pour y être loué depuis les pieds jusqu'à la tête à votre réception: tantôt nous voulions que, comme il n'y a pas d'apparence qu'il reste quelqu'un sur la terre quand vous n'y serez plus, les révérends pères Massillon ou De La Rue vous entreprissent par avance. Mais nous jugeâmes que le premier de

ces partis ne convenoit point à votre caractère; et qu'à l'égard de l'autre, il étoit contre l'usage de vous envelopper tout vif dans les figures d'une oraison funèbre. Le fameux Despréaux s'offrit ensuite à notre imagination, et nous crûmes d'abord que c'étoit ce que nous cherchions; mais quelques moments de réflexion nous firent comprendre que ce n'étoit pas votre fait.

Des ouvrages d'esprit arbitre souverain,
Il jouit en repos de sa première gloire;
Si du plus grand des rois il compose l'histoire,
Phébus est attentif à conduire sa main;
Et c'est l'unique soin des filles de mémoire:
Lui seul peut consacrer à l'immortalité
Un mérite comme le vôtre;
Mais sa muse a toujours quelque malignité;
Et, vous caressant d'un côté,
Vous égratigneroit de l'autre.

L'expédient qui nous vint en tête après celui-là fut de vous mettre tout de votre long au milieu du recueil où l'on voit depuis peu cette belle lettre de l'illustre chef de votre maison; et voici l'adresse qu'on nous avoit donnée pour cela:

Non loin des superbes lambris
Qu'habitoient nos rois à Paris,
Dans un certain recoin du Louvre
Est un bureau fécond qui s'ouvre

A tous auteurs, à tous écrits [1],
A des ouvrages de tous prix,
Surtout à ceux des beaux esprits,
Quand par hasard il s'en découvre.
De ce lieu, chaque mois, sortent galants cahiers,
Où tous faiseurs de chansonnettes
(Tendres héros de leurs quartiers)
Viennent dans des vers familiers
Usurper le nom de poëtes,
Et, sur des tons irréguliers
Montant chalumeaux et musettes,
Content champêtres amourettes,
Ou couronnent de vains lauriers
Des écrivains et des guerriers
Qui sont inconnus aux gazettes.
De ces atours capricieux
C'est là que l'énigme se pare,
Met un masque mystérieux,
Et, d'un voile mince et bizarre
Embarrassant les curieux,
Est toujours neuve et jamais rare.
C'est là qu'on voit en vieux transports
Gémir nouvelles élégies;
Et là s'impriment tous les morts,
Avec leurs généalogies,
Leurs éloges, leurs effigies,
Leurs dignités et leurs trésors.

Nous vîmes bien qu'il n'y avoit pas moyen de

[1] Le Mercure galant.

vous insérer dans un recueil qui devoit être farci de tant d'autres choses; et toutes ces difficultés nous remirent enfin sur nos premières voies : résolus, malgré notre insuffisance, de tenter l'aventure nous-mêmes, et d'appeler à notre secours deux hommes que nous n'avons pas l'honneur de connoître, mais dont quelques ouvrages sont parvenus jusqu'à nous; et, pour les engager par quelques petites honnêtetés, un de nous deux, et justement celui qui porte encore à l'oreille cette perle que vous disiez que sa mère y avoit mise par dévotion, se mit à les apostropher, comme vous allez voir :

O vous! dont la facile veine
Enchante par d'heureux transports
Tantôt les rives de la Seine,
Et tantôt la fertile plaine
Que la Marne suit de ses bords;
Quand vos chants, ornés des trésors
Du Permesse ou de l'Hippocrène,
Badinent pour quelque Climène;
Ou quand, imitant les accords
De Thalie ou de Melpomène,
Vous nous rendez les fameux morts
De Rome et de l'antique Athène;
La Fare! et vous, abbé savant [1]:

[1] L'abbé de Chaulieu.

Que Phébus de son influence
Anime et soutient en rimant ;
Donnez, chacun dans une stance,
Quelque relief à ce fragment ;
Nous implorons votre assistance.

A peine cette invocation fut-elle mise au net, que nous trouvâmes Melpomène et Thalie quelque peu déplacées, puisque ces messieurs ne paroissoient pas avoir rien écrit qui soit du département de nos deux muses. Cette réflexion nous embarrassoit, et nous songions au tour qu'il falloit donner à cet endroit de notre écrit, lorsque tout à coup parut, au milieu de la chambre où nous écrivions, une figure qui nous surprit sans nous effrayer : c'étoit celle de votre philosophe, l'inimitable Saint-Évremond. Rien de tout ce tintamarre qui annonce d'ordinaire l'arrivée des morts de conséquence, n'avoit précédé son apparition.

L'on ne vit point trembler la terre,
Le ciel resta clair et serein ;
Point de murmure souterrain,
Et pas un seul coup de tonnerre.
Il n'étoit point couvert de lambeaux mal cousus,
Tels qu'étala près de Philippe
Le spectre qui de nuit apparut à Brutus.
Il n'avoit point l'air de Laïus,
Qui ne portoit pour toute nippe

Qu'un petit manteau d'Emaüs,
Quand il vint accuser OEdipe.
Il n'avoit rien du funeste appareil
Que l'on croit voir à ces affreuses ombres
Qui sortent des royaumes sombres
Pour interrompre le sommeil.

Tout cela nous fit connoître qu'il n'avoit pas eu envie de nous faire peur. Il s'étoit mis tout comme nous l'avions vu la première fois que vous nous procurâtes le plaisir de sa connoissance à Londres. C'étoit ce même air goguenard, mais un peu refrogné; et c'étoient les mêmes habits, qu'il avoit sans doute gardés pour nous venir rendre cette visite; et, afin que vous n'en doutiez pas,

Il avoit pris pour ce voyage
Sa calotte de maroquin;
Et cette loupe à double étage
Dont il ne vit jamais la fin
Ornoit le haut de son visage :
Bref, il parut dans l'équipage
Où, chez la belle Mazarin,
Toujours paré du nom de sage,
Il venoit noyer dans son vin
Les engourdissements de l'âge,
Et rendoit chaque jour hommage
A l'éclat renaissant qui brilloit sur son teint.

Comme il étoit arrivé sans façon, il se mit

entre nous sans cérémonie ; mais il ne put s'empêcher de sourire du respect avec lequel nous éloignions nos siéges d'auprès de lui, sous prétexte de ne le pas incommoder. J'avois toujours entendu dire qu'il falloit interroger les gens de l'autre monde pour les faire parler ; mais il nous fit bientôt voir le contraire ; et, après avoir jeté les yeux sur le papier que nous avions laissé sur la table : J'approuve, dit-il, votre projet, et je viens vous donner quelques conseils pour l'exécution ; mais je ne comprends pas le choix que vous faites de ces deux messieurs pour vous aider. Je conviens qu'on ne peut écrire avec plus d'agrément qu'ils font l'un et l'autre ; mais ne voyez-vous pas qu'ils ne font rien que par boutade, et que les sujets qu'ils traitent sont aussi extraordinaires que le caprice qui les entraîne?

L'un, tendre, fidèle et goutteux,
Se révoltant d'un air profane
Contre l'anodine tisane
Et contre l'objet de ses vœux,
Ne chante dans ses vers heureux
Que l'inconstance et la Tocane.
L'autre, d'un style gracieux,
Et digne des bords du Permesse,
Par mille traits ingénieux
Fait tout céder à la paresse,
Et de l'indolente mollesse
Vante le repos glorieux.

Laissez-les donc là, s'il vous plaît; il importe peu que vous les ayez invoqués; ils n'en viendront pas plus tôt à votre secours; arrangez du mieux que vous pourrez les matières que vous alliez rassembler pour d'autres; ne vous embarrassez ni de l'ordre des temps, ni de celui des événements. Je vous conseillerois au contraire d'avoir pour objet principal les dernières années de celui pour qui vous écrivez; les premières sont trop éloignées pour pouvoir en rapprocher les aventures jusqu'au temps où vous êtes. Faites quelques remarques, mais courtes et légères, sur la résolution qu'il a prise de ne point mourir, et sur le pouvoir qu'il paroît avoir de l'exécuter.

Son trépas, par lui seul tant de fois retardé,
Est un miracle que l'envie
D'un œil jaloux n'a jamais regardé;
Mais de tant de secrets qu'à sa gloire il publie,
Celui d'éterniser sa vie
Est l'unique secret qu'il ait jamais gardé.

Ne vous allez pas embarrasser l'esprit à chercher des ornements ou des tours d'éloquence pour tracer son caractère : cela sentiroit le panégyrique; et ce sera assez le louer que de le peindre au naturel. Gardez-vous bien de vouloir rendre ses récits ou ses bons mots : le sujet est trop grand pour vous. Tâchez seulement, en

parlant de ses aventures, de donner des couleurs à ses défauts, du relief à ses vertus.

C'est ainsi qu'autrefois, par des routes faciles,
A l'immortalité j'élevois mon héros;
Pour vous, peignez d'abord en gros
Cent beautés à ses vœux dociles;
Faites le voir suivant en tous lieux les drapeaux
D'un guerrier égal aux Achilles;
Qu'au milieu de la paix, ennemi du repos,
Il donne des leçons utiles
Aux courtisans les plus habiles;
Et, toujours actif à propos,
Sans leurs empressements serviles,
Qu'il efface tous leurs travaux.
Que vos pinceaux enfin, en nouveaux traits fertiles,
Le fassent voir en différents tableaux:
Tyran des fâcheux et des sots;
Historien d'amour et des guerres civiles;
Recueil vivant d'antiques vaudevilles;
Redoutable, par ses complots,
Aux amants heureux ou tranquilles;
Désolateur de ses rivaux;
Fléau des discours inutiles;
Agréable et vif en propos;
Célèbre diseur de bons mots,
Et surtout grand preneur de villes.
N'oubliez pas le cheval blanc [1]

---

[1] Il avoit promis à monseigneur le Dauphin, qui commandoit

Sur lequel, soutenant téméraire menace,
Il parut inopinément,
Vers les campagnes de l'Alsace,
Aux yeux d'un prince triomphant.
Dites par quel enchantement,
Par quelle adresse ou quelle audace,
En dépit du vieux Saint-Alban,
Et d'Arlington et d'Haliface,
Et d'une nymphe encore à séduisante face,
Il enleva le [1] Buckingham.
Contez ces faits tout uniment.
Gens comme vous n'auroient pas bonne grâce
A s'élever insolemment;
Et ce n'est pas toujours au sommet du Parnasse
Que l'on chante avec agrément.
Que par un tour aisé chaque récit s'explique;
Suivez la nature de près,
Et que pour chaque vers la rime faite exprès,
Du misérable prosaïque,
Et du style trop poétique,
Évite l'un et l'autre excès.
N'adorez point les goûts de la vogue publique;
Mais ne les condamnez jamais:
Il est un lieu près du Marais,

---

l'armée d'Alsace, qu'il le verroit arriver sur un cheval blanc avant la fin de la campagne.

[1] Il persuada au duc de Buckingham de passer en France avec lui, pour rompre la triple alliance, malgré les efforts que les ministres d'Angleterre et la comtesse de Shrewsbury firent pour l'en empêcher. Buckingham étoit alors favori de Charles II.

Où depuis quelque temps le genre marotique
Se renouvelle avec succès.
Empruntez les nouveaux attraits
Que l'on trouve à son air antique :
De Ronsard ou de Rabelais
Instruisez-vous dans la boutique ;
Il ne faut que cinq ou six traits
D'un langage obscur et gothique
Pour divertir à peu de frais.

Nous l'assurâmes que nous tâcherions de profiter de ce dernier avis, mais que celui de ne pas tomber dans la versification rampante nous paroissoit plus difficile à suivre. Encore une fois, dit-il, faites de votre mieux ; des gens qui écrivent pour le comte de Grammont peuvent compter sur quelque indulgence : en tout cas, vous n'êtes guère connus que de lui ; et, selon les apparences, ce que vous allez faire ne donnera pas au public une grande envie de vous connoître. Finissons cette visite, poursuivit-il ; et, par les souhaits que je vais faire, faites connoître à mon héros que je m'intéresse toujours pour lui.

Que de ses jours nombreux l'immuable destin
D'un esprit éternel soutienne encor les charmes ;
Qu'il dorme un peu plus le matin ;
Qu'il renonce à jamais au tumulte des armes ;
Et que le père Séraphin,

Et ce chroniqueur agréable
Du sérieux et de la fable,
Ce favori du sacré mont,
N'a pu trouver le Cocyte guéable :
Et de ce fleuve redoutable
Le retour n'est permis qu'au comte de Grammont.

MÉMOIRES
DE GRAMMONT.

CHAPITRE PREMIER
OU PRÉFACE.

Comme ceux qui ne lisent que pour se divertir me paroissent plus raisonnables que ceux qui n'ouvrent un livre que pour y chercher des défauts, je déclare que, sans me mettre en peine de la sévère érudition de ces derniers, je n'écris que pour l'amusement des autres.

Je déclare de plus, que l'ordre des temps, ou la disposition des faits, qui coûtent plus à l'écrivain qu'ils ne divertissent le lecteur, ne m'embarrasseront guère dans l'arrangement de ces Mémoires.

Dans le dessein de donner une idée de celui pour qui j'écris, les choses qui le distinguent auront place dans ces fragments selon qu'elles s'offriront à mon imagination, sans égard à leur rang.

Qu'importe, après tout, par où l'on commence un portrait, pourvu que l'assemblage des parties forme un tout qui rende parfaitement l'original? Le fameux Plutarque, qui traite ses héros comme ses lecteurs,

commence la vie des uns comme bon lui semble, et promène l'attention des autres sur de curieuses antiquités, ou d'agréables traités d'érudition, qui n'ont pas toujours rapport à son sujet.

Démétrius, le preneur de villes, n'étoit pas, à beaucoup près, si grand que son père Antigonus, à ce qu'il nous dit : en récompense, il nous apprend que son père Antigonus n'étoit que son oncle : mais tout cela n'est qu'après avoir commencé sa vie par un abrégé de sa mort, par un sommaire de ses divers exploits, de ses bonnes et de ses mauvaises qualités, où il fait entrer le pauvre Marc-Antoine, par compassion pour toutes ses foiblesses.

Dans la vie de Numa Pompilius, il entre en matière par une dissertation sur son précepteur Pythagore; et, comme il croit qu'on est fort en peine de savoir si c'est l'ancien philosophe, ou bien un certain Pythagore qui, après avoir gagné le prix de la course aux jeux olympiques, vint à toutes jambes trouver Numa pour lui enseigner la philosophie et lui aider à gouverner son royaume, il se tourmente beaucoup pour éclaircir cette difficulté, qu'il laisse enfin là.

Ce que j'en dis n'est pas pour reprocher quelque chose à l'historien de toute l'antiquité auquel on doit le plus; c'est seulement pour autoriser la manière dont j'écris une vie plus extraordinaire que toutes celles qu'il nous a laissées.

Il est question de représenter un homme dont le

caractère inimitable efface des défauts qu'on ne prétend point déguiser; un homme illustre par un mélange de vices et de vertus qui semblent se soutenir dans un enchaînement nécessaire, rares dans leur parfait accord, brillantes par leurs oppositions.

C'est ce relief incompréhensible qui, dans la guerre, l'amour, le jeu et les divers états d'une longue vie, a rendu le comte de Grammont l'admiration de son siècle. C'est par là qu'il a fait les délices de tous les pays où il a promené ses agréments et son inconstance; de ceux où la vivacité de son esprit a répandu de ces mots heureux qu'une approbation universelle transmet à la postérité; de tous les endroits enrichis des profusions de sa magnificence; et de ceux enfin où il a conservé la liberté de son jugement dans les périls les plus pressants, tandis que le badinage de son humeur, au milieu des dangers les plus sérieux de la guerre, marquoit une fermeté qui n'appartient pas à tout le monde.

Je ne ferai point son portrait. A l'égard de sa figure, Bussi et Saint-Evremond, auteurs plus agréables que fidèles, en ont écrit. Le premier a peint le chevalier de Grammont artificieux, volage, et même un peu perfide en amour, infatigable et cruel sur la jalousie. Saint-Evremond s'est servi d'autres couleurs pour exprimer le génie, et pour tracer en général les manières du comte : mais l'un et l'autre s'est fait plus d'honneur dans ces différentes peintures qu'il n'a rendu de justice à son héros.

C'est donc lui-même qu'il faut écouter dans ces récits agréables de siéges et de batailles où il s'est distingué à la suite d'un autre héros; et c'est lui qu'il faut croire dans des événements moins glorieux de sa vie, quand la sincérité dont il étale son adresse, sa vivacité, ses supercheries et les divers stratagèmes dont il s'est servi, soit en amour, soit au jeu, exprime naturellement son caractère.

C'est lui-même, dis-je, qu'il faut écouter dans cet écrit, puisque je ne fais que tenir la plume à mesure qu'il me dicte les particularités les plus singulières et les moins connues de sa vie.

CHAPITRE II.

Arrivée du chevalier de Grammont au siége de Trin : son genre de vie.

En ce temps-là il n'en alloit pas en France comme à présent : Louis XIII régnoit encore, et le cardinal de Richelieu gouvernoit le royaume. De grands hommes commandoient de petites armées, et ces armées faisoient de grandes choses. La fortune des grands de la cour dépendoit de la faveur du ministre; les établissements n'y étoient solides qu'à mesure qu'on lui étoit dévoué. De vastes projets jetoient au cœur des Etats voisins les fondements de cette grandeur redoutable où l'on voit celui-ci. La police étoit un peu négligée. Les grands chemins étoient impraticables de jour, et les rues durant la nuit; mais on voloit encore plus impunément ailleurs. La jeunesse, en entrant dans le monde, prenoit le parti que bon lui sembloit. Qui vouloit, se faisoit chevalier : abbé, qui pouvoit; j'entends, *abbé à bénéfice*. L'habit ne distinguoit point le chevalier de l'abbé; et je crois que le chevalier de Grammont étoit l'un et l'autre au siége de Trin. Ce fut sa première campagne, et il y porta ces dispositions heureuses qui préviennent

favorablement, et qui font qu'on n'a besoin ni d'amis pour être introduit, ni de recommandations pour être agréablement reçu partout.

Le siége étoit formé quand il arriva. Cela lui épargna quelques témérités; car un volontaire ne dort pas en repos s'il n'a essuyé les premiers coups qu'on tire. Il alla donc reconnoître les généraux, n'y ayant plus rien à faire à l'égard de la place sur cet article. Le prince Thomas commandoit l'armée; et, comme la charge de lieutenant-général n'étoit pas encore connue, du Plessis-Praslin et le fameux vicomte de Turenne étoient ses maréchaux de camp.

On portoit quelque respect aux places de guerre, avant qu'une puissance, à laquelle rien ne peut résister, eût trouvé moyen de les abîmer par une grêle affreuse de bombes, et par le ravage de cent pièces de canon en batterie. Avant ces furieux orages qui réduisent le gouverneur aux souterrains, et la garnison en poudre, de fréquentes sorties vivement repoussées, de vigoureuses attaques vaillamment soutenues, signaloient l'art des assiégeants et le courage des assiégés; et par conséquent les siéges étoient d'une longueur raisonnable, et les jeunes gens avoient le temps d'y apprendre quelque chose.

Il y eut de belles actions de part et d'autre dans celui de Trin. On y essuya des fatigues, on souffrit des pertes; mais on ne s'ennuya plus dans l'armée depuis que le chevalier Grammont y fut: plus de fatigue dans la tranchée, plus de sérieux chez les

généraux ; plus d'ennui dans les troupes depuis son arrivée. Il cherchoit et portoit partout la joie.

Parmi les officiers de l'armée, comme partout ailleurs, on voyoit des gens de mérite, ou des gens qui en vouloient avoir. Les derniers imitoient le chevalier de Grammont dans les choses qui le faisoient briller, et n'y réussissoient pas ; les autres admiroient ses talents, et recherchoient son amitié. Matta fut de ce nombre. Plein de franchise et de probité dans toutes ses manières, Matta étoit agréable par sa figure, plus encore par le caractère de son esprit : il l'avoit simple et naturel ; mais le discernement et la délicatesse des plus fins et des plus déliés. Le chevalier de Grammont ne fut pas longtemps à démêler les qualités qui le distinguoient. Ainsi la connoissance fut bientôt faite, et l'amitié bientôt liée entre eux.

Matta voulut absolument que le chevalier de Grammont vînt s'établir chez lui. Il n'y consentit qu'à condition qu'il partageroit la dépense. Comme ils avoient l'humeur libérale et magnifique, ce fut à frais communs qu'ils donnèrent les repas les mieux entendus et les plus délicats qu'on eût encore vus. Le jeu rendoit à merveille dans les commencements, et le chevalier rendoit en cent façons ce qu'il ne prenoit que d'une seule.

Les généraux, tour à tour régalés, admirèrent leur magnificence, et voulurent mal à leurs officiers de ce qu'ils n'étoient pas si bien servis. Le chevalier

avoit le don de faire valoir les choses les plus communes; et son esprit étoit tellement à la mode, que c'étoit se déshonorer que de ne se pas soumettre à son goût. Matta lui laissoit le soin de louer la table, et d'en faire les honneurs; et, charmé d'un applaudissement universel, il se persuada qu'il n'y avoit rien de si beau que de vivre comme ils faisoient, et rien de plus aisé que de continuer : mais il s'aperçut bientôt que les plus grandes prospérités ne sont pas les plus durables.

Une grosse chère, une petite économie, des domestiques infidèles, une fortune ennemie; tout cela s'unissant pour déranger le ménage, la table s'alloit réformer tout doucement d'elle-même, quand le génie du chevalier, fertile en ressources, entreprit de soutenir son premier honneur par l'expédient qu'on va voir.

Ils ne s'étoient point parlé de l'état de leurs affaires, quoique celui qui en avoit le soin les en eût séparément avertis, prêt à recevoir de l'argent pour continuer la dépense, ou à rendre ses comptes pour le passé. Un jour que le chevalier de Grammont étoit revenu plus tôt qu'à l'ordinaire, il trouva Matta tranquillement endormi dans un fauteuil; et, ne voulant pas interrompre son repos, il se mit à rêver à son projet. Matta s'éveilla sans qu'il s'en aperçût; et, ayant quelque temps admiré la contemplation où il paroissoit enseveli, et ce profond silence entre deux hommes qui ne l'avoient jamais gardé un mo-

ment ensemble, il le rompit par un soudain éclat de rire, qui ne fit qu'augmenter à mesure que l'autre le regardoit. Voilà, dit le chevalier, un réveil assez gai et assez bouffon; et à qui en as-tu donc? ou si c'est aux anges que tu ris? Ma foi, chevalier, dit Matta, je ris d'un songe que je viens de faire, si naturel et si plaisant, qu'il faut que je t'en fasse rire aussi. Je rêvois que nous avions renvoyé M. le maître d'hôtel, M. le chef de cuisine, et M. notre officier; résolus, pour le reste de la campagne, d'aller manger chez les autres, comme les autres étoient venus manger chez nous. Voilà mon songe: et toi, chevalier, à quoi rêvois-tu?

Pauvre esprit! dit le chevalier, en haussant les épaules, te voilà d'abord sur le côté; te voilà dans la consternation et l'humilité, pour quelques mauvais propos que le maître d'hôtel t'aura tenus comme à moi. Quoi! après la figure que nous avons faite, à la barbe des grands et des étrangers de l'armée, quitter la partie comme des sots, et plier bagage comme des croquants au premier épuisement de finance! Tu n'as point de sentiments. Où est l'honneur de la France? Et où est l'argent, dit Matta? car mes gens se donnent au diable qu'il n'y a pas dix écus dans la maison; et je crois que les tiens ne t'en gardent guère davantage; car il y a plus de huit jours que je ne t'ai vu ni tirer ta bourse ni compter ton argent; amusement qui t'occupoit volontiers en prospérité.

Je conviens de tout cela, dit le chevalier; mais je veux te faire convenir que tu n'es qu'une poule mouillée dans cette occasion. Et que seroit-ce de toi si tu te voyois dans l'état où je me suis trouvé à Lyon, quatre jours avant d'arriver ici? Je t'en veux faire le récit.

CHAPITRE III.

Son éducation, et ses aventures avant son arrivée à ce siége.

Voici, dit Matta, qui sent bien le roman, hors qu'il faudroit que ce fût ton écuyer qui me contât ton histoire..... C'est l'ordre, dit le chevalier : cependant je pourrai te parler de mes premiers exploits sans blesser ma modestie; outre que mon écuyer a l'accent un peu burlesque pour un récit héroïque.

Tu sauras donc qu'en arrivant à Lyon.... Est-ce comme cela qu'on commence, dit Matta? Prends ton histoire d'un peu plus loin; les moindres particularités d'une vie comme la tienne méritent d'être contées; mais surtout la manière dont tu saluas le cardinal de Richelieu la première fois : on m'en a fait rire. Au reste, je te dispense de me parler des gentillesses de ton enfance, de la généalogie, du nom et de la qualité de tes ancêtres; car tu n'en sais pas un mot.

Ah! que tu fais le mauvais plaisant! Tu crois que tout le monde est de ton ignorance; tu t'imagines donc que je ne connois pas les Ménodaures, ni les Corizandes, moi! Je ne sais peut-être pas qu'il n'a tenu qu'à mon père d'être fils de Henri IV! Le roi

vouloit à toute force le reconnoître, et jamais ce traître d'homme n'y voulut consentir. Vois un peu ce que ce seroit que les Grammont sans ce beau travers? Ils auroient le pas devant les César de Vendôme. Tu as beau rire, c'est l'évangile. Mais venons à notre fait.

On me mit au collége de Pau, dans la vue de me faire d'église; mais, comme j'avois bien d'autres vues, je n'avois garde d'y profiter : j'avois tellement le jeu dans la tête, que le précepteur et les régents perdoient leur latin en me le voulant apprendre. Le vieux Brinon, qui me servoit de valet de chambre et de gouverneur, avoit beau me menacer de ma mère, je n'étudiois que quand il me plaisoit, c'est-à-dire, presque jamais. Cependant on me traitoit en écolier de ma qualité; j'eus toutes les dignités de la classe sans les avoir méritées, et je sortis du collége à peu près comme j'y étois entré. On trouva que j'en savois encore de reste pour l'abbaye que mon frère avoit demandée pour moi.

Il venoit d'épouser la nièce d'un ministre devant qui tous genoux fléchissoient; il voulut me présenter à lui. J'eus peu de peine à quitter mon pays, et beaucoup d'impatience d'arriver à Paris. Mon frère, m'ayant tenu quelque temps auprès de lui pour me dégourdir, me lâcha par la ville pour perdre l'air de la campagne et trouver celui du monde. Je l'attrapai si bien, que je ne voulus plus m'en défaire quand il fut question de me présenter à la cour en équipage

d'abbé : tu sais comme on se mettoit alors. Tout ce qu'on obtint de moi fut de mettre une soutane par-dessus mes habits ; et mon frère, mourant de rire de mon habillement ecclésiastique, voulut en faire rire les autres. J'avois la plus belle tête du monde, bien poudrée et bien frisée, par-dessus ma soutane, et par-dessous, des bottines blanches et des éperons dorés. Le cardinal, qui avoit l'esprit pénétrant, n'avoit garde de rire. Cette élévation de sentiment lui donna de l'ombrage ; il jugea de ce que seroit un génie qui, à cet âge, se moquoit de la tonsure, et méprisoit le petit collet.

Quand mon frère m'eut remené chez lui : Or çà, notre petit cadet, me dit-il, cela s'est passé à merveille, et votre ajustement, mi-parti de Rome et d'épée, a beaucoup réjoui la cour ; mais ce n'est pas tout : il faut opter, mon petit cavalier. Voyez donc si, vous en tenant à l'église, vous voulez posséder de grands biens et ne rien faire ; ou, avec une petite légitime, vous faire casser bras et jambes, pour être le *fructus belli* d'une cour insensible, et parvenir, sur la fin de vos jours, à la dignité de maréchal de camp avec un œil de verre et une jambe de bois?

Je sais, lui dis-je, qu'il n'y a aucune comparaison entre ces deux états pour la commodité de la vie ; mais, comme il faut chercher son salut préférablement à tout, je suis résolu de renoncer à l'église pour tâcher de me sauver, à condition néanmoins que je garderai mon abbaye.

cents pistoles. Il fallut fouetter son cheval moi-même, tant il alloit pesamment. Et se retournant de temps en temps : M. le chevalier, me disoit-il, ce n'est pas ainsi que madame l'entend. Ses réflexions et ses douleurs se renouveloient à chaque poste ; car, au lieu de donner dix sols au postillon, j'en donnois trente.

Nous arrivâmes enfin à Lyon. Deux soldats nous arrêtèrent à la porte de la ville pour nous mener chez le gouverneur : j'en pris un pour me conduire à la meilleure hôtellerie, et mis Brinon entre les mains de l'autre, pour aller rendre compte au commandant de mon voyage et de mes desseins.

Il y a d'aussi bons traiteurs à Lyon qu'à Paris ; mais mon soldat, selon la coutume, me mena chez un de ses amis, dont il me vanta la maison, comme le lieu de la ville où l'on faisoit la chère la plus délicate, et où l'on trouvoit la meilleure compagnie. L'hôte de ce palais étoit gros comme un muid ; il s'appeloit Cerise. Il étoit suisse de nation, empoisonneur de profession, et voleur par habitude. Il me mit dans une chambre assez propre, et me demanda si je voulois manger en compagnie, ou seul. Je voulus être de l'auberge, à cause du beau monde que le soldat m'avoit promis dans cette maison.

Brinon, que les questions du gouverneur avoient impatienté, revint plus renfrogné qu'un vieux singe ; et voyant que je me peignois un peu pour descendre : Eh ! que voulez-vous donc, monsieur? me dit-il. Aller trotter par la ville? Non pas. N'est-ce pas assez trotté

depuis le matin. Mangez un morceau, et couchez-vous à bonne heure, pour être du matin à cheval à la pointe du jour. Monsieur le contrôleur, lui dis-je, je ne veux ni trotter par la ville, ni manger seul, ni me coucher à bonne heure. Je veux souper en compagnie là-bas. En pleine auberge? s'écria-t-il: Hé, monsieur, vous n'y songez pas. Je me donne au diable s'ils ne sont une douzaine de baragouineurs à jouer cartes et dés, qu'on n'entendroit pas Dieu tonner.

J'étois devenu insolent depuis que je m'étois emparé de l'argent; et, voulant commencer à me soustraire de la domination de mon gouverneur : Savez-vous bien, monsieur Brinon, lui dis-je, que je n'aime pas qu'un sot fasse le raisonneur? Allez-vous-en souper, s'il vous plaît, et que j'aie ici des chevaux de poste avant le jour.

J'avois senti pétiller mon argent au moment qu'il avoit lâché le mot de cartes et dés. Je fus un peu surpris de trouver la salle où l'on mangeoit remplie de figures extraordinaires. Mon hôte, après m'avoir présenté, m'assura qu'il n'y avoit que dix-huit ou vingt de ces messieurs qui auroient l'honneur de manger avec moi. Je m'approchai d'une table où l'on jouoit, et je faillis à mourir de rire. Je m'étois attendu à voir bonne compagnie et gros jeu; et c'étoient deux Allemands qui jouoient au trictrac. Jamais chevaux de carrosse n'ont joué comme ils faisoient; mais leur figure surtout passoit l'imagination. Celui auprès de

qui j'étois étoit un petit ragot, grassouillet et rond comme une boule. Il avoit une fraise avec un chapeau pointu, haut d'une aune. Non, il n'y a personne qui, d'un peu loin, ne l'eût pris pour le dôme de quelque église avec un clocher dessus. Je demandai à l'hôte ce que c'étoit. Un marchand de Bâle, me dit-il, qui vient vendre ici des chevaux : mais je crois qu'il n'en vendra guère de la manière qu'il s'y prend; car il ne fait que jouer. Joue-t-il gros jeu? lui dis-je. Non pas à présent, dit-il; ce n'est que pour leur écot, en attendant le souper; mais, quand on peut tenir le petit marchand en particulier, il joue beau jeu. A-t-il de l'argent? lui dis-je. Oh, oh! dit le perfide Cerise, plût à Dieu que vous lui eussiez gagné mille pistoles, et en être de moitié! nous ne serions pas longtemps à les attendre.

Il ne m'en fallut pas davantage pour méditer la ruine du chapeau pointu. Je me remis auprès de lui pour l'étudier : il jouoit tout de travers; écoles sur écoles, Dieu sait! Je commençois à me sentir quelques remords sur l'argent que je devois gagner à une petite citrouille qui en savoit si peu. Il perdit son écot; on servit, et je le fis mettre auprès de moi. C'étoit une table de réfectoire, où nous étions pour le moins vingt-cinq, malgré la promesse de mon hôte.

Le plus maudit repas du monde fini, toute cette cohue se dispersa, je ne sais comment, à la réserve du petit Suisse, qui se tint auprès de moi, et de

l'hôte, qui se vint mettre de l'autre côté. Ils fumoient comme des dragons, et le Suisse me disoit de temps en temps : *Demande pardon à monsieur de la liberté grande ;* et là-dessus m'envoyoit des bouffées de tabac à m'étouffer. M. Cerise, de l'autre côté, me *demanda la liberté de me demander* si j'avois jamais été dans son pays, et parut surpris de me voir assez bon air sans avoir voyagé en Suisse.

Le petit ragot à qui j'avois affaire étoit aussi questionneur que l'autre. Il me demanda si je venois de l'armée de Piémont ; et, lui ayant dit que j'y allois, il me demanda si je voulois acheter des chevaux ; qu'il en avoit bien deux cents, dont il me feroit bon marché. Je commençois à être enfumé comme un jambon ; et, m'ennuyant du tabac et des questions, je proposai à mon homme de jouer une petite pistole au trictrac en attendant que nos gens eussent soupé. Ce ne fut pas sans beaucoup de façons qu'il y consentit, en me demandant pardon de la *liberté grande.*

Je lui gagnai partie, revanche et le tout dans un clin d'œil ; car il se troubloit, et se laissoit enfiler, que c'étoit une bénédiction. Brinon arriva sur la fin de la troisième partie pour me mener coucher. Il fit un grand signe de croix, et n'eut aucun égard à tous ceux que je lui faisois de sortir : il fallut me lever pour lui en aller donner l'ordre en particulier. Il commença par me faire des réprimandes de ce que je m'encanaillois avec un vilain monstre comme cela. J'eus beau lui dire que c'étoit un gros marchand qui

avoit force argent, et qui ne jouoit non plus qu'un enfant : lui, marchand ! s'écria-t-il; ne vous y fiez pas, M. le chevalier : je me donne au diable si ce n'est quelque sorcier. Tais-toi, vieux fou, lui dis-je, il n'est non plus sorcier que toi, c'est tout dire ; et, pour te le montrer, je lui veux gagner quatre ou cinq cents pistoles avant de me coucher. En disant cela, je le mis dehors, avec défense de rentrer ou de nous interrompre.

Le jeu fini, le petit Suisse déboutonna son haut-de-chausse pour tirer un beau quadruple d'un de ses goussets ; et, me le présentant, il me demanda pardon de la *liberté grande*, et voulut se retirer. Ce n'étoit pas mon compte. Je lui dis que nous ne jouions que pour nous amuser ; que je ne voulois point de son argent ; et que, s'il vouloit, je lui jouerois ses quatre pistoles dans un tour unique. Il en fit quelque difficulté ; mais il se rendit à la fin, et les regagna. J'en fus piqué : j'en rejouai une autre ; la chance tourna, le dé lui devint favorable, les écoles cessèrent ; je perdis partie, revanche et le tout : les moitiés suivirent, le tout en fut. J'étois piqué, lui, beau joueur ; il ne me refusa rien, et me gagna tout, sans que j'eusse pris six trous en huit ou dix parties. Je lui demandai encore un tour pour cent pistoles ; mais, comme il vit que je ne mettois pas au jeu, il me dit qu'il étoit tard ; qu'il falloit qu'il allât voir ses chevaux, et se retira, me demandant pardon de la *liberté grande*.

Le sang-froid dont il me refusa, et la politesse dont il me fit la révérence, me piquèrent tellement, que je fus tenté de le tuer. Je fus si troublé de la rapidité dont je venois de perdre jusqu'à la dernière pistole, que je ne fis pas d'abord toutes les réflexions qu'il y a à faire sur l'état où j'étois réduit.

Je n'osois remonter dans ma chambre, de peur de Brinon. Par bonheur, s'étant ennuyé de m'attendre, il s'étoit couché. Ce fut quelque consolation; mais elle ne dura pas. Dès que je fus au lit, tout ce qu'il y avoit de funeste dans mon aventure se présenta à mon imagination. Je n'eus garde de m'endormir. J'envisageois toute l'horreur de mon désastre sans y trouver de remède; et j'eus beau tourner mon esprit de toutes façons, il ne me fournit aucun expédient.

Je ne craignois rien tant que l'aube du jour: elle arriva pourtant, et le cruel Brinon avec elle. Il étoit botté jusqu'à la ceinture, et, faisant claquer un maudit fouet qu'il tenoit à la main: Debout, M. le chevalier, s'écria-t-il en ouvrant mes rideaux, les chevaux sont à la porte, et vous dormez encore! nous devrions avoir déjà fait deux postes. Çà, de l'argent pour payer dans la maison. Brinon, lui dis-je d'une voix humiliée, fermez le rideau. Comment! s'écria-t-il, fermez le rideau! Vous voulez donc faire votre campagne à Lyon? Apparemment vous y prenez goût. Et le gros marchand, vous l'avez dévalisé? Non pas? M. le chevalier, cet argent ne vous pro-

fitera pas. Ce malheureux a peut-être une famille ; et c'est le pain de ses enfants qu'il a joué, et que vous avez gagné. Cela valoit-il la peine de veiller toute la nuit? Que diroit madame si elle voyoit ce train? Monsieur Brinon, lui dis-je, fermez, s'il vous plaît, le rideau. Mais, au lieu de m'obéir, on eût dit que le diable lui fourroit dans l'esprit ce qu'il y avoit de plus sensible et de plus piquant dans un malheur comme le mien. Et combien? me disoit-il : Les cinq cents? Que fera ce pauvre homme? Souvenez-vous que je vous l'ai dit, M. le chevalier; cet argent ne vous profitera pas. Est-ce quatre cents? trois? deux? Quoi! ce ne seroit que cent pistoles? poursuivit-il, voyant que je branlois la tête à chaque somme qu'il avoit nommée. Il n'y a pas grand mal à cela ; cent pistoles ne le ruineront pas, pourvu que vous les ayez bien gagnées. Brinon, mon ami, lui dis-je avec un grand soupir, fermez le rideau, je suis indigne de voir le jour.

Brinon tressaillit à ces tristes paroles; mais il pensa s'évanouir quand je lui contai mon aventure. Il s'arracha les cheveux, fit des exclamations douloureuses, dont le refrain étoit toujours : Que dira madame? Et, après s'être épuisé en regrets inutiles : Çà donc, M. le chevalier, me dit-il, que prétendez-vous devenir? Rien, lui dis-je, car je ne suis bon à rien. Ensuite, comme j'étois un peu soulagé de lui avoir fait ma confession, il me passa quelques projets dans la tête, que je ne pus lui faire approuver. Je voulois

qu'il allât en poste joindre mon équipage pour vendre quelqu'un de mes habits; je voulois encore proposer au marchand de chevaux de lui en acheter bien cher à crédit, pour les revendre à bon marché. Brinon se moqua de toutes ces propositions; et, après avoir eu la cruauté de me laisser long-temps tourmenter, il me tira d'affaire. Les parents font toujours quelque vilenie à leurs pauvres enfants : ma mère avoit eu dessein de me donner cinq cents louis; elle en avoit retenu cinquante, tant pour quelques petites réparations à l'abbaye que pour faire prier Dieu pour moi; Brinon étoit chargé de cinquante autres, avec ordre de ne m'en point parler que dans quelque pressante nécessité. Elle arriva bientôt, comme tu vois.

Voilà, pour abréger, le dénouement de cette première intrigue. Le jeu m'a favorisé jusqu'ici; car je me suis vu quinze cents louis, tous frais faits, depuis mon arrivée. La fortune est redevenue mauvaise; il la faut corriger. Notre argent est au bas; eh bien! il faut y remédier.

Rien n'est plus aisé, dit Matta; il n'y a qu'à trouver quelque marchand de chevaux aussi dupe que celui de Lyon. Mais, à propos, le fidèle Brinon n'auroit-il point encore quelque réserve pour la dernière extrémité? La voilà, ma foi, venue, et nous ne ferions pas mal de nous en servir.

La plaisanterie seroit de saison, lui dit le chevalier, si tu savois où donner de la tête. Il faut de

l'esprit de reste pour en vouloir fourrer partout, comme tu prétends faire. Que diable! tu veux toujours badiner, sans songer que la conjoncture est des plus sérieuses pour nous. Écoute, je vais demain au quartier général; je dînerai chez le comte de Caméran, et je le prierai de souper.... Et où? dit Matta.... Ici, dit le chevalier.... Tu es fou, mon pauvre ami, dit l'autre. Voici apparemment un de ces projets de Lyon; tu sais que nous n'avons ni argent, ni crédit; et, pour raccommoder nos affaires, tu veux donner à souper!

Esprit bouché! dit le chevalier, est-il possible que, depuis le temps que nous sommes ensemble, il ne te soit pas venu le moindre brin d'imagination? Le comte de Caméran joue au quinze, et moi aussi; nous avons besoin d'argent, il n'en sait que faire; je commanderai un excellent repas, il le payera. Fais-moi parler à ton maître d'hôtel, et ne te mets en peine de rien, hormis de quelques précautions qu'il est bon de prendre dans une occasion comme celle-ci. Comme quoi? dit Matta. Voici comme quoi, dit le chevalier; car je vois bien qu'il te faut expliquer jusqu'aux choses les plus claires.

Tu commandes ici les compagnies des gardes, n'est-il pas vrai? Dès que la nuit sera venue, tu feras prendre les armes à quinze ou vingt soldats commandés par La Place, ton sergent, et tu les posteras ventre à terre entre-ci et le quartier général.... Comment, mor....! s'écria Matta, une embuscade!

Je crois, Dieu me pardonne, que tu prétends voler ce pauvre Savoyard! Si c'est là ton dessein, je te déclare que je n'en suis pas.... Pauvre esprit! dit le chevalier, voici le fait. Il y a de l'apparence que nous lui gagnerons son argent : les Piémontois, honnêtes gens d'ailleurs, sont soupçonneux volontiers, et défiants. Celui-ci commande la cavalerie; tu sais que tu ne saurois te taire, et tu es homme à lâcher quelque mauvaise plaisanterie pour l'inquiéter. S'il s'alloit mettre dans la tête qu'on l'a trompé, et qu'il vînt à s'en repentir, que sait-on ce qu'il pourroit faire? car il est d'ordinaire accompagné de huit ou dix hommes à cheval. C'est pourquoi, quelque ressentiment que la perte lui cause, il est bon de se mettre en état de n'en avoir point le démenti.

Embrasse-moi, mon cher chevalier, dit Matta, se tenant les côtés, embrasse-moi, car tu es trop merveilleux. J'étois un bon sot, moi, de croire, quand tu m'as parlé de prendre des précautions, qu'il n'y avoit qu'à faire préparer une table et des cartes, ou peut-être faire provision de quelques dés de mauvaise foi. Je ne me serois jamais avisé de faire soutenir un homme qui joue au quinze par un détachement d'infanterie; il faut avouer que tu es déjà grand homme de guerre!

Le lendemain venu, tout alla de point en point comme le chevalier de Grammont l'avoit projeté : l'infortuné Caméran donna dans le piége; on soupa le plus agréablement du monde : Matta but cinq ou

six grands coups pour étouffer un reste de délicatesse qui l'inquiétoit. Le chevalier de Grammont, brillant à son ordinaire, pensa faire mourir de rire un convié qu'il alloit bientôt rendre très sérieux ; et le bon Caméran mangeoit comme un homme dont les affections étoient partagées entre la bonne chère et l'amour du jeu ; c'est-à-dire, qu'il se hâtoit de manger pour ne rien dérober au temps précieux qu'il destinoit au quinze.

Le repas fini, le sergent La Place posta son embuscade, et le chevalier de Grammont entreprit son homme. Il avoit encore sur le cœur la perfidie du suisse Cerise et du chapeau pointu ; cela fit qu'il s'arma d'insensibilité contre de foibles remords et quelques scrupules qui s'élevoient dans son âme. Matta, ne voulant point être spectateur de l'hospitalité violée, se mit dans un fauteuil pour tâcher de dormir tandis qu'on couperoit la gorge au pauvre Caméran.

Ils ne cavoient d'abord que trois ou quatre pistoles, comme pour badiner; mais Caméran ayant été trois ou quatre fois de reste, il cava au plus fort, et le jeu devint plus sérieux. Il fut encore de reste, il devint orageux; les cartes volèrent par la chambre, et les exclamations éveillèrent Matta.

Comme il avoit la tête embrouillée de sommeil et chaude de vin, il se mit à rire des transports du Piémontois ; et, au lieu de le consoler : Ma foi, mon pauvre comte, lui dit-il, si j'étois dans votre place,

je ne jouerois plus. Et pourquoi? dit l'autre. Je ne sais, dit-il; mais le cœur me dit que votre guignon ne changera pas. Il faut voir, dit Caméran en demandant des cartes. Voyez donc, dit Matta, et il se rendormit. Mais ce ne fut pas pour long-temps. Toutes les cartes étoient également malheureuses pour le perdant; il n'y rencontroit que des lardons; et, en dernier, il avoit beau montrer quinze, cela ne servoit de rien. Nouvelles exclamations. Ne vous l'avois-je pas dit? s'écria Matta, qui s'étoit réveillé en sursaut. Vous avez beau tempêter; tant que vous jouerez, vous perdrez. Croyez-moi, les plus courtes folies sont les meilleures : quittez, car je me donne au diable s'il est possible que vous gagniez. Et d'où vient? dit Caméran, qui commençoit à s'impatienter. Voulez-vous le savoir? dit Matta : ma foi, c'est que nous vous trompons.

Le chevalier de Grammont, outré d'une raillerie d'autant plus mal placée, qu'elle avoit quelque air de vérité : M. Matta, lui dit-il, trouvez-vous qu'il soit fort agréable pour un homme qui joue aussi malheureusement que M. le comte, de lui rompre la tête de vos froides plaisanteries? Pour moi, j'en suis si ennuyé, que je quitterois dans le moment s'il ne perdoit pas tant qu'il fait. Un homme piqué ne craint rien tant qu'une telle menace; et le seigneur Caméran, se radoucissant, lui dit qu'il n'y avoit qu'à laisser parler M. Matta, si cela ne l'offensoit pas; que pour lui, cela ne lui faisoit aucune peine.

Le chevalier de Grammont en usa bien plus honnêtement que le Suisse de Lyon n'avoit fait à son égard; car il joua sur sa parole tant qu'il voulut. Caméran lui en sut si bon gré, qu'il perdit jusqu'à quinze cents pistoles, et les paya dès le lendemain. Pour Matta, il fut grondé de la belle manière, de son intempérance de langue. Toute la raison qu'en eut celui qui le réprimandoit, fut qu'il y avoit de la conscience à laisser tromper le pauvre Savoyard sans l'en avertir; outre, disoit-il, qu'il eût été bien aise de voir son infanterie aux mains avec la cavalerie de Caméran, en cas qu'il eût voulu faire le mauvais.

Cette aventure les ayant remis en fonds, la fortune se déclara pour eux pendant le reste de la campagne; et le chevalier de Grammont, pour faire voir qu'il ne s'étoit saisi des effets du comte que par droit de représailles, et pour se dédommager de la perte qu'il avoit faite à Lyon, commença dès ce temps-là à faire de son argent l'usage qu'on lui a vu faire depuis dans toutes les occasions. Il déterroit les malheureux pour les secourir; les officiers qui perdoient leurs équipages à la guerre, ou leur argent au jeu; les soldats estropiés dans la tranchée; enfin tout éprouvoit sa libéralité : mais sa manière d'obliger surpassoit encore ses bienfaits. Tout homme qu'on admire par ces endroits réussit partout. Connu des soldats, il en étoit adoré. Les généraux le trouvoient dans toutes les occasions où il y avoit quelque chose à faire, et le cherchoient dans les autres. Dès

qu'il vit la fortune déclarée pour lui, son premier soin fut de faire restitution, en mettant Caméran de part avec lui dans toutes les bonnes parties.

Un fonds inépuisable de bonne humeur et de vivacité lui fournissoit toujours quelque chose de nouveau dans les discours et dans les actions. Je ne sais par quelle occasion M. de Turenne commanda sur la fin du siége un corps séparé. Le chevalier de Grammont le fut voir dans ses nouveaux quartiers. Il y trouva quinze ou vingt officiers. M. de Turenne aimoit naturellement la joie; la seule présence du chevalier l'inspiroit. Il fut charmé de sa visite; et, par reconnoissance, il voulut le faire jouer. Le chevalier de Grammont lui dit, en le remerciant, qu'il avoit appris de son précepteur que, quand on alloit chez ses amis, il n'étoit pas prudent d'y laisser son argent, ni honnête d'emporter le leur. Effectivement, dit M. de Turenne, il ne trouveroit ni gros jeu, ni grand argent parmi nous; mais, afin qu'il ne soit pas dit qu'on le laisse aller sans avoir joué, jouons chacun un cheval.

Le chevalier de Grammont y consentit. La fortune qui l'avoit suivi dans un lieu où il n'avoit pas compté qu'il en auroit besoin, lui fit gagner quinze ou seize chevaux en badinant; et, voyant qu'il y avoit quelques visages consternés de la perte: Messieurs, leur dit-il, je serois fâché de vous voir retourner à pied de chez votre général; il suffit que vous m'envoyiez tous vos chevaux demain, à la ré-

serve d'un que je donne pour les cartes. Le valet de chambre crut qu'il se moquoit. Je vous parle sérieusement, dit le chevalier; je vous donne un cheval pour les cartes; et, qui plus est, prenez celui que vous voudrez, excepté le mien. Effectivement, dit M. de Turenne, j'en suis charmé, pour la nouveauté du fait; car je ne crois pas qu'on ait vu jusqu'à présent donner un cheval pour les cartes.

Trin se rendit enfin [1]. Le baron de Batteville [2], qui l'avoit vaillamment défendu, et long-temps, eut une capitulation digne de sa résistance. Je ne sais si le chevalier de Grammont eut quelque part à la prise de cette place; mais je sais bien que, sous un règne plus glorieux et des armes partout victorieuses, sa hardiesse et son adresse en ont fait prendre quelques-unes, depuis, à la vue de son maître. C'est ce qu'on verra dans la suite de ces Mémoires.

---

[1] Le 4 mai 1639.

[2] Cet officier paroît être le même qui, devenu ambassadeur d'Espagne en Angleterre, blessa la cour de France par ses prétentions à la préséance sur le comte d'Estrades, à l'entrée publique que fit à Londres l'ambassadeur de Suède; prétentions dont Louis XIV tira une satisfaction si éclatante.

CHAPITRE IV.

Son arrivée à la cour de Turin. Comme il y passe son temps.

La gloire dans les armes n'est tout au plus que la moitié du brillant qui distingue les héros. Il faut que l'amour mette la dernière main au relief de leur caractère, par les travaux, la témérité des entreprises, et la gloire des succès. Nous en avons des exemples non-seulement dans les romans, mais dans l'histoire véritable des plus fameux guerriers et des plus célèbres conquérants.

Le chevalier de Grammont et Matta, qui ne songeoient guère à ces exemples, ne laissèrent pas de songer qu'il étoit bon de s'aller délasser des fatigues du siége de Trin en formant quelque siége aux dépens des beautés et des époux de Turin. Comme la campagne avoit fini de bonne heure, ils crurent qu'ils auroient le temps d'y faire quelques exploits avant que la fin des beaux jours les obligeât à repasser les monts.

Ils se mirent donc en chemin, tels à peu près qu'Amadis ou don Galaor après avoir reçu l'accolade et l'ordre de chevalerie, cherchant les aventures et courant après l'amour, la guerre et les enchan-

tements. Ils valoient bien ces deux frères; car, s'ils ne savoient pas autrement *pourfendre géants, dérompre harnois, et porter en croupe belles damoiselles sans leur parler de rien*, ils savoient jouer, et les autres n'y connoissoient rien.

Ils arrivèrent à Turin, furent agréablement reçus, et fort distingués à la cour. Cela pouvoit-il manquer? Ils étoient jeunes, bien faits; ils avoient de l'esprit, et faisoient de la dépense. Dans quel pays du monde ne réussit-on pas avec de tels avantages? Comme Turin étoit alors celui de l'amour et de la galanterie, deux étrangers de cet air, qui n'aimoient pas à s'ennuyer, n'avoient garde d'ennuyer les dames de la cour.

Quoique les hommes y fussent faits à peindre, ils n'avoient pas trop le don de plaire. Ils avoient du respect pour leurs femmes, et de la considération pour les étrangers; et leurs femmes, encore mieux faites, avoient pour le moins autant de considération pour les étrangers, et n'en avoient que médiocrement pour eux.

Madame Royale, digne fille de Henri IV [1], rendoit sa petite cour la plus agréable du monde: elle avoit hérité des vertus de son père, à l'égard des sentiments qui conviennent au sexe; et à l'égard de ce qu'on appelle la foiblesse des grands cœurs, son altesse n'avoit pas dégénéré.

---

[1] Christine, seconde fille de Henri IV, mariée à Victor-Amédée, prince de Piémont, et ensuite duc de Savoie.

Le comte de Tanes étoit son premier ministre. Les affaires d'État n'étoient pas difficiles à manier durant son ministère. Personne ne s'en plaignoit; et cette princesse paroissoit contente de sa capacité sur les autres; et, voulant que tout ce qui composoit sa cour le fût aussi, l'on y vivoit assez selon l'usage et les coutumes de l'ancienne chevalerie.

Les dames avoient chacune un amant d'obligation, sans les volontaires, dont le nombre n'étoit point limité. Les chevaliers déclarés portoient les livrées de leurs maîtresses, leurs armes, et quelquefois leurs noms. Leur fonction étoit de ne les point quitter en public, et de n'en point approcher en particulier; de leur servir partout d'écuyers, et, dans les carrousels, de chamarrer leurs lances, leurs housses et leurs habits, des chiffres et des couleurs de chaque Dulcinée.

Matta n'étoit point ennemi de la galanterie; mais il l'auroit souhaitée plus simple que celle qu'on pratiquoit à Turin. Les formes ordinaires ne l'auroient pas choqué; mais il trouvoit de la superstition dans le culte et les cérémonies que l'amour sembloit exiger mal à propos : cependant, comme il avoit soumis sa conduite aux lumières du chevalier de Grammont sur cet article, il fallut suivre son exemple, et se conformer aux coutumes du pays.

Ils s'enrôlèrent en même temps au service de deux beautés, que les premiers chevaliers d'honneur cédèrent aussitôt par politesse. Le chevalier de Gram-

mont choisit mademoiselle de Saint-Germain, et dit à Matta d'offrir ses services à madame de Sénantes. Matta le voulut bien, quoiqu'il eût mieux aimé l'autre; mais le chevalier de Grammont lui fit entendre que madame de Sénantes lui convenoit mieux. Comme il s'étoit bien trouvé de la capacité du chevalier dans les premiers projets qu'ils avoient formés ensemble, il suivit ses instructions en amour comme il avoit fait ses conseils sur le jeu.

Mademoiselle de Saint-Germain, dans le premier printemps de son âge, avoit les yeux petits, mais fort brillants et fort éveillés : ils étoient noirs comme ses cheveux. Elle avoit le teint vif et frais, quoiqu'il ne fût pas éclatant par sa blancheur; elle avoit la bouche agréable, les dents belles, la gorge comme on la demande, et la plus aimable taille du monde. Elle avoit les bras bien formés, une beauté singulière dans le coude, qui ne lui servoit pas de grand'-chose; ses mains étoient passablement grandes; et la belle se consoloit de ce que le temps de les avoir blanches n'étoit pas encore venu : ses pieds n'étoient pas des plus petits, mais ils étoient bien tournés. Elle laissoit aller cela tout comme il plaisoit au Seigneur, sans employer l'art pour faire valoir ce qu'elle tenoit de la nature : mais, malgré cette nonchalance pour ses attraits, sa figure avoit quelque chose de si piquant, que le chevalier de Grammont s'y laissa prendre d'abord. Son esprit et son humeur étoient faits pour assortir le reste. Tout y étoit naturel, et

tout en étoit agréable : c'étoit de l'enjouement, de la vivacité, de la complaisance et de la politesse. Tout cela couloit de source; point d'inégalité.

Madame la marquise de Sénantes passoit pour blonde. Il n'eût tenu qu'à elle de passer pour rousse; mais elle aimoit mieux se conformer au goût du siècle que respecter celui des anciens; elle avoit tous les avantages dont les cheveux roux sont accompagnés, sans aucun de leurs dégoûts. Une attention continuelle corrigeoit ce qu'il pouvoit y avoir de trop à ses agréments. Qu'importe après tout, quand on est propre, si c'est par art ou naturellement? Il faut être bien malin pour y regarder de si près. Elle avoit beaucoup d'esprit, autant de mémoire, plus de lecture, et beaucoup plus de penchant à la tendresse.

Elle avoit un mari [1] que la sagesse même eût fait conscience d'épargner. Il se piquoit d'être stoïcien, et faisoit gloire d'être salope et dégoûtant en honneur de sa profession. Il y réussissoit parfaitement; car il étoit fort gros, et suoit en hiver comme en été.

L'érudition et la brutalité sembloient être ses talents favoris. L'une et l'autre brilloient dans sa conversation, tantôt ensemble, tantôt tour à tour, mais toujours mal à propos. Il n'étoit point jaloux; cependant il ne laissoit pas d'être incommode. Il vouloit bien qu'on eût de l'attention pour sa femme, pourvu qu'on en eût davantage pour lui.

[1] La famille de Sénantes existe encore en Piémont, et porte le titre de marquis de Carailles.

Dès que nos aventuriers furent déclarés, le chevalier de Grammont prit le vert, et farcit Matta de bleu: c'étoient les couleurs que donnoient leurs nouvelles maîtresses. Ils entrèrent d'abord en fonction. Le chevalier de Grammont apprit et pratiqua tout le cérémonial de cette galanterie, comme s'il n'eût jamais fait autre chose. Matta d'ordinaire en oublioit une moitié, et ne s'acquittoit pas trop bien de l'autre: il ne pouvoit se souvenir que sa charge étoit de servir à la gloire, et non pas à l'utilité de sa maîtresse.

Madame de Savoie donna, dès le lendemain, une fête à la Vénerie [1]: toutes les dames en étoient. Le chevalier de Grammont disoit tant de choses agréables et divertissantes à sa maîtresse, qu'elle en rioit à gorge déployée. Matta, menant la sienne à son carrosse, lui serra la main; et, au retour de cette promenade, il la pria d'avoir pitié de ses souffrances. C'étoit aller un peu vîte; et, quoique madame de Sénantes ne fût pas plus inhumaine qu'une autre, elle ne laissa pas d'être choquée qu'on s'y prît si cavalièrement: elle se crut obligée d'en témoigner quelque peu de ressentiment; et, retirant sa main qu'on lui serroit de plus belle à cette déclaration, elle monta chez Madame Royale sans regarder son nouvel amant. Matta, sans s'imaginer qu'il l'eût offensée, la laissa faire, et fut chercher quelqu'un dans la ville qui voulût souper avec lui. Rien n'étoit plus facile pour

[1] Palais situé à une lieue de Turin, et que la cour habitoit ordinairement depuis le printemps jusqu'en décembre.

un homme de son caractère. Il trouva bientôt ce qu'il cherchoit, fut long-temps à table pour se remettre des fatigues de l'amour, et se coucha fort content de sa journée.

Pendant tout cela le chevalier de Grammont faisoit parfaitement son devoir auprès de mademoiselle de Saint-Germain; et, sans préjudice à ses assiduités, il trouvoit le moyen de briller, en chemin faisant, par mille petits récits qu'il mêloit à la conversation générale.

Madame de Savoie les écoutoit avec plaisir, et la solitaire Sénantes y donnoit son attention. Il s'en aperçut, et quitta sa maîtresse pour lui demander ce qu'elle avoit fait de Matta : Moi ! dit-elle, je n'en ai rien fait; mais je ne sais ce qu'il n'auroit pas fait de moi si j'avois eu la bonté d'écouter ses très humbles propositions : et là-dessus elle se mit à lui conter de quelle manière son ami l'avoit traitée dès le second jour de leur connoissance.

Le chevalier de Grammont ne put s'empêcher d'en rire. Il lui dit qu'il étoit un peu naïf, mais qu'elle en seroit contente dans la suite; et, pour la consoler, il l'assura qu'il n'auroit pas autrement parlé, quand son altesse royale eût été dans sa place; mais qu'il ne laisseroit pas de lui en laver la tête.

Il fut le lendemain dans sa chambre pour cela; mais il étoit parti dès le matin pour une partie de chasse où ses connoissances de table l'avoient engagé la veille.

A son retour il prit deux perdrix de sa chasse, et fut chez sa maîtresse. On lui demanda si c'étoit monsieur qu'il venoit voir; il dit que non, et le suisse lui dit que madame n'y étoit pas. Matta lui laissa ses deux perdrix, et le pria de lui en faire présent de sa part.

La Sénantes étoit à sa toilette, qui se coiffoit de toute sa force en faveur de Matta, tandis qu'on lui refusoit la porte. Elle n'en savoit rien; mais monsieur son mari le savoit à merveille. Il avoit trouvé fort mauvais que la première visite ne fût pas pour lui. C'est pourquoi, résolu qu'elle ne seroit pas pour sa femme, le suisse en avoit reçu ses ordres, et pensa bien être battu pour le présent qu'on avoit laissé. Les perdrix furent renvoyées sur l'heure; et Matta, sans examiner pourquoi, ne fut pas fâché de les revoir. Il partit pour la cour sans changer d'habit: il n'avoit garde de songer qu'il n'y falloit pas paroître sans les couleurs de sa dame. Il l'y trouva parée : ses yeux lui parurent brillants, et sa personne ragoûtante. Il commença dès ce jour à se savoir bon gré de sa complaisance pour le chevalier de Grammont; cependant il remarqua qu'elle avoit l'air assez froid pour lui. Cela lui parut extraordinaire, après avoir tant fait pour elle. S'imaginant qu'elle ignoroit toutes ces obligations, il fut l'en entretenir, et la gronda fort d'avoir renvoyé ses perdrix avec tant d'indifférence.

Elle ne savoit ce qu'il vouloit dire; et, choquée de ce qu'il ne s'humilioit pas après la réprimande

qu'elle comptoit qu'on lui eût faite, elle lui dit qu'il falloit qu'il eût trouvé des personnes de bonne composition en son chemin, puisqu'il prenoit des manières auxquelles on n'étoit pas encore accoutumé chez elle. Matta lui demanda comme quoi ses manières étoient donc si nouvelles. Comme quoi? dit-elle; le second jour que vous m'honorez de votre attention, vous me traitez comme si j'étois à votre service depuis mille ans. La première fois que je vous donne la main, vous me la serrez de toute votre force. Après ce début je monte en carrosse, et vous à cheval; mais, loin de vous tenir à la portière comme les autres, il ne part pas un lièvre que vous ne poussiez après; et, vous étant bien amusé durant la promenade à prendre du tabac sans songer à moi, vous ne vous en souvenez, au retour, que pour me prier de mon déshonneur en termes honnêtes, mais fort intelligibles : aujourd'hui vous me parlez de chasse, de perdrix, et d'une visite que vous avez apparemment rêvée comme tout le reste.

Le chevalier de Grammont arriva comme ils en étoient là. Matta fut grondé de ses empressements. Son ami se tuoit de lui dire qu'ils étoient insolents plutôt que familiers; Matta s'excusoit du mieux qu'il pouvoit, mais toujours fort mal. Sa maîtresse en eut pitié, voulut bien recevoir ses excuses sur la manière plutôt que son repentir sur le fait, et témoigna qu'il n'y avoit que l'intention qui pût justifier ou condamner ces transgressions; qu'on pardonnoit

ce que les mouvements de tendresse faisoient hasarder; mais qu'on ne pardonnoit point les témérités, qui n'étoient fondées que sur la facilité qu'on se promettoit de trouver. Matta jura qu'il ne lui avoit serré la main que par un excès d'amour; qu'il ne lui avoit demandé du secours que par nécessité; qu'il ne savoit pas la manière de demander des grâces; qu'il ne la trouveroit pas plus digne d'être aimée au bout d'un mois de service qu'elle le paroissoit dans ce moment, et qu'il la prioit de se souvenir de lui quand l'occasion s'en présenteroit. La Sénantes ne s'en offensa pas; elle vit bien qu'il ne falloit pas s'arrêter aux formalités de la sévère bienséance en écoutant un homme de son caractère; et le chevalier de Grammont, après cette espèce de raccommodement, fut songer à ses propres affaires auprès de mademoiselle de Saint-Germain.

Ce n'étoit pas tout-à-fait son bon naturel qui le portoit à se mêler de celles de Matta. Bien au contraire; dès qu'il s'aperçut que les penchants de madame de Sénantes devenoient favorables pour lui-même, comme cette conquête lui parut plus facile que l'autre, il crut qu'il falloit s'en saisir, de peur qu'on ne la laissât échapper, et pour ne pas perdre tout son temps, en cas qu'il ne pût rien gagner auprès de la petite Saint-Germain.

Cependant dès le même soir, pour conserver l'air de supériorité qu'il avoit usurpé sur la conduite de son ami malgré qu'il en eût, il lui fit des reproches

d'avoir bien osé se montrer à la cour en habit de campagne et sans les couleurs de sa maîtresse; de n'avoir pas eu l'esprit ou la prudence de rendre la première visite à M. de Sénantes, au lieu de s'amuser à demander madame ; et, pour toute conclusion, lui demanda de quoi diable il s'avisoit de lui faire présent de deux méchantes perdrix rouges. Et pourquoi non ? lui dit Matta. Ne faudroit-il point qu'elles fussent bleues aussi, à cause de la cocarde et du nœud d'épée bleu que tu m'avois mis l'autre jour ? Eh ! va te promener, mon pauvre chevalier, avec tes niaiseries. Je me donne au diable si, dans quinze jours, tu ne deviens plus sot que tous les benêts de Turin. Mais, pour répondre à toutes tes questions, je n'ai point été voir le mari de madame de Sénantes, parce que je n'ai que faire à lui ; que c'est un animal qui me déplaît et me déplaira toujours. Pour toi, te voilà ravi d'être empanaché de vert ; d'écrire des billets à ta maîtresse ; d'emplir tes poches de cédrats, de pistaches et d'autres rogatons, dont tu farcis la pauvre fille malgré qu'elle en ait. Tu crois trouver la pie au nid, et qu'en lui chantant quelque chanson faite du temps de Corizande et de Henri IV, tu peux lui jurer que tu l'as faite pour elle. Heureux de pouvoir mettre le cérémonial de la galanterie en pratique, tu n'as point d'ambition pour l'essentiel. A la bonne heure, chacun a sa façon de faire, aussi bien que son goût : le tien est de baguenauder en amour ; et, pourvu que tu fasses bien rire la Saint-

Germain, tu ne lui en demandes pas davantage. Pour moi, qui suis persuadé que les femmes sont ici ce qu'elles sont ailleurs, je ne croirai jamais qu'elles s'offensent qu'on quitte quelquefois la bagatelle pour en venir au sérieux. En tout cas, si madame de Sénantes n'est pas de cette humeur, elle n'a qu'à se pourvoir ailleurs ; car je lui réponds bien que je ne ferai pas long-temps le personnage d'estafier auprès de sa personne.

Cette menace étoit des plus inutiles. Madame de Sénantes le trouvoit à son gré, pensoit à peu près de même, et ne demandoit pas mieux que d'en venir aux preuves ; mais Matta s'y prît tout de travers. Il étoit prévenu d'une telle aversion pour son mari, qu'il ne pouvoit se vaincre sur la moindre avance pour l'apprivoiser. On lui faisoit entendre qu'il falloit commencer par endormir le dragon avant de posséder le trésor ; cela fut inutile, quoiqu'il ne pût voir madame de Sénantes que dans les assemblées publiques. Il en étoit impatient ; et, lui faisant un jour ses plaintes : Ayez la bonté, madame, lui dit-il, de me faire savoir où vous logez. Il n'y a point de jour où je n'aille trois fois chez vous, pour le moins, sans vous y avoir encore pu trouver. J'y couche pourtant d'ordinaire, lui dit-elle en riant ; mais je vous avertis que vous ne m'y trouverez jamais que vous n'y ayez trouvé M. de Sénantes ; je n'en suis pas la maîtresse. Je ne vous le donne pas, poursuivit-elle, pour un homme dont on voulût rechercher le com-

merce pour son agrément. Au contraire je conviens que son humeur est assez bizarre, et ses manières peu gracieuses; mais il n'y a rien de si farouche qu'on ne puisse familiariser avec un peu de soin et de complaisance. Il faut que je vous répète un rondeau fait à ce sujet; je l'ai retenu, parce qu'il donne un petit conseil dont vous userez comme il vous plaira.

Mettez-vous bien dans la mémoire,
Et retenez ces documents,
Vous qui vous piquez de la gloire
De réussir en faits galants,
Ou qui voulez le faire croire.

En équipage, en airs bruyants,
En lieux communs, en faux serments,
En habits, bijoux, dents d'ivoire,
Mettez-vous bien.

Ayez, pour plaire aux vieux parents,
Toujours en main nouvelle histoire,
Pour les valets force présents;
Mais, eût-il l'humeur sombre et noire,
Avec l'époux, malgré ses dents,
Mettez-vous bien.

Ma foi, madame, dit Matta, le rondeau dira ce qu'il lui plaira, mais il n'y a pas moyen, l'époux est trop sot. Quelle diable de cérémonie! poursuivit-il. Quoi! dans ce pays-ci l'on ne sauroit voir la femme sans être amoureux du mari?

Madame de Sénantes trouva cette manière de répondre très offensante; et, comme elle crut en avoir

assez fait pour le mettre dans le bon chemin, s'il en eût été digne, elle jugea qu'il ne valoit pas la peine qu'elle s'expliquât davantage, puisqu'il ne pouvoit se contraindre sur si peu de chose; et dès ce moment elle eut fait avec lui.

Le chevalier de Grammont avoit donné congé à sa maîtresse à peu près dans le même temps; il étoit tout-à-fait refroidi sur cette poursuite. Ce n'est pas que mademoiselle de Saint-Germain ne fût plus digne que jamais de sa persévérance; au contraire ses agréments se multiplioient à vue d'œil. Elle se couchoit avec mille charmes, et le lendemain paroissoit avec quelque chose de nouveau : la phrase *croître et embellir* sembloit n'avoir été faite que pour elle. Le chevalier de Grammont ne pouvoit disconvenir de ces vérités; mais il n'y trouvoit pas son compte. Un peu moins de mérite, avec un peu moins de sagesse, eût été plus son fait. Il s'aperçut qu'elle l'écoutoit avec plaisir, qu'elle rioit tant qu'il vouloit de ses contes, et qu'elle recevoit ses billets et ses présents sans scrupule, mais qu'elle en vouloit demeurer là. Son adresse l'avoit tournée de toutes les manières sans avoir pu lui tourner la tête. Sa femme de chambre étoit gagnée; ses parents, charmés de ses bons mots et de son assiduité, n'étoient jamais plus aises que quand ils le voyoient chez eux : bref, il avoit mis les préceptes du rondeau de la Sénantes en usage, et tout livroit la petite Saint-Germain à ses embûches, si la petite Saint-Germain

eût été d'humeur à se livrer; mais elle ne le voulut jamais. Il avoit beau lui dire que la grâce qu'il lui demandoit ne coûtoit rien; que, puisque ces trésors se trouvoient rarement compris dans le bien qu'une fille apportoit en mariage, elle ne trouveroit personne qui, par une tendresse éternelle et par une discrétion inviolable, en fût plus digne que lui. Il lui contoit ensuite que jamais mari n'avoit su donner la moindre idée de ce que l'amour a d'agréable, et qu'il n'y avoit rien de si différent que les empressements d'un amant toujours tendre, toujours passionné, mais toujours respectueux, et la nonchalance indifférente d'un époux.

Mademoiselle de Saint-Germain, ne voulant pas prendre la chose sérieusement pour n'être pas obligée de s'en offenser, lui dit que, comme c'étoit assez la coutume de son pays de se marier, elle seroit bien aise d'en passer par-là devant que de prendre connoissance de ces distinctions et de ces détails merveilleux qu'elle ne comprenoit pas extrêmement, et dont elle ne vouloit pas de plus grandes explications; qu'elle l'avoit bien voulu écouter pour cette fois; mais qu'elle le supplioit de ne lui plus parler sur ce ton, puisque ces sortes de conversations n'étoient point divertissantes pour elle, et qu'elles seroient très inutiles pour lui. La belle, qui rioit plus volontiers qu'une autre, savoit prendre un air fort sérieux dès qu'il en étoit question. Le chevalier de Grammont vit bien qu'elle lui parloit tout de bon; et,

voyant qu'il lui faudroit un temps infini pour lui faire changer de sentiment, il s'étoit tellement ralenti sur cette poursuite, qu'il ne la servoit plus que pour cacher les desseins qu'il avoit sur madame de Sénantes.

Il voyoit cette princesse fort choquée du peu de complaisance de Matta. Cette apparence de mépris pour elle rebuta ce qu'elle avoit eu de plus favorable pour lui. Dans ces intentions, le chevalier de Grammont lui dit qu'elle avoit raison, exagéra la perte que son ami faisoit, la mit mille fois au-dessus des charmes de la petite Saint-Germain, et demanda grâce pour lui-même, puisque son ami ne la méritoit pas. Il fut bientôt écouté favorablement sur cette proposition; et, dès qu'ils furent d'accord, ils songèrent aux mesures qu'il falloit prendre, l'une pour tromper son époux, et l'autre son ami. Cela n'étoit pas fort difficile; Matta n'étoit point défiant, et le gros Sénantes, auprès de qui le chevalier de Grammont avoit déjà fait tout ce que l'autre n'avoit pas voulu faire, ne pouvoit se passer de lui. C'étoit beaucoup plus qu'il ne lui demandoit; car, dès que le chevalier de Grammont étoit chez madame, son mari s'y trouvoit par politesse; et pour chose au monde il ne les auroit laissés ensemble, de peur qu'ils ne s'ennuyassent sans lui.

Matta, qui ne savoit cependant pas qu'il fût disgracié, continuoit à servir sa maîtresse à sa manière. Elle étoit convenue avec le chevalier de Grammont

que les choses iroient en apparence selon le premier établissement; et, de cette manière, la cour croyoit toujours que madame de Sénantes ne songeoit qu'à Matta, tandis que son ami ne songeoit qu'à mademoiselle de Saint-Germain.

On faisoit de temps en temps de petites loteries de bijoux. Le chevalier de Grammont y mettoit toujours, en retiroit par hasard quelque chose; et, sous prétexte des lots qu'il gagnoit, il achetoit mille choses qu'il donnoit imprudemment à la Sénantes; et la Sénantes les recevoit plus imprudemment encore. La petite Saint-Germain n'en tâtoit plus que bien rarement. Il y a des tracassiers partout. On fit des remarques sur ce procédé; ceux qui les firent les communiquèrent à mademoiselle de Saint-Germain. Elle fit semblant d'en rire; mais elle ne laissa pas d'en être piquée. Rien n'est si commun au beau sexe que de ne vouloir pas qu'une autre profite de ce qu'on refuse. Elle n'en sut pas bon gré à madame de Sénantes. D'un autre côté, on fut demander à Matta s'il n'étoit pas assez grand pour faire lui-même ses présents à madame de Sénantes, sans les envoyer par le chevalier de Grammont. Cela le réveilla : car il ne s'en seroit jamais aperçu : il n'en eut pourtant que des soupçons assez légers; et, voulant s'en éclaircir : Il faut avouer, dit-il au chevalier de Grammont, que l'amour se fait ici d'une façon toute nouvelle. On y sert sans gages; on s'adresse au mari quand on est amoureux de la femme; et l'on fait des présents

à la maîtresse d'un autre pour se mettre bien avec la sienne. Madame de Sénantes t'est fort obligée de..... C'est toi-même, répondit le chevalier de Grammont, puisque c'est sur ton compte. J'étois honteux de voir que tu ne t'étois jamais avisé de lui faire le moindre petit présent. Sais-tu bien que les gens sont faits si extraordinairement à cette cour, qu'on croit que c'est plutôt par vilenie que par inadvertance que tu n'as pas eu le courage de donner la moindre bagatelle à ta maîtresse? Fi! que cela est ridicule, qu'il faille qu'on songe toujours pour toi!

Matta se laissa gronder sans qu'il en fût autre chose, persuadé qu'il l'avoit un peu mérité; outre qu'il n'étoit ni assez défiant, ni assez épris pour y faire plus de réflexion. Cependant, comme il convenoit aux affaires du chevalier de Grammont qu'il fît connoissance avec M. de Sénantes, il en fut tellement persécuté, qu'il le fit à la fin. Son ami fut l'introducteur de cette première visite; sa maîtresse lui sut bon gré de cet effort de complaisance, résolue pourtant qu'il n'en profiteroit pas; et l'époux, ayant l'esprit en repos sur une civilité qu'il attendoit depuis long-temps, voulut, dès le même soir, leur donner à souper dans une petite maison qu'il avoit à la campagne, au bord de la rivière, à deux pas de la ville.

Le chevalier de Grammont répondit pour tous deux, accepta l'offre; et, comme c'étoit la seule que Matta n'eût pas refusée de Sénantes, il y consentit. Le mari vint chez eux pour les prendre à l'heure

marquée; mais il n'y trouva que Matta. Le chevalier de Grammont s'étoit mis à jouer tout exprès pour les laisser partir sans lui. Matta vouloit l'attendre, tant il avoit peur de se trouver seul avec M. de Sénantes; mais le chevalier de Grammont les ayant envoyé prier d'aller toujours devant, et qu'il seroit à eux dès que son jeu seroit fini, le pauvre Matta fut obligé de s'embarquer avec l'homme du monde qui lui revenoit le moins. Ce n'étoit pas l'intention du chevalier de Grammont de le tirer sitôt de cet embarras, et le perfide ne les sut pas plutôt en campagne, qu'il fut chez madame de Sénantes, sous prétexte d'y trouver encore son mari, pour aller ensemble où ils devoient souper.

La trahison étoit en beau train; et, comme il paroissoit à madame de Sénantes que l'indifférence de Matta ne méritoit pas autre chose de sa part, elle n'avoit pas de scrupule d'en être. Elle attendoit donc le chevalier de Grammont avec des intentions d'autant plus favorables, qu'il y avoit long-temps qu'elle l'attendoit, et qu'elle avoit quelque curiosité pour une visite de sa part, dont son mari ne fût pas. Il est donc à croire que cette première occasion ne se fût pas perdue, si mademoiselle de Saint-Germain, qu'elle n'attendoit pas, ne fût arrivée presque en même temps que celui qu'elle attendoit.

Elle étoit plus jolie et plus enjouée ce jour-là qu'elle ne l'avoit été de sa vie; cependant on ne laissa pas de la trouver fort laide et fort ennuyante. Elle

s'aperçut bientôt qu'elle importunoit; et, ne voulant pas que ce fût pour rien qu'on lui voulût du mal, après avoir passé plus d'une grosse demi-heure à se divertir de leur inquiétude, et à faire mille petites singeries qu'elle voyoit bien ne pouvoir être plus mal placées, elle ôta ses coiffes, son écharpe et tout l'attirail dont on se défait quand on prétend s'établir familièrement quelque part pour le reste du jour. Le chevalier de Grammont la maudissoit intérieurement, tandis qu'elle ne cessoit de lui faire la guerre sur la méchante humeur dont il étoit en si bonne compagnie : madame de Sénantes, qui ne se possédoit pas mieux que lui, dit assez sèchement qu'elle étoit obligée d'aller chez Madame Royale. Mademoiselle de Saint-Germain lui dit qu'elle auroit l'honneur de l'accompagner, si cela ne lui faisoit point de peine. On ne lui répondit pas grand'chose; et le chevalier de Grammont, voyant qu'il étoit inutile de pousser sa visite plus loin, sortit de belle humeur.

Dès qu'il fut dehors, il fit partir un de ses grisons pour prier M. de Sénantes de vouloir bien se mettre à table avec sa compagnie sans l'attendre, parce que le jeu ne finiroit peut-être pas sitôt; mais qu'il seroit à lui avant la fin du repas. Après avoir dépêché ce courier, il mit une sentinelle à la porte de madame de Sénantes, dans l'espérance que l'éternelle Saint-Germain en sortiroit avant elle; mais ce fut inutilement, et son espion lui vint dire, au bout d'une heure d'impatience et d'agitation, qu'elles étoient

sorties ensemble. Il vit bien qu'il n'y auroit pas moyen de se voir ce jour-là, tout allant de travers pour ses desseins. Il fallut donc se passer de madame, pour aller trouver monsieur.

Pendant que ces choses se passoient à la ville, Matta ne se divertissoit pas beaucoup à la campagne. Comme il étoit prévenu contre le seigneur de Sénantes, tout ce que le seigneur de Sénantes lui disoit ne faisoit que lui déplaire. Il maudissoit de bon cœur le chevalier de Grammont du tête-à-tête qu'il lui procuroit. Il fut sur le point de s'en retourner, quand il vit qu'il falloit se mettre à table sans un troisième.

Cependant, comme son hôte étoit assez délicat sur la bonne chère, qu'il avoit le meilleur vin et le meilleur cuisinier de tout le Piémont, la vue du premier service le radoucit; et, mangeant fort et ferme, sans faire attention à Sénantes, il se flatta que le souper finiroit sans avoir rien à démêler avec lui; mais il se trompa.

Dans le temps que le chevalier de Grammont vouloit le mettre bien avec M. de Sénantes, il en avoit fait un portrait fort avantageux pour lui donner envie de le connoître : dans l'étalage de mille autres qualités, connoissant l'entêtement qu'il avoit pour le nom d'érudition, il l'avoit assuré que Matta étoit un des savants hommes de l'Europe.

Sénantes avoit donc attendu, dès le commencement du souper, quelque trait d'érudition de la part

de Matta pour mettre la sienne en jeu : mais il étoit bien loin de compte. Personne n'avoit moins lu, personne aussi ne s'en soucioit moins, et personne n'avoit si peu parlé pendant un repas que lui. Comme il ne vouloit point entrer en conversation, sa bouche ne s'étoit ouverte que pour manger ou pour demander à boire.

L'autre, s'offensant d'un silence qui lui paroissoit affecté, las de l'avoir inutilement agacé sur d'autres sujets, crut qu'il en auroit quelque raison en le mettant sur l'amour et la galanterie, et l'attaqua de cette manière pour entamer le sujet.

Comme vous êtes le galant de ma femme.... Moi! lui dit Matta, qui vouloit faire le discret, ceux qui vous l'ont dit en ont menti, morbleu !..... Monsieur, dit Sénantes, vous le prenez là d'un ton qui ne vous convient guère : car je veux bien vous apprendre, malgré vos airs de mépris, que madame de Sénantes en est peut-être aussi digne qu'aucune de vos dames de France; et que nous en avons vu qui vous valoient bien, qui se sont fait un honneur de la servir.... A la bonne heure, dit Matta. Je l'en crois très digne; et, puisque vous le voulez ainsi, je suis son serviteur et son galant pour vous obliger.

Vous croyez peut-être, poursuivit l'autre, qu'il en va dans ce pays-ci comme dans le vôtre, et que les belles n'ont des amants que pour accorder des faveurs; désabusez-vous de cela, s'il vous plaît, et sachez que, quand même il en seroit quelque chose

dans cette cour, je n'en aurois aucune inquiétude. Rien n'est plus honnête, disoit Matta; mais pourquoi n'en avoir aucune inquiétude? Voici pourquoi, reprit-il: je connois la tendresse de madame de Sénantes pour moi; je connois sa sagesse envers tout le monde; et, plus que tout cela, je connois mon propre mérite.

Vous avez là de belles connoissances, M. le marquis, dit Matta; je les salue toutes trois. A votre santé. Sénantes lui en fit raison; mais, voyant que la conversation tomboit d'abord qu'on ne buvoit plus, après deux ou trois santés de part et d'autre, il voulut faire une seconde tentative, et provoquer Matta par son fort, c'est-à-dire, du côté de l'érudition.

Il le pria donc de lui dire en quel temps il croyoit que les Allobroges fussent venus s'établir dans le Piémont? Matta, qui le donnoit au diable avec ses Allobroges, lui dit qu'il falloit que ce fût du temps des guerres civiles. J'en doute, dit l'autre. Tant qu'il vous plaira, dit Matta. Sous quel consulat? poursuivit Sénantes....... Sous celui de la Ligue, quand les Guises firent venir les lansquenets en France, dit Matta. Mais que diable cela fait-il?

M. de Sénantes étoit passablement prompt, et volontiers brutal; aussi Dieu sait de quelle manière la conversation se seroit tournée, si le chevalier de Grammont ne fût survenu pour y mettre ordre. Il eut assez de peine à comprendre ce que c'étoit que leur débat; mais l'un oublia les questions qui l'avoient

choqué, l'autre les réponses, pour reprocher au chevalier de Grammont cette fureur éternelle pour le jeu, qui faisoit qu'on ne pouvoit jamais compter sur lui. Le chevalier de Grammont, qui se sentoit encore plus coupable qu'ils ne disoient, prit le tout en patience, et se donna plus de tort qu'ils ne voulurent. Cela les apaisa. Le repas finit plus tranquillement qu'il n'avoit commencé. L'ordre fut rétabli dans la conversation; mais il n'y put mettre la joie comme il avoit coutume. Il étoit de très mauvaise humeur; et, comme il les pressoit à tout moment de sortir de table, M. de Sénantes jugea qu'il avoit beaucoup perdu. Matta dit au contraire qu'il avoit beaucoup gagné, mais que la retraite avoit peut-être été malheureuse, faute de précautions, et lui demanda s'il n'avoit pas eu besoin du sergent La Place avec son embuscade.

Ce trait d'histoire passoit l'érudition de Sénantes; et, de peur que Matta ne s'avisât de l'expliquer, le chevalier de Grammont changea de discours, et voulut sortir de table; mais Matta ne le voulut pas. Cela le raccommoda dans l'esprit de Sénantes. Il prit cette complaisance pour son compte: cependant ce n'étoit pas lui, mais son vin, que Matta trouvoit à son gré.

Madame Royale, qui connoissoit le caractère de Sénantes, fut charmée du récit que le chevalier de Grammont lui fit de cette fête et de cette conversation. Elle appela Matta pour en savoir la vérité de lui-même. Il avoua que, devant qu'il fût question des

Allobroges, M. de Sénantes l'avoit voulu quereller, parce qu'il n'étoit pas amoureux de sa femme.

Cette première connoissance faite de cette manière, il sembloit que toute la bonne volonté que Sénantes avoit d'abord eue pour le chevalier de Grammont se fût tournée vers Matta. Il étoit tous les jours à sa porte, et Matta tous les jours chez sa femme. Cela ne convenoit point au chevalier de Grammont. Il se repentit des réprimandes qu'il s'étoit avisé de faire à Matta, le voyant d'une assiduité qui rompoit toutes ses mesures. Madame de Sénantes en étoit encore plus embarrassée. Quelque esprit qu'on ait, on n'est point plaisant pour ceux qu'on importune; elle eût été bien aise de n'avoir pas fait de certaines démarches inutilement.

Matta commençoit à trouver des charmes dans sa personne. Il en eût trouvé dans son esprit, si elle l'avoit voulu; mais il n'y a pas moyen d'être de bonne humeur avec ceux qui traversent nos desseins. Tandis que son goût augmentoit pour elle, le chevalier de Grammont n'étoit occupé que des moyens qui pouvoient mettre son aventure à fin. Voici le stratagème dont il se servit enfin pour avoir la scène libre, en éloignant l'amant et le mari tout à la fois.

Il fit entendre à Matta qu'il falloit donner à souper chez eux à M. de Sénantes, et se chargea de pourvoir à tout. Matta lui demanda si c'étoit pour jouer au quinze, et l'assura qu'il auroit beau faire, qu'il mettroit ordre pour cette fois qu'il ne s'engageât pas au

jeu, pour le laisser tête à tête avec le plus sot gentilhomme de l'Europe. Le chevalier de Grammont n'avoit garde d'y songer, persuadé qu'il seroit impossible de profiter de cette occasion, de quelque manière qu'il s'y prît, et qu'on le relanceroit dans tous les coins de la ville plutôt que de le laisser en repos. Toute son attention fut donc de rendre le repas agréable, de le faire durer, et d'y faire survenir quelques contestations entre Sénantes et Matta. Pour cet effet, il se mit d'abord de la plus belle humeur du monde; les autres s'y mirent à force de vin.

Le chevalier de Grammont témoigna qu'il étoit bien malheureux de n'avoir pu donner un petit concert de musique à M. de Sénantes, comme il l'avoit résolu le matin, mais que les musiciens s'étoient engagés. Le marquis de Sénantes se fit fort de les avoir à sa maison de campagne le lendemain au soir, et pria la compagnie d'y souper. Matta leur demanda que diable ils vouloient faire de musique, et soutint que cela n'étoit bon dans ces occasions que pour des femmes qui avoient quelque chose à dire à leurs amants pendant que les violons étourdissoient les autres, ou pour des sots qui ne savoient que dire quand les violons ne jouoient pas. On se moqua de ses raisonnements; la partie fut liée pour le lendemain, et les violons passèrent à la pluralité des voix. Sénantes, pour en consoler Matta, comme pour faire honneur au repas, porta force santés. Il aima mieux lui faire raison de cette manière que sur la dispute.

Le chevalier de Grammont, voyant qu'il ne falloit pas grand'chose pour leur échauffer la tête, ne demandoit pas mieux que de les voir aux mains par quelque nouvelle dissertation. Il avoit inutilement jeté de temps en temps quelques propos dans la conversation pour parvenir à ses fins. S'étant heureusement avisé de lui demander le nom de famille de madame son épouse, Sénantes, fort en généalogie comme sont tous les sots qui ont de la mémoire, se mit à celle de madame de Sénantes, par un embrouillement de filiations qui ne finissoit point. Le chevalier de Grammont fit semblant de l'écouter avec une grande attention; et, voyant que Matta commençoit à perdre patience, il le pria d'écouter bien ce que monsieur disoit, et qu'il n'y avoit rien de plus beau. Cela est bien galant, dit Matta; mais, pour moi, j'avoue que, si j'étois marié, j'aimerois mieux m'informer du véritable père de mes enfants que de savoir quels sont les grands-pères de ma femme. Sénantes, se moquant de sa grossièreté, ne cessa point qu'il n'eût conduit les ancêtres de son épouse, de branche en branche, jusqu'à Yolande de Sénantes. Cela fait, il offrit de faire voir, en moins d'une demi-heure, que les Grammont venoient d'Espagne. Eh! que nous importe d'où les Grammont viennent? lui dit Matta. Savez-vous bien, monseigneur le marquis, qu'il vaut mieux ne rien savoir que de savoir trop de choses?

L'autre lui soutint le contraire avec chaleur, et préparoit un argument en forme pour prouver qu'un

ignorant est un sot. Mais le chevalier de Grammont, qui connoissoit Matta, ne douta point qu'il n'envoyât promener le logicien, s'il en venoit à la conclusion du syllogisme : c'est pourquoi, se mettant entre deux, comme leurs voix commençoient à s'élever, il leur dit que c'étoit se moquer que de s'échauffer ainsi pour rien, et traita la chose sérieusement, afin qu'elle fût plus marquée. Le souper finit donc tranquillement par le soin qu'il eut de supprimer les disputes, et d'admettre force vin en leur place.

Le lendemain Matta fut à la chasse; le chevalier de Grammont, chez le baigneur; et Sénantes, à sa maison de campagne. Tandis qu'il y préparoit toutes choses, sans oublier les violons, et que Matta chassoit dans la plaine pour gagner de l'appétit, le chevalier de Grammont pensoit à l'exéçution de son projet.

Dès que la manière en fut réglée dans sa tête, on fut avertir sous main l'officier des gardes qui servoit auprès de son Altesse, que M. de Sénantes avoit eu quelques paroles avec M. de Matta la nuit précédente en soupant; que l'un étoit sorti dès le matin, et qu'on ne trouvoit point l'autre dans la ville.

Madame Royale, alarmée de cet avis, envoya promptement chercher le chevalier de Grammont. Il parut surpris quand son Altesse en parla. Il avoua bien qu'ils avoient eu quelques paroles; mais qu'il n'avoit pas cru que l'un ou l'autre s'en fût souvenu le jour d'après. Il dit que, si le mal n'étoit déjà fait,

le plus court seroit de s'en assurer jusqu'au lendemain ; et que, si l'on pouvoit les trouver, il se faisoit fort de les raccommoder sans qu'il en fût autre chose. Cela n'étoit pas difficile. On apprit chez M. de Sénantes qu'il étoit à sa maison de campagne. On y fut ; on le trouva ; l'officier lui donna des gardes sans lui dire autre chose, et le laissa fort étonné.

Dès que Matta fut revenu de sa chasse, madame Royale envoya ce même officier le prier de lui donner sa parole qu'il ne sortiroit pas jusqu'au lendemain. Ce compliment le surprit. On ne lui en rendit aucune raison. Un bon repas l'attendoit ; il mouroit de faim, et rien ne lui paroissoit si déraisonnable que de l'obliger à la résidence dans cette conjoncture : mais il avoit donné sa parole ; et, ne sachant ce que tout cela vouloit dire, toute sa ressource fut d'envoyer chercher son ami.

Mais son ami ne le vint trouver qu'au retour de la campagne. Il y avoit trouvé Sénantes au milieu de ses violons, fort indigné de se voir prisonnier dans sa maison sur le compte de Matta, qu'il attendoit pour faire bonne chère : il s'en plaignit aigrement au chevalier de Grammont, et lui dit qu'il ne croyoit pas l'avoir offensé ; mais que, s'il aimoit tant le bruit, il le prioit de l'assurer que, pour peu que le cœur lui en dît, il auroit contentement à la première occasion. Le chevalier de Grammont l'assura que Matta n'y avoit jamais songé ; qu'il savoit au contraire qu'il l'estimoit infiniment ; qu'il falloit que ce fût la ten-

dresse extrême de madame sa femme, qui, s'étant alarmée sur le rapport des laquais qui les avoient servis à table, seroit allée chez madame Royale pour prévenir quelque accident funeste; qu'il le croyoit d'autant plus, qu'il avoit souvent dit à madame de Sénantes, en parlant de Matta, que c'étoit la plus rude épée de France, comme en effet ce pauvre garçon ne se battoit jamais sans avoir le malheur de tuer son homme.

M. de Sénantes, un peu radouci, dit qu'il étoit fort son serviteur, qu'il gronderoit bien sa femme de son impertinente tendresse, et qu'il mouroit d'envie de se revoir avec le cher Matta.

Le chevalier de Grammont l'assura qu'il y alloit travailler, et recommanda bien à ses gardes de ne point le laisser échapper qu'ils n'eussent des ordres de la cour, parce qu'il paroissoit qu'il mouroit d'envie de se battre, et qu'ils en répondroient. Il n'en fallut pas davantage pour le faire garder à vue, quoiqu'il n'en fût pas besoin.

Son homme étant en toute assurance de cette manière, il fallut pourvoir à ses sûretés à l'égard de l'autre. Il regagna la ville; et, dès que Matta le vit: Que diable est-ce, lui dit-il, que cette belle farce qu'on me fait jouer? Pour moi, je ne connois plus rien aux sottes manières de ce pays-ci. D'où vient qu'on me met prisonnier sur ma parole? D'où vient? dit le chevalier de Grammont. C'est que tu es encore plus extraordinaire toi-même que tout cela. Tu

ne saurois t'empêcher d'entrer en dispute avec un bourru dont tu ne devrois faire que rire. Quelque valet officieux aura sans doute été redire le beau démêlé d'hier soir. On t'a vu sortir de la ville dès le matin; Sénantes quelque temps après : en faut-il davantage pour que son Altesse Royale se soit crue obligée de prendre ces précautions? Sénantes est aux arrêts; on ne te demande que ta parole : ainsi, bien loin de prendre la chose comme tu fais, j'enverrois très humblement remercier son Altesse de la bonté qu'elle a eue de te faire arrêter, puisque ce n'est qu'à ta considération qu'elle s'intéresse dans la chose; je m'en vais faire un tour au palais, où je tâcherai d'éclaircir ce mystère. Cependant, comme il n'y a guère d'apparence que cela se puisse raccommoder de cette nuit, tu feras bien de commander à souper, car je suis à toi dans un moment.

Matta le chargea de ne pas manquer à témoigner sa très humble reconnoissance à madame Royale de ses bontés, quoiqu'il ne craignît pas plus Sénantes qu'il ne l'aimoit; c'est tout dire.

Le chevalier de Grammont revint, au bout d'une demi-heure, avec deux ou trois des connoissances que Matta avoit faites à la chasse. Ces messieurs avoient voulu venir sur le bruit de la querelle, et chacun offrit ses services séparément à Matta contre l'unique et paisible Sénantes. Matta, les ayant remerciés, les retint à souper, et se mit en robe de chambre.

Sitôt que les choses furent dans le train que souhaitoit le chevalier de Grammont, et que, vers la fin du repas, il vit trotter les santés à la ronde, il se tint assuré de son homme jusqu'au lendemain. Ce fut alors que, le tirant à l'écart, avec la permission des conviés, il lui fit une fausse confidence pour déguiser une trahison véritable, et lui dit, après avoir exigé plusieurs serments de n'en jamais parler, qu'il avoit enfin obtenu de la petite Saint-Germain qu'elle le verroit cette nuit; c'est pourquoi il alloit quitter la compagnie, sous prétexte d'aller jouer à la cour; qu'il le prioit de leur bien faire entendre qu'il ne les quittoit que pour cela, parce que les Piémontois étoient volontiers soupçonneux.

Matta lui promit de s'en acquitter discrètement, lui dit qu'il feroit ses excuses sans qu'il fût besoin de prendre congé de la compagnie; et, l'ayant embrassé pour le féliciter sur l'heureux état de ses affaires, il le congédia le plus tôt et le plus secrètement qu'il put, tant il eut peur qu'il ne manquât cette occasion.

Il se remit à table, charmé de la confidence qu'on venoit de lui faire, et de la part qu'il avoit au succès de cette aventure. Il fit fort le plaisant pour donner le change à ses hôtes; fit mille invectives contre la fureur du jeu, qui possédoit tellement ceux qui s'y livroient, qu'ils quittoient tout pour y passer les nuits. Il se moquoit tout haut de la folie du chevalier de Grammont sur cet article, et tout bas de la

crédulité des Piémontois qu'il trompoit si finement.

Le repas ne finit que bien avant dans la nuit; et Matta [1] se coucha très content de ce qu'il avoit fait pour son ami. Cet ami cependant jouissoit du fruit de sa perfidie, s'il en faut croire les apparences. La tendre Sénantes l'avoit reçu chez elle, dans l'état où se met une personne qui veut rehausser le prix de sa reconnoissance. Ses charmes n'étoient point négligés; et, s'il y a des occasions où l'on déteste le traître, tandis que l'on profite de la trahison, celle-là n'en étoit pas; et, quelque discret que fût le chevalier de Grammont sur ses bonnes fortunes, il ne tint pas à lui qu'on ne crût le contraire. Quoi qu'il en soit, persuadé qu'en amour on gagne toujours de bonne guerre ce qu'on peut obtenir par adresse, on ne voit pas qu'il ait jamais témoigné le moindre repentir de cette supercherie.

Mais il est temps que nous le tirions de la cour de Savoie pour le voir briller dans celle de France.

---

[1] Il mourut en 1674. « Matta est mort sans confession, » dit madame de Maintenon dans une lettre à son frère, T. 1, p. 67.

CHAPITRE V.

Son retour en France; ses aventures au siége d'Arras; ses réponses au Cardinal; son exil.

Le chevalier de Grammont, de retour en France, y soutint merveilleusement la réputation qu'il avoit acquise ailleurs. Alerte au jeu; actif et vigilant en amour; quelquefois heureux, et toujours craint dans les tendres commerces : à la guerre, égal dans les événements de l'une et de l'autre fortune, d'un agrément inépuisable dans la bonne, plein d'expédients et de conseils dans la mauvaise.

Attaché d'inclination à M. le Prince; témoin, et, si on ose le dire, compagnon de la gloire qu'il avoit acquise aux fameuses journées de Lens, de Norlingue et de Fribourg [1], les récits qu'il en a si souvent faits n'ont rien diminué de leur éclat.

Tant qu'il n'eut que quelques scrupules de devoirs, et plusieurs avantages à sacrifier, il quitta tout pour suivre un homme [2] que de pressants motifs et des ressentiments, qui sembloient en quelque sorte excusables, ne laissoient pas d'écarter du bon chemin.

---

[1] En 1648, 1645 et 1644.

[2] Le Grand Condé.

Il l'a suivi dans la première disgrâce de sa fortune, d'une constance dont on voit peu d'exemples. Mais il n'a pu tenir contre les sujets de plainte qu'il lui a donnés dans la suite, et que ne méritoit pas cet attachement invincible pour lui. C'est pourquoi, sans craindre aucun reproche sur une conduite qui se justifioit assez d'elle-même, comme il étoit un peu sorti de son devoir pour entrer dans les intérêts de M. le Prince, il crut pouvoir en sortir pour rentrer dans son devoir.

Sa paix fut bientôt faite à la cour. De plus coupables y rentroient en grâce dès qu'ils le vouloient. La reine, encore effrayée du péril où les troubles avoient mis l'État au commencement de sa régence, ne cherchoit qu'à ramener les esprits par la douceur. La politique du ministre [1] n'étoit ni sanguinaire, ni vindicative. Ses maximes favorites étoient d'assoupir plutôt que d'employer les derniers remèdes; de se contenter de ne rien perdre dans la guerre, sans se mettre en frais pour gagner quelque chose sur les ennemis; de souffrir qu'on dît beaucoup de mal de lui, pourvu qu'il amassât beaucoup de bien; et de pousser la minorité tout aussi loin qu'il lui seroit possible.

Cette avidité d'amasser ne se bornoit pas à mille moyens que lui en fournissoit l'autorité dont il étoit revêtu: son industrie n'avoit pour objet que le gain.

---

[1] Le cardinal Mazarin.

Il aimoit naturellement le jeu ; mais il ne jouoit que pour s'enrichir, et trompoit tant qu'il pouvoit pour gagner.

Le chevalier de Grammont, à qui il trouvoit beaucoup d'esprit, et auquel il voyoit beaucoup d'argent, fut bientôt de son goût et de son jeu. Il s'aperçut des subtilités et de la mauvaise foi du cardinal, et crut qu'il lui étoit permis de mettre en usage les talents que la nature lui avoit donnés, non-seulement pour s'en défendre, mais pour l'attaquer dans les occasions. Ce seroit ici le lieu de parler de ses aventures ; mais qui peut les conter avec assez d'agrément et de légèreté pour remplir l'attente de ceux qui en auroient déjà entendu parler ? C'est en vain qu'on écriroit mot pour mot ses narrations divertissantes : il semble que leur sel s'évapore sur le papier; et, de quelque manière qu'elles y soient placées, la vivacité ne s'y trouve plus.

Il suffira donc de dire que, dans les occasions où l'adresse fut réciproquement employée, le chevalier emporta l'avantage, et que, s'il fit mal sa cour au ministre, il eut la consolation de voir que ceux qui s'étoient laissé gagner ne retirèrent pas dans la suite de grandes utilités de leur complaisance. Cependant ils restèrent toujours dans une soumission rampante, tandis que, dans mille rencontres, le chevalier de Grammont ne se contraignoit guère sur son chapitre. En voici une.

L'armée d'Espagne, commandée par M. le Prince

et par l'archiduc [1], assiégeoit Arras. La cour s'étoit avancée jusqu'à Péronne. Les troupes ennemies auroient donné, par la prise de cette place, de la réputation à leur armée. Elles en avoient besoin; car celles de France étoient depuis quelque temps en possession d'avoir partout de l'avantage sur elles.

M. le Prince soutenoit un parti chancelant, autant que leurs lenteurs et leurs irrésolutions ordinaires le permettoient; mais, comme aux événements de la guerre il faut agir indépendamment dans de certaines occasions qui ne se retrouvent plus lorsqu'on les laisse échapper, toute sa capacité leur étoit souvent inutile. L'infanterie espagnole ne s'étoit jamais relevée depuis la bataille de Rocroi [2]; et celui qui l'avoit ruinée par cette victoire, en combattant contre eux, étoit le seul qui, commandant alors pour eux, pût réparer le mal qu'il leur avoit fait. Mais la jalousie des chefs et la méfiance du conseil lui lioient les mains.

Cependant Arras ne laissoit pas d'être vivement attaqué. Le cardinal voyoit assez la honte qu'il y avoit à laisser prendre cette place à sa barbe, et presque à la vue du roi. D'un autre côté, c'étoit beaucoup hasarder que d'en tenter le secours. M. le Prince n'étoit pas homme à négliger la moindre pré-

---

[1] Léopold, frère de l'empereur Ferdinand III.

[2] Cette fameuse bataille fut gagnée le 16 mai 1643, cinq jours après la mort de Louis XIII.

caution pour la sûreté de ses lignes. Quand on en attaque sans les forcer, on ne s'en retire pas comme on veut. Plus les efforts sont vifs, plus le désordre est grand dans la retraite; et M. le Prince étoit l'homme du monde qui savoit le mieux profiter de ses avantages. L'armée que commandoit M. de Turenne, plus foible de beaucoup que celle des ennemis, étoit pourtant la seule ressource qu'on eût de ce côté-là. Cette armée battue, la prise d'Arras n'étoit pas la seule disgrâce qu'on eût à craindre.

Le génie du cardinal, heureux pour les conjonctures où des négociations peu sincères tiroient d'un mauvais pas, s'effrayoit à la vue d'un péril pressant et d'un événement décisif. Il crut que, faisant le siége de quelque autre place, sa prise dédommageroit de celle d'Arras; mais M. de Turenne, qui pensoit tout autrement que le cardinal, prit la résolution de marcher aux ennemis, et ne lui en donna l'avis qu'après s'être mis en marche. Le courrier arriva au fort de ses inquiétudes, et redoubla ses alarmes; mais il n'y avoit plus moyen de s'en dédire.

Le maréchal, dont la haute réputation lui avoit acquis la confiance des troupes, n'avoit pas manqué de prendre son parti devant qu'un ordre précis de la cour pût l'interdire. L'occasion étoit de celles où les difficultés rehaussent la gloire du succès. Quoique la capacité du général rassurât un peu la cour, on étoit à la veille d'un événement qui devoit terminer, de manière ou d'autre, les alarmes et les espérances; et,

tandis que le reste des courtisans raisonnoit diversement sur ce qui devoit arriver, le chevalier de Grammont se mit en tête de s'en éclaircir par lui-même. Sa résolution surprit assez la cour. Ceux qui avoient autant vu d'occasions que lui, sembloient dispensés de ces sortes d'empressements, mais ses amis lui en parlèrent en vain.

Le roi lui en sut bon gré. La reine n'en parut pas moins contente. Il l'assura qu'il lui rapporteroit de bonnes nouvelles. Elle lui promit de l'embrasser s'il tenoit parole. Le cardinal lui en promit autant. Il ne fit pas grand cas de cette promesse; mais il la crut sincère, parce qu'elle ne devoit rien coûter.

Il partit à l'entrée de la nuit avec Caseau, que M. de Turenne avoit dépêché vers leurs majestés. Le duc d'York et le marquis d'Humières commandoient sous ses ordres. Le dernier étoit de jour; et à peine paroissoit-il quand le chevalier arriva. Le duc d'York ne le reconnut pas d'abord; mais le marquis d'Humières, courant à lui les bras ouverts: Je me doutois bien, dit-il, que, si quelqu'un nous venoit voir de la cour dans une occasion comme celle-ci, ce seroit le chevalier de Grammont. Eh bien! poursuivit-il, que fait-on à Péronne.... On y a grand'peur, dit le chevalier..... Et que croit-on de nous?.... On croit, poursuivit-il, que, si vous battez M. le Prince, vous n'aurez fait que votre devoir: si vous êtes battus, on croira que vous êtes des fous et des ignorants d'avoir tout risqué sans égard aux conséquen-

ces.... Voilà, dit le marquis d'Humières, une nouvelle bien consolante que tu nous apportes. Veux-tu que nous te menions au quartier de M. de Turenne pour lui en faire part? ou, si tu aimes mieux, te reposer dans le mien? car tu as couru toute la nuit, et peut-être n'a-tü pas eu plus de repos la précédente..... Où prends-tu que le chevalier de Grammont ait jamais eu besoin de dormir? lui répondit-il. Fais-moi seulement donner un cheval, afin que j'aie l'honneur d'accompagner M. le duc d'York; car apparemment il n'est en campagne de si bon matin que pour visiter quelques postes.

La garde avancée n'étoit qu'à la portée du canon de celle des ennemis. Dès qu'ils y furent: J'aurois envie, dit le chevalier de Grammont, de pousser jusqu'à la vedette qu'ils ont avancée sur cette hauteur. J'ai des amis et des connoissances dans leur armée, dont je voudrois bien demander des nouvelles: M. le duc d'York voudra bien me le permettre. A ces mots, il s'avança. La vedette, le voyant venir droit à son poste, se mit sur ses gardes. Le chevalier s'arrêta dès qu'il en fut à portée. La vedette répondit au signe qu'il lui fit, et en fit un autre à l'officier, qui, s'étant déjà mis en marche sur les premiers mouvements qu'il avoit vu faire au chevalier, fut bientôt à lui. Voyant le chevalier de Grammont seul, il ne fit point de difficulté de le laisser approcher. Il pria cet officier de faire en sorte qu'il pût avoir des nouvelles de quelques parents qu'il avoit dans leur armée, et en

même temps lui demanda si le duc d'Arschot étoit au siége. Monsieur, lui dit-il, le voilà qui vient de mettre pied à terre sous ces arbres que vous voyez sur la gauche de notre grand'garde. Il n'y a qu'un moment qu'il étoit ici avec le prince d'Aremberg, son frère, le baron de Limbec, et Louvigny.... Pourrois-je les voir sur parole, lui dit le chevalier.... Monsieur, dit-il, s'il m'étoit permis de quitter mon poste, j'aurois l'honneur de vous y accompagner; mais je vais leur envoyer dire que M. le chevalier de Grammont souhaite de leur parler: et, après avoir détaché un cavalier de sa garde vers eux, il revint. Monsieur, lui dit le chevalier de Grammont, puis-je vous demander comment je suis connu de vous? Est-il possible, lui dit l'autre, que M. le chevalier de Grammont ne reconnoisse pas La Motte, qui a eu l'honneur de servir si long-temps dans son régiment?.... Quoi! c'est toi, mon pauvre La Motte! Vraiment j'ai eu tort de ne pas te reconnoître, quoique tu sois dans un équipage bien différent de celui où je te vis la première fois à Bruxelles, lorsque tu montrois à danser les triolets à madame la duchesse de Guise; et j'ai peur que tes affaires ne soient pas en aussi bon état qu'elles étoient la campagne d'après que je t'eus donné cette compagnie dont tu parles.

Ils en étoient là quand le duc d'Arschot, suivi de ceux dont on vient de parler, arriva au galop. Le chevalier de Grammont fut embrassé de toute la

troupe avant que de pouvoir leur parler. Bientôt arrivèrent une infinité d'autres connoissances, avec autant de curieux des deux partis, qui, le voyant sur la hauteur, s'y assembloient avec tant d'empressement, que les deux armées, sans dessein, sans trève et sans supercherie, s'alloient mêler en conversation, si par hasard M. de Turenne ne s'en fût aperçu de loin. Ce spectacle le surprit : il y accourut; et le marquis d'Humières lui conta l'arrivée du chevalier de Grammont, qui avoit voulu parler à la vedette avant que d'aller au quartier général : il ajouta qu'il ne comprenoit pas comment diable il avoit fait pour rassembler les deux armées autour de lui depuis un moment qu'il les avoit quittés. Effectivement, dit M. de Turenne, voilà un homme bien extraordinaire; mais il est juste qu'il nous vienne un peu voir après avoir rendu sa première visite aux ennemis; et, à ces mots, il fit partir un aide de camp pour rappeler les officiers de son armée, et pour dire au chevalier de Grammont l'impatience qu'il avoit de le voir.

Cet ordre arriva dans le temps qu'il en vint un semblable aux officiers des ennemis. M. le Prince, averti de cette paisible entrevue, n'en avoit point été surpris d'abord qu'on lui eut dit que c'étoit le chevalier de Grammont. Il avoit seulement ordonné à Lussan de rappeler les officiers, et de prier le chevalier qu'il pût lui parler le lendemain sous ces mêmes arbres. Il le promit, en cas que M. de Tu-

renne le trouvât bon, comme il n'en doutoit point.

On le reçut aussi agréablement dans l'armée du roi qu'on avoit fait dans celle des ennemis. M. de Turenne estimoit sa franchise autant qu'il étoit charmé de son esprit. Il lui sut bon gré d'être le seul des courtisans qui le fût venu voir dans une conjoncture comme celle-là. Les questions qu'il lui fit sur la cour étoient moins pour en apprendre des nouvelles que pour se divertir de la manière dont il lui en conteroit les inquiétudes et les différentes alarmes. Le chevalier de Grammont lui conseilla de battre les ennemis, s'il ne vouloit être chargé de l'événement d'une entreprise qu'il voyoit que le cardinal ne lui avoit pas ordonnée. M. de Turenne lui promit de faire de son mieux pour suivre cet avis, et lui promit de plus qu'en cas qu'il réussit il lui feroit tenir parole par la reine. Il ajouta qu'il n'étoit pas fâché que M. le Prince eût souhaité de lui parler. Ses mesures étoient prises pour l'attaque des lignes. Il en entretint le chevalier de Grammont en particulier, et ne lui cacha que le jour de l'exécution. Cela fut inutile; il avoit trop vu pour ne pas juger, par ses lumières et les observations qu'il fit, que, dans le poste qu'il avoit pris, la chose ne se pouvoit plus différer.

Il partit le lendemain pour son rendez-vous, accompagné d'un trompette; et, à l'endroit que M. de Lussan lui avoit marqué la veille, il trouva M. le Prince. Dès qu'il eut mis pied à terre: Est-il possible,

lui dit-il en l'embrassant, que ce soit le chevalier de Grammont, et que je le voie dans le parti contraire? C'est vous-même que j'y vois, répondit le chevalier de Grammont, et je m'en rapporte à vous, monseigneur, si c'est la faute du chevalier de Grammont ou la vôtre, que nous ne soyons plus dans le même parti. Il faut l'avouer, dit M. le Prince, s'il y en a qui m'ont abandonné comme des ingrats et des misérables, tu m'as quitté, comme j'ai quitté moi-même, en honnête homme qui croit avoir raison. Mais oublions tous sujets de ressentiments, et dis-moi ce que tu viens faire ici, toi que je croyois à Péronne avec la cour? Le voulez-vous savoir? dit-il. Je viens, ma foi, vous sauver la vie: je vous connois, vous ne sauriez vous empêcher d'être au milieu des ennemis dans un jour d'occasion. Il ne vous faudroit qu'avoir votre cheval tué sous vous, et être pris les armes à la main, pour être traité par ce cardinal-ci comme votre oncle de Montmorency [1] le fut par l'autre. Je viens donc vous tenir un cheval tout prêt, en cas de semblable malheur, afin qu'on ne vous coupe pas la tête. Ce ne seroit pas la première fois, dit M. le Prince en riant, que tu m'aurois rendu de ces services; quoique le danger alors fût moins grand qu'il pourroit l'être à présent, si j'étois pris.

---

[1] Henri, duc de Montmorency, qui fut fait prisonnier au combat de Castelnaudary, le 1er septembre 1632, et eut la tête tranchée à Toulouse dans le mois de novembre suivant.

De cette conversation ils tombèrent sur des discours moins sérieux. M. le Prince le questionna sur la cour, sur les dames, sur le jeu, sur l'amour; et, revenant insensiblement à la conjoncture dont il étoit question, le chevalier de Grammont ayant demandé des nouvelles des officiers de sa connoissance qui étoient restés auprès de lui, M. le Prince lui dit qu'il ne tiendroit qu'à lui d'aller jusqu'aux lignes, où il pourroit voir non-seulement ceux dont il demandoit des nouvelles, mais la disposition des quartiers et tous les retranchements. Le chevalier de Grammont y consentit, et M. le Prince, après lui avoir tout montré, l'ayant ramené jusqu'à leur rendez-vous: Hé bien! chevalier, quand crois-tu que nous te revoyions? Ma foi, lui dit-il, vous venez d'en user si galamment, que je ne veux point vous le cacher. Tenez-vous prêt une heure avant le jour; car vous pouvez compter que nous vous attaquerons demain au matin. Je ne vous en avertirois peut-être pas si on m'en avoit fait confidence; mais, quoi qu'il en soit, fiez-vous à ma parole. Non, tu ne te démens point, dit M. le Prince, en l'ayant encore embrassé. Le chevalier de Grammont regagna le camp de M. de Turenne à l'entrée de la nuit. Tout s'y disposoit à l'attaque des lignes; et ce n'étoit plus un secret parmi les troupes.

Hé bien! M. le chevalier, on a été bien aise de vous voir, lui dit M. de Turenne; et M. le Prince vous aura fait bien des questions et des amitiés? Il

en a usé le plus civilement du monde, lui dit le chevalier de Grammont; et, pour me faire voir qu'il ne me prenoit pas pour un espion, il m'a mené jusqu'aux retranchements et aux lignes, où il m'a fait voir de quoi vous bien recevoir. Et qu'en croit-il? Il est persuadé que vous l'attaquerez cette nuit ou demain à la petite pointe du jour; car, vous autres grands capitaines, poursuivit le chevalier, vous connoissez la manœuvre les uns des autres, que c'est une merveille.

M. de Turenne reçut volontiers cette louange d'un homme qui n'en donnoit pas indifféremment à tout le monde. Il lui communiqua la disposition des attaques, en lui témoignant qu'il étoit bien aise qu'un homme qui avoit vu tant d'occasions fût témoin de celle-là, et qu'il comptoit pour beaucoup de l'avoir auprès de lui. Mais, comme il crut qu'il n'avoit pas trop du reste de cette nuit pour se reposer, après avoir passé l'autre sans dormir, il le laissa au marquis d'Humières [1], qui lui donnoit à souper, et qui le logeoit.

La journée suivante fut celle des lignes d'Arras, où M. de Turenne victorieux vit ajouter un nouvel éclat à sa gloire, et dans laquelle le prince de Condé,

---

[1] Louis de Crevan, maréchal de France. Il mourut en 1694. Voltaire dit qu'il fut le premier général qui, au siége d'Arras, en 1658, fut servi à la tranchée en vaisselle d'argent, et fit mettre sur la table des ragoûts et des entremets.

quoique vaincu, ne perdit rien de celle qu'il avoit acquise ailleurs [1].

Il y a tant de relations de cette fameuse journée, qu'il seroit superflu d'en parler ici. Le chevalier de Grammont, à qui, comme volontaire, il étoit permis de se trouver partout, en a rendu meilleur compte que pas un autre. L'armée du roi tira de grands avantages de l'activité qui n'abandonnoit le chevalier de Grammont ni en paix ni en guerre, et de sa présence d'esprit, qui lui fit porter des ordres comme venant du général, si à propos, que M. de Turenne, délicat d'ailleurs sur ces matières, l'en remercia, quand l'affaire fut finie, en présence de tous les officiers, et le chargea d'en porter la première nouvelle à la cour.

Il ne faut d'ordinaire, pour ces expéditions, que trouver les postes bien fournies, être en haleine, ou s'être pourvu de relais; mais il eut bien d'autres obstacles à surmonter. En premier lieu, des partis d'ennemis répandus de tous côtés s'opposoient à son passage : ensuite des courtisans avides et officieux qui, dans ces occasions, se postent sur les avenues pour escamoter la nouvelle d'un pauvre courrier. Cependant son adresse le sauva des uns, et trompa les autres.

---

[1] Voltaire remarque que le sort de Turenne et de Condé fut d'être toujours vainqueurs quand ils combattirent ensemble à la tête des François, et d'être battus quand ils commandèrent les Espagnols. Le prince de Condé eut le même sort devant Arras.

Il avoit pris, pour l'escorter jusqu'à moitié chemin de Bapaume, huit ou dix maîtres, commandés par un officier de sa connoissance, persuadé que le plus grand danger seroit entre le camp et la première poste. Il n'eut pas fait une lieue, qu'il en fut convaincu: et, se retournant vers l'officier qui le suivoit de près: Si vous n'êtes pas bien monté, dit-il, je vous conseille de regagner le camp; car moi, je vais bientôt passer à toute bride. Monsieur, lui dit l'officier, j'espère vous tenir compagnie, quelque train que vous alliez, jusqu'à ce que vous soyez en lieu de sûreté.... J'en doute, lui dit-il; car voilà des messieurs qui se disposent à vous venir voir. Eh! ne voyez-vous pas, lui répondit cet officier, que ce sont de nos gens qui font repaître leurs chevaux!..... Non; mais je vois fort bien que ce sont des cravates de l'armée ennemie; et là-dessus, lui ayant fait remarquer qu'ils montoient à cheval, il ordonna aux cavaliers qui l'escortoient de se disperser pour faire diversion, et donna des deux vers Bapaume.

Il montoit un cheval anglois fort vîte; mais, s'étant enfourné dans un chemin creux dont le terrain étoit mou et bourbeux, il eut à ses trousses messieurs les cravates, qui, jugeant que c'étoit quelque officier de considération, n'avoient eu garde de prendre le change, et s'étoient attachés à le poursuivre sans se mettre en peine des autres. Le mieux monté du parti commençoit à l'approcher; car les chevaux anglois, qui vont vîte comme le vent en

terrain uni, se démêlent assez mal des mauvais chemins. Le cravate avoit le mousqueton haut, et lui crioit de loin bon quartier. Le chevalier de Grammont, qui voyoit qu'on gagnoit sur lui, et que, quelques efforts que fît son cheval dans un terrain pesant, il seroit joint à la fin, quitta tout à coup le chemin de Bapaume pour se jeter dans une chaussée à droite, qui s'en éloignoit. Dès qu'il y fut, s'arrêtant comme pour écouter la proposition du cravate, il laissa prendre un peu d'haleine à son cheval, tandis que l'autre, qui croyoit qu'il ne l'attendoit que pour se rendre, faisoit tous ses efforts pour s'en mettre en possession, et crevoit son cheval pour arriver avant le reste de ses compagnons, qui suivoient à la file.

Un moment de réflexion fit envisager au chevalier de Grammont la désagréable aventure que ce seroit, au sortir d'une victoire si glorieuse, et des périls d'un combat si bien disputé, d'être pris par des coquins qui ne s'y étoient point trouvés; et au lieu d'être reçu en triomphe, et d'être embrassé d'une grande reine pour la nouvelle importante dont il étoit chargé, de se voir traîné en chemise par les vaincus.

Pendant cette courte méditation, le cravate éternel s'étoit approché jusqu'à la portée de sa carabine, qu'il présentoit toujours en lui offrant bon quartier. Mais le chevalier de Grammont, à qui cette offre et la manière dont on la faisoit déplaisoient également,

fit un petit signe de la main pour qu'on cessât de le coucher en joue ; et, sentant son cheval en haleine, il baissa la main, partit comme un éclair, et laissa son cravate si étonné, qu'il ne s'avisa pas seulement de lui tirer son coup.

Dès qu'il eut gagné Bapaume, il prit des chevaux frais. Celui qui commandoit dans la place avoit toutes sortes d'égards pour lui. Il l'assura que personne n'avoit encore passé ; qu'il lui seroit fidèle, et qu'il arrêteroit tous ceux qui viendroient après lui, excepté les courriers de M. de Turenne.

Il ne lui restoit plus qu'à se garantir de ceux qui devoient se mettre à l'affût, aux environs de Péronne, pour courir d'aussi loin qu'ils le verroient, et porter sa nouvelle à la cour sans la savoir. Il savoit que le maréchal du Plessis, celui de Villeroi et Gabouri s'en étoient vantés à M. le Cardinal avant son départ. Ce fut donc pour éluder cette embuscade qu'il prit deux cavaliers bien montés à Bapaume ; et dès qu'il fut à une lieue de la ville, après leur avoir donné à chacun deux louis d'or pour être fidèles, il leur ordonna de prendre les devants, de faire fort les effrayés, de dire à ceux qui les questionneroient que tout étoit perdu ; que le chevalier de Grammont étoit resté à Bapaume, n'étant pas pressé de porter une mauvaise nouvelle, et que, pour eux, ils avoient été poursuivis par des cravates répandus partout depuis la défaite.

Tout réussit comme il l'avoit projeté. Les cavaliers

furent interceptés par Gabouri, dont l'empressement avoit devancé les deux maréchaux; mais, quelques questions qu'on leur fît, ils jouèrent si bien leur rôle, que la consternation avoit déjà gagné Péronne, et que des bruits incertains de la défaite se disoient à l'oreille parmi les courtisans, lorsque M. le chevalier de Grammont arriva.

Rien ne rehausse tant le prix d'une bonne nouvelle que la fausse alarme d'une mauvaise. Cependant, quoique la sienne fût accompagnée de ce relief, il n'y eut que leurs majestés qui la reçurent avec les transports de joie qu'elle méritoit.

La reine lui tint parole de la meilleure grâce du monde. Elle l'embrassa devant tous les courtisans. Le roi n'y parut pas moins sensible; mais le cardinal, soit pour diminuer le mérite d'une nouvelle qui demandoit une récompense de quelque prix, soit par le retour de cette insolence que lui donnoit la prospérité, fit semblant de ne le pas écouter d'abord; et ayant appris ensuite que les lignes avoient été forcées, que l'armée d'Espagne étoit battue, et qu'Arras étoit secouru : Et M. le Prince, dit-il, est-il pris? Non, dit le chevalier de Grammont. Il est donc mort? ajouta le cardinal. Encore moins, répondit le chevalier de Grammont. Belle nouvelle, dit le cardinal d'un air de mépris; et, à ces mots, il passa dans le cabinet de la reine avec leurs majestés. Il le fit heureusement pour le chevalier de Grammont, qui n'auroit pas manqué de lui faire quelque réponse

emportée, dans l'indignation que lui donnoient ces deux belles questions et la conclusion qu'il en avoit tirée. [1]

La cour étoit remplie des espions de son éminence. Une foule de courtisans et de curieux l'ayant environné selon la coutume, il fut bien aise de dire devant les esclaves du cardinal une partie de ce qu'il avoit sur le cœur, et qu'il lui auroit peut-être dit à lui-même. En reprenant son air ironique : Ma foi, messieurs, dit-il, rien n'est tel que d'avoir du zèle et de l'empressement pour les rois et les grands princes dans les services qu'on leur rend. Vous avez vu l'air gracieux que sa majesté m'a fait ; vous êtes témoins comme la reine m'a tenu parole ; mais, pour M. le cardinal, il a reçu ma nouvelle comme s'il n'y gagnoit pas plus qu'il n'a fait à la mort de Pierre Mazarin. [2]

Il y avoit là de quoi faire évanouir des gens qui se seroient intéressés sincèrement pour lui ; et la fortune la mieux établie eût été ruinée par une plai-

---

[1] On a soupçonné cette fierté de s'être démentie à l'occasion de l'entrée du roi, dans l'année 1660. « Le chevalier de Grammont, « Rouville, Bellefond et quelques autres courtisans *suivoient la* « *maison de M. le cardinal;* ce qui surprit tout le monde. On « dit que c'étoit par flatterie ; et je m'en informerai. Le chevalier « étoit tout couvert de couleur de feu, et fort brillant. » (*Voyez* Lettres de Maintenon, T. 1, p. 32.)

[2] Pierre Mazarin étoit père du cardinal ; il étoit né à Palerme, qu'il quitta pour se fixer à Rome, où il mourut en 1654.

santerie beaucoup moins sensible dans d'autres temps; car il la faisoit en présence de témoins qui n'attendoient que l'occasion de la pouvoir rendre dans toute sa malignité, pour se faire un mérite de leur vigilance auprès d'un ministre puissant et absolu. Le chevalier de Grammont en étoit trop persuadé; cependant, quelque inconvénient qu'il en prévît, il ne laissa pas de s'en applaudir.

Les rapporteurs s'acquittèrent dignement de leur devoir. Cependant l'affaire tourna tout autrement qu'ils ne l'avoient espéré. Le lendemain, comme le chevalier de Grammont étoit au dîner de leurs majestés, le cardinal y vint; et, s'approchant de lui comme tout le monde s'en éloignoit par respect: Chevalier, lui dit-il, la nouvelle que vous avez ap portée est bonne; leurs majestés en sont contentes; et, pour vous montrer que je crois y gagner beaucoup plus qu'à la mort de Pierre Mazarin, si vous voulez venir dîner chez moi, nous jouerons; car la reine nous veut donner de quoi, et cela par-dessus le premier marché.

Voilà de quelle manière le chevalier de Grammont avoit osé choquer un si puissant ministre; et voilà tout le ressentiment qu'en témoigna le moins vindicatif de tous les ministres. Il y avoit véritablement quelque chose de grand à un homme de son âge de ne respecter l'autorité des ministres qu'autant qu'ils étoient respectables par leur mérite. Il s'en applaudissoit avec toute la cour, et se laissoit agréablement

flatter d'avoir seul osé conserver quelque espèce de liberté dans une servitude générale. Mais ce fut peut-être l'impunité de cette insulte au cardinal qui lui attira depuis quelques inconvénients sur des témérités moins heureusement hasardées.

Cependant la cour revint. Le cardinal, qui sentoit bien qu'il n'y avoit plus moyen de tenir son maître en tutelle, accablé de soins et de maladie, comblé de trésors dont il ne savoit que faire, et raisonnablement chargé de la haine publique, tourna toutes ses pensées à terminer le plus utilement qu'il pourroit pour la France un ministère qui l'avoit si cruellement agitée. Ainsi, tandis qu'il mettoit sur pied les commencements sincères d'une paix ardemment désirée, les plaisirs et l'abondance commençoient à régner dans la cour.

Les fortunes du chevalier de Grammont y furent long-temps diverses dans l'amour et dans le jeu. Estimé des courtisans, recherché des beautés qu'il ne servoit pas, redoutable à celles qu'il servoit; mieux traité de la fortune que de l'amour, mais se dédommageant de l'un par l'autre; toujours gai, toujours vif, et, dans les commerces essentiels, toujours honnête homme.

C'est dommage qu'il faille interrompre ici la suite de son histoire par un intervalle de quelques années, comme on a déjà fait dans le commencement de ces Mémoires. Il n'y a point de vuide qu'on ne doive regretter dans une vie dont les moindres particularités

ont eu quelque chose de divertissant ou de singulier. Mais, soit qu'il ne les ait pas crues dignes d'occuper une place parmi les autres événements, ou qu'il n'en ait conservé qu'une idée confuse, il faut passer à des endroits de ces fragments plus éclaircis pour en venir au sujet de son voyage en Angleterre.

La paix des Pyrénées [1], le mariage du roi [2], le retour de M. le Prince, et la mort du cardinal, donnoient une autre face à l'Etat. Toute la France avoit les yeux sur son roi. Rien ne l'égaloit ni par les grâces de sa personne, ni pour la grandeur de son air; mais on ne lui connoissoit pas encore ce génie supérieur qui, remplissant ses sujets d'admiration, l'a dans la suite rendu si redoutable à toute l'Europe. L'amour et l'ambition, ressorts invisibles des intrigues et des mouvements de toutes les cours, étoient attentifs aux premières démarches qu'il feroit. Les plaisirs se promettoient un empire souverain sur un prince tenu dans l'éloignement des connoissances nécessaires pour gouverner, et l'ambition ne se flattoit de régner dans la cour que sur l'esprit de ceux qui pouvoient se disputer le ministère; mais on fut surpris de voir tout à coup briller des lumières qu'une prudence, en quelque façon nécessaire, avoit si long-temps dissimulées.

---

[1] Ce traité fut conclu le 7 novembre 1659.

[2] Louis XIV avec Marie-Thérèse d'Autriche. Elle étoit née le 20 septembre 1638, fut mariée le 1 juin 1660, et fit son entrée à Paris le 26 août suivant. Elle mourut à Versailles le 30 juillet 1683.

Une application ennemie des délices qui s'offrent à cet âge, et qu'une puissance illimitée refuse rarement, l'attacha tout entier aux soins du gouvernement. Tout le monde admira ce changement merveilleux ; mais tout le monde n'y trouva pas son compte. Les grands devinrent petits devant un maître absolu ; les courtisans n'approchoient qu'avec vénération du seul objet de leurs respects et du seul arbitre de leur fortune. Ceux qui naguère étoient de petits tyrans dans leurs provinces ou dans les places frontières, n'en étoient plus que les gouverneurs. Les grâces, selon le bon plaisir du maître, s'accordoient tantôt au mérite, tantôt aux services. Il n'étoit plus question d'importuner ou de menacer la cour pour en obtenir.

Le chevalier de Grammont regardoit comme un prodige l'attention de son maître pour les soins de son Etat. Il ne pouvoit comprendre qu'on voulût l'assujettir, à cet âge, aux règles qu'il s'étoit prescrites, et qu'on ôtât tant d'heures aux plaisirs pour les donner aux devoirs ennuyeux et aux fonctions fatigantes du gouvernement ; mais il louoit le Seigneur de ce qu'on n'avoit désormais plus d'hommages à rendre, ni plus de cour à faire, qu'à celui auquel ils étoient légitimement dus. Impatient des cultes serviles qu'on rend à la fortune d'un ministre, il n'avoit pas fléchi devant l'autorité des cardinaux qui s'étoient succédés. Jamais il n'avoit encensé le pouvoir arbitraire du premier, ni donné ses suffrages

aux artifices de l'autre : mais aussi jamais il n'avoit tiré du cardinal de Richelieu qu'une abbaye, qu'on ne pouvoit refuser à sa qualité ; et jamais il n'avoit eu de Mazarin que ce qu'il lui avoit gagné au jeu.

L'expérience de plusieurs années à la suite d'un grand capitaine lui avoit donné de la capacité pour la guerre ; mais, dans une paix universelle, il n'en étoit plus question. Il jugea qu'au milieu d'une cour florissante en beautés, et abondante en argent, il ne devoit s'occuper que du soin de plaire à son maître, de faire valoir les avantages que la nature lui avoit donnés pour le jeu, et de mettre en usage de nouveaux stratagèmes en amour.

Il réussit assez bien dans les deux premiers de ces projets ; et, comme il s'étoit dès lors établi pour maxime de sa conduite de s'attacher uniquement au roi dans toutes les vues de son établissement ; de ne respecter la faveur que lorsqu'elle seroit soutenue du mérite ; de se faire aimer des courtisans et craindre des ministres ; de tout oser pour rendre de bons offices, et de ne rien entreprendre aux dépens de l'innocence ; il se vit bientôt des plaisirs du roi, sans que l'envie des courtisans en parût révoltée.

Le jeu lui fut favorable ; mais l'amour ne le fut pas ; ou, pour mieux dire, l'inquiétude et la jalousie l'emportèrent sur sa prudence naturelle dans une conjoncture où il en avoit le plus de besoin.

La Motte-Houdancourt étoit une des filles de la reine-mère. Quoique ce ne fût pas une beauté écla-

tante, elle avoit ôté des amants à la célèbre Meneville. Il suffisoit alors que le roi jetât les yeux sur une jeune personne de la cour, pour ouvrir son cœur aux espérances, et souvent à la tendresse : mais, s'il lui parloit plus d'une fois, les courtisans se le tenoient pour dit; et ceux qui avoient eu des prétentions ou de l'amour retiroient très humblement l'un et l'autre pour ne lui offrir plus que des respects : mais le chevalier de Grammont s'avisa de faire tout le contraire, peut-être pour conserver un caractère de singularité qui ne valoit rien dans cette occasion.

Il n'avoit jamais songé à elle; mais, dès qu'il la crut honorée de l'attention de son maître, il crut qu'elle méritoit la sienne; et, s'étant mis sur les rangs, il lui devint bientôt fort incommode, sans lui persuader qu'il fût fort amoureux. Elle se lassa de ses persécutions; il ne se rebuta point pour ses mauvais traitements ni pour ses menaces. Ses premières tracasseries ne firent pas beaucoup d'éclat, parce qu'elle espéra qu'il s'en corrigeroit; mais, s'étant témérairement obstiné dans ses manières, elle s'en plaignit. Ce fut alors qu'il s'aperçut que, si l'amour rend les conditions égales, ce n'est pas entre rivaux. Il fut banni de la cour, et ne trouvant aucun lieu en France qui pût le consoler de ce qu'il y regrettoit le plus, la présence et la vue de son maître; après avoir fait quelques légères réflexions sur sa disgrâce, et quelques petites imprécations contre celle qui la causoit, il prit enfin la résolution de passer en Angleterre.

CHAPITRE VI.

Son arrivée à la cour d'Angleterre : caractère des personnes de cette cour.

La curiosité de voir un homme également fameux par ses forfaits et par son élévation avoit déjà fait passer une première fois le chevalier de Grammont en Angleterre. La raison d'Etat se donne de beaux priviléges. Ce qui lui paroît utile devient permis, et tout ce qui est nécessaire est honnête en fait de politique. Tandis que le roi d'Angleterre cherchoit la protection de l'Espagne dans les Pays-Bas, ou celle des Etats en Hollande, d'autres puissances envoyoient une célèbre ambassade à Cromwell.

Cet homme, dont l'ambition s'étoit ouvert le chemin à la puissance souveraine par de grands attentats, s'y maintenoit par des qualités dont l'éclat sembloit l'en rendre digne. La nation la moins soumise qui soit en Europe subissoit patiemment un joug qui ne lui laissoit pas seulement l'ombre d'une liberté dont elle est si jalouse ; et Cromwell, maître de la république sous le titre de protecteur, craint dans le royaume, plus redoutable encore au dehors, étoit au plus haut point de gloire lorsque le chevalier de Grammont le vit : mais il ne lui vit aucune apparence de cour. Une

partie de la noblesse proscrite, l'autre éloignée des affaires; une affectation de pureté dans les mœurs au lieu du luxe que la pompe des cours étale; tout cela n'offroit que des objets tristes et sérieux dans la plus belle ville du monde; et le chevalier de Grammont ne rapporta de ce voyage que l'idée du mérite d'un scélérat, et l'admiration de quelques beautés cachées, qu'il n'avoit pas laissé de déterrer.

Ce fut tout autre chose au voyage dont nous allons parler. La joie du rétablissement de la royauté paroissoit encore partout. La nation, avide de changement et de nouveauté, goûtoit le plaisir d'un gouvernement naturel, et sembloit respirer au sortir d'une longue oppression. Enfin ce même peuple qui, par une abjuration solennelle, avoit exclus jusqu'à la postérité de son prince légitime, s'épuisoit en fêtes et en réjouissances pour son retour.

Il y avoit près de deux ans qu'il étoit rétabli, lorsque le chevalier de Grammont arriva. La réception qu'il eut dans cette cour lui fit bientôt oublier l'autre; et les engagements qu'il prit dans la suite en Angleterre adoucirent le regret d'avoir quitté la France.

C'étoit une belle retraite pour un exilé de son caractère. Tout y flattoit son goût; et, si les aventures qu'il y eut ne furent pas les moins considérables, ce furent sans doute les plus agréables qu'il ait eues. Mais, avant que d'en parler, il ne sera pas hors de propos de donner une idée de la cour d'Angleterre telle qu'elle étoit alors.

La nécessité des affaires avoit exposé Charles II, dès sa première jeunesse, aux travaux et aux périls d'une guerre sanglante. L'étoile du roi son père ne lui avoit laissé pour héritage que sa mauvaise fortune et ses disgrâces. Elles l'accueillirent partout; mais ce ne fut qu'après avoir lutté jusqu'à l'extrémité contre une fortune ennemie, qu'il s'étoit soumis aux décrets de la Providence.

Ce qu'il y avoit de grand pour la noblesse ou pour la fidélité l'avoit suivi dans son exil; et ce qu'il y avoit de plus distingué parmi la jeunesse, s'étant rassemblé dans la suite auprès de sa personne, composoit une cour digne d'une meilleure fortune.

L'abondance et les prospérités, qui ne font, à ce qu'on prétend, que corrompre les sentiments, ne trouvèrent rien à gâter dans une cour indigente et vagabonde. La nécessité au contraire, qui fait mille biens, malgré qu'on en ait, leur tenoit lieu d'éducation : et l'on ne voyoit que de l'émulation parmi eux, sur la gloire, sur la politesse et sur la vertu.

Au milieu d'une petite cour si florissante en mérite, le roi d'Angleterre étoit repassé deux ans avant le temps dont on parle pour monter sur un trône qu'il devoit, selon les apparences, remplir aussi dignement que les plus glorieux de ses prédécesseurs. La magnificence étalée dans cette occasion s'étoit renouvelée à son couronnement [1]. La mort

[1] Le couronnement n'eut cependant lieu que le 22 et 23 août

du duc de Glocester, et celle de la Princesse Royale [1], qui la suivit de près, avoient interrompu ces magnificences par un long deuil, dont on sortit enfin pour se préparer à la réception de l'infante de Portugal. [2]

Ce fut au fort des fêtes que l'on faisoit pour cette nouvelle reine, dans tout l'éclat d'une cour brillante, que le chevalier de Grammont vint contribuer à sa magnificence et à ses plaisirs.

Tout accoutumé qu'il étoit à la grandeur de celle de France, il fut surpris de la politesse et de la pompe de celle d'Angleterre. Le roi ne le cédoit à personne, ni pour la taille, ni pour la mine : il avoit l'esprit agréable, l'humeur douce et familière : son âme, susceptible d'impressions opposées, étoit compatissante pour les malheureux, inflexible pour les scélérats, et tendre jusqu'à l'excès. Il étoit capable de tout dans les affaires pressantes, et incapable de s'y appliquer quand elles ne l'étoient pas. Son cœur étoit souvent la dupe, plus souvent encore l'esclave de ses engagements.

Le duc d'York [3] étoit d'un caractère bien différent.

1661, après la mort du duc de Glocester, mort de la petite vérole le 3 septembre 1660.

[1] Marie, fille aînée de Charles Ier, née le 4 novembre 1631, épousa, le 2 mai 1641, le prince d'Orange, qui mourut le 14 mars 1647. Elle revint en Angleterre le 23 septembre, et fut emportée par la petite vérole le 24 décembre 1660.

[2] L'Infante de Portugal débarqua à Portsmouth au mois de mai 1662.

[3] Depuis Jacques II.

On lui attribuoit un courage à toute épreuve, une religion inviolable pour sa parole, de l'économie dans les affaires, de la hauteur, de l'application, de la fierté, placées chacune en leur rang. Observateur scrupuleux des règles du devoir et des lois de la justice, il passoit pour ami fidèle, et pour implacable ennemi.

Sa morale et sa justice, quelque temps combattues par la bienséance, en avoient enfin triomphé, en reconnoissant mademoiselle Hyde [1], fille d'honneur de madame la Princesse Royale, qu'il avoit secrètement épousée en Hollande. Son père, dès lors ministre d'Angleterre, appuyé de cette nouvelle protection, se vit bientôt à la tête des affaires, et pensa les gâter. Ce n'est pas qu'il manquât de capacité, mais il avoit encore plus de présomption. [2]

Le duc d'Ormond [3] avoit la confiance et l'estime

---

[1] L'aînée des filles du Lord chancelier Clarendon.

[2] Édouard Hyde, comte de Clarendon, auteur de l'Histoire de la rébellion, publiée pour la première fois à Oxford en 1702. Ses contemporains accumulèrent sur lui les outrages les plus injustes. Dans le siècle suivant, où les partisans de la prérogative royale, quoique les moins nombreux, crioient le plus fort, ils s'engouèrent d'un ouvrage qui déifioit leurs martyrs, et furent sans bornes dans leurs louanges. Lord Orford (Horace Walpole), qui se pique d'être impartial, sépare ses vertus comme homme, de ses qualités comme historien, et avoue qu'il possédoit presque toutes les qualités propres à faire respecter le caractère d'un ministre. Il mourut en exil, en 1674.

[3] Jacques Butler, comte d'Ormond, né le 19 octobre 1610,

de son maître. Il en étoit digne par la grandeur de ses services, l'éclat de son mérite et de sa naissance, et par les biens qu'il avoit abandonnés pour suivre la fortune de Charles II. Les courtisans même n'osèrent murmurer de le voir grand maître de la maison du roi, premier gentilhomme de la chambre, vice-roi d'Irlande. C'étoit justement le maréchal de Grammont par le caractère de l'esprit et la noblesse des manières; et, comme le maréchal de Grammont, c'étoit l'honneur de la cour de son maître.

Le duc de Buckingham et le comte de Saint-Albans [1] étoient en Angleterre ce qu'on les a vus en France; l'un, plein d'esprit et de feu, dissipoit sans éclat les biens immenses où il étoit rentré [2]; l'autre, d'un génie médiocre, s'étoit élevé de rien à une fortune considérable, et sembloit l'augmenter en perdant au jeu et en tenant une grosse table.

Le chevalier Berkeley, depuis comte de Falmouth, étoit confident et favori du roi, commandoit la compagnie des gardes du duc d'York, et le gouvernoit

---

mourut le 21 juillet 1688. Lord Clarendon dit de lui qu'il dévoua généreusement sa vie et sa fortune au service du roi dès le commencement des troubles.

[1] Henri Jermyn, comte de Saint-Albans, et baron de Saint-Edmund's Bury. Il étoit écuyer de la reine Henriette, et membre du conseil privé de Charles II. Il mourut le 2 janvier 1683.

[2] « Le duc de Buckingham doit encore cent quarante mille « livres sterling, et ce délai donne à ses créanciers le temps de « morceler toutes ses terres, » dit André Marvell, dans une de de ses lettres, T. 1, p. 406, édit. in-4.

lui-même [1]. Il n'avoit rien de brillant dans l'extérieur. Son esprit étoit à peu près de même ; mais ses sentiments étoient dignes de la fortune qui l'attendoit, lorsque, sur le point de son élévation, il fut tué sur mer. Jamais le désintéressement n'a si bien marqué la noblesse d'une âme ; il n'avoit pour objet que la gloire de son maître. Son crédit n'étoit employé qu'à lui faire récompenser les services, ou répandre des grâces sur le mérite : si poli dans le commerce, qu'il paroissoit humilié par la faveur ; et si vrai dans tous ses procédés, qu'on ne l'eût pas pris pour un homme de cour.

Les fils du duc d'Ormond et ses neveux avoient été à la cour du roi dans son exil, et ne la déshonoroient pas depuis son retour. Le comte d'Arran [2] avoit une adresse singulière dans toutes sortes d'exercices : grand joueur de paume et de guitare, et galant avec assez de succès. Le comte d'Ossory [3], son

---

[1] Il fut le principal favori du duc d'York, et son compagnon dans toutes ses campagnes. Il mourut à l'affaire de Southvold-Bay, le 2 juin 1665, d'un coup de canon qui tua en même temps Lord Muskerry et M. Boyle. Le duc d'York, qui étoit auprès d'eux sur le pont, fut couvert de leur sang. Berkeley fut extrêmement regretté du roi, au grand étonnement de ceux qui l'avoient vu insensible à d'autres coups du sort.

[2] Richard Butler, comte d'Arran, cinquième fils de Jacques Butler, premier duc d'Ormond, né le 16 juin 1639, mourut à Londres en 1686.

[3] Thomas, comte d'Ossory, fils aîné du premier duc d'Ormond, et père du dernier, naquit à Kilkenny le 8 juillet 1634, et mourut le 30 juillet 1680.

frère aîné, n'avoit pas tant de brillant, mais beaucoup d'élévation et de probité.

L'aîné des Hamilton [1], leur cousin, étoit l'homme de la cour qui se mettoit le mieux. Il étoit bien fait de sa personne, et possédoit ces talents heureux qui mènent à la fortune, et qui font réussir en amour. C'étoit le courtisan le plus assidu, l'esprit le mieux tourné, les manières les plus polies, et l'attention la plus régulière pour son maître, qu'on pût avoir. Personne ne dansoit mieux, et personne n'étoit si coquet : mérite qu'on comptoit pour quelque chose dans une cour qui ne respiroit que les fêtes et la galanterie. Il n'est pas étonnant qu'avec ces qualités il ait occupé dans la suite la place de mylord Falmouth; mais il est étonnant que la même destinée l'ait enlevé, comme si cette guerre n'eût été déclarée que contre le mérite, et que ce genre de combat

[1] Dans l'édition de 1772, in-4, pag. 75, Horace Walpole n'a pas aperçu que cet aîné des Hamilton est Jacques; aussi ne fait-il mention que des deux autres frères, George, et Antoine, auteur de ces Mémoires. Ils étoient fils du chevalier George Hamilton, quatrième fils du comte d'Abercorn, et de Marie, troisième fille de Thomas, vicomte de Thurles, comte d'Ormond.

Jacques étoit un des favoris de Charles II, qui le fit gentilhomme de sa chambre, et colonel d'un régiment. Dans une affaire contre les Hollandois il eut une jambe emportée d'un coup de canon, et mourut de cette blessure le 6 juin 1673.

George Hamilton fut créé chevalier en Angleterre, comte en France, et ensuite maréchal de camp. Il épousa mademoiselle Jennings, dont il est beaucoup question dans ces Mémoires, et mourut en 1667, laissant trois fils.

n'eût été fatal qu'aux espérances presque certaines d'une fortune éclatante. Cela n'arriva pourtant que quelques années après.

Le beau Sydney [1], moins dangereux qu'il ne le paroissoit, avoit trop peu de vivacité pour soutenir le fracas dont menaçoit sa figure ; mais c'étoit le petit Jermyn [2] sur qui pleuvoient de tous côtés les bonnes fortunes. Le vieux Saint-Albans, son oncle, l'avoit dès long-temps adopté, quoique cadet de tous ses neveux. On sait quelle table le bon homme tenoit à Paris, tandis que le roi son maître mouroit de faim à Bruxelles, et que la reine-mère [3], sa maîtresse, ne faisoit pas grande chère en France [4].

---

[1] Selon Walpole, il s'agit ici de Robert, troisième fils de Robert, comte de Leicester, et frère du fameux Algernon Sydney, qui fut décapité. Dans l'édition de Londres 1792, in-4, d'où sont tirées la plupart des notes ajoutées à celle-ci, on croit qu'au contraire il est question de Henri son jeune frère, qui, selon Burnet, étoit un homme rempli de grâces, et qui vécut long-temps à la cour, où il eut quelques aventures qui devinrent très publiques. Il fut créé comte de Rumney, et mourut le 8 avril 1704. Dryden et Howard, dans leur *Essay on Satire*, en parlent en termes peu honorables.

Robert Sydney mourut à Penshurst en 1674.

[2] Henri Jermyn, fils cadet de Thomas, frère aîné du comte de Saint-Albans, fut fait baron de Douvres l'année 1685, et mourut sans enfants à Cheverly, au mois d'avril 1708.

[3] Le chevalier Jean Reresby prétend, dans ses Mémoires, que la reine-mère avoit épousé secrètement le comte de Saint-Albans, et qu'elle en avoit eu des enfants.

[4] On peut voir dans les Mémoires du cardinal de Retz, T. I, p. 226, édit. de 1731, à quel misérable état elle étoit réduite.

Jermyn, soutenu de l'opulence de son oncle, n'avoit pas eu de peine à faire une figure considérable à son arrivée chez la princesse d'Orange. Les pauvres courtisans du roi, son frère, n'avoient rien à lui disputer sur l'équipage et la magnificence; et ces deux articles font souvent autant de chemin en amour que le vrai mérite. Il n'en faut point d'autre exemple : car, quoiqu'il fût brave et bien gentilhomme, il n'avoit ni actions d'éclat, ni naissance distinguée pour lui donner du relief; et, pour sa figure, il n'y avoit pas de quoi se récrier. Il étoit petit; il avoit la tête grosse et les jambes menues. Son visage n'étoit pas désagréable; mais il avoit de l'affectation dans le port et dans les manières. Il n'avoit pour tout esprit qu'une routine d'expressions qu'il employoit tantôt pour la raillerie, tantôt pour les déclarations, selon que l'occasion s'en présentoit. Voilà sur quoi se fondoit un mérite si redoutable en amour.

La princesse Royale y fut prise toute la première [1]. Mademoiselle Hyde avoit fait quelques pas sur ceux de sa maîtresse. Ce fut ce qui le mit d'abord en crédit. Sa réputation s'étoit établie en Angleterre avant son arrivée. Il ne faut que de la prévention dans

[1] On soupçonnoit cette princesse d'avoir eu un pareil engagement avec le duc de Buckingham, et que ce pouvoit être la cause pour laquelle elle ne voulut point voir ce duc à son second voyage en Hollande, l'année 1652.

l'esprit des femmes pour trouver de l'accès dans leurs cœurs. Jermyn les trouva dans des dispositions si favorables pour lui, qu'il n'eut plus qu'à parler.

Ce fut en vain qu'on s'aperçut qu'une réputation si légèrement établie étoit encore plus foiblement soutenue. L'entêtement continua. La comtesse de Castelmaine [1], vive et connoisseuse, suivit le faux brillant qui l'avoit séduite; et, quoique détrompée sur une vogue qui promettoit tant et qui tenoit si peu, son entêtement ne voulut point se démentir. Elle soutint la gageure jusqu'au point de se brouiller avec le roi, tant elle avoit bien placé la constance pour la première fois.

Tels étoient les héros de la cour. Pour les beautés, on ne pouvoit s'y tourner sans en voir. Celles de réputation étoient cette même comtesse de Castelmaine, depuis duchesse de Cléveland; madame de

---

[1] Cette dame, qui tient un rang si distingué dans les annales de l'infamie, se nommoit Barbe, et étoit fille et héritière de Guillaume Villiers, lord vicomte Grandison en Irlande. Elle épousa, quelque temps avant la restauration, Rogér Palmer, Esq., alors étudiant au Temple, et héritier d'une fortune considérable. La treizième année du règne de Charles II il fut créé comte de Castelmaine en Irlande. Elle en eut une fille qui naquit au mois de février 1661; mais peu de temps après elle devint la maîtresse publique du roi, qui continua ses liaisons avec elle jusqu'en 1672, qu'elle mit au monde une fille qu'on supposa être de M. Churchill, depuis duc de Marlborough, et que le roi désavoua. Ses galanteries ne se bornoient pas à une ou deux, et elles n'étoient pas ignorées du roi. Elle mourut d'une hydropisie le 9 octobre 1709, âgée de 69 ans.

Chesterfield, madame de Shrewsbury, mesdames Roberts, madame Middleton, mesdemoiselles Brook, et cent autres du même éclat qui brilloient à la cour; mais c'étoient mademoiselle d'Hamilton et mademoiselle Stewart qui en étoient le principal ornement.

La nouvelle reine n'y ajouta guère d'éclat ni par sa présence, ni par sa suite [1]. Cette suite étoit alors composée de la comtesse de Panétra, passée avec elle en qualité de dame d'atours; de six monstres, qui se disoient filles d'honneur; et d'une duègne, autre monstre qui se portoit pour gouvernante de ces rares beautés.

Pour les hommes, c'étoient Francisco de Mélo, frère de la Panétra; un certain Taurauvédez, qui se faisoit appeler dom Pédro Francisco Correo de Silva, fait à peindre, mais plus fou lui seul que tous les Portugais ensemble. Il étoit beaucoup plus fier de ses noms que de sa bonne mine; mais le duc de Buckingham, plus fou que lui, mais plus railleur, y ajouta celui de *Pierre du Bois*. Il en fut tellement indigné, qu'après beaucoup de plaintes inutiles et quelques menaces sans effet, le pauvre Corréo de Silva fut contraint de quitter l'Angleterre, tandis que l'heureux duc de Buckingham héritoit d'une nymphe portugaise qu'il lui avoit enlevée, aussi bien que deux de ses noms, et qui étoit plus affreuse

---

[1] Voyez ce que dit Clarendon de cette cour, pages 168 et 179, Continuation de sa vie.

encore que les filles de la reine. Il y avoit outre cela six aumôniers, quatre boulangers, un parfumeur juif, et un certain officier, apparemment sans fonction, qui s'appeloit le barbier de l'infante [1]. Catherine de Bragance n'avoit garde de briller dans une cour charmante où elle venoit régner. Elle ne laissa pas d'y réussir assez dans la suite. Le chevalier de Grammont, dès long-temps connu de la famille royale et de la plupart des hommes de la cour, n'eut qu'à faire connoissance avec les dames. Il ne lui fallut point d'interprète pour cela. Elles parloient toutes assez pour s'expliquer; et toutes entendoient le françois assez bien pour ce qu'on avoit à leur dire.

La cour étoit toujours grosse chez la reine. Elle l'étoit moins chez la duchesse : mais elle y étoit plus choisie. Cette princesse avoit l'air grand, la taille assez belle, peu de beauté, beaucoup d'esprit, et tant de discernement pour le mérite, que tout ce qui en avoit dans l'un ou l'autre sexe étoit distingué chez elle. Un air de grandeur dans toutes ses manières la

---

[1] On prétend que la flotte qui avoit été chercher la reine attendit six semaines à Lisbonne, sans qu'on en dît la raison. On imagina qu'il y avoit eu quelque changement dans la personne de la princesse, et qu'il falloit ce temps pour que tout fût revenu dans l'état naturel avant son départ. Ce qui donna lieu à l'allusion que fit le chevalier Guillaume Davenant, un jour que le roi étoit à la comédie. Dans ce temps-là il n'y avoit point d'actrices, c'étoient les hommes qui jouoient les rôles de femmes. Le roi s'impatientant de ce que la pièce ne commençoit pas, le chevalier Davenant lui dit : « Sire, c'est qu'on rase la reine. »

faisoit considérer comme née dans un rang qui la mettoit si près du trône. La reine-mère étoit de retour [1] après le mariage de Madame; et c'étoit dans sa cour que les deux autres se rassembloient.

Le chevalier de Grammont fut bientôt du goût de tout le monde. Ceux qui ne l'avoient pas encore vu furent surpris qu'un François pût être de son caractère. Le retour du roi, qui avoit attiré toutes sortes de nations dans sa cour, y avoit un peu décrié les François; car, loin que les personnes de distinction y eussent paru des premières, on n'avoit vu que de petits étourdis, plus sots et plus emportés les uns que les autres; méprisant tout ce qui ne leur ressembloit pas, croyant introduire le bel air en traitant les Anglois d'étrangers dans leur propre pays.

Le chevalier de Grammont au contraire, familier avec tout le monde, s'accommodoit à leurs coutumes, mangeoit de tout, louoit tout, et s'accoutumoit facilement à des manières qu'il ne trouvoit ni grossières, ni sauvages : et, faisant voir une complaisance naturelle au lieu de l'impertinente délicatesse des autres, toute l'Angleterre fut charmée d'un esprit qui dédommageoit agréablement de ce qu'on avoit souffert du ridicule des premiers.

Il fit d'abord sa cour au roi, et fut de ses plaisirs. Il jouoit gros jeu, et ne perdoit que rarement. Il

---

[1] Elle étoit revenue le 2 novembre 1660, après une absence de dix-neuf ans.

trouvoit si peu de différence aux manières et à la conversation de ceux qu'il voyoit le plus souvent, qu'il ne lui paroissoit pas qu'il eût changé de pays. Tout ce qui peut occuper agréablement un homme de son humeur s'offroit partout aux divers penchants qui l'entraînoient, comme si les plaisirs de la cour de France l'eussent quittée pour l'accompagner dans son exil.

Il étoit tous les jours retenu pour quelque repas, et ceux qui voulurent le régaler à leur tour fûrent obligés enfin de prendre leurs mesures, et de le prier huit ou dix jours devant celui qu'ils devoient lui donner à manger. Ces empressements devinrent fatigants à la longue; mais, comme ces devoirs sembloient indispensables pour un homme de son caractère, et que c'étoient les plus honnêtes gens de la cour qui l'en accabloient, il en subit la nécessité de bonne grâce; mais il se conserva toujours la liberté de souper chez lui.

L'heure de ses repas, à la vérité, dépendoit du jeu; c'est-à-dire, qu'elle étoit fort incertaine; mais on y mangeoit délicatement, avec l'aide d'un valet ou deux qui s'entendoient en bonne chère, qui ne servoient pas mal, et qui voloient encore mieux.

La compagnie n'étoit pas nombreuse à ces petits repas; mais elle étoit choisie. Ce qu'il y avoit de meilleur à la cour en étoit d'ordinaire; mais l'homme du monde qui lui convenoit le plus pour ces occasions n'y manquoit jamais. C'étoit le célèbre Saint-

Evremond, historien exact, mais trop libre, du *Traité des Pyrénées;* exilé comme lui, quoique pour des raisons fort différentes.

La fortune, heureusement pour l'un et pour l'autre, l'avoit conduit en Angleterre quelque temps avant le chevalier de Grammont, après avoir eu le temps de se repentir en Hollande de la beauté de cette fameuse satire.

Le chevalier de Grammont étoit, dès ce temps-là, son héros. Ils avoient l'un et l'autre ce que l'expérience du grand monde et le commerce des honnêtes gens peuvent ajouter aux naturels heureux. Saint-Evremond, moins occupé des entêtements frivoles, faisoit de temps en temps de petites leçons au chevalier de Grammont; et, par des réflexions sur le passé, tâchoit à le redresser sur le présent, ou à l'instruire sur l'avenir.

Vous voilà, lui disoit-il, dans le plus agréable train de vie qu'un homme de votre humeur puisse souhaiter. Vous faites les délices d'une cour toute jeune, toute vive et toute galante. Pas une partie de plaisir que le roi ne vous y mette: vous jouez du matin jusqu'au soir, ou, pour mieux dire, du soir au matin, sans savoir ce que c'est que de perdre. Loin de laisser ici l'argent que vous y avez apporté, comme vous faites ailleurs, vous l'avez doublé, triplé, multiplié presque au-delà de vos souhaits, malgré cette dépense exorbitante que vous faites imperceptiblement. Voilà sans doute la plus heureuse

situation du monde. Tenez-vous-y, chevalier, et n'allez pas gâter vos affaires par le renouvellement de vos vieux péchés. Fuyez l'amour en cherchant les autres plaisirs; il ne vous a pas été favorable jusqu'à présent. Vous savez ce que la galanterie vous coûte. Tout le monde ici n'en sait pas tant que vous. Jouez fort et ferme, et réjouissez la cour par votre agrément. Divertissez le roi par votre esprit et vos récits singuliers; mais fuyez des engagements capables de vous ôter ce mérite, et de vous faire oublier que vous êtes étranger et banni dans cet heureux séjour.

La fortune peut se lasser de vous y favoriser. Que fussiez-vous devenu, si votre dernière disgrâce vous eût accueilli dans ces épuisements d'argent où nous vous avons vu? Ménagez ce dieu nécessaire en renonçant à l'autre. On s'ennuiera plutôt de ne vous plus voir à la cour de France que vous ne vous lasserez de celle-ci: mais, quoi qu'il en soit, faites provision d'argent. Quand on en a beaucoup, on se console de son exil. Je vous connois, mon cher chevalier: s'il vous vient en tête de séduire une femme, ou de supplanter un homme, les gains du jeu ne suffiront pas pour vos présents et pour vos corruptions. Non, le jeu, tout favorable qu'il puisse vous être, ne vous sauroit tant faire gagner que l'amour vous fera perdre, si vous y succombez.

Vous êtes en possession de mille qualités brillantes qui vous distinguent ici: libéral, officieux, poli,

délicat, et, pour l'agrément de l'esprit, inimitable. Dans un examen rigoureux, peut-être tout cela ne se trouveroit-il pas au pied de la lettre; mais ce sont de beaux endroits; et, puisqu'on vous les passe, ne vous montrez point ici par d'autres: car en amour vous n'êtes rien moins que ce que je viens de dire, si tant est qu'on puisse donner le nom d'amour à vos façons de faire.

Mon petit faquin de philosophe, dit le chevalier de Grammont, tu fais ici le Caton de Normandie [1].... Est-ce que je mens? poursuivit Saint-Évremond. N'est-il pas vrai que, dès qu'une femme vous plaît, votre premier soin est d'apprendre si elle est aimée d'un autre; et le second, de la faire enrager? car de vous en faire aimer n'est que le dernier de vos soins. Vous ne vous mettez d'ordinaire sur les rangs que pour troubler le repos de quelque autre. Une maîtresse qui n'auroit pas d'amants seroit sans appas pour vous, et sans prix pour elle, si elle en avoit. Tous les lieux par où vous avez passé n'en fournissent-ils pas mille exemples? Parlerai-je de votre coup d'essai à Turin, du tour que vous fîtes à Fontainebleau au courrier de la princesse Palatine, que vous volâtes sur le grand chemin? Et ce bel exploit n'étoit que pour vous mettre en possession de quelques marques de sa tendresse pour un autre, et pouvoir lui donner de la confusion et des inquiétudes par des

---

[1] Il étoit né à Saint-Denis-le-Guast, en Basse-Normandie.

reproches et des menaces que vous n'étiez pas en droit de lui faire.

Qui jamais avant vous s'étoit avisé de se mettre en embuscade sur un degré pour troubler un homme en bonne fortune, pour le retirer par le pied, à moitié monté dans la chambre de sa maîtresse? Cependant voilà comme il vous plut d'en user pour votre ami le duc de Buckingham, comme il se glissoit la nuit chez......, et cela sans être seulement son rival. Que de grisons en campagne pour la d'Olonne[1]! Que de stratagèmes, de supercheries et de persécutions pour la comtesse de Fiesque! elle qui peut-être vous eût été fidèle, si vous ne l'aviez forcée vous-même à ne l'être pas. En dernier lieu (car le détail de vos iniquités seroit infini), permettez-moi de vous demander pourquoi vous êtes ici. N'en sommes-nous pas obligés à ce mauvais génie qui vous a témérairement inspiré la tracasserie jusque dans les amusements galants de votre maître? Soyez donc sage ici sur ce chapitre. Toutes les places sont prises auprès des beautés de la cour; et, de quelque docilité que soient les Anglois à l'égard de leurs épouses, ils ne sont point gens à s'accoutumer aux inconstances d'une maîtresse, ni à souffrir patiemment les avan-

---

[1] Mademoiselle de La Loupe, dont il est fait mention dans les Mémoires du cardinal de Retz, T. III., p. 93. Elle épousa le comte d'Olonne, et se rendit fameuse par ses aventures galantes, dont Bussi-Rabutin parle beaucoup dans son Histoire amoureuse des Gaules.

tages d'un rival. Laissez-les en repos, et ne vous faites point inutilement haïr.

Vous ne réussirez point auprès de celles qui ne sont point mariées. On veut ici des desseins sérieux et des fonds de terre. Vous avez aussi peu des uns que des autres. Chaque pays a ses manières. En Hollande les filles sont de facile accès et de bonne composition ; et, dès qu'elles sont mariées, ce sont autant de Lucrèces. Chez vous les femmes sont fort coquettes avant le mariage, et beaucoup plus après ; mais, pour ici, c'est un miracle quand une fille écoute sur un autre ton que celui du sacrement : et je ne vous crois pas encore assez abandonné du Seigneur pour y songer.

Tels étoient les sermons de Saint-Évremond. Mais il avoit beau prêcher, le chevalier de Grammont ne l'écoutoit que pour le plaisir ; et, quoiqu'il convînt des vérités, il faisoit peu de cas des conseils. En effet, se lassant des faveurs de la fortune, ce fut justement en ce temps-là qu'il se mit à poursuivre celles de l'amour.

La Middleton fut la première qu'il attaqua. C'étoit une des plus belles femmes de la ville, peu connue encore à la cour ; assez coquette pour ne rebuter personne ; assez magnifique pour vouloir aller de pair avec celles qui l'étoient le plus ; mais trop mal avec la fortune pour pouvoir en soutenir la dépense. Tout cela convenoit au chevalier de Grammont. Ainsi, sans s'amuser aux formalités, il ne s'adressa qu'à son

portier pour être introduit, et choisit un de ses amants pour son confident.

Cet amant, qui avoit bien autant d'esprit qu'un autre, est le comte de Ranelagh [1] d'aujourd'hui, et s'appeloit Jones en ce temps-là. Ce qui l'engageoit à servir le chevalier de Grammont, étoit le dessein de traverser un rival des plus dangereux, et d'être relayé par un autre d'une dépense qui commençoit à lui peser. Le chevalier de Grammont pourvut à l'un et à l'autre comme il l'avoit souhaité.

Bientôt grisons furent en campagne; lettres et présents trottèrent. On l'écouta tant qu'il voulut; on se laissa lorgner; on répondit même; mais ce fut tout. Il s'aperçut que la belle prenoit volontiers, mais qu'elle ne donnoit que peu. Cela fit que, sans renoncer à ses prétentions sur elle, il se mit à chercher fortune ailleurs.

Il y avoit une des filles d'honneur de la reine, qui s'appeloit Warmestré [2]. C'étoit une beauté toute dif-

---

[1] Richard, premier comte de Ranelagh, membre de la chambre des communes du parlement d'Angleterre, et vice-trésorier d'Irlande en 1674. Il eut plusieurs charges sous le roi Guillaume et la reine Anne. Il mourut le 5 janvier 1711.

[2] Il y a eu une famille du nom de Warminster établie dans la province de Worcester, dont cinq sont enterrés dans la cathédrale de la ville principale, et dont un avoit été le doyen de cette église. Son épitaphe fait mention de son attachement à la famille royale. La demoiselle Warmestré cependant n'est qu'un nom supposé. Le dernier comte d'Arran, qui vécut peu après ce temps-là, assura que la fille d'honneur dont il s'agit ici s'appeloit made-

férente de l'autre. La Middleton [1], bien faite, blonde et blanche, avoit dans les manières et le discours quelque chose de précieux et d'affecté. L'indolente langueur dont elle se paroit n'étoit pas du goût de tout le monde. On s'endormoit aux sentiments de délicatesse qu'elle vouloit expliquer sans les comprendre, et elle ennuyoit en voulant briller. A force de se tourmenter là-dessus, elle tourmentoit tous les autres ; et l'ambition de passer pour bel esprit ne lui a donné que la réputation d'ennuyeuse, qui subsistoit long-temps après sa beauté.

L'autre étoit brune : elle n'avoit point de taille, encore moins d'air ; mais, avec des couleurs très vives, c'étoient des yeux pleins de feu, des regards agaçants, qui n'épargnoient rien pour engager, et qui promettoient tout pour retenir. La suite n'a que trop fait voir qu'elle consentoit à ce qu'ils promettoient de plus téméraire.

C'étoit entre ces deux déités que flottoient les vœux du chevalier de Grammont, et que ses présents étoient partagés. Les gants parfumés, les miroirs de poche, les étuis garnis, les pâtes d'abricot, les essences et autres menues denrées d'amour, arrivoient de Paris chaque semaine avec quelque nouvel

---

moiselle Marie Kirck, sœur de la comtesse d'Oxford, et que, trois ans après qu'elle fut chassée de la cour, elle épousa le chevalier Richard Vernon, sous l'état supposé de veuve : c'étoit apparemment sous le nom de Warminster.

[1] Son portrait est dans la galerie de Windsor.

habit pour lui; mais à l'égard des présents plus solides, comme vous diriez boucles d'oreilles, diamants, brillants et belles guinées de Dieu, cela se trouvoit en espèce dans la ville de Londres, et les belles s'en accommodoient, comme si cela fût venu de plus loin.

La beauté de mademoiselle Stewart [1] commençoit alors à faire du bruit. La comtesse de Castelmaine s'aperçut que le roi la regardoit. Mais, au lieu de s'en alarmer, elle favorisa tant qu'elle put ce nouveau goût, soit par une imprudence ordinaire à celles qui se croient au-dessus des autres, soit qu'elle voulût par cet amusement détourner l'attention du roi du commerce qu'elle avoit avec Jermyn. Elle ne se contentoit pas de paroître sans inquiétude sur une distinction dont toute la cour commençoit à s'apercevoir; elle affecta d'en faire sa favorite, la mit de tous les soupers qu'elle donnoit au roi; et, dans la confiance de ses propres charmes, poussant la témérité jusqu'au bout, elle la retenoit souvent à coucher. Le roi, qui ne manquoit guère à venir chez la Castelmaine avant qu'elle se levât, ne manquoit guère d'y trouver aussi mademoiselle Stewart au lit avec elle. Les objets les plus indifférents ont des attraits dans

---

[1] Françoise, fille de Walter Stewart, fils de Walter, baron de Blantyre, épousa Charles Stewart, duc de Richmond, de la maison de Lénox. La figure en cire de cette duchesse se voit dans l'abbaye de Westminster.

un nouvel entêtement : cependant l'imprudente Castelmaine ne fut point jalouse que cette rivale parût auprès d'elle en cet état; sûre, quand bon lui sembleroit, de triompher de tout ce que ces occasions auroient eu de plus avantageux pour la Stewart; mais il en alla tout autrement.

Le chevalier de Grammont voyoit ce manége sans y pouvoir rien comprendre; mais, comme il étoit attentif aux penchants du roi, il se mit à lui faire sa cour, en exagérant le mérite de cette nouvelle maîtresse. C'étoit une figure de plus d'éclat qu'elle n'étoit touchante. On ne pouvoit guère avoir moins d'esprit ni plus de beauté. Tous ses traits étoient beaux et réguliers; mais sa taille ne l'étoit pas. Cependant elle étoit menue, assez droite et plus grande que le commun des femmes. Elle avoit de la grâce, dansoit bien, parloit le françois mieux que sa langue naturelle; elle étoit polie, possédoit cet air de parure après lequel on court, et qu'on n'attrape guère, à moins que de l'avoir pris en France dès sa jeunesse. Tandis que ses charmes faisoient leur chemin dans le cœur du roi, ceux de la Castelmaine se donnoient du bon temps au gré de tous ses caprices.

Madame Hyde [1] tenoit un rang assez considérable parmi les beautés qu'une prévention aveugle avoit coiffées du mérite de Jermyn. Elle venoit d'épouser

[1] Théodosie, fille d'Arthur, baron de Capel, et première femme d'Henri Hyde, deuxième comte de Clarendon.

un homme qu'elle avoit aimé. Par ce mariage elle étoit belle-sœur de madame la duchesse ; brillante par son propre éclat, pleine d'agrément et d'esprit. Cependant elle crut que, tant qu'on ne parleroit point d'elle pour Jermyn, tous les autres avantages ne seroient rien pour sa gloire ; et ce fut pour y mettre la dernière main qu'elle s'avisa de se jeter à sa tête.

Elle étoit d'une taille médiocre ; elle avoit la peau d'une blancheur éblouissante, les mains jolies, et le pied surprenant, en Angleterre même. Une longue habitude avoit tellement attendri ses regards, que ses yeux ne s'ouvroient qu'à la chinoise ; et, quand elle lorgnoit, on eût dit qu'elle faisoit quelque chose de plus.

Jermyn la reçut d'abord ; mais, ne sachant bientôt qu'en faire, il trouva bon de la sacrifier à la Castelmaine. Le sacrifice ne lui déplut pas. C'étoit beaucoup pour sa gloire d'avoir enlevé Jermyn à tant de concurrentes, mais ce n'étoit rien pour le reste.

Jacob Hall, fameux danseur de corde, étoit en vogue à Londres dans ce temps-là. Sa disposition et sa force charmoient en public : on vouloit voir ce que c'étoit en particulier, car on lui trouvoit dans son habit d'exercice toute une autre conformation, et bien d'autres jambes que celle du fortuné Jermyn. Le voltigeur ne trompa point les conjectures de la Castelmaine, à ce que prétendoient celles du public, et ce que publioient maints couplets de chansons, beaucoup plus à l'honneur du danseur que de la com-

tesse; mais elle se mit bien au-dessus de tous ces petits bruits, et n'en parut que plus belle.

Pendant que la satire s'exerçoit à ses dépens, on se battoit tous les jours pour les faveurs d'une autre beauté, qui n'en étoit guère plus chiche qu'elle: c'étoit madame de Shrewsbury [1].

Le comte d'Arran, qui l'avoit servie des premiers, n'avoit pas été des derniers à la quitter. Cette beauté, moins fameuse pour ses conquêtes que pour les malheurs qu'elle a causés, mettoit son plus grand mérite à être plus sémillante que les autres. Comme personne ne pouvoit se vanter d'avoir été seul dans ses bonnes grâces, personne aussi ne pouvoit se plaindre d'en avoir été mal reçu. Jermyn trouva mauvais qu'elle ne lui eût point fait d'avances, sans considérer qu'elle n'en avoit pas le temps. Sa gloire en fut piquée; mais ce fut mal à propos qu'il s'avisa de l'enlever à ses autres amants.

Thomas Howard [2], frère du comte de Carlisle, en étoit un. Il n'y avoit point d'homme en Angleterre ni plus brave ni mieux fait. Quoique son air fût froid, et

---

[1] Anne-Marie, fille aînée de Robert Brudenel, comte de Cardigan, et femme de François Talbot, comte de Shrewsbury. On dit qu'elle coucha avec le duc de Buckingham le soir même que celui-ci venoit de tuer son mari en duel, et que, travestie en page, elle avoit tenu le cheval de son amant pendant le combat.

[2] Quatrième fils du chevalier Guillaume Howard. Il épousa Marie, duchesse de Richmond, et fille de George Villiers, duc de Buckingham. Il mourut en 1678.

que ses manières parussent douces et pacifiques, personne n'étoit ni plus fier ni plus emporté. La Shrewsbury, donnant tête baissée dans les premières agaceries de l'invincible Jermyn, Howard ne le trouva pas bon. Elle s'en mit peu en peine : cependant, comme elle vouloit le ménager, elle consentit à recevoir une collation qu'il lui avoit si souvent proposée, qu'elle n'osa plus s'en défendre : un certain jardin appelé Sring-Garden devoit être la scène de cette fête.

Dès que la partie fut liée, Jermyn en fut averti sous main. Howard avoit une compagnie dans le régiment des gardes; et un des soldats de cette compagnie jouoit assez bien de la musette. Cette musette fut de la fête; et Jermyn se trouva dans le jardin comme par hasard : enflé de ses premières prospérités, il s'étoit mis sur son air vainqueur pour achever cette dernière conquête. Dès qu'il parut dans le jardin, la Shrewsbury parut sur le balcon.

Je ne sais comme elle trouva son héros; mais Howard ne le trouva pas à son gré. Cela n'empêcha pas Jermyn de monter au premier signe qu'elle lui fit; et, ne se contentant pas de faire le petit tyran dans une fête qui n'étoit pas à son intention, après s'être emparé des lorgneries de la belle, il épuisa ses lieux communs et toute sa petite ironie à railler le repas et à tourner la musique en ridicule.

Howard n'étoit pas grand railleur; mais, comme il étoit encore moins endurant, trois fois le festin fut sur le point d'être ensanglanté; mais trois fois il

supprima son impétuosité naturelle pour faire éclater ailleurs son ressentiment sans obstacle.

Jermyn, sans faire attention à sa mauvaise humeur, poursuivit sa pointe, parla toujours à madame Shrewsbury, et ne la quitta point qu'après le repas.

Il se coucha fier de ce triomphe, et fut réveillé le lendemain par un cartel. Il prit pour second, Gilles Rawlings, homme de bonne fortune et gros joueur. Howard se servit de Dillon, adroit et brave, fort honnête homme, et par malheur intime ami de Rawlings.

Dans ce combat, la fortune ne fut point pour les favoris de l'amour. Le pauvre Rawlings y fut tué tout roide; et Jermyn, percé de trois grands coups d'épée, fut porté chez son oncle avec fort peu de signes de vie.

Pendant que le bruit de cet événement occupoit la cour, selon les divers intérêts que l'on y prenoit, le chevalier de Grammont eut avis par Jones son ami, son confident et son rival, qu'un autre s'empressoit auprès de la Middleton. C'étoit Montagu [1], peu dangereux pour sa figure, mais fort à craindre par son assiduité, par l'adresse de son esprit et par d'autres talents qui sont comptés pour quelque chose, quand il est permis de les faire valoir.

---

[1] Ralph Montagu, second fils d'Édouard, lord Montagu. Il fut ambassadeur en France en 1669, admis au conseil privé en 1672; joua un rôle dans la révolution; fut, en 1705, élevé au rang de marquis de Monthermer et de duc de Montagu. Il mourut le 7 mars 1708, âgé de 73 ans.

Il n'en falloit pas la moitié tant pour mettre en mouvement toute la vivacité du chevalier de Grammont sur la concurrence. Ses inquiétudes réveillèrent en lui ce que le désir de vengeance, le malin vouloir et l'expérience peuvent imaginer d'expédients pour troubler le repos d'un rival, et pour désespérer une maîtresse. Son premier mouvement fut de lui renvoyer ses lettres et de lui redemander son argent avant que de commencer à la tourmenter; mais, rejetant ce projet comme indigne de l'injustice qu'on lui faisoit, il étoit sur le point de travailler à la désolation de la pauvre Middleton, lorsqu'il vit par hasard mademoiselle d'Hamilton. Dès ce moment plus de ressentiment contre la Middleton; plus d'empressement pour la Warmestré, plus d'inconstance, plus de vœux flottants. Cet objet les fixa tous; et, de ses anciennes habitudes, il ne lui resta que l'inquiétude et la jalousie.

Ses premiers soins furent de plaire; mais il vit bien que, pour réussir, il falloit s'y prendre tout autrement qu'il n'avoit fait jusqu'alors.

La famille de mademoiselle d'Hamilton, assez nombreuse, occupoit une maison grande et commode près de la cour. Celle du duc d'Ormond n'en bougeoit. Ce qu'il y avoit de plus distingué dans Londres s'y trouvoit tous les jours. Le chevalier de Grammont y fut reçu selon son mérite et sa qualité. Il s'étonna d'avoir employé tant de temps ailleurs; mais, après avoir fait cette connoissance, il n'en chercha plus.

Tout le monde convenoit que mademoiselle d'Hamilton étoit digne de l'attachement le plus sincère et le plus sérieux. Rien n'étoit meilleur que sa naissance, et rien de plus charmant que sa personne.

CHAPITRE VII.

Le chevalier de Grammont devient amoureux de mademoiselle d'Hamilton. Aventures d'un bal de la reine. Voyage du valet de chambre Termes à Paris.

Le chevalier de Grammont, peu content de ses galanteries, se voyant heureux sans être aimé, devint jaloux sans être amoureux.

La Middleton, comme on a dit, alloit éprouver comme il s'y prenoit pour tourmenter, après avoir éprouvé ce qu'il savoit pour plaire.

Il fut la chercher chez la reine, où il y avoit bal. Elle y étoit; mais, par bonheur pour elle, mademoiselle d'Hamilton y étoit aussi. Le hasard avoit fait que, de toutes les belles personnes de la cour, c'étoit celle qu'il avoit le moins vue, et celle qu'on lui avoit le plus vantée. Il la vit donc pour la première fois de près, et s'aperçut qu'il n'avoit rien vu dans la cour avant ce moment. Il l'entretint; elle lui parla. Tant qu'elle dansa, ses yeux furent sur elle; et, dès ce moment, plus de ressentiment contre la Middleton. Elle étoit dans cet heureux âge où les charmes du beau sexe commencent à s'épanouir. Elle avoit la plus belle taille, la plus belle gorge, et les plus

beaux bras du monde. Elle étoit grande et gracieuse jusque dans le moindre de ses mouvements : c'étoit l'original que toutes les femmes copioient pour le goût des habits et l'air de la coiffure. Elle avoit le front ouvert, blanc et uni ; les cheveux bien plantés, et dociles pour cet arrangement naturel qui coûte tant à trouver. Une certaine fraîcheur, que les couleurs empruntées ne sauroient imiter, formoit son teint. Ses yeux n'étoient pas grands ; mais ils étoient vifs, et ses regards signifioient tout ce qu'elle vouloit. Sa bouche étoit pleine d'agréments, et le tour de son visage parfait. Un petit nez délicat et retroussé n'étoit pas le moindre ornement d'un visage tout aimable. Enfin, à son air, à son port, à toutes les grâces répandues sur sa personne entière, le chevalier de Grammont ne douta point qu'il n'y eût de quoi former des préjugés avantageux sur tout le reste. Son esprit étoit à peu près comme sa figure. Ce n'étoit point par ces vivacités importunes, dont les saillies ne font qu'étourdir, qu'elle cherchoit à briller dans la conversation. Elle évitoit encore plus cette lenteur affectée dans le discours, dont la pesanteur assoupit ; mais, sans se presser de parler, elle disoit ce qu'il falloit, et pas davantage. Elle avoit tout le discernement imaginable pour le solide et le faux brillant ; et, sans se parer à tout propos des lumières de son esprit, elle étoit réservée, mais très juste dans ses décisions. Ses sentiments étoient pleins de noblesse ; fiers à outrance, quand il en étoit

question. Cependant elle étoit moins prévenue sur son mérite qu'on ne l'est d'ordinaire quand on en a tant. Faite comme on vient de dire, elle ne pouvoit manquer de se faire aimer; mais, loin de le chercher, elle étoit difficile sur le mérite de ceux qui pouvoient y prétendre.

Plus le chevalier de Grammont étoit persuadé de ces vérités, plus il s'efforçoit de plaire et de persuader à son tour. Son esprit amusant, sa conversation vive, légère et toute nouvelle, le faisoient écouter; mais il étoit embarrassé de ce que les présents, qui faisoient si promptement leur chemin dans son ancienne méthode, n'étoient plus de saison dans celle dont il falloit désormais se servir.

Il avoit un vieux valet de chambre, nommé Termes, hardi voleur, et menteur encore plus effronté. Il avoit coutume de partir de Londres, toutes les semaines, pour les commissions dont on a parlé; mais, depuis la disgrâce de la Middleton, et l'aventure de la Warmestré, le seigneur Termes n'étoit plus employé que pour les habits que son maître faisoit venir de Paris, et ne s'acquittoit pas toujours fidèlement de cette commission, comme on va voir.

La reine avoit de l'esprit, et mettoit tous ses soins à plaire au roi par les complaisances qui coûtoient le moins à sa tendresse. Elle étoit attentive aux plaisirs et aux amusements qu'elle pouvoit fournir, surtout lorsqu'elle devoit en être.

Elle avoit imaginé pour cet effet une mascarade

galante, où ceux qu'elle nomma pour danser devoient représenter différentes nations. Elle donna du temps pour s'y préparer; et durant ce temps on peut croire que les tailleurs, les couturières et les brodeurs ne furent pas sans occupation. Les beautés qui devoient en être n'étoient guère plus tranquilles; cependant mademoiselle d'Hamilton eut assez de loisir pour faire deux ou trois petites pièces, dans une conjoncture si favorable pour le ridicule qu'on pouvoit donner aux impertinentes de la cour. Il y en avoit deux qui l'étoient par excellence. L'une étoit madame de Muskerry [1], femme de son cousin germain; et l'autre étoit une fille d'honneur de la duchesse, qu'on appeloit Blague.

La première, que son mari n'avoit pas assurément épousée pour ses beaux yeux, étoit faite comme la plupart des riches héritières, pour qui l'équitable nature semble avare de ses richesses à mesure qu'elles sont comblées de celles de la fortune. Elle avoit la taille d'une femme grosse, sans l'être; mais elle boi-

---

[1] Marguerite, fille unique d'Ulick, cinquième comte de Clanrickard, fut mariée trois fois : 1°. à Charles, vicomte de Muskerry, tué dans le grand combat naval contre les Hollandois, le 3 juin 1665; 2°. en 1676, à Robert Villiers, vicomte de Purbeck, qui mourut en 1685; 3°. à Robert Fielding, Esq. Ayant dissipé sa fortune par son extravagante conduite, elle vendit une grande partie de ses terres, et mourut en août 1698. Hor. Walpole et ceux qui l'ont copié la nomment, par méprise, Élisabeth, fille du comte de Kildare.

toit avec plus de raison : car, de deux jambes infiniment courtes, elle en avoit une qui l'étoit beaucoup plus que l'autre. Un visage assortissant mettoit la dernière main au désagrément de sa figure.

Mademoiselle Blague [1] étoit une autre espèce de ridicule. Sa taille n'étoit ni bien ni mal. Son visage étoit de la dernière fadeur, et son teint se fourroit partout avec deux petits yeux reculés, garnis de paupières blondes, longues comme le doigt. Avec ces attraits elle se mettoit en embuscade pour surprendre les cœurs; mais elle s'y seroit tenue en vain sans l'arrivée du marquis Brisacier. Le ciel sembloit les avoir faits l'un pour l'autre. Il avoit tout ce qu'il faut dans l'extérieur et dans les manières pour éblouir une créature de son caractère. Il parloit éternellement sans rien dire, et renchérissoit dans ses habits sur les modes les plus outrées. La Blague crut que tout ce fracas s'adressoit à elle; et le seigneur Brisacier crut que ces longues paupières de la Blague n'avoient jamais couché que lui en joue. On s'aperçut du bien qu'ils se vouloient; cependant ils n'en étoient qu'aux muets interprètes, quand mademoi-

---

[1] Henriette-Marie, fille du colonel Blague, de la province de Suffolk, épousa le chevalier Thomas Yarborough, de Snaith en Yorkshire. Elle étoit sœur de la femme de Sydney, comte de Godolphin. Elle joua à la cour, en 1675, le rôle de Diane dans la Calisto de Crown, et étoit alors appelée ancienne fille d'honneur de la reine. (Voyez les poëmes de Dryden, T. II, p. 44, aux notes.)

selle d'Hamilton s'avisa de se mêler de leurs affaires.

Elle voulut faire les choses dans l'ordre, et commença par sa cousine de Muskerry, à cause de sa qualité. Les deux entêtements de cette dernière étoient la danse et la parure. La magnificence des habits n'étoit pas soutenable avec sa figure; mais, quoique la danse fût encore plus insoutenable, elle ne manquoit pas un bal de la cour, et la reine avoit assez de complaisance pour le public pour ne jamais manquer de la faire danser : mais il n'y eut pas moyen de la mettre d'une fête aussi sérieuse et aussi magnifique que cette mascarade. La Muskerry séchoit d'impatience pour les ordres qu'elle attendoit.

Ce fut sur cette inquiétude, dont mademoiselle d'Hamilton fut avertie, qu'elle forma le dessein de se donner une petite fête aux dépens de cette folle. La reine envoyoit des billets à celles qu'elle nommoit, dans lesquels la manière dont elles devoient se mettre étoit marquée. Mademoiselle d'Hamilton fit écrire un billet tout semblable pour madame de Muskerry, en Babylonienne.

Elle assembla son conseil pour aviser aux moyens de le faire tenir. Ce conseil étoit composé d'un de ses frères et d'une sœur, qui se divertissoient volontiers aux dépens de ceux qui le méritoient. Après avoir consulté quelque temps, on vint à bout de faire tenir ce billet en main propre. Mylord Muskerry ne faisoit que de sortir d'avec elle quand elle le reçut. Il étoit fort honnête homme, assez sérieux,

fort sévère, et mortel ennemi du ridicule. La laideur de sa femme ne lui étoit pas tant à charge que celui qu'elle se donnoit dans toutes les occasions qui s'en présentoient. Il se crut en sûreté dans celle dont il étoit question, ne croyant pas que la reine voulût gâter sa mascarade en la nommant : cependant, comme il connoissoit la fureur dont sa femme se donnoit en spectacle par sa danse et par sa parure, il venoit de l'exhorter bien sérieusement à se contenter d'être spectatrice de cette fête, quand même la reine auroit la cruauté de l'en mettre. Il prit ensuite la liberté de lui faire voir le peu de rapport qu'il y avoit entre sa figure et celle des personnes auxquelles la danse et l'éclat sont permis. Son sermon finit enfin par une défense expresse de briguer dans cette fête une place qu'on ne songeroit pas à lui donner.

Mais, loin de prendre cet avis en bonne part, elle se mit en tête que lui seul avoit détourné la reine de lui faire un honneur qu'elle souhaitoit ardemment ; et, sitôt qu'il fut sorti, son dessein fut de s'aller jeter aux pieds de sa majesté pour en demander justice. Ce fut justement dans ces dispositions qu'elle reçut le billet. Elle le baisa trois fois ; et, sans égard aux défenses de son mari, elle monta promptement en carrosse pour s'informer, chez tous les marchands qui trafiquoient au Levant, de quelle manière les dames de qualité s'habilloient à Babylone.

Le panneau qu'on tendoit à mademoiselle Blague étoit d'une autre espèce. Elle étoit d'une confiance sur ses appas, et d'une crédulité sur leurs effets, à donner dans tout ce qu'on vouloit.

Brisacier, qu'elle en croyoit dûment atteint, avoit l'esprit orné de lieux communs et de chansonnettes. Il chantoit faux avec méthode, et mettoit sans cesse en avant l'un et l'autre de ces talents heureux. Le duc de Buckingham le gâtoit, autant qu'il pouvoit, par les louanges qu'il donnoit à sa voix et à son esprit.

La Blague, qui n'entendoit presque point le françois, se régla sur cette autorité pour admirer l'un et l'autre. On s'aperçut que toutes les paroles qu'il lui chantoit ne faisoient mention que de blondes, et que, prenant toujours la chose pour elle, ses paupières s'en humilioient par reconnoissance et par pudeur. Ce fut sur ces observations qu'on résolut de mettre en jeu la Blague dès qu'il en seroit temps.

Pendant que ces petits projets se formoient, le roi, qui ne cherchoit qu'à faire plaisir au chevalier de Grammont, lui demanda s'il vouloit être de la mascarade, à la charge de mener mademoiselle d'Hamilton. Il ne se piquoit pas d'être assez danseur pour une occasion comme celle-là : cependant il n'avoit garde de refuser cette proposition. Sire, dit-il, de toutes les bontés qu'il vous a plu me témoigner depuis que je suis ici, cette dernière m'est la plus sensible ; et, pour vous en marquer ma reconnoissance,

je vous promets de bons offices auprès de la petite Stewart. Il le disoit, parce qu'on venoit de lui donner un appartement séparé du reste des filles de la reine, et que les respects des courtisans commençoient à se tourner vers elle. Le roi reçut agréablement la plaisanterie : et, l'ayant remercié d'une offre si nécessaire : M. le chevalier, lui dit-il, de quelle manière vous mettrez-vous pour le bal ? Je vous laisse le choix des nations.... Si cela est, reprit le chevalier de Grammont, je m'habillerai à la françoise pour me déguiser ; car l'on me fait déjà l'honneur de me prendre pour un Anglois dans votre ville de Londres. J'aurois sans cela quelque envie de me mettre à la romaine, mais, de peur de me faire des affaires avec le prince Robert [1], qui prend si chaudement les intérêts d'Alexandre contre mylord Thanet [2], qui se déclare pour César, je n'ose plus m'habiller en héros. Du reste, quoique j'aie la danse cavalière, avec de l'oreille et de l'esprit j'espère me tirer d'affaire : de plus, mademoiselle d'Hamilton mettra bien ordre

---

[1] Petit-fils de Jacques I, et plus connu sous le nom de prince Rupert. Il naquit le 19 décembre 1619, et mourut à Londres le 22 novembre 1682. Il passe pour avoir inventé l'art de graver à la manière noire.

[2] Selon Hor. Walpole, Nicolas Tufton, troisième comte de Thanet, qui mourut le 24 novembre 1679 ; et, selon les éditeurs de 1792, Jean, son père, second comte de Thanet, mort le 6 mai 1664. Ils furent tous deux victimes de leur attachement au roi.

qu'on n'aura pas trop d'attention pour moi. Quant à mon habillement, je ferai partir Termes demain matin; et, si je ne vous fais voir à son retour l'habit le plus galant que vous ayez encore vu, tenez-moi pour la nation la plus déshonorée de votre mascarade.

Termes partit avec des instructions réitérées sur le sujet de son voyage; et, son maître redoublant d'impatience dans une conjoncture comme celle-là, le courrier ne pouvoit pas encore être débarqué, qu'il commençoit à compter les moments dans l'attente de son retour. Il s'en occupa jusqu'à la veille du bal. Ce fut ce jour-là que mademoiselle d'Hamilton et sa petite société prirent pour l'exécution de leur dessein.

Les gants de Martial étoient fort à la mode dans ce temps-là : elle en avoit quelques paires par hasard : elle en envoya une à mademoiselle Blague, accompagnée de quatre aunes de ruban du jaune le plus pâle qui se put trouver, et elle y joignit ce billet :

« Vous étiez l'autre jour plus charmante que toutes « les blondes de l'univers. Je vous vis hier encore plus « blonde que vous ne l'étiez ce jour-là. Si vous conti- « nuez, que deviendra mon cœur? Mais il y a long- « temps qu'il est la proie de vos yeux marcassins. « Serez-vous demain de la mascarade? Mais peut-il « y avoir des charmes dans une fête où vous ne se- « riez pas? N'importe, je vous reconnoîtrai dans « quelque déguisement que vous soyez. Mais je serai « mieux éclairci de mon sort par le présent que je

« vous envoie. Vous porterez dés nœuds de ce ruban » à vos cheveux, et ces gants baiseront les plus » belles mains du monde. »

Ce billet avec le présent furent rendus à la Blague avec le même succès qu'on avoit fait tenir celui de Babylonienne à madame de Muskerry. On venoit d'en rendre compte à mademoiselle d'Hamilton, quand cette madame de Muskerry lui vint rendre visite : elle paroissoit fort affairée. L'heure commençoit à la gagner, quand sa cousine la pria de passer dans son cabinet. Dès qu'elles y furent : Je vous demande le secret, dit la Muskerry, pour celui que je vais vous dire. N'admirez-vous point comme les hommes sont faits ? Ne vous y fiez pas trop, ma chère cousine. Mylord Muskerry, qui devant notre mariage auroit passé les jours et les nuits à me voir danser, s'avise à présent de me le défendre, et dit que cela ne me convient pas. Ce n'est pas tout ; il m'en a si souvent rebattu les oreilles au sujet de la mascarade, que je suis obligée de lui cacher l'honneur que la reine m'a fait de me nommer. Cependant je suis étonnée qu'on ne me fasse pas savoir qui doit me mener. Mais, si vous saviez la peine qu'on a de trouver dans cette maudite ville de quoi se mettre en Babylonienne, vous auriez pitié de ce que j'ai souffert depuis le temps qu'on m'a nommée ; outre que ce qu'il m'en coûte passe toute imagination.

Ce fut en cet endroit que l'envie de rire, qui n'avoit fait qu'augmenter à mesure que mademoiselle

d'Hamilton l'avoit supprimée, la vainquit enfin par un éclat immodéré. La Muskerry lui en sut bon gré, ne doutant point que ce ne fût de la bizarrerie de son époux. Mademoiselle d'Hamilton lui dit que tous les maris étoient à peu près de même ; qu'il ne falloit pas s'embarrasser de leurs fantaisies ; qu'elle ne savoit pas qui devoit la mener dans la mascarade ; mais que, puisqu'elle étoit nommée, celui qui l'étoit avec elle ne lui manqueroit pas ; qu'elle ne comprenoit pourtant pas qu'il ne se fût pas encore déclaré, à moins qu'il n'eût aussi une épouse fantasque qui lui eût interdit la danse.

Cette conversation finie, la Muskerry sortit avec empressement pour tâcher de savoir quelques nouvelles de son danseur. Ceux qui trempoient dans le complot rioient à gorge déployée de la visite avec mademoiselle d'Hamilton, quand mylord Muskerry leur en fit une à son tour ; et, tirant mademoiselle d'Hamilton à l'écart : Ne sauriez-vous point, dit-il, s'il y a quelque bal dans la ville demain ? — Non, dit-elle. Pourquoi ? — Parce que je viens d'apprendre que ma femme fait de grands préparatifs d'habits. Je sais bien qu'elle n'est pas de la mascarade ; j'y ai mis bon ordre : mais, comme elle a le diable au corps pour la danse, je meurs de peur qu'elle ne se donne quelque nouveau ridicule malgré toutes mes précautions. Encore si c'étoit parmi la bourgeoisie, dans quelque lieu retiré, je n'en serois pas en peine.

On le rassura le mieux qu'on put ; et, l'ayant con-

gédié sous prétexte de mille choses qu'on avoit à faire pour le jour suivant, mademoiselle d'Hamilton se crut en liberté pour le reste de la journée, lorsqu'elle vit arriver une certaine mademoiselle Price [1], fille d'honneur de madame la duchesse : c'étoit justement ce qu'elle cherchoit. Il y avoit quelque temps que cette fille et la Blague se harpilloient au sujet de Dongan [2], que la Price avoit enlevé à cette dernière. La haine subsistoit encore entre ces deux divinités.

Quoique les filles d'honneur ne fussent point nommées pour la mascarade, elles y devoient assister, et par conséquent ne rien négliger pour y briller. Mademoiselle d'Hamilton avoit encore une paire de gants pareille à celle qu'elle avoit envoyée à la Blague ; elle en fit présent à sa rivale, avec quelques nœuds du même ruban, qui sembloit fait exprès pour elle, brune comme elle étoit. La Price lui en fit mille remercîments, et lui promit de s'en faire honneur au bal. Vous me ferez plaisir, dit mademoiselle d'Hamilton ; mais, si vous dites qu'une bagatelle comme cela vient de moi, je ne vous le pardonnerai jamais. Au reste, lui dit-elle, n'allez pas ôter le mar-

[1] Ici la mémoire manque à notre auteur. Mademoiselle Price étoit dame d'honneur de la reine. Granger, dans ses Lettres, dit : « Il y avoit une demoiselle Price, belle femme, fille du chevalier Thomas Warcup, qui avoit la vanité de croire que Charles II « épouseroit sa fille, quoiqu'il fût alors marié. »

[2] Les anciens comtes de Limerick étoient de cette maison.

quis de Brisacier à cette pauvre Blague, comme vous avez fait Dongan. Je sais bien qu'il ne tient qu'à vous. Vous avez de l'esprit ; vous parlez françois ; et, pour peu qu'il vous eût entretenue, l'autre n'auroit que faire d'y prétendre.

Il n'en fallut pas davantage. La Blague n'étoit que ridicule et coquette. Mademoiselle Price étoit ridicule et coquette, et quelque chose de plus.

Le jour du bal venu, la cour, plus brillante que jamais, étala toute sa magnificence dans cette mascarade. Ceux qui la devoient composer étoient assemblés, à la réserve du chevalier de Grammont. On s'étonna qu'il arrivât des derniers dans cette occasion, lui dont l'empressement étoit si remarquable dans les plus frivoles ; mais on s'étonna bien plus de le voir enfin paroître en habit de ville, qui avoit déjà paru. La chose étoit monstrueuse pour la conjoncture, et nouvelle pour lui. Vainement portoit-il le plus beau point, la perruque la plus vaste et la mieux poudrée qu'on pût voir ; son habit, d'ailleurs magnifique, ne convenoit point à la fête.

Le roi s'en aperçut d'abord: Chevalier de Grammont, lui dit-il, Termes n'est donc point arrivé?.... Pardonnez-moi, sire, dit-il, Dieu merci.... Comment, Dieu merci? dit le roi : lui seroit-il arrivé quelque chose par les chemins? Sire, dit le chevalier de Grammont, voici l'histoire de mon habit et de M. Termes, mon courrier. A ces mots, le bal tout prêt à commencer fut suspendu. Tous ceux qui devoient danser

faisoient un cercle autour du chevalier de Grammont; il poursuivit ainsi son récit:

Il y a deux jours que ce coquin devroit être ici, suivant mes ordres et ses serments. On peut juger de mon impatience tout aujourd'hui, voyant qu'il n'arrivoit pas. Enfin, après l'avoir bien maudit, il n'y a qu'une heure qu'il est arrivé, crotté depuis la tête jusqu'aux pieds, botté jusqu'à la ceinture, fait enfin comme un excommunié. Hé bien! monsieur le faquin, lui dis-je, voilà de vos façons de faire! vous vous faites attendre jusqu'à l'extrémité; encore est-ce un miracle que vous soyez arrivé. Oui, mor...... dit-il, c'est un miracle. Vous êtes toujours à gronder. Je vous ai fait faire le plus bel habit du monde, que monsieur le duc de Guise lui-même a pris la peine de commander. Donne-le donc, bourreau, lui dis-je. Monsieur, dit-il, si je n'ai mis douze brodeurs après, qui n'ont fait que travailler jour et nuit, tenez-moi pour un infâme. Je ne les ai pas quittés d'un moment. — Et où est-il, traître, qui ne fais que raisonner dans le temps que je devrois être habillé? — Je l'avois, dit-il, empaqueté, serré, ployé, que toute la pluie du monde n'en eût point approché. Me voilà à courir jour et nuit, connoissant votre impatience, et qu'il ne faut pas lanterner avec vous...... Mais où est-il, m'écriai-je, cet habit si bien empaqueté? Péri, monsieur, me dit-il, en joignant les mains. Comment, péri! lui dis-je en sursaut. — Oui, péri, perdu, abîmé: que vous dirai-je de plus? —

Quoi, le paquebot a fait naufrage? lui dis-je. — Oh! vraiment, c'est bien pis, comme vous allez voir, me répondit-il. J'étois à une demi-lieue de Calais hier au matin, et je voulus prendre le long de la mer pour faire plus de diligence; mais, ma foi, l'on dit bien vrai qu'il n'est rien tel que le grand chemin; car je donnai tout au travers d'un sable mouvant, où j'enfonçai jusqu'au menton. Un sable mouvant auprès de de Calais! lui dis-je. Oui, monsieur, me dit-il, et si bien sable mouvant, que je me donne au diable si on me voyoit autre chose que le haut de la tête quand on m'en a tiré. Pour mon cheval, il a fallu plus de quinze hommes pour l'en sortir; mais, pour mon porte-manteau, où malheureusement j'avois mis votre habit, jamais on ne l'a pu trouver; il faut qu'il soit pour le moins une lieue sous terre.

Voilà, sire, poursuivit le chevalier de Grammont, l'aventure et le récit que m'en a fait cet honnête homme. Je l'aurois infailliblement tué, si je n'avois eu peur de faire attendre mademoiselle d'Hamilton, et si je n'avois été pressé de vous donner avis du sable mouvant, afin que vos courriers prennent soin de l'éviter.

Le roi se tenoit les côtés de rire, quand le chevalier de Grammont, reprenant la parole: A propos, sire, dit-il, j'oubliois de vous dire que, pour augmenter ma mauvaise humeur, je me suis vu arrêter, comme je sortois de ma chaise, par un diable de fantôme en masque, qui me vouloit à toute force

persuader que la reine m'avoit ordonné de danser avec elle ; et, comme je m'en suis défendu le moins brutalement qu'il m'a été possible, elle m'a chargé de m'informer ici qui doit la mener, et m'a prié de l'envoyer prendre incessamment. Ainsi votre majesté ne feroit point mal de donner ses ordres pour cela; car elle s'est mise en embuscade dans un carrosse pour saisir tous les passants à la porte de White-Hall. Au reste je vous puis dire que c'est une chose à voir que son habillement. Il faut qu'elle ait plus de soixante aunes de gaze et de toile d'argent autour d'elle, sans compter une espèce de pyramide sur la tête, garnie de cent mille brimborions.

Ce dernier récit étonna toute l'assemblée, à la réserve de ceux qui avoient part à l'aventure. La reine assura que tout ce qu'elle avoit nommé pour le bal étoit présent; et le roi, après quelques moments de réflexion: Je parie, dit-il, que c'est la duchesse de Newcastle [1]. Et moi, dit mylord Muskerry, s'approchant de mademoiselle d'Hamilton, je parie que

[1] Marguerite Lucas, duchesse de Newcastle, la plus jeune des filles du chevalier Charles Lucas, fut une des dames d'honneur de la reine, épouse de Charles Ier. Elle est auteur de dix-neuf pièces de théâtre et de plusieurs vol. in-fol., dont quelques-uns ont été traduits en latin. L'une de ces pièces de théâtre, intitulée *the Presence*, a vingt et une scènes surnuméraires. On conserve trois vol. in-fol. de ses poëmes encore manuscrits. Cette pédante visionnaire, comme la qualifie Walpole, mourut en 1673. On voit à Welbeck son portrait en grand, et en habit de théâtre, qu'elle portoit, dit-on, communément.

c'est une autre folle; car je me trompe fort si ce n'est pas ma femme.

Le roi voulut qu'on allât s'informer qui c'étoit, et qu'on la fît venir. Mylord Muskerry s'offrit à cette commission, par le pressentiment qu'on vient de dire, et ne fit pas mal. Mademoiselle d'Hamilton ne fut pas fâchée que ce fût lui, sachant bien qu'il ne se trompoit pas dans sa conjecture. La plaisanterie auroit été beaucoup plus loin qu'elle n'avoit prétendu, si la princesse de Babylone eût paru dans ses atours.

Le bal ne fut pas trop bien exécuté, s'il faut parler ainsi, tant qu'on ne dansa que des danses sérieuses. Cependant il y avoit dans cette assemblée d'aussi bons danseurs et d'aussi belles danseuses qu'il y en eût au monde; mais, comme le nombre n'en étoit pas grand, on quitta les danses françoises pour se mettre aux contre-danses. Quand ceux qui étoient de la mascarade en eurent dansé quelques-unes, le roi trouva bon de mettre en jour les troupes auxiliaires tandis qu'on se reposeroit. Les filles de la reine et celles de la duchesse furent menées par ceux qui étoient de la mascarade.

Ce fut alors qu'on eut le temps de prêter quelque attention à la Blague, et l'on trouva que le billet qu'on lui avoit fait rendre de la part de Brisacier faisoit son effet. Elle étoit arrivée plus jaune qu'un coing. Ses cheveux blonds étoient farcis de ce ruban couleur de citron qu'elle y avoit mis par complai-

sance ; et, pour éclaircir Brisacier de son sort, elle portoit souvent à sa tête ses mains victorieuses, garnies des gants dont il étoit question. Mais, si l'on fut surpris d'une coiffure qui la rendoit plus blafarde que jamais, elle fut bien autrement surprise de voir la Price partager avec elle de point en point le présent de Brisacier. La surprise se changea bientôt en jalousie ; car sa rivale n'avoit pas manqué de l'accrocher de conversation sur ce qu'on lui avoit insinué la veille ; et Brisacier n'avoit pas manqué de donner tête baissée dans ces premières agaceries, sans faire la moindre attention à la blonde Blague, ni aux signes qu'elle se tuoit de faire pour l'instruire de son heureuse destinée.

La Price étoit ronde et ragote, et par conséquent ne dansoit point. Le duc de Buckingham, qui mettoit le marquis de Brisacier sur les rangs le plus souvent qu'il pouvoit, vint le prier de la part du roi de mener la Blague, sans savoir ce qui se passoit alors dans le cœur de cette nymphe. Brisacier s'en défendit, sur le mépris qu'il avoit pour les contredanses. La Blague crut que c'étoit elle qu'on méprisoit ; et, voyant qu'il s'étoit remis en conversation avec sa mortelle ennemie, elle se mit à danser sans savoir ce qu'elle faisoit. Quoique son indignation et sa jalousie fussent assez marquées pour en divertir la cour, il n'y eut que mademoiselle d'Hamilton et ses complices qui en eurent le plaisir entier. Leur satisfaction fut complète ; car bientôt arriva mylord

Muskerry, encore tout interdit de la vision dont le chevalier de Grammont avoit fait le portrait. Il apprit à mademoiselle d'Hamilton que c'étoit la Muskerry en propre personne, mille fois plus extravagante qu'elle ne l'avoit jamais été; qu'il avoit eu toutes les peines du monde à la remettre chez elle avec une sentinelle à la porte de sa chambre. Le lecteur trouvera peut-être qu'on s'est trop arrêté sur ces incidents frivoles; peut-être aura-t-il raison : passons à d'autres.

Tout rioit au chevalier de Grammont dans la nouvelle tendresse qui l'occupoit. Il n'étoit pas sans rivaux; mais ce qu'il y avoit de plus extraordinaire, c'est qu'il étoit sans inquiétude. Il connoissoit leur esprit et celui de mademoiselle d'Hamilton.

De ses amants, le plus considérable et le moins déclaré étoit M. le duc d'York; mais il avoit beau s'en cacher, la cour étoit trop faite à ses manières pour douter de son goût pour elle. Il ne jugea pas à propos de déclarer des sentiments qu'il ne convenoit pas à mademoiselle d'Hamilton d'apprendre; mais il lui parloit tant qu'il pouvoit, et la lorgnoit d'une grande assiduité. Comme la chasse étoit son plaisir favori, cet exercice l'occupoit une partie du jour. Il en revenoit d'ordinaire assez fatigué; mais la présence de mademoiselle d'Hamilton le réveilloit, quand elle se trouvoit chez la reine ou chez la duchesse. C'étoit là que, n'osant lui parler de ce qu'il avoit sur le cœur, il l'entretenoit de ce qu'il avoit

dans la tête ; il lui contoit des merveilles de la prudence des renards, de la prouesse des chevaux, lui faisoit un détail de bras cassés, de jambes démises, d'épaules disloquées, et d'autres aventures curieuses et divertissantes ; après quoi ses yeux lui disoient le reste, jusqu'à ce que le sommeil interrompît leur conversation : car ces tendres truchements ne laissoient pas de se fermer quelquefois au fort de leur lorgnerie.

La duchesse ne fut point alarmée d'une passion que sa rivale ne regardoit rien moins que sérieusement, et dont elle prenoit la peine de se divertir avec tout le respect du monde. Au contraire, comme elle avoit du goût et de l'estime pour elle, jamais elle ne la traita plus gracieusement.

Les deux Russell, oncle et neveu, étoient deux autres rivaux du chevalier de Grammont. L'oncle [1] avoit bien soixante ans. Son courage et sa fidélité l'avoient distingué dans les guerres civiles. Sa passion et ses desseins pour mademoiselle d'Hamilton parurent à la fois ; mais sa magnificence ne parut qu'à demi dans les galanteries que la tendresse inspire. Il n'y avoit pas long-temps que l'on avoit quitté le ridicule des chapeaux pointus pour tomber dans l'autre extrémité. Le vieux Russell, effrayé d'une

---

[1] Jean Russel, troisième fils de François, comte de Bedford, et colonel du premier régiment des gardes. Il mourut célibataire en novembre 1681.

chute si terrible, voulut prendre un milieu, qui le rendit remarquable. Il l'étoit encore par sa constance envers les pourpoints tailladés, qu'il a soutenus longtemps après leur suppression universelle : mais ce qui surprenoit le plus, étoit un certain mélange d'avarice et de libéralité, sans cesse en guerre l'une avec l'autre, depuis qu'il y étoit avec l'amour.

Son neveu [1] n'étoit alors que cadet de la famille; mais la succession de son oncle le regardoit; et, quoiqu'il en eût besoin pour son établissement, et qu'il eût encore plus besoin de ménager l'esprit de cet oncle pour s'en assurer, il ne put éviter sa destinée. La Middleton le traitoit avec assez de préférence; mais ses faveurs ne purent le garantir des charmes de mademoiselle d'Hamilton. Sa figure n'auroit rien eu de choquant, s'il l'eût laissée dans son naturel; mais il étoit guindé dans toutes ses allures, taciturne à donner des vapeurs; cependant un peu plus ennuyant quand il parloit.

Le chevalier de Grammont, en plein repos sur toutes les concurrences, s'engageoit de plus en plus, sans former d'autres projets, ni concevoir d'autres espérances que celle de se rendre agréable. Quoique sa passion fût hautement déclarée, personne à la cour ne la regardoit que comme ces habitudes

[1] Guillaume, fils aîné d'Édouard Russell, frère cadet de Jean Russell, dont nous venons de parler. Il étoit porte-enseigne de Charles II, et mourut, sans être marié, en 1674.

de galanterie qui ne vont qu'à rendre justice au mérite.

Son philosophe [1] en jugea tout autrement, en voyant que, sans compter un redoublement infini de magnificence et de soins, il avoit regret aux heures qu'il donnoit au jeu; qu'il ne cherchoit plus ces longues et agréables conversations qu'ils avoient d'ordinaire ensemble; et que ce nouvel empressement l'enlevoit partout à lui-même.

Monsieur le chevalier, lui dit-il, il me semble que vous laissez depuis quelque temps les beautés de la ville et leurs amants bien en repos. La Middleton fait impunément de nouvelles conquêtes, et de vos présents vous souffrez qu'elle vous crève les yeux sans la moindre avanie. La pauvre Warmestré vient d'accoucher tranquillement au milieu de la cour sans que vous en ayez soufflé. Je l'avois bien prévu, M. le chevalier, vous avez fait connoissance avec mademoiselle d'Hamilton : et, chose qui ne vous étoit jamais arrivée, vous voilà véritablement amoureux. Mais voyons un peu ce qui peut vous en arriver. Je ne pense pas, en premier lieu, que vous espériez de la mettre à mal. Elle est telle, et par sa naissance et par son mérite, que, si vous étiez en possession des titres et des biens de votre maison, vous seriez excusable de vous présenter sur un pied sérieux, quelque ridicule qu'il y ait dans le mariage en géné-

[1] Saint-Évremond.

ral ; car, si vous ne voulez que de l'esprit, de la sagesse, et les trésors de la beauté, vous ne sauriez mieux vous adresser. Mais, pour vous, qui n'avez que médiocrement de ceux de la fortune, vous ne sauriez vous adresser plus mal ; car votre frère de Toulongeon, de l'humeur dont je le connois, n'aura pas la complaisance de se laisser mourir pour favoriser vos prétentions.

Mais posons le cas que vous ayez tout le bien qu'il faudroit pour l'un et pour l'autre, et c'est beaucoup dire ; connoissez-vous la délicatesse, pour ne pas dire la bizarrerie de cette princesse sur un pareil engagement ? Savez-vous qu'il n'a tenu qu'à elle d'avoir les meilleurs partis d'Angleterre ? Le duc de Richmond l'a recherchée des premiers ; mais, quoiqu'il fût amoureux, il étoit intéressé. Cependant le roi, voyant qu'il ne tenoit qu'au bien, prit sur lui cet article, en considération du duc d'Ormond, du mérite et de la naissance de mademoiselle d'Hamilton, et des services de monsieur son père : mais mademoiselle d'Hamilton, choquée qu'un homme qui faisoit l'amoureux eût marchandé, faisant d'ailleurs réflexion sur son caractère dans le monde, n'a pas jugé qu'il fût assez important d'être duchesse de Richmond au hasard de ce qu'il y auroit à craindre d'un homme brutal et débauché.

Votre petit Jermyn, malgré tout le bien de son oncle et l'éclat de sa propre réputation, n'y a-t-il pas échoué ? A-t-elle jamais voulu seulement regar-

der Henri Howard [1], qui est à la veille d'être le premier duc d'Angleterre, et qui possède actuellement tout le bien de la maison de Norfolk? Je tombe d'accord que c'est un bœuf; mais quelle autre dans toute l'Angleterre ne passeroit pas par-dessus la pesanteur de son esprit et le peu d'agrément de sa figure pour être, avec trois cent mille livres de rente, la première duchesse du royaume?

Pour achever en peu de mots : mylord Falmouth m'a dit lui-même qu'il l'avoit toujours regardée comme la seule chose qui manquoit à son bonheur; mais qu'au milieu de tout l'éclat de sa fortune il n'avoit osé lui déclarer ses sentiments; qu'il se sentoit assez de foiblesse ou trop de fierté pour se contenter de l'obtenir du seul consentement de ses parents; et, quoique les premiers refus des belles ne fussent comptés pour rien, il savoit de quel air elle recevoit ceux dont la personne ne lui étoit point agréable.

Après cela, monsieur le chevalier, voyez de quelle manière vous prétendez vous y prendre; car vous êtes amoureux. Vous l'allez être de plus en plus : et

---

[1] Frère de Thomas, comte d'Arundel, qui, par un acte spécial du parlement, recouvra les honneurs de sa famille, dont son aïeul avoit été dépouillé pour crime de lèse-majesté, sous le règne de la reine Élisabeth. A la mort de son frère, en 1677, il devint duc de Norfolk, et mourut le 11 janvier 1683, âgé de 55 ans.

plus vous le serez, moins serez-vous capable des réflexions que vous pourriez faire à présent.

Mon pauvre philosophe, répondit le chevalier de Grammont, tu sais bien le latin, tu fais des vers, tu sais la marche et tu connois la nature des étoiles du ciel; mais pour les astres de la terre, tu n'y connois rien. Tu ne m'as rien appris de mademoiselle d'Hamilton que le roi ne m'ait dit il n'y a pas trois jours. Tant mieux qu'elle ait refusé les ostrogoths dont tu viens de parler. Si elle en avoit voulu, je n'en voudrois pas, quoique je l'aime à la folie. Ecoute bien ce que je vais te dire. Je me suis mis dans la tête de l'épouser; et je veux que mon pédagogue Saint-Evremond lui-même soit le premier à m'en savoir gré. Quant à l'établissement, je ferai ma paix avec le roi; je lui demanderai qu'elle soit dame du palais. Il me l'accordera. Toulongeon [1] crèvera sans que je l'aide ou que je l'en empêche; et mademoiselle d'Hamilton aura Sémeat [2] avec le chevalier de Grammont, pour la dédommager des Norfolk et des Richmond. Eh bien! as-tu quelque chose à dire contre ce projet? car je parie cent louis qu'il en ira comme je dis.

C'étoit dans ce temps-là que la faveur de made-

---

[1] Il mourut en 1679; et, selon Saint-Évremond, rendit le comte de Grammont, son frère, un des plus riches seigneurs de la cour.

[2] Maison de campagne appartenant à la famille des Grammont.

moiselle Stewart étoit si déclarée, qu'on voyoit bien qu'il ne lui manquoit que de l'art dans sa conduite pour être aussi maîtresse de l'esprit du roi qu'elle l'étoit de son cœur. L'occasion étoit belle pour ceux qui avoient de l'expérience et de l'ambition. Le duc de Buckingham [1] se mit en tête de la gouverner pour se mettre bien dans l'esprit du roi. Dieu sait quel gouverneur, et quelle tête pour en conduire une autre! Cependant c'étoit l'homme du monde le plus capable de s'insinuer dans un esprit comme celui de mademoiselle Stewart : elle avoit un caractère d'enfance dans l'humeur qui la faisoit rire de tout; et

---

[1] George Villiers, second duc de Buckingham, naquit le 30 janvier 1627. Hor. Walpole fait les remarques suivantes : « Lorsqu'on voit cet homme extraordinaire, avec la beauté et le génie d'Alcibiade, charmer et le presbytérien Fairfax, et le dissolu Charles; ridiculiser ce roi spirituel, et son grave chancelier; tramer la ruine de sa patrie avec une cabale de ministres pervers; défendre sa cause à la tête de mauvais patriotes, l'on regrette que de telles qualités aient été dénuées de toute vertu : mais quand je vois Alcibiade devenir chimiste et avare visionnaire; quand je vois que son ambition n'est que caprice, et que ses plus exécrables desseins n'ont qu'un but frivole, alors le mépris interdit toute réflexion sur son compte. » Le portrait de ce duc a été fait par quatre habiles maîtres : Burnet l'a gravé avec son lourd burin; le comte Hamilton l'a touché avec cette légère délicatesse qui finit et perfectionne, lors même qu'elle ne semble qu'ébaucher; Dryden l'a représenté au naturel, et Pope a complété son portrait historique. *Royal Authors*, Vol. II, pag. 78. Il mourut le 16 avril 1688, chez un fermier, dans la province d'York, âgé de 61 ans.

son goût pour les amusements frivoles, quoique naturel, ne sembloit permis qu'à l'âge de douze ou treize ans. Tout en étoit, hors les poupées. Le colin-maillard étoit de ses passe-temps les plus heureux. Elle faisoit des châteaux de cartes quand on jouoit le plus gros jeu du monde chez elle; et l'on n'y voyoit que des courtisans empressés autour d'elle qui lui en fournissoient les matériaux, ou de nouveaux architectes qui tâchoient de l'imiter.

Elle ne laissoit pas de se plaire à la musique, et d'avoir quelque goût pour le chant. Le duc de Buckingham, qui faisoit les plus beaux bâtiments de cartes qu'on pût voir, chantoit agréablement: elle ne haïssoit point la médisance; il en étoit le père et la mère; il faisoit des vaudevilles, inventoit des contes de vieille, dont elle étoit folle. Mais son talent particulier étoit d'attraper le ridicule et les discours des gens, et de les contrefaire en leur présence sans qu'ils s'en aperçussent. Bref, il savoit faire toutes sortes de personnages avec tant de grâce et d'agrément, qu'il étoit difficile de se passer de lui quand il vouloit bien prendre la peine de plaire. Il s'étoit donc rendu si nécessaire aux amusements de la Stewart, qu'elle le faisoit chercher partout lorsqu'il ne suivoit pas le roi chez elle.

Il étoit parfaitement bien fait, et croyoit l'être beaucoup plus qu'il ne l'étoit. Quoiqu'il eût beaucoup d'esprit, sa vanité lui fit prendre sur son compte des gracieusetés qui n'étoient que pour ses bouffon-

neries et son badinage. Séduit enfin par la bonne opinion de son mérite, il oublia son premier projet et sa maîtresse portugaise pour se prévaloir d'un goût auquel il s'étoit mépris; mais, dès qu'il voulut prendre un personnage sérieux auprès de mademoiselle Stewart, il fut renvoyé si loin, qu'il abandonna tout à coup l'un et l'autre de ses desseins sur elle. On peut dire néanmoins que la familiarité qu'elle lui avoit procurée auprès du roi ouvrit le chemin à cette faveur où il s'est élevé dans la suite.

Mylord Arlington [1] entreprit le projet que le duc de Buckingham venoit d'abandonner, et voulut s'emparer de l'esprit de la maîtresse pour gouverner celui du maître. Il y avoit pourtant de quoi contenter un homme de plus de mérite et de plus de naissance que lui dans la fortune qu'il avoit déjà faite. Ses premières négociations avoient été pendant le traité des Pyrénées. Quoiqu'il n'y eût pas réussi pour les intérêts de son maître, il n'y avoit pas tout-à-fait perdu son temps; car il avoit parfaitement attrapé par son extérieur le sérieux et la gravité des Espagnols; et, dans les affaires, il imitoit assez bien leur

---

[1] Henri Bennet, comte d'Arlington, premier secrétaire d'État, et grand chambellan du roi Charles II, mort le 28 juillet 1685. On a dit de lui qu'il suppléoit au manque de grands talents par un emploi adroit de ceux qu'il possédoit. Accommodant dans ses principes, et d'un abord agréable, il plaisoit lors même qu'on savoit qu'il trompoit; et ses manières lui acquirent une espèce d'influence où il ne pouvoit commander le respect.

lenteur. Il avoit une cicatrice au travers du nez, que couvroit une longue mouche, ou, pour mieux dire, un petit emplâtre en losange.

Les blessures au visage y donnent d'ordinaire certain air violent et guerrier qui ne sied pas mal. C'étoit tout le contraire à son égard; et cet emplâtre remarquable s'étoit tellement accommodé à l'air mystérieux du sien, qu'il sembloit y ajouter quelque chose d'important et de capable.

Arlington, à l'abri de cette contenance composée, d'une grande avidité pour le travail, et d'une impénétrable stupidité pour le secret, s'étoit donné pour grand politique : et, n'ayant pas le loisir de l'examiner, on l'avoit cru sur sa parole, et on l'avoit fait ministre et secrétaire d'État sur sa mine.

Son ambition ne pouvant se borner à ces établissements, après s'être pourvu de plusieurs belles maximes et de quelques exemples historiques, il avoit obtenu de mademoiselle Stewart une audience pour les étaler, en lui faisant offre de ses très humbles services, et de ses avis les mieux raisonnés pour se conduire dans le poste où il avoit plu au ciel et à sa vertu de l'élever. Mais il n'en étoit qu'à l'exorde de son discours, quand elle se souvint qu'il étoit à la tête de ceux que le duc de Buckingham avoit coutume de contrefaire; et, comme sa présence et ses discours renouveloient exactement le ridicule qu'on lui avoit donné, jamais elle ne put s'empêcher de lui faire un éclat de rire au nez, d'autant plus

outré, qu'elle avoit long-temps combattu pour l'étouffer.

Le ministre en fut indigné; son orgueil étoit digne du poste qu'il occupoit, et sa délicatesse sur la gloire méritoit tous les ridicules qu'on lui donnoit. Il la quitta brusquement avec tous les beaux conseils qu'il lui avoit préparés, tenté de les porter à la Castelmaine, et de s'unir à ses intérêts; ou bien de quitter le parti de la cour pour déclamer en plein parlement contre les griefs de l'État, et faire passer un acte pour la suppression des maîtresses : mais sa prudence l'emporta sur ses ressentiments; et, ne songeant plus qu'à jouir délicieusement des biens de la fortune, il envoya chercher une femme en Hollande [1] pour mettre le comble à sa félicité.

Hamilton [2] étoit l'homme de la cour le plus capable de réussir dans le dessein où le duc de Buckingham et mylord Arlington venoient d'échouer. Il se l'étoit mis en tête; mais sa coquetterie naturelle vint à la traverse, et lui fit négliger le projet du monde le plus utile pour courir inutilement après les avances et les agaceries que la comtesse de Chesterfield s'avisa de lui faire.

C'étoit une des plus agréables femmes qu'on pût voir : elle avoit la plus jolie taille du monde, quoi-

---

[1] Isabelle, fille de Louis de Nassau, seigneur de Beverwaert, fils de Maurice, prince d'Orange et comte de Nassau.

[2] George Hamilton, frère de l'auteur.

qu'elle ne fût pas fort grande. Elle étoit blonde, et elle en avoit l'éclat et la blancheur, avec tout ce que les brunes ont de vif et de piquant. Elle avoit de grands yeux bleus, et des regards extrêmement séduisants. Ses manières étoient engageantes, son esprit amusant et vif; mais son cœur, toujours ouvert aux tendres engagements, n'étoit point scrupuleux sur la constance, ni délicat sur la sincérité. Elle étoit fille du duc d'Ormond [1]. Hamilton étoit son cousin germain. Ils se voyoient tant qu'ils vouloient sans conséquence; mais, dès qu'elle lui eut fait dire un mot par ses yeux, il ne songea plus qu'à lui plaire, sans se souvenir de sa légèreté, ni des obstacles qui s'opposoient à ses desseins. Celui de s'établir dans la confiance de mademoiselle Stewart ne lui fut plus de rien, comme on vient de dire; mais elle se trouva bientôt en état de se passer des instructions qu'on avoit prétendu lui donner pour sa conduite. Elle avoit fait tout ce qu'il falloit pour augmenter la passion du roi, sans intéresser sa vertu par les dernières complaisances; mais les empressements d'un amant passionné, qui trouve les occasions favorables, sont difficiles à combattre, plus difficiles encore à vaincre; et la sagesse de mademoiselle Stewart n'en pouvoit plus, lorsque la reine

---

[1] Et seconde femme du comte de Chesterfield. Elle survécut peu de temps aux aventures dont il s'agit ici, et mourut en juillet 1666, âgée de 25 ans.

fut attaquée d'une fièvre violente qui la mit bientôt à l'extrémité.

Ce fut alors qu'elle se sut bon gré d'une résistance qui ne lui avoit pas peu coûté. Mille espérances de grandeurs et de gloire s'emparèrent de son esprit, et les nouveaux respects qu'on lui rendit partout contribuèrent à les augmenter.

La reine fut abandonnée des médecins [1]. Le petit nombre de Portugaises qu'on n'avoit point renvoyées remplissoit la cour de cris lugubres, et le bon naturel du roi s'attendrit par l'état où lui parut une princesse qu'il n'aimoit pas à la vérité, mais qu'il estimoit beaucoup. Elle l'aimoit tendrement; et, croyant lui parler pour la dernière fois, elle lui dit que la sensibilité qu'il témoignoit pour sa mort auroit de quoi lui faire regretter la vie; mais que, n'ayant pas assez de charmes pour mériter sa tendresse, elle avoit du moins la consolation en mourant de faire place à quelque épouse qui en fût plus digne, et à laquelle le ciel accorderoit peut-être une bénédiction qu'il lui avoit refusée. A ces mots, elle lui arrosa les mains de quelques larmes, qu'il crut les dernières. Il y joignit les siennes; et, sans s'imaginer qu'elle dût le prendre au mot, il la conjura de vivre pour l'amour de lui. Jamais elle ne lui avoit désobéi; et, quelque dangereux que soient les mouvements soudains quand on est entre la mort et la

---

[1] En octobre 1663.

vie, ce transport de joie, qui lui devoit être fatal, la sauva; et cet attendrissement merveilleux du roi fit un effet dont tout le monde ne loua pas également le ciel.

Il y avoit déjà quelque temps que Jermyn étoit remis de ses blessures; cependant la Castelmaine, trouvant sa santé tout aussi déplorable que devant, se mit inutilement en tête de ramener le cœur du roi; car, malgré la tendresse de ses pleurs et la violence de ses emportements, mademoiselle Stewart le retint tout pour elle. Tantôt c'étoient des promenades où les beautés de la cour, à cheval, faisoient assaut de grâces et d'attraits, quelquefois bien, quelquefois mal, mais toujours de leur mieux. D'autres fois on voyoit sur la rivière un spectacle que la seule ville de Londres peut offrir.

La Tamise lave les bords du vaste et peu magnifique palais des rois de la Grande-Bretagne [1]. C'étoit des degrés de ce palais que la cour descendoit pour s'embarquer sur le fleuve, à la fin de ces jours d'été dont la chaleur et la poussière ne permettent pas la promenade du Park. Un nombre infini de bateaux découverts, qui portoient tous les charmes de la cour et de la ville, faisoit cortége aux berges où étoit la famille royale. Les collations, la musique et les feux d'artifice en étoient. Le chevalier de Grammont en étoit toujours aussi; et c'étoit un grand

[1] White-Hall, qui fut presque entièrement brûlé le 4 janvier 1698.

hasard quand il n'y mettoit pas quelque chose du sien pour surprendre agréablement par quelque trait de magnificence et de galanterie. Tantôt c'étoient des concerts entiers de voix et d'instruments qu'il faisoit venir de Paris à la sourdine, et qui se déclaroient inopinément au milieu de ces navigations. Souvent c'étoient des ambigus qui partoient aussi de France pour enchérir au milieu de Londres sur les collations du roi. La chose étoit quelquefois au-delà de ses espérances; quelquefois elle y répondoit moins; mais il est constant qu'elle lui coûtoit toujours infiniment.

Mylord Falmouth [1] étoit un de ceux qui avoient le plus d'estime et de considération pour lui. Cette profusion le mit en peine : et comme il alloit souvent souper avec lui sans façon, un jour qu'il y trouva Saint-Evremond seul, et un repas pour six personnes qu'on auroit priées dans les formes : Il ne faut point, dit-il, s'adressant au chevalier de Grammont, me savoir gré de cette visite. Je viens du coucher, où le discours n'a roulé que sur vous; et je vous assure que la manière dont le roi s'est expliqué sur ce qui vous regarde ne vous auroit pas fait le plaisir que

[1] Charles Berkeley, deuxième fils du chevalier Charles Berkeley de Bruton, fut fait baron Berkeley de Rathdown, et vicomte Fitzharding d'Irlande, et baron de Bottetort, et comte de Falmouth en Angleterre. Il étoit trésorier de la bourse privée du roi, et capitaine d'un régiment des gardes : il fut tué dans un combat naval contre les Hollandois en 1665.

j'en ai ressenti. Vous savez bien qu'il y a long-temps qu'il vous offre ses bons offices auprès du roi de France; et, pour moi, poursuivit-il en riant, vous savez bien que je l'en solliciterois, si je ne craignois de vous perdre dès que votre paix seroit faite; mais, grâce à mademoiselle d'Hamilton, vous n'en êtes pas trop pressé. Cependant j'ai ordre du roi mon maître de vous dire qu'en attendant que le vôtre vous rende ses bonnes grâces, il vous donne une pension de quinze cents jacobus. C'est peu pour la figure que fait le chevalier de Grammont parmi nous; mais ce sera, dit-il en l'embrassant, pour lui aider à nous donner à souper.

Le chevalier de Grammont reçut, comme il devoit, l'offre d'une grâce qu'il ne jugea pas à propos d'accepter. Je reconnois, dit-il, les bontés du roi dans cette proposition : mais j'y reconnois encore mieux le caractère de mylord Falmouth, et je le supplie d'assurer sa majesté que j'en ai toute la reconnoissance du monde. Le roi mon maître ne me laissera pas manquer lorsqu'il voudra bien me rappeler. En attendant, je vais vous faire voir de quoi donner encore quelques soupers à messieurs les Anglois. Il fit apporter, en disant cela, son coffre-fort, et lui montra sept à huit mille guinées du plus bel or du monde.

Mylord Falmouth, voulant mettre au profit du chevalier de Grammont le refus d'une offre si avantageuse, en fit le récit à M. de Comminge, alors

ambassadeur en Angleterre [1]; et M. de Comminge ne manqua pas de faire valoir à la cour de France le mérite de ce refus.

Hyde-Park, comme on sait, est le cours de Londres. Rien n'étoit tant à la mode dans la belle saison que cette promenade. C'étoit le rendez-vous de la magnificence et des appas. Tout ce qui avoit de beaux yeux ou de beaux équipages s'empressoit à ce rendez-vous. Le roi ne s'y déplaisoit pas.

Comme il n'y avoit pas long-temps que les carrosses à glaces [2] étoient en usage, les dames avoient de la peine à s'y renfermer. Elles préféroient infiniment le plaisir d'être vues presque tout entières, aux commodités des carrosses modernes. Celui qu'on avoit fait pour le roi n'avoit pas trop bon air. Le chevalier de Grammont, s'étant imaginé qu'on pouvoit inventer quelque chose de galant qui tînt de

---

[1] Pendant les années 1663, 1664, 1665. Lord Clarendon dit qu'il étoit difficile de négocier avec lui, parce qu'il étoit naturellement capricieux, jamais libre aux heures qu'il avoit lui-même données, hypocondriaque, et dormant rarement sans opium.

[2] Les carrosses furent introduits en Angleterre en 1564. Un poëte anglois dit « qu'un Hollandois appelé Boonen fut le premier qui mit les carrosses en usage, et que ce Boonen étoit « cocher de la reine Élisabeth : alors une voiture étoit une chose « extraordinaire, qui frappoit d'étonnement et l'homme et le « cheval. » Le docteur Percy observe qu'ils furent d'abord tirés par deux chevaux; et que ce fut le favori Buckingham qui le premier, vers 1619, eut un attelage de six chevaux. Il introduisit dans le même temps l'usage de la chaise à porteurs.

l'ancienne mode et qui renchérit sur la nouvelle, fit secrètement partir Termes avec toutes les instructions nécessaires. Le duc de Guise fut encore chargé de cette commission; et le courrier, au bout d'un mois, s'étant, par la grâce de Dieu, sauvé cette fois des sables mouvants, fit passer heureusement en Angleterre la calèche la plus galante et la plus magnifique qu'on ait jamais vue.

Le chevalier de Grammont avoit ordonné qu'on y mît quinze cents louis, et le duc de Guise, qui étoit de ses amis, y en fit mettre jusqu'à deux mille pour l'obliger. Toute la cour fut dans l'admiration de la magnificence de ce présent; et le roi, charmé de l'attention du chevalier de Grammont pour les choses qui lui pouvoient être agréables, ne pouvoit se lasser de l'en remercier : mais il ne voulut recevoir un présent de cette conséquence qu'à condition qu'il n'en refuseroit pas quelque autre de sa part.

La reine, s'imaginant que cette brillante machine pourroit lui porter bonheur, voulut s'y faire voir la première avec madame la duchesse d'York. Madame de Castelmaine, qui les y avoit vues, s'étant mis dans la tête qu'on étoit plus belle dans ce carrosse que dans un autre, pria le roi de vouloir lui prêter ce char merveilleux, pour y représenter le premier beau jour de Hyde-Park. La Stewart eut la même envie, et le demanda pour le même jour. Comme il n'y avoit pas moyen de mettre ensemble deux divinités, dont la première union s'étoit chan-

gée en haine mortelle, le roi fut fort embarrassé; car chacune y vouloit être la première.

La Castelmaine étoit grosse, et menaçoit d'accoucher avant terme, si sa rivale avoit la préférence. Mademoiselle Stewart protesta qu'on ne la mettroit jamais en état d'accoucher, si on la refusoit. Cette menace l'emporta sur l'autre ; et les fureurs de la Castelmaine furent telles, qu'elle en pensa tenir sa parole ; et l'on tient que ce triomphe en coûta quelque peu d'innocence à sa rivale.

La reine-mère, qui, sans faire de tracasseries, ne laissoit pas de les aimer, eut la bonté de se divertir de cet événement selon sa coutume. Elle prit occasion de faire la guerre au chevalier de Grammont sur ce qu'il avoit jeté cette pomme de discorde parmi de telles concurrentes. Elle ne laissa pas de lui donner, en présence de toute la cour, les louanges que méritoit un présent si magnifique : Mais d'où vient, lui dit-elle, que vous êtes ici sans équipage, vous qui faites une si grosse dépense ? car on dit que vous n'avez pas seulement un laquais, et que c'est un galopin de la rue qui vous éclaire avec une de ces torches de poix dont ils empuantissent toute la ville. Madame, lui dit-il, le chevalier de Grammont n'aime point le faste. Mon link, dont vous parlez, est affectionné pour mon service, outre que c'est un des braves hommes du monde. Votre majesté ne connoît pas la nation des links. Elle est trop charmante. On ne sauroit faire un pas la nuit qu'on n'en voie accou-

rir une douzaine. La première fois que je fis connoissance avec eux, je retins tous ceux qui m'offroient leurs services; si bien qu'en arrivant à White-Hall, j'en avois bien deux cents autour de ma chaise. Le spectacle étoit nouveau; car ceux qui m'avoient vu passer avec cette illumination avoient demandé quel enterrement c'étoit. Ces messieurs ne laissèrent pas d'entrer en différend sur quelques douzaines de schellings que je leur avois jetés; et celui dont votre majesté fait mention en ayant battu trois ou quatre lui seul, je le retins pour sa valeur. Non, madame, je ne compte pour rien la parade des carrosses et des laquais. Je me suis vu cinq ou six valets de chambre à la fois, sans avoir jamais eu de domestique en livrée, excepté mon aumônier Poussatin. Comment! dit la reine en éclatant de rire, un aumônier portant vos couleurs! Ce n'étoit pas apparemment un prêtre?... Pardonnez-moi, madame, dit-il, et le premier prêtre du monde pour la danse basque. Chevalier, dit le roi, je veux que vous nous contiez tout à l'heure l'histoire de l'aumônier Poussatin.

CHAPITRE VIII.

Relation du siége de Lérida : histoire de l'aumônier Poussatin.

SIRE, dit-il, M. le Prince assiégeoit Lérida [1]. La place n'étoit rien ; mais don Gregorio Brice étoit quelque chose. C'étoit un de ces Espagnols de la vieille roche, vaillant comme le Cid, fier comme tous les Gusman ensemble, et plus galant que tous les Abencerrage de Grenade. Il nous laissa faire les premières approches de sa place sans donner le moindre signe de vie. Le maréchal de Grammont [2], dont la maxime étoit qu'un gouverneur qui fait grand tintamarre d'abord, et qui brûle ses faubourgs pour faire une belle défense, la fait d'ordinaire assez mauvaise, n'augura pas bien pour nous de la politesse de Gregorio Brice ; mais M. le Prince, couvert de gloire, et fier des campagnes de Rocroi, de Nor-

[1] Ce fut en 1647. « On l'accuse (Condé), dans quelques livres, « de fanfaronnade, pour avoir ouvert la tranchée avec des vio- « lons : on ne savoit pas que c'étoit l'usage en Espagne. » (Voltaire, Siècle de Louis XIV, chap. 3.)

[2] Antoine, maréchal de France, retiré du service en 1672, et mort en 1678.

lingue et de Fribourg, pour insulter la place et le gouverneur, fit monter la première tranchée en plein jour par son régiment, à la tête duquel marchoient vingt-quatre violons, comme si c'eût été pour une noce.

La nuit venue, nous voilà tous à goguenarder, nos violons à jouer des airs tendres, et grande chère partout. Dieu sait les brocards qu'on jetoit au pauvre gouverneur et à sa fraise, que nous nous promettions de prendre l'un et l'autre dans vingt-quatre heures. Cela se passoit à la tranchée, d'où nous entendîmes un cri de mauvais augure, qui partoit du rempart, et qui répéta deux ou trois fois, *alerte à la muraille.* Ce cri fut suivi d'une salve de canon et de mousqueterie, et cette salve d'une vigoureuse sortie, qui, après avoir culbuté la tranchée, nous mena battant jusqu'à notre grand'garde.

Le lendemain Gregorio Brice envoya par un trompette des présents de glaces et de fruits à M. le Prince, priant bien humblement son altesse de l'excuser s'il n'avoit point de violons pour répondre à la sérénade qu'il avoit eu la bonté de lui donner; mais que, s'il avoit pour agréable la musique de la nuit précédente, il tâcheroit de la faire durer tant qu'il lui feroit l'honneur de rester devant sa place. Le bourreau nous tint parole; et, dès que nous entendions, *alerte à la muraille*, nous n'avions qu'à compter sur une sortie qui nettoyoit la tranchée, combloit nos travaux, et qui tuoit ce que nous avions

de meilleur en soldats et en officiers. M. le Prince en fut si piqué, qu'il s'opiniâtra, malgré le sentiment des officiers généraux, à continuer un siége qui pensa ruiner son armée, et qu'il fut encore obligé de lever assez brusquement.

Comme nos troupes se retiroient, don Gregorio, bien loin de se donner de ces airs que prennent les gouverneurs en pareille occasion, ne fit de sortie que pour envoyer faire un compliment plein de respect à M. le Prince. Le seigneur Brice partit quelque temps après pour rendre compte à Madrid de sa conduite, et pour en recevoir la récompense. Votre majesté sera peut-être bien aise de savoir le traitement qu'on fit au petit Brice après la plus brillante action que les Espagnols eussent faite de toute la guerre : on le mit à l'inquisition.

Quoi! dit la reine-mère, à l'inquisition pour ses services! Pas tout-à-fait pour ses services, dit-il; mais, sans égard à ses services, on le traita comme je viens de dire, pour un petit trait de galanterie que je conterai tantôt au roi.

La campagne de Catalogne finie de cette manière, continua le chevalier de Grammont, nous revenions médiocrement couverts de lauriers. Mais, comme M. le Prince en avoit fait provision en d'autres rencontres, et qu'il avoit de grands desseins en tête, il eut bientôt oublié cette petite disgrâce. Nous ne faisions que goguenarder pendant le voyage. M. le Prince étoit le premier à nous mettre en train sur

son siége. Nous fîmes quelques couplets de ces *Lérida*, qui ont tant couru, afin qu'on n'en fît pas de plus mauvais. Nous n'y gagnâmes rien ; nous eûmes beau nous traiter cavalièrement dans nos chansons, on en fit à Paris où l'on nous traitoit encore plus mal.

Nous arrivâmes enfin à Perpignan un jour de fête. Une troupe de Catalans, qui dansoient au milieu de la rue, vint danser sous les fenêtres de M. le Prince pour lui faire honneur. M. Poussatin, couvert d'un petit casaquin noir, dansoit au milieu de cette troupe comme un vrai possédé. Je reconnus d'abord la danse de notre pays aux sauts et aux bonds qu'il faisoit. M. le Prince fut charmé de sa disposition et de sa légèreté.

Je le fis venir après la danse ; et, lui ayant demandé ce qu'il étoit : Prêtre indigne, à votre service, monseigneur, me dit-il. Je m'appelle Poussatin, et suis de Béarn. J'allois en Catalogne pour servir d'aumônier dans l'infanterie ; car, Dieu merci, je vais bien du pied : mais, puisque la guerre est heureusement finie, s'il plaisoit à votre grandeur de me prendre à son service, je la suivrois partout, et la servirois fidèlement. M. Poussatin, lui dis-je, ma grandeur n'a pas besoin autrement d'aumônier ; mais, puisque vous êtes de si bonne volonté, je veux bien vous prendre à mon service.

M. le Prince, présent à toute cette conversation, fut ravi de me voir un aumônier. Comme le pauvre

Poussatin étoit fort délabré, je n'eus pas le temps de le mettre en équipage à Perpignan; mais, lui ayant fait donner le justaucorps d'un des laquais du maréchal de Grammont qui restoit avec l'équipage, je le fis monter derrière le carrosse de M. le Prince, qui mouroit de rire toutes les fois qu'il voyoit la mine peu orthodoxe que le petit Poussatin avoit en livrée jaune.

Dès que nous fûmes à Paris, on en fit le conte à la reine, qui d'abord en fut un peu surprise. Cela n'empêcha pas qu'elle ne voulût voir danser mon aumônier : car en Espagne il n'est pas tout-à-fait si rare de voir danser les ecclésiastiques que de les voir en livrée.

Poussatin fit des merveilles devant la reine; mais, comme sa danse étoit un peu vive, elle ne put supporter l'odeur que son agitation violente répandit dans son cabinet. Les dames lui demandèrent quartier. Il y avoit de quoi vaincre tous les parfums et toutes les essences dont elles étoient munies. Poussatin ne laissa pas d'en remporter beaucoup de louanges, et quelques louis.

J'obtins, au bout de quelque temps, un petit bénéfice de campagne pour mon aumônier ; et j'ai su depuis que Poussatin prêchoit avec la même légèreté dans son village qu'il dansoit aux noces de ses paroissiennes.

Le conte de Poussatin divertit fort le roi. La reine ne trouva plus si mauvais qu'on l'eût mis en livrée.

Le traitement de Gregorio Brice la scandalisa bien davantage; et, comme je voulois justifier la cour d'Espagne sur un procédé qui paroissoit si dur: Chevalier de Grammont, dit-elle, quelle hérésie dans l'État vouloit introduire ce gouverneur dont vous venez de parler? De quel attentat contre la religion étoit-il accusé pour qu'on le mît à l'inquisition? Madame, dit-il, l'histoire n'en est pas trop bonne à conter devant votre majesté. C'étoit une petite gentillesse d'amour, à la vérité mal placée. Le pauvre Brice n'avoit aucune mauvaise intention. Son crime n'auroit pas mérité le fouet dans le plus sérieux collége de France, puisque ce n'étoit que pour donner une preuve de tendresse à certaine petite Espagnolette qui avoit les yeux sur lui dans une occasion solennelle.

Le roi voulut un détail précis de l'aventure; et le chevalier de Grammont satisfit sa curiosité dès que la reine et le reste de la cour ne furent plus à portée de l'entendre. Il faisoit bon l'écouter quand il faisoit quelque récit: mais il ne faisoit pas bon se trouver en son chemin par la concurrence ou par le ridicule. Il est vrai qu'il n'y avoit que peu de gens à la cour d'Angleterre qui eussent alors mérité son indignation. Le seul Russell étoit de temps en temps l'objet de ses railleries; encore le traitoit-il bien doucement, en comparaison de ce qu'il avoit coutume de faire à l'égard d'un rival.

Ce Russell étoit un des fiers danseurs d'Angleterre;

je veux dire pour les contre-danses. Il en avoit un recueil de deux ou trois cents en tablature, qu'il dansoit toutes à livre ouvert; et, pour prouver qu'il n'étoit pas vieux, il dansoit quelquefois jusqu'à extinction. Sa danse ressembloit assez à ses habits; il y avoit vingt ans que la mode en étoit passée.

Le chevalier de Grammont voyoit bien qu'il étoit fort amoureux; et, quoiqu'il vît bien aussi qu'il n'en étoit que plus ridicule, il ne laissa pas de s'alarmer du dessein qu'il apprit qu'il avoit de faire demander mademoiselle d'Hamilton; mais il fut bientôt délivré de cette inquiétude.

Russell, sur le point de faire un voyage, crut qu'il étoit dans l'ordre d'informer sa maîtresse de ses desseins avant son départ. Le chevalier de Grammont étoit un grand obstacle aux audiences qu'on souhaitoit d'elle: mais un jour qu'on vint le chercher pour jouer chez madame de Castelmaine, Russell prit son temps; et, s'adressant à mademoiselle d'Hamilton d'un air moins embarrassé qu'on n'a d'ordinaire dans ces occasions, il lui fit sa déclaration de cette manière: Je suis frère du comte de Bedford; je commande le régiment des gardes; j'ai trois mille jacobus de rente, et quinze mille en argent comptant. Je viens, mademoiselle, vous les offrir avec ma personne. L'un des présents ne vaut pas grand'chose sans l'autre, j'en conviens; c'est pourquoi je les mets ensemble. On m'a conseillé d'aller aux eaux pour un petit asthme, qui vraisemblablement ne durera pas

long-temps, car il y a plus de vingt ans que je l'ai. Si vous me jugez digne du bonheur d'être à vous, je ferai la proposition à monsieur votre père, à qui je n'ai pas cru devoir m'adresser avant que de savoir vos sentiments. Mon neveu Guillaume [1] ne sait encore rien de mon dessein; mais je crois qu'il n'en sera pas fâché, quoiqu'il se voie par là frustré d'un bien assez considérable; car il a beaucoup d'égards pour moi, outre qu'il s'attache volontiers auprès de vous depuis qu'il s'aperçoit que je vous aime. Je suis fort aise qu'il me fasse sa cour par ses assiduités ici; car il ne faisoit que dépenser son argent auprès de cette coquine de Middleton, au lieu qu'il ne lui en coûte rien à présent dans la meilleure compagnie d'Angleterre.

Mademoiselle d'Hamilton avoit eu quelque peine à s'empêcher de rire pendant cette harangue. Cependant elle lui témoigna qu'elle étoit fort honorée de ses intentions pour elle; encore plus obligée de ce qu'il avoit bien voulu la consulter avant que de les déclarer à ses parents. Il sera, lui dit-elle, assez temps de leur en parler à votre retour des eaux; car je ne vois pas beaucoup d'apparence qu'ils disposent de moi que vous ne soyez revenu. En tout cas, si l'on me pressoit beaucoup, votre neveu Guillaume aura soin de vous en avertir. Ainsi vous n'avez qu'à partir

---

1 Fils d'Édouard, cadet de François, comte de Bedford, et frère aîné du comte d'Orford.

quand il vous plaira ; mais gardez-vous bien de négliger votre santé pour précipiter votre retour.

Le chevalier de Grammont apprit le détail de cette conversation, et s'en divertit le mieux qu'il put ; car il y avoit de certaines circonstances de la déclaration qui ne laissoient pas de l'alarmer, malgré le ridicule des autres. Enfin il ne fut pas fâché de son départ. Il en reprit un ton plaisant, et fut conter au roi la grâce que Dieu lui faisoit de lui ôter un rival si dangereux.

Il est donc parti, chevalier? lui dit le roi.... Sûrement, sire, dit-il. J'ai eu l'honneur de le voir embarquer dans un cocheman avec son asthme et son équipage de campagne, la perruque à calotte proprement renouée avec un ruban feuille-morte, et le chapeau ambigu, couvert d'un étui de toile cirée, qui lui sied à merveille. Ainsi je n'aurai plus à faire qu'à Guillaume Russell, qu'il laisse résident auprès de mademoiselle d'Hamilton ; et, pour lui, je ne le crains ni sur son compte, ni sur celui de son oncle. Il est trop amoureux lui-même pour appuyer les intérêts d'un autre : et, comme il n'a qu'une méthode de faire valoir les siens, savoir, de sacrifier le portrait ou quelques lettres de la Middleton, j'ai, ma foi, de quoi faire paroli de ces sortes de faveurs. J'avoue qu'il m'en coûte un peu.

Puisque vos affaires vont si bien du côté des Russell, lui dit le roi, je veux bien vous apprendre que vous êtes délivré d'un autre rival beaucoup plus à

craindre pour vous, s'il n'étoit déjà marié. Mon frère est nouvellement amoureux de madame de Chesterfield. Que de bénédictions à la fois! s'écria le chevalier de Grammont; je lui sais si bon gré de cette inconstance, que je le servirois de bon cœur auprès de sa nouvelle maîtresse, s'il n'avoit Hamilton pour rival. Votre majesté ne sauroit trouver mauvais que je serve le frère de ma maîtresse contre le vôtre. Hamilton n'a pourtant pas si besoin de secours dans une affaire comme celle-ci que le duc d'York, lui dit le roi; mais de l'humeur dont je connois mylord Chesterfield, il ne souffrira pas si patiemment que le bon Shrewsbury, qu'on se batte pour sa femme. Il mérite pourtant assez la même destinée.

Voici ce que c'étoit que ce mylord Chesterfield [1]. Il avoit le visage fort agréable, la tête assez belle, peu de taille, et moins d'air. Il ne manquoit pas d'esprit. Un long séjour en Italie lui avoit communiqué la cérémonie dans le commerce des hommes, et la défiance dans celui des femmes. Il avoit été fort haï du roi, parce qu'il avoit été fort aimé de la Castelmaine. Le bruit commun étoit qu'il avoit eu ses bonnes grâces avant qu'elle fût mariée; et, comme ni l'un ni l'autre ne s'en défendoit, on le croyoit assez volontiers.

Il avoit recherché la fille aînée du duc d'Or-

[1] Philippe Stanhope, deuxième comte de Chesterfield, chambellan de la reine, et colonel d'un régiment des gardes; mort le 28 janvier 1713, âgé de plus de 80 ans.

mond [1] dans le temps qu'il avoit l'esprit encore rempli de sa première passion. Celle du roi pour la Castelmaine, et l'établissement qu'il espéroit par cette alliance, firent qu'il pressa ce mariage avec autant d'ardeur que s'il eût été passionnément amoureux. Il avoit donc épousé madame de Chesterfield sans l'aimer, et il vécut quelque temps avec elle d'une froideur à ne lui pas permettre de douter de son indifférence. Elle étoit fine et délicate sur le mépris ; elle en fut affligée d'abord, indignée dans la suite ; et, dans le temps que son époux commençoit à lui faire voir qu'il l'aimoit, elle eut le plaisir de lui faire voir qu'elle ne l'aimoit plus.

Ils en étoient dans ces termes, lorsqu'elle s'avisa d'ôter Hamilton, comme elle venoit de faire son époux, à tout ce qui lui restoit de tendresse pour la Castelmaine. La chose ne lui fut pas difficile. Le commerce de l'une étoit désagréable par l'impolitesse de ses manieres, ses hauteurs à contre-temps, et ses imaginations et inégalités perpétuelles. La Chesterfield, au contraire, savoit armer ses attraits de tout ce qu'il y a de séduisant dans l'esprit d'une femme qui veut plaire. Elle étoit, outre cela, plus à portée de lui faire des avances qu'à nul autre. Elle logeoit chez le duc d'Ormond, à White-Hall. Hamilton, comme on a dit, y avoit les entrées libres à toute heure.

---

[1] Élisabeth Butler.

Son extrême froideur, ou plutôt le dégoût qu'elle témoignoit pour les nouveaux empressements de son mari, réveillèrent le penchant naturel qu'il avoit aux soupçons. Il se douta qu'elle n'avoit pu tout d'un coup passer de l'inquiétude à l'indifférence pour lui sans quelque objet caché d'un nouvel entêtement; et, selon la maxime de tous les jaloux, il mit finement en campagne son expérience et son industrie pour la découverte d'une chose qui devoit troubler son repos.

Hamilton, qui le connoissoit, se mit de son côté sur ses gardes; et plus ses affaires s'avançoient, plus il étoit attentif à lui en ôter jusqu'aux moindres soupçons. Il lui faisoit les confidences les plus belles et les moins sincères du monde sur sa passion pour la Castelmaine; se plaignoit de ses emportements, et lui demandoit à deux genoux ses conseils pour réussir auprès d'une personne dont lui seul avoit véritablement possédé les affections.

Chesterfield, que ses discours flattoient, lui promit sa protection de meilleure foi qu'on ne l'avoit demandée. Hamilton n'étoit donc plus embarrassé que de la conduite de madame de Chesterfield, de qui les gracieusetés se déclaroient un peu trop hautement à son gré. Mais, tandis qu'il étoit discrètement occupé à régler le penchant qu'elle marquoit en sa faveur, et à la conjurer de tenir ses regards en bride, elle donnoit audience à ceux du duc d'York; et, qui plus est, leur faisoit des réponses assez favorables.

Il crut s'en apercevoir comme tout le monde; mais il crut que tout le monde s'y trompoit comme lui. Le moyen de croire ses yeux sur ce que ceux de la Chesterfield sembloient dire à ce nouveau rival! Il ne trouvoit pas de vraisemblance à se figurer qu'un esprit comme le sien pût avoir du goût pour des manières dont ils avoient mille fois ri tête à tête: mais ce qu'il jugeoit encore moins possible étoit qu'elle voulût commencer une autre aventure sans avoir mis la dernière main à celle où ses avances l'avoient engagée.

Cependant il se mit à l'observer de plus près; et toutes les découvertes qu'il fit par ses observations lui firent voir que, si elle ne le trompoit, elle en avoit bien envie. Il prit la liberté de lui en dire deux mots; mais elle le prit si haut, et le traita tellement de visionnaire, qu'il parut confus sans être convaincu. Toute la satisfaction qu'elle lui fit, fut de lui dire fièrement qu'il méritoit que des reproches si déraisonnables fussent mieux fondés.

Mylord Chesterfield avoit pris les mêmes alarmes; et, ne doutant plus, par les observations qu'il avoit faites de son côté, qu'il n'eût trouvé l'heureux amant qui s'étoit emparé du cœur de sa femme, il se le tint pour dit; et, sans la fatiguer d'inutiles reproches, il ne chercha plus que de quoi la confondre avant que de prendre son parti.

Comment, après tout, rendre raison du procédé de madame de Chesterfield, si on ne l'attribue à cette

maladie de la plupart des coquettes, qui, charmées de l'éclat, mettent tout en usage pour enlever la conquête d'une autre, et n'épargnent rien pour la retenir ?

Mais, avant que de passer au détail de cette aventure, jetons la vue sur les fortunes galantes de son altesse avant la déclaration de son mariage ; parlons même de ce qui précéda cette déclaration. Il est permis de s'écarter un peu du fil de son récit, lorsque les faits véritables et peu connus répandent sur la digression une variété qui la rend excusable. Voyons ce qui en arrivera.

CHAPITRE IX.

Intrigues amoureuses de la cour d'Angleterre.

Le mariage du duc d'York avec la fille du chancelier n'avoit manqué d'aucune des circonstances qui rendent les unions de cette nature valides à l'égard du ciel. L'intention de part et d'autre, la cérémonie dans les formes, les témoins et le point essentiel du sacrement en avoient été.

Quoique l'épouse ne fût pas absolument belle, comme il n'y avoit rien à la cour de Hollande qui l'effaçât, le duc, dans les premières douceurs de ce mariage, loin de s'en repentir, sembloit ne souhaiter le rétablissement du roi que pour le déclarer avec éclat : mais, dès qu'il se vit possesseur d'un rang qui touchoit de si près au trône ; que la possession de mademoiselle Hyde n'avoit plus de charmes nouveaux pour lui ; que l'Angleterre, si fertile en beautés, étaloit ce qu'elle avoit de plus rare dans la cour du roi son frère ; et qu'il se voyoit l'unique exemple d'un prince qui d'une élévation suprême fût descendu si bas, il se mit à faire des réflexions. D'un côté, son mariage lui paroissoit horriblement mal assorti de toutes les manières. Il se souvint que Jer-

myn ne l'avoit engagé dans un commerce avec mademoiselle Hyde, qu'après lui avoir fait voir par certains petits exemples la facilité d'y réussir. Il envisageoit son mariage comme un attentat contre le respect et l'obéissance qu'il devoit au roi. L'indignation qu'en auroient la cour et tout le royaume s'offrit à ses yeux, avec l'impossibilité d'obtenir le consentement du roi sur une chose qu'il sembloit par mille raisons être obligé de lui refuser. D'un autre côté se présentoient les larmes et le désespoir de la pauvre Hyde; mais, plus que cela, les remords d'une conscience dont la délicatesse commençoit dès lors à lui vouloir du mal.

Au milieu de ces différentes agitations il s'ouvrit à mylord Falmouth [1], et le consulta sur le parti qu'il devoit prendre. Il ne pouvoit mieux s'adresser pour ses intérêts, ni plus mal pour mademoiselle Hyde. Falmouth lui soutint d'abord non-seulement qu'il n'étoit pas marié, mais qu'il étoit impossible qu'il y eût jamais songé; qu'un mariage étoit nul pour lui sans le consentement du roi, quand même le parti se fût trouvé d'ailleurs sortable; mais que c'étoit une moquerie de mettre en jeu la fille d'un petit avocat, que la faveur du roi venoit de faire pair du royaume sans noblesse, et chancelier sans capa-

---

[1] Lisez les procédés infâmes de ce seigneur, par rapport au mariage de mademoiselle Hyde, dans la continuation de l'histoire de Clarendon.

cité ; qu'à l'égard de ses scrupules, il n'avoit qu'à vouloir bien écouter des gens qui l'instruiroient à fond de la conduite que mademoiselle Hyde avoit tenue avant qu'il la connût ; et que, pourvu qu'il ne leur dît point que la chose fût déjà faite, il auroit bientôt de quoi se déterminer.

Le duc d'York y consentit ; et mylord Falmouth, ayant assemblé son conseil et ses témoins, les mena dans le cabinet de son altesse, après les avoir instruits de ce qu'on leur vouloit. Ces messieurs étoient le comte d'Arran, Jermyn, Talbot [1], et Killegrew, tous gens d'honneur, mais qui préféroient infiniment celui du duc d'York à celui de mademoiselle Hyde, et qui de plus étoient révoltés, avec toute la cour, contre l'insolente autorité du premier ministre.

Le duc d'York leur dit, après une espèce de préambule, que, quoiqu'ils n'ignorassent pas sa tendresse pour mademoiselle Hyde, ils pouvoient ignorer à quels engagements cette tendresse l'avoit porté ; qu'il se croyoit obligé de tenir toutes les paroles qu'il avoit pu lui donner ; mais que, comme l'innocence des personnes de son âge étoit exposée d'ordinaire aux médisances d'une cour, et que de certains

[1] Talbot, un de ces prétendus gens d'honneur, avoit été proposé à Charles II pour assassiner Cromwell ; il fut mis après à la tour de Londres pour un pareil dessein sur le duc d'Ormond. Voyez ce que dit mylord Clarendon d Talbot et de ses frères. Talbot fut depuis le fameux duc de Tyrconnel.

bruits, faux ou véritables, s'étoient répandus au sujet de sa conduite, il les prioit comme amis, et leur ordonnoit, par tout ce qu'ils lui devoient, de lui dire sincèrement ce qu'ils en savoient, d'autant qu'il étoit résolu de régler sur leurs témoignages les desseins qu'il avoit pour elle. On se fit un peu tirer l'oreille d'abord, et l'on fit semblant de n'oser prononcer sur une matière si sérieuse et si délicate; mais le duc d'York ayant réitéré ses instances, chacun se mit à déduire par le menu ce qu'il savoit, et peut-être ce qu'il ne savoit pas, de la pauvre Hyde. On y joignit toutes les circonstances qu'il falloit pour appuyer le témoignage.

Par exemple, le comte d'Arran, qui parla le premier, déposa que, dans la galerie de Hons-Laerdyk, où la comtesse d'Ossory, sa belle-sœur, et Jermyn jouoient un jour aux quilles, mademoiselle Hyde avoit fait semblant de se trouver mal, et s'étoit retirée dans une chambre au bout de la galerie; que lui, déposant, l'avoit suivie, et que, lui ayant coupé son lacet pour donner plus de vraisemblance aux vapeurs, il avoit fait de son mieux pour la secourir ou pour la désennuyer.

Talbot dit qu'elle lui avoit donné un rendez-vous dans le cabinet du chancelier, tandis qu'il étoit au conseil, à telles enseignes que, n'ayant pas tant d'attention aux choses qui étoient sur la table qu'à celle qui les occupoit alors, ils avoient fait répandre toute l'encre d'une bouteille sur une dépêche de quatre

pages, et que le singe du roi, qu'on accusoit de ce désordre, en avoit été long-temps en disgrâce.

Jermyn indiqua plusieurs endroits où il avoit eu des audiences longues et favorables.

Cependant tous ces chefs d'accusation ne rouloient que sur quelques tendres privautés, ou tout au plus sur ce qu'on appelle les menus plaisirs d'un commerce; mais Killegrew, voulant renchérir sur ces foibles dépositions, dit tout net qu'il avoit eu l'honneur de ses bonnes grâces. Il avoit l'esprit vif et badin, et savoit donner un tour agréable à ses récits par des figures gracieuses et sensibles. Il assura qu'il avoit trouvé l'heure du berger dans un certain cabinet, construit au-dessus de l'eau à toute autre fin que d'être favorable aux empressements amoureux; qu'il avoit eu pour témoins de son bonheur trois ou quatre cygnes, qui pouvoient bien avoir été témoins du bonheur de bien d'autres dans ce même cabinet, vu qu'elle y alloit souvent, et qu'elle s'y plaisoit fort.

Le duc d'York trouva cette dernière accusation outrée, persuadé qu'il avoit par-devers lui des preuves suffisantes du contraire. Il remercia de leur franchise messieurs les témoins à bonne fortune, leur imposa silence à l'avenir sur ce qu'ils venoient de lui déclarer, et passa dans l'appartement du roi.

Dès qu'il fut dans son cabinet, mylord Falmouth, qui l'avoit suivi, conta ce qui venoit de se passer au comte d'Ossory, qu'il trouva chez le roi. Ils se

doutèrent bien de ce qui faisoit la conversation des deux frères, car elle fut longue. Le duc d'York, en sortant, parut tellement ému, qu'ils ne doutèrent point que tout n'allât mal pour la pauvre Hyde. Mylord Falmouth commençoit à s'attendrir de sa disgrâce, et se repentoit un peu de la part qu'il y avoit eue, lorsque le duc d'York lui dit de se trouver avec le comte d'Ossory chez le chancelier, dans une heure.

Ils furent un peu surpris qu'il eût la dureté d'annoncer lui-même cette accablante nouvelle. Ils trouvèrent, à l'heure marquée, son altesse dans la chambre de mademoiselle Hyde. Ses yeux paroissoient mouillés de quelques larmes, qu'elle s'efforçoit de retenir. Le chancelier, appuyé contre la muraille, leur parut bouffi de quelque chose. Ils ne doutèrent point que ce ne fût de rage et de désespoir. Le duc d'York leur dit de cet air content et serein dont on annonce les bonnes nouvelles : Comme vous êtes les deux hommes de la cour que j'estime le plus, je veux que vous ayez les premiers l'honneur de saluer la duchesse d'York : la voilà.

La surprise ne servoit de rien, et l'étonnement n'étoit pas de saison dans cette conjoncture. Ils en étoient pourtant si remplis, que, pour s'en cacher, ils se jetèrent promptement à genoux pour lui baiser la main, qu'elle leur tendit avec autant de grandeur et de majesté que si de sa vie elle n'eût fait autre chose.

Le lendemain la nouvelle en fut publique, et toute la cour s'empressa, par devoir, à lui témoigner des respects qui devinrent très sincères dans la suite.

Les petits-maîtres, qui avoient déposé contre elle à toute autre intention que ce qu'ils voyoient, se trouvèrent fort déconcertés. Les femmes ne sont pas trop d'humeur à pardonner de certaines injures; et, quand elles se promettent le plaisir de la vengeance, elles n'y vont pas de main-morte : cependant ils n'en eurent que la peur.

La duchesse d'York, instruite de tout ce qui s'étoit dit dans le cabinet sur son chapitre, loin d'en témoigner du ressentiment, affecta de distinguer, par toutes sortes de gracieusetés et de bons offices, ceux qui l'avoient attaquée par des endroits si sensibles. Jamais elle ne leur en parla que pour louer leur zèle, et pour leur dire que rien ne marquoit plus le dévouement d'un honnête homme que de prendre un peu sur sa probité pour donner aux intérêts d'un maître ou d'un ami : rare exemple de prudence et de modération, non-seulement pour le sexe, mais pour ceux qui se parent le plus de philosophie dans le nôtre!

Le duc d'York, ayant mis sa conscience en repos par la déclaration de son mariage, crut qu'il pouvoit donner un peu de bon temps à son inconstance, en vertu de ce généreux effort. Il se prit donc à ce qui se trouva d'abord sous sa main. Ce fut madame de

Carnegy [1], qui s'étoit trouvée sous la main de bien d'autres. Elle étoit encore assez belle, et sa bonté naturelle ne fit pas beaucoup languir son nouvel amant. Tout alla le mieux du monde pendant quelque temps. Mylord Carnegy, son époux, étoit encore en Écosse; mais, son père étant mort subitement, il en revint aussi subitement avec le nom de Southesk, que sa femme haïssoit, mais qu'elle prit encore plus patiemment que son retour. Il avoit eu quelque vent de l'honneur qu'on lui faisoit pendant son absence. Il ne voulut point faire le jaloux d'abord; mais, comme il étoit bien aise de s'éclaircir sur la vérité du fait, il tenoit l'œil sur ceux de sa femme. Il y avoit long-temps que les choses étoient entre elle et le duc d'York à ne plus s'amuser à la bagatelle. Cependant, comme ce retour les obligeoit à quelques égards, il n'alloit plus chez elle que dans les formes, c'est-à-dire, toujours accompagné de quelqu'un pour y donner un air de visite.

En ce temps-là Talbot revint de Portugal. Ce commerce s'étoit établi pendant son absence; et, sans savoir ce que c'étoit que madame Southesk, il apprit que son maître en étoit amoureux.

Il y fut mené, pour figurer, à quelques jours de là. Le duc le présenta; quelques compliments se firent de part et d'autre, après lesquels il crut

[1] Anne, fille de Guillaume, duc d'Hamilton, et femme de Robert Carnegy, comte de Southesk.

devoir laisser à son altesse la liberté de faire le sien, et se retira dans l'antichambre. Cette antichambre donnoit sur la rue. Talbot se mit à la fenêtre pour y regarder les passants.

Il étoit de la meilleure volonté du monde pour ces sortes d'occasions; mais il étoit si sujet aux distractions et aux inadvertances, qu'il avoit laissé bonnement à Londres la lettre de compliments dont le duc l'avoit chargé pour l'infante de Portugal, et ne s'en étoit aperçu que dans le temps qu'on le menoit à son audience.

Il étoit donc en sentinelle, comme nous avons dit, fort attentif à ses instructions, lorsqu'il vit arrêter un carrosse à la porte sans s'en mettre en peine, et moins encore d'un homme qu'il en vit sortir, et qu'il entendit bientôt monter.

Le diable, qui ne devroit pas être malin dans ces rencontres, lui amenoit mylord Southesk en personne. On avoit eu soin de renvoyer l'équipage de son altesse, parce que la Southesk avoit assuré que son époux étoit allé faire un tour aux dogues, aux ours et aux taureaux, spectacles qui l'amusoient agréablement, et dont il ne revenoit d'ordinaire que fort tard. Il n'eut garde de s'imaginer qu'il y eût si bonne compagnie au logis, n'y voyant aucun carrosse; mais, s'il fut d'abord surpris de voir Talbot tranquillement assis dans l'antichambre de sa femme, son étonnement ne dura guère. Talbot ne l'avoit point vu depuis qu'on étoit revenu de Flandre; et, sans s'imaginer qu'il

eût changé de nom : Eh ! bonjour, Carnegy, bonjour, mon gros cochon, lui dit-il en lui tendant la main ; d'où diable sors-tu, qu'on ne t'a point vu depuis Bruxelles ? Que viens-tu faire ici ? N'en voudrois-tu point aussi à la Southesk ? Si cela est, mon pauvre ami, tu n'as qu'à tirer pays ; car je t'apprends que le duc d'York en est amoureux, et je te veux bien confier qu'à l'heure que je te parle il est là dedans qui lui en dit deux mots.

Southesk, interdit, comme on peut se l'imaginer, n'eut pas le temps de répondre à ces belles questions. Talbot le mit dehors comme son ami ; et, comme son serviteur, lui conseilla de chercher fortune ailleurs. Southesk, ne sachant rien de mieux à faire pour lors, remonta dans son carrosse ; et Talbot, charmé de l'aventure, mouroit d'envie que le duc sortît pour lui en faire le récit. Mais il fut bien surpris de trouver que le conte n'avoit plus rien de plaisant pour ceux qui y étoient de quelque chose ; surtout il trouva fort mauvais que cet animal de Carnegy n'eût changé de nom que pour s'attirer la confidence qu'il venoit de lui faire.

Cet incident rompit un commerce auquel le duc d'York n'eut pas grand regret : et bien lui prit de son indifférence ; car le traître de Southesk se mit à préparer une vengeance par laquelle, sans employer le fer ni le poison, il eût tiré quelque satisfaction de ceux qui l'avoient offensé, pour peu que leur intrigue eût encore duré.

Il chercha dans les lieux les plus infâmes le mal le plus infâme qu'ils puissent fournir, et le trouva, mais sans être vengé qu'à demi; car, après avoir passé par les remèdes extrêmes pour s'en défaire, madame sa femme ne fit que lui rendre son présent, n'ayant plus de commerce avec celui pour lequel on l'avoit industrieusement préparé.

Madame Robarts [1] brilloit en ce temps-là. Sa beauté frappoit d'abord; cependant, avec tout l'éclat des plus vives couleurs, avec tout celui de la jeunesse, avec tout ce qui rend une femme ragoûtante, elle ne touchoit pas. Le duc d'York n'auroit pas laissé d'y trouver son compte, si des difficultés presque invincibles n'eussent fait échouer ses bonnes intentions pour elle. Mylord Robarts, mari de la belle, étoit un vieux sacripant, incommode et revêche au possible, amoureux à la désespérer, et, pour surcroît de malédiction, résident perpétuel auprès de sa personne.

Elle s'aperçut de l'attention que son altesse avoit

---

[1] Isabelle, fille du chevalier Jean Smith, seconde épouse de Jean lord Robarts, comte de Radnor, duquel Clarendon fait un portrait peu flatté, qu'il termine ainsi : « Ceux qui le connois« soient parfaitement savoient qu'il étoit d'un caractère insup« portable ; ceux qui le connoissoient peu le regardoient comme « un homme très éclairé, et prenoient son humeur bourrue pour « de la gravité. » H. Walpole croit qu'il s'agit ici de l'épouse de Robert fils de ce comte Jean ; mais il étoit alors trop jeune pour mériter les qualifications plaisantes et ridicules dont l'affuble l'auteur de ces Mémoires.

pour elle, et laissa voir qu'elle étoit assez portée à la reconnoissance. Cela redoubla les empressements et toutes les marques de tendresse qu'il put lui donner de loin ; mais l'éternel Robarts redoublant de vigilance et d'assiduité à mesure que les approches se faisoient, on eut recours à tout ce qui pouvoit le rendre traitable. On tâcha de l'émouvoir par l'avarice et l'ambition. Des personnes qui avoient part à sa confiance lui dirent qu'il ne tiendroit qu'à lui que madame Robarts, si digne d'être à la cour, n'y fût reçue dans un poste considérable auprès de la reine ou de la duchesse. On le sonda sur un gouvernement dans sa province : on lui proposa de vouloir bien se charger de l'administration du bien que le duc d'York avoit en Irlande, dont on lui laissoit la disposition absolue, moyennant qu'il partît en diligence pour n'y rester qu'autant qu'il le jugeroit à propos.

Il entendit parfaitement ce que vouloient dire ces propositions : il en comprit tout l'avantage ; mais l'ambition et l'avarice eurent beau le tenter, il ne les écouta pas, et jamais le maudit vieillard ne voulut être cocu. Ce n'est pas toujours l'aversion ni la peur qu'on en a qui garantissent de la destinée. Le vilain le savoit à merveille ; c'est pourquoi, sous prétexte d'un pèlerinage à Sainte-Winyfrède, vierge et martyre, qui communiquoit la fécondité aux femmes, il n'eut point de repos qu'il n'eût mis les plus hautes montagnes du pays de Galles entre la

sienne et le dessein qu'on avoit eu de faire ce miracle à Londres après son départ.

Le duc fut quelque temps occupé des seuls plaisirs de la chasse, ou du moins ce ne fut que par des amusements passagers qu'il donna dans ceux de l'amour. Mais ces goûts s'étant passés avec le souvenir de madame Robarts, ses regards et ses vœux se tournèrent vers mademoiselle Brook; et ce fut au fort de cette poursuite que madame de Chesterfield se mit d'elle-même entre ses mains, comme nous allons dire en reprenant la suite de son histoire.

Le comte de Bristol, ambitieux et toujours inquiet, avoit essayé toutes sortes de moyens pour se mettre en crédit auprès du roi. Comme c'étoit ce même Digby dont Bussi fait mention dans ses annales, il suffira de dire qu'il n'avoit pas changé de caractère. Il savoit que l'amour et les plaisirs gouvernoient un maître qu'il gouvernoit à l'exclusion du chancelier [1]: ainsi c'étoient fêtes sur fêtes chez lui: le luxe et la délicatesse régnoient dans ces repas nocturnes, qui sont l'enchaînement des autres voluptés. De tous ces repas étoient mesdemoiselles Brook, ses parentes.

---

[1] Le comte de Bristol, dit mylord Clarendon, ménagea au roi des parties de plaisir et de débauche. (Continuat. p. 208.) C'étoit le fameux lord Digby, secrétaire d'État du temps de la guerre civile. Hor. Walpole dit que sa vie fut une contradiction perpétuelle. Les histoires d'Angleterre sont remplies des aventures de cet homme inconséquent, qui mourut, en 1676, sans emporter les regrets d'aucun parti.

Elles étoient toutes deux faites pour donner de l'amour et pour en prendre. C'étoit bien ce qu'il falloit au roi. Bristol voyoit les choses en train de lui donner bonne opinion de son projet; mais la Castelmaine, nouvellement en possession de toute la tendresse du roi, ne fut pas d'humeur alors de la partager avec une autre, comme elle fit sottement depuis, en méprisant mademoiselle Stewart. Dès qu'elle eut le vent de ces menées, sous prétexte de vouloir être de toutes les parties, elle les troubla. Le comte de Bristol n'eut qu'à rengaîner ses desseins, et mademoiselle Brook ses avances. Le roi n'osoit plus y songer : mais monsieur son frère voulut bien se charger de son refus; et mademoiselle Brook accepta l'offre de son cœur, en attendant qu'il plût au ciel de disposer autrement d'elle; ce qui arriva bientôt de cette manière.

Le chevalier Denham, comblé de richesses aussi bien que d'années, avoit passé sa jeunesse au milieu de tous les plaisirs que sans scrupule on se permet à cet âge. C'étoit un des plus beaux génies que l'Angleterre ait produits pour les ouvrages d'esprit; satirique et goguenard dans ses poésies, il n'y pardonnoit ni aux froids écrivains, ni aux maris jaloux, ni à l'épouse. Tout y respiroit les bons mots et les contes agréables; mais sa raillerie la plus fine et la plus piquante rouloit d'ordinaire sur les aventures du mariage : et, comme s'il eût voulu soutenir la vérité de ce qu'il en avoit écrit dans sa jeunesse, il

prit pour femme, à l'âge de soixante-dix-neuf ans [1], cette mademoiselle Brook dont nous parlons, qui n'en avoit que dix-huit.

Le duc d'York l'avoit un peu négligée quelque temps auparavant; mais les circonstances d'un mariage si mal assorti réveillèrent ses empressements. Elle, de son côté, lui laissa concevoir des espérances prochaines d'un bonheur auquel mille égards s'étoient opposés avant son mariage. Elle vouloit être de la cour; et, pour la promesse qu'elle exigeoit d'être dame du palais de la duchesse, elle étoit sur le point de lui en faire une autre, ou de payer comptant, lorsque la Chesterfield, au milieu de ce traité, fût tentée par son mauvais destin de lui ôter son amant pour inquiéter tant de monde.

Cependant, comme elle ne pouvoit voir le duc qu'aux assemblées publiques, il falloit de nécessité qu'elle y fît de grands frais en avances pour le séduire; et, comme c'étoit le lorgneur le moins circonspect de son temps, toute la cour fut instruite d'un commerce à peine ébauché.

Ceux qui parurent les plus attentifs à leur conduite n'étoient pas les moins intéressés. Hamilton et mylord Chesterfield les observoient de près; mais la Denham, piquée de ce qu'on avoit couru sur son marché, prit la liberté de se déchaîner de toute sa force contre sa rivale. Hamilton s'étoit flatté jusque-

[1] Il mourut le 19 mars 1668.

là que la vanité seule intéressoit le cœur de madame de Chesterfield dans cette aventure ; mais il fut bientôt détrompé : de quelque indifférence qu'elle eût d'abord donné dans cette intrigue, elle n'en sortit pas de même. On fait souvent plus de chemin qu'on ne veut, quand on se permet des agaceries qu'on croit sans conséquence. Le cœur a beau n'y pas avoir de part au commencement, il n'est pas sûr qu'il n'en prenne dans la suite.

Tout respiroit à la cour, comme on l'a déjà dit, les jeux, les plaisirs, et tout ce que les penchants d'un prince tendre et galant inspirent de magnificence et de politesse. Les beautés vouloient charmer, et les hommes ne cherchoient qu'à plaire. Chacun enfin faisoit valoir ses talents le mieux qu'il pouvoit. Les uns se signaloient par la danse, d'autres par l'air et la magnificence ; quelques-uns par l'esprit ; beaucoup par la tendresse, et peu par la constance.

Il y avoit un certain Italien à la cour, fameux pour la guitare. Il avoit du génie pour la musique ; et c'est le seul qui de la guitare ait pu faire quelque chose : mais sa composition étoit si gracieuse et si tendre, qu'il auroit donné de l'harmonie au plus ingrat de tous les instruments. La vérité est que rien n'étoit plus difficile que de jouer à sa manière. Le goût du roi pour ses compositions avoit tellement mis cet instrument à la mode, que tout le monde en jouoit bien ou mal; et sur la toilette des belles on

étoit aussi sûr de voir une guitare que d'y trouver du rouge et des mouches.

Le duc d'York en jouoit passablement, et le comte d'Arran comme Francisco lui-même. Ce Francisque venoit de faire une sarabande qui charmoit ou désoloit tout le monde; car toute la guitarerie de la cour se mit à l'apprendre, et Dieu sait la raclerie universelle que c'étoit!

Le duc d'York prétendoit ne la pas bien savoir, et pria mylord d'Arran de la jouer devant lui. Madame de Chesterfield avoit la meilleure guitare d'Angleterre. Le comte d'Arran, qui vouloit jouer de son mieux, mena son altesse à l'appartement de madame sa sœur. Elle étoit logée à la cour chez le duc d'Ormond son père, et cette merveilleuse guitare y logeoit avec elle. Je ne sais si la chose avoit été concertée; mais il est certain qu'ils trouvèrent la dame et la guitare au logis. Ils y trouvèrent aussi mylord Chesterfield, tellement effrayé de cette visite inopinée, qu'il fut quelque temps avant que de songer à se lever pour la recevoir avec le respect qu'il lui devoit.

La jalousie lui monta d'abord à la tête comme une vapeur maligne. Mille soupçons, plus noirs que l'encre, s'emparèrent de son imagination. Ils ne firent que croître et embellir; car, tandis que le frère jouoit de la guitare, la sœur jouoit de la prunelle, comme s'il n'y eût point eu d'ennemi en campagne. Cette sarabande fut répétée plus de vingt fois. Le

duc assura qu'on ne pouvoit mieux jouer. La Chesterfield se récria sur la pièce; mais son époux, qui vit bien que c'étoit à lui qu'on la jouoit, la trouva détestable.

Cependant, quoiqu'il souffrît mort et passion de ce qu'il falloit se contraindre, tandis qu'on se contraignoit si peu devant lui, il étoit résolu de voir à quoi cette visite aboutiroit; mais il n'en fut pas le maître. Comme il avoit l'honneur d'être chambellan de la reine, on vint lui dire qu'elle le demandoit. Son premier mouvement fut de dire qu'il étoit malade; le second de croire que la reine, qui l'envoyoit chercher si mal à propos, étoit du complot. Enfin, après toutes les extravagantes idées d'un homme soupçonneux, et toutes les irrésolutions d'un jaloux rétif dans le péril, il fallut partir.

Il étoit de la plus jolie humeur du monde en arrivant chez la reine. Les alarmes sont pour les jaloux ce que les désastres sont pour les malheureux : ils arrivent rarement seuls, et ne cessent jamais de persécuter. Il apprit qu'on l'avoit mandé pour une audience que la reine donnoit à sept ou huit ambassadeurs de Moscovie. A peine commençoit-il à maudire les Moscovites, que son beau-frère parut, et s'attira toutes les imprécations qu'il donnoit à l'ambassade. Il ne douta plus qu'il ne fût d'intelligence avec ceux qu'il venoit de laisser ensemble; et, dans son cœur il lui en sut le gré que méritoit ce bon office. Il eut bien de la peine à s'empêcher de lui témoigner sur-

le-champ ce qu'il pensoit d'une telle conduite. Il ne crut pas qu'il fût besoin d'autre preuve du commerce de sa femme que ce qu'il venoit de voir; mais, avant la fin de ce même jour, il trouva de quoi se persuader qu'on avoit profité de son absence et de l'honnêteté de son officieux beau-frère.

Il passa tranquillement cette nuit; et, comme il falloit ou crever ou communiquer ses chagrins et ses conjectures, il ne fit que rêver et se promener le lendemain jusqu'à l'heure du Park. Il fut à la cour; il cherchoit quelqu'un, et s'imaginoit qu'on devinoit le sujet du trouble qui l'agitoit. Il évitoit tout le monde; mais, à la fin, Hamilton se trouvant sur son chemin, il crut que c'étoit ce qu'il lui falloit. L'ayant prié qu'ils pussent faire un tour de promenade ensemble à Hyde-Park, il le prit dans son carrosse, et ils arrivèrent au cours en grand silence de part et d'autre.

Hamilton, qui le vit tout jaune et tout rêveur, s'imagina qu'il ne venoit que de s'apercevoir de ce que tout le monde voyoit depuis long-temps. Chesterfield, après un petit préambule qui ne signifioit pas grand'chose, lui demanda comme ses affaires alloient auprès de madame de Castelmaine. Hamilton, qui vit bien que cette question n'alloit pas au fait, ne laissa pas de l'en remercier; et, comme il méditoit quelque réponse: Madame votre cousine, lui dit Chesterfield, est extrêmement coquette, et il ne tiendroit qu'à moi de croire qu'elle n'est pas extrêmement sage. Hamilton trouva ce dernier arti-

cle un peu fort; et s'étant mis à le réfuter: Mon Dieu! lui dit mylord Chesterfield, vous voyez aussi bien que toute la cour les airs qu'elle se donne. Les maris sont toujours les derniers à qui l'on parle de ce qui les regarde; mais ils ne sont pas toujours les derniers à s'en apercevoir. Je ne suis pas surpris que, m'ayant fait d'autres confidences, vous m'ayez caché celle-là; mais, comme je me flatte de quelque part dans votre estime, je serois fâché que vous crussiez que je suis assez sot pour ne rien voir, quoique je sois assez honnête pour ne rien dire. Cependant on outre tellement les choses, qu'il faut à la fin prendre un parti. Dieu me préserve de faire le jaloux; ce personnage est odieux : mais aussi je ne prétends pas qu'une patience ridicule me rende la fable de la ville. Soyez donc juge, par les choses que je vais vous dire, si je dois m'armer d'indolence, ou si je dois prendre des mesures pour m'en garantir.

Son altesse me fit hier l'honneur de venir voir ma femme. Hamilton tressaillit à ce début. Oui, poursuivit l'autre, il se donna cette peine, et M. d'Arran prit celle de nous l'amener. N'admirez-vous pas qu'un homme de sa naissance fasse un tel personnage? Quelle fortune peut-il espérer auprès de celui qui l'emploie à ces indignes services? Mais il y a long-temps que nous le connoissons pour la plus pauvre espèce d'Angleterre, avec sa guitare et ses autres nigauderies.

Chesterfield, après cette légère ébauche du mérite

de son beau-frère, se mit à conter les observations qu'il avoit faites pendant sa visite, et lui demanda ce qu'il croyoit de son cousin d'Arran, qui les avoit si bonnement laissés ensemble. Cela vous surprend donc ? poursuivit-il. Or écoutez si j'ai raison de croire que la fin de cette belle visite se soit passée dans la dernière innocence. Madame de Chesterfield est aimable, il en faut convenir; mais il s'en faut de beaucoup qu'elle soit aussi merveilleuse qu'elle se l'imagine. Vous savez qu'elle a le pied vilain; mais vous ne savez pas qu'elle a la jambe encore plus vilaine. Pardonnez-moi, disoit Hamilton en lui-même. Et l'autre continuant sa description : Elle l'a grosse et courte, poursuivit-il; et, pour diminuer ces défauts autant que cela se peut, elle ne porte presque jamais que des bas verts.

Hamilton ne pouvoit deviner à quoi diable tout cela visoit; et Chesterfield, devinant sa pensée : Donnez-vous un peu de patience, lui dit-il : je me trouvai hier chez mademoiselle Stewart, après l'audience de ces damnés Moscovites. Le roi venoit d'y arriver; et, comme si le duc eût juré de me poursuivre partout ce jour-là, il vint un moment après. La conversation roula sur la figure extraordinaire des ambassadeurs. Je ne sais où ce fou de Crofts avoit pris que les Moscovites avoient tous de belles femmes, et que leurs femmes avoient toutes la jambe belle. Le roi soutint qu'il n'y en avoit point de si belle que celle de mademoiselle Stewart. Elle, pour sou-

tenir la gageure, se mit à la montrer jusqu'au-dessus du genou. On étoit près de se prosterner pour en adorer la beauté; car effectivement il n'y en a point de plus belle; mais le duc tout seul se mit à la critiquer : il soutint qu'elle étoit trop menue, et prononça qu'il n'y avoit rien de tel qu'une jambe plus grosse et moins longue; et conclut enfin qu'il n'y avoit point de salut pour une jambe sans bas verts. C'étoit, selon moi, déclarer qu'il en venoit de voir, et qu'il en avoit encore la mémoire toute fraîche.

Hamilton ne savoit quelle contenance tenir pendant un récit qui lui donnoit à peu près les mêmes conjectures. Il haussa les épaules en disant foiblement que les apparences étoient souvent trompeuses; que madame de Chesterfield avoit la foiblesse de toutes les belles, qui croient que leur mérite s'établit sur le nombre des adorateurs, et que, quelques airs qu'elle se fût imprudemment donnés pour ne pas rebuter son altesse, il n'y avoit point d'apparence qu'elle voulût consentir à de plus grandes complaisances pour l'engager. Il avoit beau donner des consolations qu'il ne sentoit pas, Chesterfield vit bien qu'il ne pensoit rien moins que ce qu'il disoit; mais il lui sut bon gré de la part qu'il lui voyoit prendre à ses intérêts.

Hamilton eut hâte de se trouver chez lui pour écrire pis que pendre à madame sa cousine. Le style de ce billet ne ressembloit en rien à celui des premiers qu'il lui avoit écrits. Les reproches, l'aigreur,

la tendresse, les menaces, et tout l'attirail d'un amant qui croit gronder avec raison, composoient cette épître. Il fut la rendre en main propre, de peur d'accident.

Jamais elle ne lui parut si belle que dans ce moment, et jamais ses yeux ne lui témoignèrent tant de bonne volonté. Son cœur en fut attendri; mais il ne voulut pas perdre les jolies choses qu'il avoit mises dans sa lettre. Elle lui serra la main en la recevant. Cette action acheva de le désarmer. Il eût donné toutes choses pour ravoir cette lettre. Il lui sembloit dans ce moment qu'il n'y avoit pas un mot de vrai dans tout ce qu'il lui reprochoit. Son mari lui parut un visionnaire, un imposteur, et rien moins que ce qu'il avoit cru quelques moments auparavant; mais ces remords venoient un peu tard. Il venoit de rendre son billet, et la Chesterfield avoit marqué tant d'impatience et tant d'empressement de trouver un moment pour le lire après l'avoir reçu, que tout sembloit la justifier et le confondre. Elle se défit tellement quellement d'une visite sérieuse qui l'assiégeoit, pour passer dans son cabinet. Il se crut trop coupable pour oser attendre son retour. Il sortit avec la compagnie; mais il n'osa jamais se présenter devant elle le lendemain pour avoir une réponse à sa lettre.

Il la trouva pourtant à la cour, et ce fut la première fois, depuis leur commerce, qu'il ne l'avoit point cherchée. Il se tenoit à l'écart, n'osoit lever les yeux

sur elle, et paroissoit d'un embarras à faire rire ou à faire pitié, lorsque, s'étant approchée de lui : N'est-il pas vrai, dit-elle, que vous voilà dans la situation du monde la plus sotte pour un homme d'esprit? Vous voudriez n'avoir point écrit; vous voudriez une réponse, vous n'en espérez pas; cependant vous la souhaitez et la craignez également. Je vous en ai pourtant fait une. Elle n'eut que le temps de lui dire ces trois ou quatre mots; mais ce fut d'un air et d'un regard à lui faire croire que c'étoit Vénus avec toutes ses grâces qui venoit de lui parler. Il étoit auprès d'elle quand le jeu de la reine commença. Elle s'y mit. Il étoit en peine de savoir quand, ou par où sortiroit cette réponse, lorsqu'elle le pria de vouloir bien mettre quelque part ses gants et son éventail. Il les reçut avec le billet dont il étoit question. Il n'avoit rien trouvé de sévère ni d'ennemi dans le discours qu'elle lui avoit tenu; c'est pourquoi il se hâta d'ouvrir son billet; voici ce qu'il y trouva :

« Vos emportements sont si ridicules, que c'est « vous faire grâce que de les attribuer à un excès « de tendresse qui vous tourne la tête. Il faut avoir « bien envie d'être jaloux pour le devenir de celui « dont vous me parlez. Bon Dieu! quel amant pour « donner de l'inquiétude à un homme d'esprit! et « quel esprit, pour s'être emparé du mien! N'avez-« vous point de honte de donner dans les visions « d'un jaloux, qui n'a rapporté que cela d'Italie? La « fable des bas verts, qui s'est trouvée l'objet de ses

« caprices, vous a pu séduire par des circonstances « si pitoyables! Que ne s'est-il vanté, dans les confi- « dences qu'il vous a faites, d'avoir mis en pièces « ma pauvre guitare! Cet exploit vous auroit peut- « être plus convaincu que tout le reste. Rentrez en « vous-même; et, si vous m'aimez, louez la fortune « de ce qu'une jalousie si mal fondée détourne l'at- « tention qu'on devroit avoir sur mes sentiments pour « l'homme le plus aimable et le plus dangereux de la « cour. »

Hamilton pensa pleurer de tendresse à ces marques d'une bonté dont il se croyoit indigne. Il ne se contenta pas de porter la bouche avec transport sur toutes les parties de ce billet; il baisa trois ou quatre fois les gants et l'éventail. Le jeu fini, la Chesterfield les reçut de ses mains, et lut dans ses yeux toute la joie que son billet avoit répandue dans son âme. Il n'avoit garde de se contenter de ce que les regards avoient pu lui marquer; il courut chez lui pour lui en écrire quatre fois autant.

Que cette lettre fut différente de l'autre! Peut-être ne valoit-elle pas tant; car on n'a pas tant d'esprit quand on demande pardon que quand on offense; et il s'en faut bien que le style des douceurs soit aussi touchant dans une lettre que celui des invectives.

Quoi qu'il en soit, sa paix fut faite, leur intelligence devint plus vive après cette querelle; et la Chesterfield, pour le rendre aussi tranquille qu'il avoit été défiant, se paroit à tout moment d'un feint

mépris pour son rival, et d'une aversion sincère pour son mari.

La confiance qu'il en prit fut telle, qu'il consentit qu'elle donneroit au public quelques apparences en faveur du duc pour sauver celles de leur commerce secret. Ainsi rien ne troubloit le repos de son cœur, que l'impatience de trouver une occasion favorable pour mettre le comble à ses vœux. Il lui sembloit qu'il ne tenoit qu'à elle de la faire naître. Elle s'en défendoit par les obstacles dont elle faisoit le dénombrement, et qu'elle ne demandoit pas mieux que de lui voir lever avec toute son industrie et tous ses empressements.

Cela lui fermoit la bouche; et, tandis qu'il y travailloit, et qu'il étoit dans l'admiration comment deux personnes qui se vouloient tant de bien, et qui étoient d'accord, ne pouvoient parvenir qu'aux souhaits, la fortune fit éclater une aventure imprévue qui ne lui permit plus de douter ni du bonheur de son rival, ni des perfidies de sa maîtresse.

Les revers de la fortune épargnent souvent lorsqu'on les craint le plus; et souvent ils accablent lorsqu'on les mérite et qu'on les prévoit le moins. Hamilton étoit au milieu de la lettre la plus tendre et la plus passionnée qu'il eût jamais écrite à madame de Chesterfield, lorsque son mari vint lui annoncer les particularités de cette dernière découverte. Il n'eut que le temps de cacher cet ouvrage galant parmi d'autres papiers, tant on étoit venu dans sa chambre

avec précipitation. Il avoit encore le cœur et l'esprit si remplis de ce qu'il écrivoit à madame de Chesterfield, que son mari fut d'abord mal reçu dans ses accusations, outre qu'il arrivoit mal à propos, à son gré, de toutes les façons. Il fallut pourtant l'écouter; et le premier moment d'attention lui fit bien changer de sentiment. Il ouvroit de grands yeux à mesure qu'on lui contoit des circonstances d'une indiscrétion si outrée, qu'elles lui paroissoient incroyables malgré les particularités du fait. Vous avez raison d'en être surpris, lui dit Chesterfield en finissant; mais, pour peu que vous doutiez de ce que je viens de dire, il ne vous sera pas difficile de trouver des témoins pour le confirmer; car la scène de ces tendres familiarités n'a pas été moins publique que l'est la chambre où l'on joue chez la reine; et cette chambre étoit alors, Dieu merci, honnêtement remplie de monde. La Denham s'est aperçue la première de ce qu'ils croyoient finement cacher dans la foule. Vous jugez bien comme la Denham a tenu le cas secret. La vérité est qu'elle s'est adressée à moi tout le premier comme j'entrois, pour me dire d'avertir ma femme que d'autres pourroient s'apercevoir de ce qu'il ne tenoit qu'à moi d'aller voir.

Madame votre cousine jouoit, comme je vous ai dit. Le duc étoit assis auprès d'elle. Je ne sais ce que sa main étoit devenue; mais je sais bien qu'il s'en falloit jusqu'au coude qu'on ne lui vît le bras tout entier. J'étois derrière eux dans la place que la Den-

ham venoit de quitter. Il me vit en se retournant, et fut si troublé de ma présence, qu'il pensa déshabiller madame de Chesterfield en retirant sa main. Je ne sais s'ils se sont aperçus qu'on les ait découverts; mais je sais bien que madame Denham mettra bon ordre à ce que personne ne l'ignore. Je vous avoue que je suis dans un embarras que je ne puis vous exprimer. Je ne balancerois pas à prendre mon parti, si les ressentiments m'étoient permis contre celui qui m'outrage. Pour elle, je saurois bien m'en faire raison, si, tout indigne qu'elle est d'aucun ménagement, je n'avois des égards pour une famille illustre, qu'un éclat digne d'une telle injure mettroit au désespoir. Vous y avez par-là quelque intérêt; vous êtes de mes amis, et je vous ouvre mon cœur sur la chose du monde la plus délicate. Voyons donc ensemble ce que je dois faire dans une occasion si désagréable.

Hamilton, plus interdit et plus confondu que lui, n'étoit pas trop en état de lui donner des conseils. Il n'écoutoit que la jalousie, et ne respiroit que la vengeance. Mais ces mouvements s'étant un peu calmés sur l'espoir qu'il y avoit de la calomnie, ou du moins de l'exagération dans ce que l'on imputoit à la Chesterfield, il pria son mari de suspendre ses résolutions jusqu'à ce qu'il fût plus amplement informé du fait. Il l'assura pourtant, s'il trouvoit que les choses fussent comme il venoit de le dire, qu'il fermeroit les yeux à tous autres intérêts que les siens.

Ils se séparèrent là-dessus ; et, dès les premières enquêtes, Hamilton trouva presque tout le monde instruit d'une aventure à laquelle chacun ajoutoit quelque chose en la contant. Le dépit et le ressentiment s'allumoient dans son cœur à mesure que toute sa tendresse pour elle s'y éteignoit.

Il ne tenoit qu'à lui de la voir pour lui faire tous les reproches qu'on est pressé de faire dans ces occasions; mais il étoit trop en colère pour en donner des marques qui eussent attiré quelque éclaircissement. Il se considéroit comme le seul qui fût véritablement outragé dans cette aventure, ne comptant pour rien l'injure d'un époux en comparaison de celle d'un amant.

Il courut chez mylord Chesterfield dans le transport qui l'aveugloit, et lui dit qu'il en avoit assez appris pour lui donner enfin un conseil qu'il suivroit lui-même en cas pareil; qu'il n'y avoit plus à balancer, s'il vouloit sauver une femme si sottement prévenue, et qui peut-être n'avoit pas encore perdu toute son innocence en perdant toute sa raison; qu'il falloit incessamment la mener à la campagne, et que, pour ne lui pas donner le temps de se reconnoître, le plus tôt seroit le mieux.

Mylord Chesterfield n'eut pas de peine à suivre un conseil qu'il avoit déjà regardé comme le seul qu'on lui pût donner en ami. Mais sa femme, qui ne se doutoit pas encore qu'on eût fait cette nouvelle découverte sur sa conduite, crut qu'il se moquoit

lorsqu'il lui dit qu'il falloit se préparer à partir pour la campagne dans deux jours. Elle se l'imagina d'autant plus, qu'on étoit au cœur d'un hiver extrêmement rude; mais elle s'aperçut bientôt que c'étoit tout de bon. Elle connut, à l'air et aux manières de son mari, qu'il croyoit avoir quelque sujet bien fondé de la traiter avec cette hauteur; et, voyant tous ses parents froids et sérieux sur les plaintes qu'elle leur en fit, elle n'espéra plus, dans cet abandonnement universel, qu'en la tendresse d'Hamilton. Elle comptoit bien qu'elle seroit éclaircie par lui d'un malheur dont elle ignoroit la cause, et que sa passion trouveroit enfin un moyen de rompre un voyage dont elle se flattoit qu'il seroit encore plus outré qu'elle; mais c'étoit s'attendre à la pitié d'un crocodile.

Enfin, comme elle vit arriver la veille de son départ, que tous les préparatifs d'un long voyage étoient faits, qu'elle recevoit des visites d'adieu dans les formes, et que cependant elle n'avoit aucune nouvelle d'Hamilton, sa patience et son espoir furent à bout: dans cet état funeste, quelques larmes l'auroient soulagée; mais elle aima mieux se contraindre sur ce soulagement que d'en donner le plaisir à son époux. Le procédé d'Hamilton lui paroissoit inconcevable; et, ne le voyant point paroître, elle trouva moyen de lui faire tenir ce billet.

« Seriez-vous du nombre de ceux qui, sans dai-
« gner m'apprendre pour quel crime on me traite en

« esclave, consentent à mon enlèvement? Que veu-
« lent dire votre silence et votre inaction dans une
« conjoncture où votre tendresse devroit être la plus
« vive? Je touche au moment de mon départ, et j'ai
« honte de sentir que vous me le faites envisager
« avec horreur, puisque j'ai raison de croire que
« vous en êtes moins touché qu'aucun autre. Faites-
« moi du moins savoir où l'on m'entraîne, ce qu'on
« veut faire de moi dans les déserts, et pourquoi
« vous paroissez, avec toute la terre, changé pour
« une personne que toute la terre n'obligeroit pas à
« changer, si votre foiblesse ou votre ingratitude ne
« vous rendoit indigne de ma tendresse. »

Ce billet ne fit que l'endurcir et le rendre plus fier de sa vengeance. Il avaloit à longs traits le plaisir de la voir au désespoir, parce qu'il ne doutoit pas que sa douleur et le regret de son départ ne fussent pour un autre. Il se complaisoit merveilleusement dans la part qu'il avoit à son affliction, et se savoit bon gré du conseil qu'il avoit imaginé pour la séparer d'un rival peut-être sur le point d'être heureux. Ainsi, fortifié qu'il étoit contre sa propre tendresse par tout ce que les ressentiments jaloux ont de plus impitoyable, il la vit partir d'une indifférence qu'il n'eut garde de lui cacher. Ce traitement imprévu, se joignant à tant de disgrâces réunies pour l'accabler tout d'un coup, pensa véritablement la mettre au désespoir.

La cour fut remplie du bruit de cet événement. Personne n'ignoroit le motif de ce prompt départ;

mais peu de gens approuvèrent le procédé de mylord Chesterfield. On regardoit avec étonnement en Angleterre un homme qui avoit la malhonnêteté d'être jaloux de sa femme : mais, dans la ville, ce fut un prodige inconnu jusqu'alors de voir un mari recourir à ces moyens violents pour prévenir ce que craint et ce que mérite la jalousie. On excusoit pourtant le pauvre Chesterfield autant qu'on l'osoit sans s'attirer la haine publique, en accusant la mauvaise éducation qu'il avoit eue. Toutes les mères promirent bien à Dieu que leurs enfants ne mettroient jamais le pied en Italie pendant leur vie pour en rapporter cette vilaine habitude de contraindre leurs femmes.

Comme ce fut long-temps l'entretien de la cour, le chevalier de Grammont, qui ne savoit pas l'histoire à fond, parut plus déchaîné contre cette tyrannie que tous les bourgeois de Londres ensemble ; et ce fut à ce sujet qu'il produisit des paroles nouvelles sur cette fatale sarabande qui malheureusement avoit eu tant de part à l'aventure. Elles passoient pour être de lui ; mais, si Saint-Évremond y avoit travaillé, ce n'étoit pas assurément le plus beau de ses ouvrages, comme on verra dans le chapitre suivant.

CHAPITRE X.

Autres intrigues amoureuses de la cour d'Angleterre.

Tout homme qui croit que son honneur dépend de celui de sa femme est un fou qui se tourmente et qui la désespère : mais celui qui, naturellement jaloux, a par-dessus ce malheur celui d'aimer sa femme, et de vouloir qu'elle ne respire que pour lui, est un forcené que les tourments de l'enfer ont accueilli dès ce monde sans que personne en ait pitié. Tous les raisonnements que l'on fait sur ces malheureux états du mariage vont à conclure que les précautions sont inutiles avant le mal, et la vengeance odieuse après.

Les Espagnols, tyrans de leurs femmes, plutôt par tradition que par jalousie, se contentent de pourvoir à la délicatesse de leur honneur par les duègnes, les grilles et les verroux. Les Italiens, dont les soupçons sont circonspects et les ressentiments vindicatifs, ont différentes méthodes de conduite entre eux. Les uns se mettent l'esprit en repos, tenant leurs femmes sous des serrures qu'ils croient impénétrables; d'autres renchérissent, par diverses précautions, sur tout ce que les Espagnols peuvent ima-

giner pour la captivité du beau sexe. Mais la plupart tiennent que, dans un péril inévitable, ou dans une transgression manifeste, le plus sûr est d'assassiner.

O vous, nations bénignes! qui, loin de recevoir ces habitudes féroces et ces coutumes barbares, laissez bonnement la bride sur le cou de vos heureuses moitiés, vous passez sans chagrin et sans alarmes vos paisibles jours dans toutes les douceurs d'une indolence domestique.

Chesterfield avoit bien affaire de s'aller tirer du pair de ses patients compatriotes pour faire éplucher par un ridicule éclat les particularités d'une aventure qu'on auroit peut-être ignorée hors de la cour, et qu'on auroit oubliée partout au bout d'un mois! Mais, dès qu'il eut le dos tourné pour se mettre en marche avec sa prisonnière et l'attirail dont on le flattoit qu'elle l'avoit pourvu, Dieu sait comme on donna sur son arrière-garde! Les Rochester [1], les Middlesex [2],

[1] Jean Wilmot, comte de Rochester, que les Muses, dit Walpole, aimoient à inspirer, et qu'elles rougissoient d'avouer. Il mourut le 26 juillet 1680.

[2] Lionel, qui étoit alors comte de Middlesex, et qui mourut en 1674, n'est point la personne dont il est ici question. Celle que l'auteur a en vue est Charles Sackville, alors lord Buckhurst, qui fut depuis comte de Middlesex et duc de Dorset, né le 24 janvier 1637, et mort le 19 janvier 1706. Walpole dit de lui qu'il étoit le plus bel homme de la cour voluptueuse de Charles II et de celle du roi Guillaume. Avec autant d'esprit que son premier maître, ou que ses contemporains Rochester et Buckingham, il n'avoit ni l'insensibilité du roi, ni le défaut de principes du

les Sydley, les Ethéredge [1], et toute la troupe des beaux esprits, mirent au jour force vaudevilles qui divertissoient le public à ses dépens.

Le chevalier de Grammont les trouva spirituels et récréatifs, comme on dit; et, dans tous les lieux où ce sujet étoit traité, voulant produire le supplément qu'il y avoit fait : C'est une chose singulière, disoit-il, que la campagne, qu'on peut appeler la potence ou les galères d'une jeune personne, ne soit faite en ce pays-ci que pour les malheureuses, et non pour les coupables! La pauvre petite Chesterfield, pour quelques lorgnades d'imprudence, se voit d'abord troussée par un mari fâcheux qui vous la mène passer les fêtes de Noël dans un château de plaisance à cinquante lieues d'ici, tandis qu'il y en a mille qu'on laisse dans la liberté de tout faire, qui la prennent bien aussi, et dont la conduite enfin mériteroit tous les jours vingt coups de bâton. Je ne nomme personne, Dieu m'en garde! mais la Middleton, la

---

duc, ni l'étourderie du comte. Rochester s'étonnoit que lord Dorset pût tout faire sans qu'on y trouvât à redire. Sans être exempt des foiblesses de l'humanité, il en avoit toute la sensibilité; et cette sensibilité faisoit excuser celui qu'on aimoit. Il paroît même que la bonté de son âme fit oublier la méchanceté de ses vers.

[1] Le chevalier Georges Ethéredge, auteur de trois comédies, naquit vers l'année 1636. Il fut, sous le règne de Jacques II, employé dans les pays étrangers, premièrement comme envoyé à Hambourg, et ensuite comme ministre à Ratisbonne, où il mourut vers le temps de la révolution.

Denham, les filles de la reine, celles de la duchesse, et cent autres, répandent leurs faveurs à droite et à gauche sans qu'on en souffle. Pour madame de Shrewsbury, c'est une bénédiction. Je m'en vais parier qu'elle feroit tous les jours tuer son homme, qu'elle n'en iroit que la tête plus levée. On diroit qu'elle a des indulgences plénières pour sa conduite. Ils sont trois ou quatre qui portent chacun une aune de ses cheveux en bracelets, sans qu'on y trouve à redire. Cependant il sera permis qu'un bourru comme Chesterfield exerce une tyrannie pareille et toute nouvelle en ce pays-ci, sur la plus jolie femme d'Angleterre, pour un rien ! Mais, s'il en croît être bon marchand, je suis son valet. Les précautions n'y font ma foi rien ; et souvent une femme, qui ne songeroit point à mal si on la laissoit en repos, s'y voit portée par vengeance, ou réduite par nécessité : c'est l'évangile. Écoutez ce qu'en dit la sarabande de Francisco:

Jaloux, que sert tout votre effort?
L'amour est trop fort;
Et, quelque peine
Que l'on prenne,
Elle est vaine
Quand deux cœurs une fois sont d'accord.
Il faut devant vous
Cacher ce qu'on fait de plus doux:
On contraint ses plus chers désirs;
On prend cent plaisirs;
Mais, pour les soins
De cent témoins,
En secret on n'aime pas moins.

Telles étoient les paroles dont le chevalier de Grammont passoit pour auteur. La justesse ni le tour n'y brilloient point excessivement; mais, comme elles contenoient quelques vérités qui flattoient le génie de la nation et de ceux qui prenoient les intérêts du beau sexe, toutes les dames les voulurent avoir pour les apprendre à leurs enfants.

Pendant tout ceci le duc d'York, qui ne voyoit plus madame de Chesterfield, ne se fit pas de grands efforts pour l'oublier. Son absence avoit pourtant des circonstances bien sensibles pour un homme qui causoit son éloignement : mais il y a des tempéraments heureux qui se consolent de tout, parce qu'ils ne sentent rien vivement. Cependant, comme son cœur ne pouvoit demeurer dans l'inutilité, dès qu'il eut oublié la Chesterfield, il se ressouvint de ce qu'il avoit aimé devant; et peu s'en fallut que mademoiselle d'Hamilton ne lui causât une rechute de tendresse.

Il y avoit à Londres un peintre assez renommé pour les portraits. Il s'appeloit Lély [1]. La grande quantité de peintures du fameux Van-Dyck, répandues en Angleterre, l'avoit beaucoup perfectionné. De tous les modernes c'est celui qui, dans le goût de

[1] Le chevalier Pierre Lély naquit à Soeste en Westphalie en 1617, vint s'établir en Angleterre en 1641, et mourut à Londres en 1680. C'est, il est vrai, un des peintres qui dans ses portraits a le mieux saisi la manière de Van-Dyck : il étoit loin cependant d'avoir son goût exquis, et chercha à y suppléer par du clinquant,

tous ses ouvrages, a le mieux imité sa manière, et qui en a le plus approché. La duchesse d'York voulut avoir les portraits des plus belles personnes de la cour. Lély les peignit. Il employa tout son art dans l'exécution. Il ne pouvoit travailler à de plus beaux sujets. Chaque portrait parut un chef-d'œuvre; et celui de mademoiselle d'Hamilton parut le plus achevé. Lély avoua qu'il y avoit pris plaisir.

Le duc d'York en eut à le regarder, et se mit à lorgner tout de nouveau l'original. Il n'y avoit rien à faire là pour ses espérances; et, dans le même temps que sa tendresse, inutilement réveillée pour elle, alarmoit celle du chevalier de Grammont, la Denham s'avisa de remettre sur pied le traité qu'on avoit si mal à propos interrompu. Bientôt on en vit la conclusion. Quand les deux parties sont de bonne foi dans les négociations, on ne perd pas le temps à chicaner. Tout cela alla bien d'un côté; cependant je ne sais quelle fatalité mit obstacle aux prétentions de l'autre. Le duc pressa fort la duchesse de mettre la Denham en possession de cette charge qui faisoit l'objet de son ambition: mais, comme elle n'étoit pas caution des articles secrets du traité, quoiqu'elle eût paru jusqu'alors commode pour les inconstances, et soumise aux volontés du duc, il lui parut dur et déshonorant de recueillir chez elle une rivale qui l'exposeroit à faire un assez triste personnage au milieu de sa cour. Cependant elle se vit sur le point d'y être forcée par autorité, lorsqu'un obstacle beau-

coup plus funeste interdit pour jamais à la pauvre Denham l'espérance de cette charge fatale, qu'elle briguoit avec empressement.

Le vieux Denham, naturellement jaloux, le devenoit de plus en plus, et sentoit qu'il avoit raison. Sa femme étoit jeune et belle, lui vieux et dégoûtant. Quelle raison de se flatter que le ciel voulût le dispenser du sort des maris de son âge et de sa figure? Il se le disoit continuellement; mais, aux compliments qu'on lui fit de tous côtés sur la charge que madame sa femme alloit avoir auprès de la duchesse, il se dit tout ce qu'il falloit pour se pendre, s'il en eût eu la fermeté. Le traître aima mieux éprouver son courage contre une autre. Il lui falloit des exemples pour exercer ses ressentiments dans un pays privilégié. Celui de mylord Chesterfield ne suffisoit pas pour ce qu'il méditoit, outre qu'il n'avoit pas de maison de campagne où mener l'infortunée Denham. Ainsi le vieux scélérat lui fit faire un voyage bien plus long sans sortir de Londres. La mort impitoyable l'enleva au milieu de ses plus chères espérances et de ses plus beaux jours. [1]

[1] Les satires du temps, dont on trouve quelques-unes dans les Œuvres d'André Marvell, insinuoient que mylady Denham avoit été empoisonnée dans une tasse de chocolat : on alla même jusqu'à attribuer sa mort à la jalousie de la duchesse d'York, et on afficha à la porte des enfants de son altesse des vers scandaleux sur cet événement. Il y en a aussi dans la collection des poëmes d'État, en 4 vol. André Marvell s'explique encore plus nettement. (Voyez T. II, p. 91 de ses ouvrages.)

Comme personne ne douta qu'il ne l'eût empoisonnée, la populace de son quartier tint conseil pour le lapider dès qu'il sortiroit : mais il se tint renfermé pour pleurer la mort de sa femme jusqu'à ce que leur fureur fût apaisée par un enterrement magnifique, dans lequel il fit distribuer au peuple quatre fois plus de vin brûlé qu'on n'en avoit bu dans aucun enterrement en Angleterre.

Pendant que la ville craignoit quelque grand désastre pour l'expiation de ces funestes effets de la jalousie, Hamilton n'étoit pas tout-à-fait si content qu'il s'étoit flatté de l'être après le départ de madame de Chesterfield. Il n'avoit consulté que les mouvements du dépit dans ce qu'il avoit fait. Sa vengeance étoit satisfaite, mais son amour ne l'étoit pas ; et, depuis l'absence de ce qu'il aimoit encore malgré ses ressentiments, ayant eu le loisir de faire quelques réflexions qu'une injure récente ne permet jamais d'écouter : A quoi bon, disoit-il, m'être si fort pressé de rendre malheureuse une personne qui, toute coupable qu'elle soit, peut seule faire mon bonheur? Maudite jalousie! poursuivit-il, plus cruelle encore pour ceux qui tourmentent que pour ceux qui sont tourmentés! Que m'importe d'avoir arraché la Chesterfield aux espérances et aux désirs d'un rival plus heureux, si je ne l'ai pu faire sans m'arracher à ce qu'il y avoit de plus cher et de plus sensible aux penchants de mon cœur?

Quantité d'autres raisonnements de cette force,

et tous hors de saison, lui prouvant nettement que, dans un engagement comme le sien, il valoit encore mieux partager avec un autre que de ne rien avoir, il se remplissoit l'esprit de vains repentirs et d'inutiles remords, lorsqu'il reçut une lettre de celle qui les causoit; mais une lettre tellement propre à les augmenter, qu'il se regarda comme le plus grand scélérat de l'univers après l'avoir lue. La voici :

« Vous serez aussi surpris de cette lettre que je
« le fus de l'air impitoyable dont vous vîtes mon
« départ. Je veux croire que vous vous étiez imaginé
« des raisons qui justifioient dans votre esprit un
« procédé si peu concevable. Si vous êtes encore
« dans la dureté de ces sentiments, ce sera vous faire
« plaisir que de vous apprendre ce que je souffre dans
« la plus affreuse des prisons. Tout ce qu'une cam-
« pagne a de plus triste dans cette saison s'offre par-
« tout à ma vue. Assiégée par d'impénétrables boues,
« d'une fenêtre je vois des rochers, de l'autre des
« précipices : mais, de quelque côté que je tourne
« mes regards dans la maison, j'y rencontre ceux
« d'un jaloux, moins supportables encore que les
« tristes objets qui m'environnent. J'ajouterois aux
« malheurs de ma vie celui de paroître criminelle
« aux yeux d'un homme qui devroit m'avoir justifiée
« contre les apparences convaincantes, si, par une
« innocence avérée, j'étois en droit de me plaindre
« ou de faire des reproches. Mais comment se jus-
« tifier de si loin, et comment se flatter que la

« description d'un séjour épouvantable ne vous empê-
« chera pas de m'écouter? Mais êtes-vous digne que
« je le souhaite? Ciel! que je vous haïrois, si je ne
« vous aimois à la fureur. Venez donc me voir une
« seule fois pour entendre ma justification; et je suis
« persuadée que, si vous me trouvez coupable après
« cette visite, ce ne sera pas envers vous. Notre
« argus part demain pour un procès qui le retiendra
« huit jours à Chester. Je ne sais s'il le gagnera;
« mais je sais bien qu'il ne tiendra qu'à vous qu'il
« n'en perde un qui lui tient pour le moins autant
« au cœur que celui qu'il va solliciter. »

Il y avoit dans cette lettre de quoi faire donner tête baissée dans une aventure plus téméraire que celle qu'on lui proposoit, quoiqu'elle fût assez gaillarde. Il ne voyoit pas trop bien comment elle feroit pour se justifier: mais elle l'assuroit qu'il seroit content du voyage; et c'étoit tout ce qu'il demandoit pour lors.

Il avoit une parente auprès de madame de Chesterfield. Cette parente, qui l'avoit bien voulu suivre dans son exil, étoit entrée quelque peu dans leur confidence. Ce fut par elle qu'il reçut cette lettre, avec toutes les instructions nécessaires sur son départ et sur son arrivée. Dans ces sortes d'expéditions le secret est nécessaire, du moins avant que d'avoir mis l'aventure à fin. Il prit la poste, et partit de nuit, animé d'espérances si tendres et si flatteuses, qu'en moins de rien, en comparaison du temps et des chemins, il eut fait cinquante mortelles lieues.

A la dernière poste, il renvoya discrètement son postillon. Il n'étoit pas encore jour; et, de peur des rochers et des précipices dont elle avoit fait mention, il marchoit avec assez de prudence pour un homme amoureux.

Il évita donc heureusement tous les mauvais pas; et, suivant ses instructions, il mit pied à terre à certaine petite cabane qui joignoit les murs du parc. Le lieu n'étoit pas magnifique; mais, comme il avoit besoin de repos, il y trouva ce qu'il falloit pour cela. Il ne se soucioit point de voir le jour, et se soucioit encore moins d'en être vu; c'est pourquoi, s'étant renfermé dans cette retraite obscure, il y dormit d'un profond sommeil jusqu'à la moitié du jour. Comme il sentoit une grande faim à son réveil, il mangea fort et ferme; et, comme c'étoit l'homme de la cour le plus propre, et que la femme d'Angleterre la plus propre l'attendoit, il passa le reste de la journée à se décrasser et à se faire toutes les préparations que le temps et le lieu permettoient, sans daigner ni mettre la tête un moment dehors, ni faire la moindre question à ses hôtes. Enfin les ordres qu'il attendoit avec impatience arrivèrent à l'entrée de la nuit par une espèce de grison, qui, lui servant de guide, après avoir erré pendant une demi-heure dans les boues d'un parc de vaste étendue, le fit entrer dans un jardin où donnoit la porte d'une salle basse. Il fut posté vis-à-vis de cette porte, par laquelle on devoit bientôt l'introduire dans des lieux plus agréa-

bles. Son guide lui donna le bonsoir. La nuit se ferma; mais la porte ne s'ouvrit point.

On étoit à la fin de l'hiver; cependant il sembloit qu'on ne fût qu'au commencement du froid. Il étoit crotté jusqu'aux genoux, et sentoit que, pour peu qu'il prît encore l'air dans ce jardin, la gelée mettroit toute cette crotte à sec. Ce commencement d'une nuit fort âpre et fort obscure eût été rude pour un autre; mais ce n'étoit rien pour un homme qui se flattoit d'en passer si délicieusement la fin. Il ne laissa pas de s'étonner de tant de précautions dans l'absence du mari. Son imagination, que mille tendres idées réchauffoient, le soutint quelque temps contre les cruautés de l'impatience et contre les rigueurs du froid: mais il la sentit petit à petit refroidir; et deux heures, qui lui parurent deux siècles, s'étant passées sans qu'on lui donnât le moindre signe de vie, ni de la porte, ni des fenêtres, il se mit à faire quelques raisonnements en lui-même sur l'état présent de ses affaires, et sur le parti qu'il y avoit à prendre dans cette conjoncture. Si nous frappions à cette maudite porte! disoit-il; car encore est-il plus honorable, si le malheur m'en veut, de périr dans la maison que de mourir de froid dans le jardin. Il est vrai, reprenoit-il, que ce parti peut exposer une personne que quelque accident imprévu met peut-être, à l'heure qu'il est, encore plus au désespoir que moi.

Cette pensée le munit de tout ce qu'il pouvoit

avoir de patience et de fermeté contre les ennemis qui le combattoient. Il se mit à se promener à grands pas, résolu d'attendre le plus long-temps qu'il seroit possible, sans en mourir, la fin d'une aventure qui commençoit si tristement. Tout cela fut inutile; et, quelque mouvement qu'il se donnât, enveloppé d'un gros manteau, l'engourdissement commençoit à le saisir de tous côtés, et le froid dominoit en dépit de tout ce que les empressements de l'amour ont de plus vif. Le jour n'étoit pas loin; et dans l'état où la nuit l'avoit mis, jugeant que ce seroit désormais inutilement que cette porte ensorcelée s'ouvriroit, il regagna du mieux qu'il put l'endroit d'où il étoit parti pour cette merveilleuse expédition.

Il fallut tous les fagots de la petite maison pour le dégeler. Plus il songeoit à son aventure, plus les circonstances lui en paroissoient bizarres et incompréhensibles. Mais, loin de s'en prendre à la charmante Chesterfield, il avoit mille différentes inquiétudes pour elle. Tantôt il s'imaginoit que son mari pouvoit être inopinément revenu; tantôt que quelque mal subit l'avoit saisie; enfin que quelque obstacle s'étoit malheureusement mis à la traverse pour s'opposer à son bonheur, justement au fort des bonnes intentions qu'on avoit pour lui. Mais, disoit-il, pourquoi m'avoir oublié dans ce maudit jardin? Quoi! ne pas trouver un petit moment pour me faire au moins quelque signe, puisqu'on ne pouvoit ni me parler ni me recevoir?

Il ne savoit à laquelle de ces conjectures s'en tenir, ni que répondre aux questions qu'il s'étoit faites ; mais, comme il se flatta que tout iroit mieux la nuit suivante, après avoir fait vœu de ne plus remettre le pied dans ce malencontreux jardin, il ordonna qu'on l'avertît d'abord qu'on demanderoit à lui parler, se coucha dans le plus méchant lit du monde, et ne laissa pas de s'endormir comme il eût fait dans le meilleur.

Il avoit compté de n'être réveillé que par quelque lettre ou quelque message de madame de Chesterfield; mais il n'avoit pas dormi deux heures, qu'il le fut par un grand bruit de cors et de chiens. La chaumière qui lui servoit de retraite touchoit, comme nous avons dit, les murailles du parc. Il appela son hôte pour savoir un peu que diable c'étoit que cette chasse qui sembloit être au milieu de sa chambre, tant le bruit augmentoit en approchant. On lui dit que c'étoit monseigneur qui couroit le lièvre dans son parc. Quel Monseigneur? dit-il tout étonné. Monseigneur le comte de Chesterfield, répondit le paysan. Il fut si frappé de cette nouvelle, que, dans sa premiere surprise, il mit la tête sous les couvertures, croyant déjà le voir entrer avec tous ses chiens. Mais, dès qu'il fut un peu revenu de son étonnement, il se mit à maudire les caprices de la fortune, ne doutant pas que le retour inopiné d'un jaloux importun n'eût causé toutes les tribulations de la nuit précédente.

Il n'y eût plus moyen de se rendormir après une telle alarme. Il se leva pour repasser dans son esprit tous les stratagèmes qu'on a coutume d'employer pour tromper ou pour éloigner un vilain mari qui s'avisoit de négliger son procès pour obséder sa femme. Il achevoit de s'habiller, et commençoit à questionner son hôte, lorsque le même grison qui l'avoit conduit au jardin lui rendit une lettre, et disparut sans attendre la réponse. Cette lettre étoit de sa parente; et voici ce qu'elle contenoit :

« Je suis au désespoir d'avoir innocemment con« tribué à vous attirer dans un lieu où l'on ne vous « fait venir que pour se moquer de vous. Je m'étois « opposée au projet de ce voyage, quoique je fusse « persuadée que sa tendresse seule y eût part; mais « elle vient de m'en désabuser. Elle triomphe dans « le tour qu'elle vous a joué. Non-seulement son « mari n'a bougé d'ici; mais il y reste par complai« sance. Il la traite le mieux du monde; et c'est dans « leur raccommodement qu'elle a su que vous lui « aviez conseillé de la mener à la campagne. Elle « en a conçu tant de dépit et d'aversion pour vous, « que, de la manière dont elle m'en vient de par« ler, ses ressentiments ne sont pas encore satisfaits. « Consolez-vous de la haine d'une créature dont le « cœur ne méritoit pas votre tendresse. Partez; un « plus long séjour ici ne feroit que vous attirer quel« que nouvelle disgrâce. Je n'y resterai pas long« temps; je la connois, Dieu merci. Je ne me repens

« pas de la compassion que j'en ai d'abord eue; mais
« je suis dégoûtée d'un commerce qui ne convient
« guère à mon humeur. »

L'étonnement, la honte, le dépit et la fureur s'emparèrent de son cœur après cette lecture. Les menaces ensuite, les invectives et les désirs de vengeance excitèrent tour à tour son aigreur et ses ressentiments : mais, après y avoir bien pensé, tout cela se réduisit à prendre doucement son petit cheval de poste pour remporter à Londres un bon rhume par-dessus les désirs et les tendres empressements qu'il en avoit apportés. Il s'éloigna de ces perfides lieux avec un peu plus de vitesse qu'il n'y étoit arrivé, quoiqu'il n'eût pas, à beaucoup près, la tête remplie d'aussi agréables pensées.

Cependant, quand il se crut hors de portée de rencontrer mylord Chesterfield et sa chasse, il voulut un peu se retourner, pour avoir au moins le plaisir de voir la prison où cette méchante bête étoit renfermée; mais il fut bien surpris de voir une très belle maison [1], située sur le bord d'une rivière, au milieu d'une campagne la plus agréable et la plus riante qu'on pût voir. Au diable le précipice ou le rocher qu'il y vit! Ils n'étoient que dans la lettre de la perfide. Nouveau sujet de ressentiment et de confusion pour un homme qui s'étoit cru savant dans les ruses aussi bien que dans les foiblesses du beau

[1] Bretby, dans la province de Derby.

sexe, et qui se voyoit la dupe d'une coquette qui se raccommodoit avec un époux pour se venger d'un amant.

Il regagna la bonne ville, prêt à soutenir contre tous qu'il faut être de bon naturel pour se fier à la tendresse d'une femme qui nous a déjà trompés; mais qu'il faut être fou pour courir après.

Comme cette aventure n'avoit pas beaucoup de beaux endroits pour lui, le voyage et ses circonstances furent supprimés, autant qu'il lui fut possible : mais, comme on peut croire que la Chesterfield n'en garda pas le secret, le roi l'apprit; et, lui ayant fait son compliment, il voulut un ample détail de cette expédition. Le chevalier de Grammont étoit présent à ce récit, et n'ayant que fort peu déclamé contre la trahison qu'on lui avoit faite : Si elle a eu tort, dit-il, de pousser la chose si loin, vous avez eu tort aussi de revenir sur vos pas comme un étourdi. Je m'en vais parier cent pistoles qu'elle s'est repentie plus d'une fois d'un ressentiment que vous méritiez assez pour le tour que vous lui aviez joué. Les femmes aiment la vengeance; mais elles ne tiennent pas toujours leur colère; et, si vous eussiez resté dans le voisinage jusqu'au lendemain, je veux avoir les bras cassés si on ne vous eût fait amende honorable pour l'affront de la première nuit.

Hamilton n'en tomba pas d'accord. Le chevalier de Grammont voulut soutenir sa thèse par un exemple; et, s'adressant au roi : Sire, dit-il, votre

majesté peut avoir connu Marion de L'Orme [1]. La créature de France qui avoit le plus de charmes étoit celle-là. Quoiqu'elle eût de l'esprit comme les anges, elle étoit capricieuse comme un diable. Cette princesse, m'ayant donné un rendez-vous, s'étoit avisée de me l'ôter pour le donner à un autre. Elle m'écrivit le plus joli billet du monde, tout rempli du désespoir où elle étoit d'un mal de tête qui l'obligeoit à garder le lit, et qui la privoit du plaisir de me voir jusqu'au lendemain. Ce mal de tête, soudainement arrivé, me parut suspect; et, ne doutant point que ce ne fût une défaite: Oh! parbleu, madame la coquette, dis-je en moi-même, si vous ne jouissez pas du plaisir de me voir aujourd'hui, vous ne jouirez pas de celui d'en voir un autre.

Voilà tous mes grisons en campagne, dont les uns battoient l'estrade autour de sa maison, tandis que les autres assiégeoient sa porte. Un de ces derniers me vint dire que personne n'étoit entré chez elle de tout l'après-midi; mais qu'un petit laquais en étoit sorti sur la brune; qu'il l'avoit suivi jusque dans la rue Saint-Antoine, où ce laquais en avoit rencontré un autre, auquel il avoit dit seulement un mot ou

---

[1] Marion de L'Orme, née à Châlons en Champagne, étoit réputée la plus belle femme de son temps. On la croyoit mariée secrètement avec le malheureux M. Cinqmars. Après sa mort, elle devint maîtresse du cardinal de Richelieu; et, en dernier lieu, de M. d'Emery, surintendant des finances. Elle mourut ignorée, presque dans la misère, dans un âge extrêmement avancé.

deux. Il ne m'en fallut pas davantage pour me confirmer dans mes soupçons, et pour former le dessein d'être de la partie, ou bien de la rompre.

Comme il y avoit fort loin du baigneur où je logeois jusqu'au fond du Marais, dès que la nuit fut venue, je montai à cheval sans vouloir qu'on me suivît. Dès que j'eus gagné la Place-Royale, le grison en sentinelle m'assura qu'il n'étoit encore entré personne chez mademoiselle de L'Orme. Je poussai vers la rue Saint-Antoine; et, justement comme je sortois de la Place-Royale, j'y vis entrer un homme à pied qui se cachoit de moi tant qu'il pouvoit; mais il eut beau faire, je le reconnus. C'étoit le duc de Brissac.

Je ne doutai point que ce ne fût le rival de cette nuit. Je m'approchai donc de lui, faisant semblant de douter si je ne me trompois point. Et, mettant pied à terre d'un air fort empressé; Brissac, mon ami, lui dis-je, il faut que tu me fasses un plaisir de la dernière importance: j'ai un rendez-vous, pour la première fois, chez une personne à quatre pas d'ici. Comme ce n'est que pour prendre des mesures, je n'y serai pas long-temps. Prête-moi ton manteau, si tu m'aimes, et promène un peu mon cheval en attendant mon retour; surtout ne t'éloigne pas d'ici. Tu vois que j'en use librement; mais c'est, comme tu sais, à la charge d'autant. Je pris son manteau sans attendre sa réponse. Il prit la bride de mon cheval, et me conduisit de l'œil.

Cela ne lui servit de rien ; car, après avoir fait semblant d'entrer dans une porte vis-à-vis de lui, je me coulai par-dessous les arcades jusqu'à la porte de la nymphe de L'Orme. On l'ouvrit d'abord que j'eus frappé. J'étois si bien enveloppé du manteau de Brissac, qu'on me prit pour lui. La porte se referma sans qu'on m'eût fait la moindre question ; et, comme je n'en avois point à faire, je fus droit à la chambre de la demoiselle. Je la trouvai sur un lit de repos dans le déshabillé le plus galant et le plus agréable du monde.

Jamais elle n'avoit été si belle, ni si surprise ; et, la voyant tout interdite : Qu'est-ce, ma belle? lui dis-je. Il me paroît que voilà une petite migraine bien parée. Le mal de tête est apparemment passé? Point du tout, dit-elle, je n'en puis plus ; et vous me ferez plaisir de vous en aller, et de me laisser mettre au lit. Pour vous laisser mettre au lit, oui, lui dis-je ; mais pour m'en aller, non, ma petite infante. Le chevalier de Grammont n'est pas un sot ; on ne se pare pas avec tant de soin pour rien. Vous verrez pourtant que c'est pour rien, me dit-elle : car assurément il n'en sera pas autre chose pour vous. Quoi! dis-je, après m'avoir promis un rendez-vous?... Eh bien! me dit-elle brusquement, quand je vous en aurois promis cinquante, c'est à moi de les tenir si je veux, et à vous de vous en passer si je ne le veux pas. Cela seroit bon, lui dis-je, si ce n'étoit pour le donner à un autre. Elle, aussi fière que celles qui

ont le plus d'innocence, et aussi prompte que celles qui en ont le moins, s'emporta sur un soupçon qui lui donnoit plus de chagrin que de confusion; et, voyant qu'elle montoit sur ses grands chevaux : Mademoiselle, lui dis-je, ne le prenons pas, s'il vous plaît, sur ce ton. Je sais ce qui vous inquiète. Vous avez peur que Brissac ne me trouve avec vous; mais ayez sur cela l'esprit en repos. Je l'ai rencontré près de chez vous; et, Dieu merci, j'ai mis bon ordre à ce qu'il ne vous rende pas sitôt visite. Je lui dis cela d'un air un peu tragique.

Elle en parut troublée d'abord; et, me regardant avec surprise : Que voulez-vous donc dire du duc de Brissac?.... me dit-elle. Je veux dire, répondis-je, qu'il est au bout de la rue qui promène mon cheval; et, si vous ne voulez pas m'en croire, vous n'avez qu'à y envoyer un de vos gens, ou voir son manteau, que je viens de laisser dans votre antichambre. Voilà l'éclat de rire qui la prend au fort de son étonnement; et, me jetant les bras au cou : Mon chevalier, me dit-elle, je n'y saurois plus tenir; tu es trop aimable et trop extraordinaire pour ne te pas tout pardonner. Je lui racontai comme la chose s'étoit passée. Elle en pensa mourir de rire; et, nous étant séparés fort bons amis, elle m'assura que mon rival n'avoit qu'à promener des chevaux tant qu'il lui plairoit, qu'il ne mettroit de la nuit le pied chez elle.

Je le trouvai fidèlement dans l'endroit où je l'avois

laissé. Je lui fis mille excuses de l'avoir fait attendre si long-temps, et mille remercîments de sa complaisance. Il me dit que je me moquois; que ces compliments ne se faisoient point entre amis; et, pour me convaincre qu'il m'avoit rendu ce petit service de bon cœur, il voulut à toute force tenir la tête de mon cheval tandis que j'y remontois. Je lui donnai bien le bonsoir en lui rendant son manteau, et je me rendis chez mon baigneur, également content de la maîtresse et du rival.

Voilà, poursuivit-il, comme il ne faut qu'un peu de patience et d'adresse pour désarmer la colère des belles, et pour mettre jusqu'à leurs supercheries à profit.

Le chevalier de Grammont avoit beau divertir par ses récits, instruire par ses exemples, et ne paroître à la cour que pour y répandre une joie universelle, il y avoit trop long-temps qu'il étoit le seul étranger à la mode. La fortune, jalouse de la justice qu'on rend au mérite, et qui veut que les félicités dépendent de ses caprices, lui suscita deux compétiteurs dans la possession où il étoit de charmer toute l'Angleterre; et ces compétiteurs étoient d'autant plus dangereux, que le bruit de leurs différents mérites étoit arrivé devant eux pour disposer les suffrages de la cour en leur faveur.

Ils venoient faire voir en leurs personnes ce qu'il y avoit de plus accompli dans la robe et dans l'épée. L'un étoit le marquis de Flamarens,

triste objet des tristes élégies de la comtesse de La Suze [1]; l'autre étoit le président Tambonneau, très humble et très obéïssant serviteur et berger de la belle Luynes. Comme ils arrivèrent ensemble, ils firent ce qu'ils purent pour briller de concert. Leurs talents étoient aussi différents que leurs figures. Tambonneau, passablement laid, fondoit ses espérances sur beaucoup d'esprit qu'on ne lui trouva pas; et Flamarens, par son air et par sa taille, briguoit une admiration qu'on lui refusoit tout net.

Ils étoient convenus de se prêter mutuellement du secours pour réussir. C'est pourquoi, dans leurs premières visites, l'un représentoit, et l'autre portoit la parole : mais il s'en fallut beaucoup qu'ils ne trouvassent les dames en Angleterre du goût de celles qui rendoient leurs noms fameux en France. La rhétorique de l'un ne fit que blanchir auprès du beau sexe; et la bonne mine de l'autre ne le distingua que pour le menuet, dont il fut l'introducteur en Angleterre, et qu'il dansoit avec assez de succès.

---

[1] Cette dame étoit fille de Gaspar de Coligny, maréchal de France, et se rendit célèbre par son esprit et ses élégies. Elle étoit du petit nombre des femmes avec lesquelles la reine Christine voulut bien se lier. Quoique élevée dans le protestantisme, elle embrassa la religion catholique, moins par piété que pour trouver un prétexte de se séparer de son époux, qui étoit protestant, et pour lequel elle avoit une aversion invincible. La reine dit plaisamment à cette occasion : « La comtesse de La Suze est devenue « catholique pour ne point voir son mari ni dans ce monde, ni « dans l'autre. »

On étoit trop accoutumé dans cette cour à l'esprit de Saint-Evremond, et aux agréments naturels et singuliers de son héros, pour être séduit par les apparences. Cependant, comme les Anglois en général ont une espèce de penchant pour ce qui sent le gladiateur, on fit grâce à Flamarens en faveur d'un duel, qui, le chassant de son pays, lui servoit de recommandation chez eux.

Mademoiselle d'Hamilton eut d'abord l'honneur d'être distinguée par Tambonneau. Il crut qu'elle avoit tout l'esprit qu'il falloit pour démêler la délicatesse du sien; et, charmé de voir qu'il n'y avoit rien de perdu dans sa conversation ni pour le tour, ni pour l'expression, ni pour la finesse des pensées, il lui faisoit souvent la grâce de causer avec elle; et peut-être ne se fût-il jamais aperçu qu'il l'ennuyoit, si, s'en tenant à cet étalage d'éloquence, il ne se fût mis en tête d'assaillir son cœur. C'étoit un peu trop pour la complaisance de mademoiselle d'Hamilton, qui croyoit n'en avoir déjà que trop eu pour les figures de son discours. On le pria de faire ailleurs l'essai de ses fleurettes séduisantes, et de ne pas perdre le mérite de sa première constance par une infidélité qui seroit très inutile.

Il suivit ce conseil en homme sage et docile; et, quelque temps après retournant aux pieds de ses premières habitudes en France, il se mit à faire provision de politique pour ces négociations importantes auxquelles il s'est vu depuis employé.

Ce ne fut qu'après son départ que le chevalier de Grammont fut informé de la déclaration galante qu'il avoit faite ; la confidence n'en valoit pas la peine. Cependant cela ne laissa pas de lui sauver quelque peu de ridicule avant son départ. Son collègue Flamarens, dénué de ce support, s'aperçut qu'il ne feroit plus en Angleterre les progrès qu'il avoit espérés de l'amour et de la fortune. Mais mylord Falmouth, toujours attentif à la gloire de son maître pour le secours des illustres affligés, pourvut à sa subsistance, et madame de Southesk à ses plaisirs. Il eut une pension du roi, et d'elle tout ce qu'il voulut : trop heureux qu'elle n'eût plus de présents à lui faire que celui de son cœur!

Ce fut en ces temps-là que Talbot [1], dont on a fait mention, et qu'on a vu depuis duc de Tyrconnel, devint amoureux de mademoiselle d'Hamilton. Il n'y avoit point à la cour d'homme de meilleur air. Il

---

[1] Richard Talbot, d'une famille irlandoise, angloise d'origine, fut conduit en Flandre, et présenté au roi Charles II par Daniel O'Neil, comme un homme déterminé à assassiner Cromwell. Lorsque le roi Jacques monta sur le trône, il fut créé comte de Tyrconnel, et en 1689 duc du même nom ; peu après il fut fait vice-roi d'Irlande. Lors de l'usurpation du prince d'Orange, il refusa généreusement toutes les offres qu'on lui fit pour l'engager à se soumettre. Il mourut à Limerick le 5 août 1691. Clarendon en dit beaucoup de mal, ainsi que de ses deux frères, Pierre Talbot, aumônier de la reine, et Thomas Talbot, cordelier, homme d'assez d'esprit, mais d'un libertinage scandaleux. On peut voir dans Clarendon plusieurs particularités sur ce moine.

n'étoit que cadet d'une maison à la vérité fort ancienne, mais peu considérable par l'éclat ou les biens. Cependant, quelque distrait qu'il fût d'ailleurs, comme il étoit appliqué à sa fortune, qu'il étoit bien avant dans la faveur du duc d'York, qu'il avoit mis cette faveur à profit, et que la fortune lui avoit été favorable au jeu, il avoit si bien fait qu'il se voyoit en possession de quarante mille livres de rente en fonds de terre. Il s'offrit à mademoiselle d'Hamilton avec cet établissement, et des espérances presque certaines d'être pair du royaume par le crédit de son maître; et, par-dessus tout cela, tant de sacrifices qu'il lui plairoit des lettres, des portraits et des cheveux de la Shrewsbury; curiosités qui véritablement ne sont comptées pour rien en ménage, mais qui faisoient foi de son mérite en amour.

Cette concurrence n'étoit pas à mépriser; et le chevalier de Grammont la jugea d'autant plus dangereuse pour les intérêts de son cœur, qu'il voyoit Talbot passionnément amoureux; qu'il n'étoit pas homme à se rebuter pour un refus; qu'il n'étoit pas fait de manière à s'attirer du mépris ou des froideurs pour ses empressements; et qu'outre cela ses frères commençoient à fréquenter la maison. De ces frères, l'un étoit aumônier de la reine, jésuite intrigant, et grand faiseur de mariages; l'autre étoit ce qu'on appelle moine séculier, qui n'avoit de son ordre que le libertinage et la réputation qu'on leur attribue; du reste, libre partout, divertissant par rencontre, mais

en possession de dire des vérités offensantes, et de rendre de bons offices.

Dans les réflexions du chevalier de Grammont sur toutes ces choses, il y avoit de quoi donner de l'inquiétude. Le peu de disposition que témoignoit mademoiselle d'Hamilton pour les prétentions de ce rival n'étoit pas capable de le rassurer. Elle ne pouvoit répondre que de ses intentions, et dépendoit absolument de celles de ses parents : mais la fortune, qui sembloit l'avoir mis sous sa protection en Angleterre, le délivra de ces nouvelles inquiétudes.

Talbot s'étoit dès long-temps porté pour patron des Irlandois opprimés. Ce zèle pour sa nation étoit fort louable; mais il n'étoit pas tout-à-fait désintéressé. De tous ceux que son crédit avoit rétablis dans une partie de leurs biens, il avoit écorné quelque petite chose : mais, comme chacun y trouvoit son compte, personne n'y trouvoit à redire.

Cependant, comme il est difficile de se contenir quand la fortune ou la faveur se mêle de tout ce qu'on entreprend, il y eut quelques airs d'indépendance dans son procédé qui choquèrent l'autorité du duc d'Ormond, pour lors vice-roi d'Irlande. Il lui fit connoître avec assez de hauteur qu'il n'en étoit pas content. Il y avoit assurément quelque différence entre le crédit et le rang de l'un et de l'autre. Le parti le plus prudent pour Talbot étoit la soumission et les déférences : mais, comme ce parti lui parut le moins généreux, il fit le fier, et ne s'en trouva pas

bien ; car, s'étant emporté mal à propos à quelques discours qu'il ne lui convenoit pas de tenir, ni au duc d'Ormond de pardonner, on le mit à la Tour ; d'où, voyant bien qu'il ne sortiroit pas qu'il n'eût fait toutes les soumissions qu'il falloit au duc d'Ormond [1], il y employa ses amis, et fit beaucoup plus pour sortir de ce pas qu'il n'eût fallu pour s'en garantir. Il perdit, par ce démêlé, tout espoir d'entrer dans une famille qui n'avoit garde après cela d'écouter aucune proposition de sa part.

Il fallut un peu prendre sur lui pour se défaire d'une passion qui avoit fait dans son cœur beaucoup plus de progrès que cette brouillerie n'avoit fait de bien à ses affaires. Il crut qu'elles avoient besoin de sa présence en Irlande, et qu'il n'avoit plus que faire de celle de mademoiselle d'Hamilton pour oublier une tendresse qui troubloit encore son repos. Son départ suivit de près cette résolution.

Il étoit gros joueur, et raisonnablement distrait. Le chevalier de Grammont lui avoit gagné trois ou quatre cents guinées la veille de son emprisonnement. Cette aventure lui avoit ôté de la tête l'exactitude de payer dès le lendemain, selon sa coutume ; et cela lui étoit tellement sorti de l'esprit, qu'il ne s'en souvint pas après qu'il fut en liberté. Le che-

---

[1] Clarendon a donné un récit très exact de cette affaire. Il paroît que Talbot fut mis à la Tour pour avoir menacé d'assassiner le duc d'Ormond.

valier de Grammont, voyant qu'il partoit sans lui donner le moindre signe de vie sur sa dette, crut qu'il falloit lui souhaiter un bon voyage; et, l'ayant rencontré chez le roi comme il venoit d'en prendre congé : Talbot, lui dit-il, si vous aviez besoin de mes services ici pendant votre absence, vous n'avez qu'à dire. Vous savez que le vieux Russell a laissé son neveu pour solliciter ses intérêts auprès de mamoiselle d'Hamilton ; si vous voulez, je prendrai soin des vôtres. Adieu; bon voyage. N'allez pas tomber malade par les chemins; mais, si cela vous arrivoit, souvenez-vous de moi dans votre testament. Talbot, que ce compliment fit d'abord souvenir de la dette, en fit un grand éclat de rire, et lui dit en l'embrassant : Mon cher chevalier, je vous sais si bon gré de l'offre que vous venez de me faire, que je vous laisse ma maîtresse, et vais vous envoyer votre argent.

Le chevalier de Grammont étoit tout plein de ces façons honnêtes de rafraîchir la mémoire de ceux qui l'avoient un peu tardive sur le payement. Voici comme il s'y prit long-temps après au sujet de mylord Cornwallis. Ce mylord Cornwallis avoit épousé la fille de Fox [1], trésorier de la maison du roi, l'homme

[1] Le chevalier Etienne Fox, d'où sont descendus lord Holland, et son fils le fameux Fox, fut l'artisan de sa fortune. D'abord commis de la cassette du roi à la restauration, il fut fait jusqu'à trois fois intendant des finances, et garda cette place jusqu'en 1707, où il se retira des affaires publiques. Il eut en premières noces

d'Angleterre le plus riche et le plus réglé. Son beau-fils, au contraire, étoit un petit hanneton, grand dissipateur, qui jouoit volontiers, qui perdoit tant qu'on vouloit, mais qui ne payoit pas de même. Son beau-père, qui n'avoit garde d'approuver sa conduite, ne laissoit pas de payer en la redressant. Le chevalier de Grammont lui avoit gagné mille ou douze cents guinées qui n'arrivoient point, quoiqu'il fût sur son départ, et qu'il eût pris congé de Cornwallis préférablement aux autres. Cela l'obligea d'écrire un billet que l'on trouvera laconique. Le voici :

« Mylord, souvenez-vous du comte de Grammont,
« et n'oubliez pas le chevalier Fox. »

Pour en revenir à Talbot, il partit plus touché que ne le paroît un homme qui fait présent de sa maîtresse. Son séjour en Irlande, ni le soin de ses affaires ne le guérirent pas tout-à-fait ; et, s'il se trouva dégagé des fers de mademoiselle d'Hamilton à son retour, ce ne fut que pour en prendre d'autres. Le changement qu'il trouva dans l'une et dans l'autre cour causa le sien. Disons comment.

Nous n'avons parlé des filles de la reine jusqu'à présent que pour faire mention de mademoiselle Stewart et de mademoiselle de Warmestré. Les autres

---

sept garçons et trois filles ; et de sa seconde femme, qu'il épousa en 1703 à l'âge de 76 ans ; il eut deux fils, Etienne comte d'Ilchester, Henri lord Holland, et deux filles. Il mourut en 1716 à Chiswick, âgé de 89 ans.

étoient mademoiselle Bellenden, mademoiselle de La Garde [1] et mademoiselle Bardou, toutes filles d'honneur, comme il plaisoit à Dieu.

La Bellenden n'avoit point de beauté : c'étoit une bonne créature, à qui l'embonpoint et quelque fraîcheur tenoient lieu de mérite, et qui, n'ayant pas l'esprit d'être coquette dans les formes, faisoit tout de son mieux pour contenter le monde par sa complaisance. Mademoiselle de La Garde et mademoiselle Bardou, toutes deux Françoises, avoient été placées par la reine-mère. La première étoit une petite mauricaude qui s'entremettoit des affaires de ses compagnes ; et l'autre vouloit à toute force être admise au rang des filles d'honneur, quoiqu'elle ne fût que logée parmi les autres, et qu'on lui en contestât à tout moment les titres et les fonctions.

On ne pouvoit guère être plus laide avec une aussi jolie taille ; mais, en récompense, la laideur étoit rehaussée par tout ce qui pouvoit y donner de l'éclat. On se servoit d'elle pour danser avec Flamarens ; et quelquefois, sur la fin d'un bal, armée de castagnettes et d'effronterie, elle se mettoit à danser quelque sarabande figurée qui faisoit rire la cour. Il faut maintenant voir ce que devint tout cela.

Comme mademoiselle Stewart ne servoit que ra-

---

[1] Fille de Charles Péliot, seigneur de La Garde. Elle épousa le chevalier Sylvius, et mourut le 13 octobre 1730. L'un de ses frères épousa la nièce de Jermyn, un des héros de ces Mémoires.

rement auprès de la reine, on ne comptoit plus sur elle. Les autres défilèrent presque en même temps par différentes aventures. Voici celle de mademoiselle Warmestré, dont on a dit quelque chose au sujet du chevalier de Grammont.

Mylord Taaffe [1], fils aîné du comte de Carlingford, s'étoit imaginé qu'il étoit amoureux d'elle; et la Warmestré, non-seulement s'imagina qu'il étoit vrai, mais elle compta qu'il ne manqueroit pas de l'épouser à la première occasion; et, en attendant, elle crut qu'il falloit le recevoir tout de son mieux. Il avoit fait confidence de ses affaires au duc de Richmond. Ils s'aimoient beaucoup; mais ils aimoient encore plus le vin. Le duc de Richmond [2], malgré sa naissance, ne brilloit que médiocrement à la cour; et le roi le considéroit encore moins que ne faisoient les courtisans. Ce fut apparemment pour se mettre mieux dans son esprit qu'il s'avisa de devenir amoureux de mademoiselle Stewart. La confidence fut mutuelle entre Taaffe et lui sur leurs engagements: Voici les mesures qu'ils prirent pour leur conduite.

La petite La Garde fut chargée de dire à mademoiselle Stewart que le duc de Richmond mouroit d'amour pour elle; et que, toutes les fois qu'il la

---

[1] Nicolas; baron de Taaffe, fils de Thibaud, comte de Carlingford, fut tué à la bataille de la Boyne le 1er juillet 1689, en combattant pour le roi Jacques.

[2] Charles Stewart, duc de Richmond et de Lénox.

lorgnoit en public, cela vouloit dire qu'il étoit tout prêt à l'épouser dès qu'elle en auroit le loisir.

Taaffe n'eut point de commission à donner pour mademoiselle Warmestré à la petite ambassadrice. Tout étoit réglé de ce côté-là; mais elle fut chargée de ménager certaines facilités qui manquoient encore à la liberté de leur commerce; comme, par exemple, de la voir à toute heure du jour et de la nuit chez elle. Cela paroissoit difficile; mais on en vint à bout.

La gouvernante des filles, qui, pour toutes choses au monde, n'auroit voulu faire la commode qu'en tout bien et tout honneur, consentit qu'on souperoit tant qu'on voudroit chez mademoiselle Warmestré, pourvu que ce fût à bonne intention, et qu'elle fût de la partie. La bonne dame aimoit les huîtres vertes, et ne haïssoit pas le vin d'Espagne. Elle trouvoit donc à coup sûr dans chacun de ces repas deux barils d'huîtres; l'un pour manger avec la compagnie, et l'autre pour emporter; et, dès qu'elle avoit pris sa dose de vin, elle prenoit congé de l'assemblée.

C'étoit à peu près du temps que M. le chevalier de Grammont avoit jeté les yeux sur la Warmestré, qu'on menoit ce petit train de vie dans sa chambre. Dieu sait les pâtés de jambon, les bouteilles de vin, et les autres provisions de sa libéralité, qui s'y consommoient!

Au milieu de ces bombances nocturnes et de cet

innocent commerce, un parent de Killegrew vint solliciter un procès à Londres. Il le gagna ; mais il y pensa perdre l'esprit.

C'étoit un gentilhomme de campagne, veuf depuis six mois, et possesseur de quinze à seize mille livres de rente. Le pauvre homme, qui n'avoit que faire à la cour, y fut voir son cousin Killegrew, qui n'avoit que faire de sa visite. Il y vit mademoiselle Warmestré, et dès cette première vue en devint amoureux. Cela ne fit qu'augmenter ; si bien que, n'ayant plus de repos ni le jour ni la nuit, il falloit avoir recours aux remèdes extrêmes ; c'est-à-dire, qu'un beau matin il fut trouver son cousin Killegrew, lui conta sa chance, et le pria bien instamment de demander mademoiselle Warmestré en mariage de sa part.

Killegrew pensa tomber de son haut en apprenant son dessein. Il ne pouvoit cesser d'admirer quelle créature, entre toutes celles de Londres, il s'étoit fourrée dans la tête pour en faire sa femme. Il fut quelque temps sans le vouloir croire ; mais, quand il vit que c'étoit tout de bon, il se mit à lui faire le dénombrement des dangers et des inconvénients qu'il y avoit dans une entreprise si téméraire. Il lui dit qu'une fille élevée à la cour étoit un terrible meuble pour la campagne ; que ce seroit en troubler le repos par tous les vacarmes de l'enfer que de l'y mener malgré qu'elle en eût ; que, s'il consentoit à ne l'y pas mener, il n'avoit qu'à faire un

petit calcul de ce qu'il faudroit en équipage, en table, en habits et en frais de jeu pour l'entretenir à Londres, mais selon ses caprices; qu'il n'avoit qu'à supputer ensuite combien lui dureroient ses quinze mille livres de rente.

L'autre avoit déjà supputé tout cela; mais, trouvant sa raison moins pressante que son amour, il demeura ferme dans sa résolution; et Killegrew, cédant à ses importunités, fut offrir son cousin pieds et poings liés à la victorieuse Warmestré. Comme il n'avoit rien tant appréhendé qu'une complaisance de sa part, rien ne l'étonna tant que le mépris avec lequel elle reçut sa proposition. La hauteur avec laquelle elle le refusa lui fit croire qu'elle étoit bien sûre de son fait avec mylord Taaffe, et lui fit admirer tout de nouveau comment cette princesse avoit pu trouver deux hommes d'humeur à l'épouser. Il se pressa d'annoncer ce refus avec toutes ses circonstances les plus offensantes, comme la nouvelle la plus salutaire qu'il pût apprendre à son tendre et malheureux cousin.

Mais son cousin ne se le tint pas pour dit. Il s'imagina que Killegrew lui déguisoit la vérité, par les raisons qu'il lui avoit déjà exposées; et, n'osant plus lui en parler, il prit la résolution de la voir lui-même. Il réveilla tout son courage pour cette entreprise, et médita son compliment : mais, dès qu'il eut ouvert la bouche pour le faire, elle lui dit qu'il auroit pu s'épargner la peine de venir dans sa

chambre pour lui parler d'une sotte affaire dont elle avoit donné la réponse à Killegrew ; qu'elle n'en avoit ni n'en auroit de sa vie d'autre à lui faire. Cela fut dit avec toute la dureté dont on accompagne les refus qu'on fait aux importuns.

Il en fut plus affligé qu'il n'en fut confus. Tout lui devint odieux dans Londres, et lui-même plus que tout le reste. Il en partit sans voir son cousin, regagna sa maison de campagne ; et, croyant qu'il lui seroit impossible de vivre sans l'inhumaine, il résolut de faire son possible pour mourir.

Mais, tandis que, pour vaquer à sa douleur, il s'étoit soustrait au commerce des chiens et des chevaux, c'est-à-dire, qu'il renonçoit aux plus chères délices d'un gentilhomme de campagne, la dédaigneuse Warmestré, surprise apparemment pour avoir mal compté, prit la liberté d'accoucher au beau milieu de la cour.

Une aventure si publique fit l'éclat qu'on peut s'imaginer. Toute la pruderie de la cour en fut déchaînée : celles principalement qui n'étoient plus d'âge ou de figure à donner ces scandales, en demandoïent justice. Mais la gouvernante des filles, à qui l'on auroit pu s'en prendre, assura que ce n'étoit rien, et qu'elle avoit de quoi fermer la bouche aux médisants. Elle eut une audience de la reine pour en développer le mystère ; et elle exposa comme quoi la chose s'étoit passée de son aveu, c'est-à-dire, en tout bien et en tout honneur.

La reine envoya demander à mylord Taaffe s'il reconnoissoit mademoiselle Warmestré pour sa femme. Il assura très respectueusement qu'il ne reconnoissoit ni mademoiselle Warmestré, ni son enfant; qu'il s'étonnoit comment ou vouloit plutôt lui en faire honneur qu'à un autre. La malheureuse Warmestré, plus indignée de cette réponse qu'affligée de la perte d'un tel amant, quitta la cour dès qu'elle le put, résolue de quitter le monde à la première occasion.

Killegrew, sur le point de faire un voyage quand cette aventure arriva, crut qu'il ne feroit point mal de prendre son chemin par la maison de son déplorable cousin pour lui en faire part; et, dès qu'il le vit, sans ménager la délicatesse de son amour ou de ses sentiments, il lui en fit durement le récit. Toutes les couleurs qui peuvent donner de l'indignation y furent employées pour le faire crever de honte et de ressentiment.

Nous lisons que l'officieux Tiridate se laissa doucement mourir au récit de la mort de Mariamne; mais le tendre cousin de Killegrew, s'étant dévotement mis à genoux, leva les yeux au ciel, et fit cette oraison:

Loué soit le Seigneur d'une petite disgrâce qui fera peut-être le bonheur de ma vie! Que sait-on si la belle Warmestré ne voudra point de moi à présent, et si je n'aurai pas le bonheur de passer mes jours avec une femme que j'adore, et dont je puis espérer des héritiers? Oui-dà! dit Killegrew, plus

confondu que l'autre n'auroit dû l'être : vous pouvez compter sur l'un et sur l'autre. Je ne doute pas qu'elle ne vous donne la main dès qu'elle sera relevée ; et ce seroit une grande malice à elle, qui en sait faire, de vous laisser manquer d'enfants. Je vous conseille de prendre toujours celui qu'elle vient d'avoir, en attendant les autres.

Ce qui fut dit fut fait, nonobstant la raillerie. Cet amant fidèle la rechercha comme il eût pu faire la chaste Lucrèce ou la belle Hélène. Sa passion ne fit qu'augmenter après l'avoir épousée ; et la généreuse Warmestré, touchée d'abord de reconnoissance, le fut enfin d'inclination ; ne lui donna pas un enfant dont il ne fût le père ; et, depuis qu'il y a des ménages heureux et tranquilles en Angleterre, jamais il n'y en a eu de si fortuné.

Quelque temps après mademoiselle Bellenden, que cet exemple n'avoit point effrayée, eut la prudence de quitter la cour avant que d'en être chassée. La désagréable Bardou la suivit de près ; mais ce ne fut que pour d'autres raisons. On s'ennuya de sa sarabande comme de son visage. Le roi, pour ne plus les revoir ni l'une ni l'autre, leur fit donner une petite pension. Il ne restoit donc plus que la petite mademoiselle de La Garde à pourvoir. Elle n'avoit ni assez de vices ni assez de vertus pour être chassée de la cour, ou pour y rester. Dieu sait ce qu'elle seroit devenue, si le seigneur Sylvius [1], personnage

[1] Le chevalier Gabriel Sylvius, natif d'Orange, étoit attaché à

qui n'avoit rien de ce que promettoit le nom romain qu'il avoit pris, n'eût aussi pris pour femme l'infante de La Garde.

On a fait voir que toutes ces princesses méritoient qu'on les chassât, ou pour leurs déréglements, ou pour leur laideur : cependant celles qui les remplacèrent trouvèrent le moyen de les faire regretter, si l'on en excepte mademoiselle Wells.

C'étoit une grande fille, faite à peindre, qui se mettoit bien, qui marchoit comme une déesse, et dont le visage, fait comme ceux qui plaisent le plus, étoit un de ceux qui plaisent le moins. Le ciel y avoit répandu certain air d'incertitude qui lui donnoit la physionomie d'un mouton qui rêve. Cela donnoit mauvaise opinion de son esprit ; et, par malheur, son esprit faisoit bon sur tout ce qu'on en croyoit. Cependant, comme elle étoit fraîche, et qu'elle paroissoit neuve, le roi, que la belle Stewart ne gâtoit pas sur la finesse des pensées, voulut voir si les sens ne trouveroient pas mieux leur compte avec mademoiselle Wells que les sentiments avec son esprit. Cette épreuve ne lui fut pas difficile. Elle étoit d'une famille royaliste ; et, comme son père avoit fidèlement servi Charles I[er], elle crut qu'il ne falloit pas se révolter contre Charles II. Ce commerce n'eut pas des suites fort avantageuses pour elle. On

---

la princesse royale, et après au duc d'York. C'étoit un homme d'esprit. Il fut Envoyé extraordinaire en Danemarck.

prétendoit qu'elle avoit fait un peu moins de défense qu'il ne falloit ; qu'elle s'étoit rendue à discrétion sans être vivement pressée ; et d'autres disoient que sa majesté se plaignoit de quelques autres facilités encore moins engageantes. Le duc de Buckingham fit un couplet de chanson sur ce sujet, dans lequel le roi parle à Progers [1], confident de ses menus plaisirs. L'allusion de *Wells*, qui signifie *puits*, fait toute la pensée du couplet. En voici le sens :

> Quand le roi de ce puits sentit l'horreur profonde,
> Progers, s'écria-t-il, que suis-je devenu?
> Ah ! depuis que j'y sonde,
> Si je n'avois cherché que le centre du monde,
> J'y serois parvenu.

Mademoiselle Wells, avec cette espèce d'anagramme sur son nom, et ces remarques sur sa personne, ne laissoit pas de briller entre toutes ses nouvelles compagnes. C'étoient mesdemoiselles Levingston, Fielding et Boynton, peu dignes qu'on en fasse mention dans ces Mémoires ; et nous les laisserons dans l'obscurité jusqu'à ce qu'il plaise à la fortune de les en retirer.

---

[1] Le roi lui donna la permission de faire bâtir une maison dans le parc de Busby, auprès de Hampton-Court, à condition qu'après sa mort elle reviendroit à la couronne. C'est la maison qu'a habitée le feu comte de Halifax. Cet Edouard Progers, qui, en 1660, avoit été nommé chevalier du Chêne royal, ordre qu'on vouloit établir, vécut jusqu'à l'âge de 96 ans, et mourut d'une inflammation que lui causa la douleur d'avoir poussé quatre dents nouvelles.

Telle étoit en filles d'honneur la nouvelle cour de la reine. Celle de la duchesse d'York fut presque renouvelée dans le même temps; mais, quant au choix qu'elle en fit, cette princesse montra bien, par une recrue brillante, que l'Angleterre avoit de grandes ressources en beautés. Avant que d'en parler, voyons un peu ce que c'étoit que les premières filles d'honneur, et par quel hasard elles sortirent de chez son altesse.

Outre mademoiselle Blague et mademoiselle Price, dont on a déjà parlé, la chambre avoit été composée de mademoiselle Bagot, et de mademoiselle Hobart, doyenne de la communauté.

La Blague, qui n'avoit jamais véritablement su ce qui l'avoit brouillée avec le marquis de Brisacier, s'en étoit prise à cette lettre fatale qu'elle avoit reçue de sa part, dans laquelle, sans l'avertir que la Price devoit porter des gants et du ruban jaunes comme elle, il ne lui parloit que de sa blonderie et de ses yeux marcassins. Elle s'imagina que c'étoit quelque chose de bien merveilleux, puisqu'on y comparoit ses regards; et, voulant à quelque temps de là savoir toute la vertu de l'expression, elle demanda ce que vouloit dire marcassin. Il n'y a pas de sangliers en Angleterre; et ceux à qui elle s'adressa lui dirent que c'étoit un cochon de lait. Cette injure la confirma dans tout ce qu'elle avoit soupçonné de sa perfidie. Brisacier, plus étonné de son changement qu'elle n'étoit indignée de sa prétendue noirceur,

la regarda comme une créature encore plus capri cieuse qu'elle n'étoit fade, et la planta là. Mais le chevalier Yarborough, aussi blond qu'elle, s'offrit au fort de son dépit, en fut écouté favorablement ; et le sort fit ce mariage pour voir ce que produiroit une union si blafarde.

Mademoiselle Price avoit de l'esprit ; et comme elle n'étoit pas d'une figure à s'attirer beaucoup de vœux, et qu'elle vouloit pourtant en avoir, loin de faire la renchérie quand l'occasion s'en présentoit, elle ne marchandoit seulement pas. Elle avoit de l'emportement dans sa colère aussi bien que dans sa tendresse. Cela l'avoit exposée à quelques inconvénients. Elle avoit très mal à propos pris querelle avec une jeune créature que mylord Rochester aimoit. Ce commerce avoit été jusqu'alors assez secret : elle eut l'imprudence de faire tout de son mieux pour le rendre public, et s'attira le plus dangereux ennemi qu'il y eût dans l'univers. Jamais homme n'a écrit avec plus d'agrément, de délicatesse et de facilité ; mais la plus implacable des plumes en fait de satire étoit la sienne.

La pauvre Price, qui l'avoit bien voulu mériter, y paroissoit chaque jour sous une figure nouvelle. Tout étoit plein de vaudevilles, dont son nom étoit le refrain, et sa conduite le sujet. Quel moyen d'y tenir dans une cour où l'on étoit avide des moindres choses qui venoient de mylord Rochester. Il ne lui fallut plus que la perte d'un amant et la découverte

qui s'ensuivit, pour mettre le comble aux persécutions qu'on lui faisoit.

Dongan mourut en ce temps-là. C'étoit un garçon de mérite, auquel Durfort, depuis comte de Feversham [1], succéda dans la charge de lieutenant des gardes du corps de son altesse. Mademoiselle Price l'avoit tendrement aimé. Sa mort la mit au désespoir; mais son inventaire pensa la faire devenir folle. Certaine cassette cachetée de tous côtés en étoit. Elle étoit adressée de la main du défunt à mademoiselle Price; mais, loin de la recevoir, elle n'eut pas seulement le courage de la regarder. La gouvernante crut qu'il étoit de sa prudence de la recevoir au refus de la Price, et de son devoir de la remettre entre les mains de la duchesse, comptant bien qu'elle étoit remplie de choses curieuses et utiles dont il pourroit lui revenir quelque petit profit. Quoique la duchesse ne crût pas tout-à-fait cela, la curiosité la prit de voir ce que pouvoit contenir une cassette si merveilleuse et si soigneusement cachetée; et l'ouverture s'en fit en présence de quelques dames qui se trouvèrent alors dans son cabinet.

---

[1] Louis de Duras, né en France, fils du duc de Duras et d'une soeur du grand Turenne. Après la restauration de Charles II, il vint en Angleterre, où il fut naturalisé, et créé successivement baron de Duras et comte Feversham, titre et nom de son beau-père. A la révolution il commanda en chef l'armée envoyée contre le duc de Monmouth. Il mourut le 8 avril 1709, âgé de 68 ans.

Tous les brimborions d'amour que l'on peut imaginer y étoient; et toutes ces faveurs étoient de la tendre Price. On ne pouvoit comprendre comment une seule personne y avoit pu fournir; car, sans compter les portraits, il y avoit des cheveux de toutes sortes, et mis en bracelets de tant de manières, que c'étoit une merveille. Après cela venoient trois ou quatre paquets de lettres d'une tendresse si vive, qu'on n'osa jamais lire que les deux premières, tant les transports et les langueurs y étoient naturellement représentés.

La duchesse se repentit d'avoir fait ouvrir cette cassette en si bonne compagnie; car, avec de pareils témoins, elle jugea bien qu'il n'y avoit pas d'apparence que l'aventure fût supprimée; mais, comme il n'y en avoit pas aussi de retenir une telle fille d'honneur, on rendit à mademoiselle Price ce qui lui appartenoit, avec ordre d'aller achever de pleurer ailleurs la perte de son amant, ou de s'en consoler.

Mademoiselle Hobart étoit d'un caractère aussi nouveau pour lors en Angleterre que sa figure paroissoit singulière dans un pays où, d'être jeune, et de n'être pas plus ou moins belle, est un reproche. Elle avoit de la taille, quelque chose de fort délibéré dans l'air, beaucoup d'esprit, et cet esprit étoit fort orné, sans être fort discret. Elle avoit beaucoup de vivacité dans une imagination peu réglée, et beaucoup de feu dans des yeux peu touchants. Son cœur

étoit tendre; mais on prétendoit que ce n'étoit qu'en faveur du beau sexe.

Mademoiselle Bagot [1], qui mérita la première ses soins et ses empressements, y répondit d'abord de bon cœur et de bonne foi; mais, s'étant aperçue que c'étoit trop peu de toute son amitié pour toute celle de la Hobart, elle laissa cette conquête à la nièce de la gouvernante, qui s'en trouva fort honorée, comme madame sa tante fort obligée du soin qu'elle avoit de la petite fille.

Bientôt le bruit véritable ou faux de cette singularité se répandit dans la cour. On y étoit assez grossier pour n'avoir jamais entendu parler de ce raffinement de l'ancienne Grèce sur les goûts de la tendresse, et l'on se mit en tête que l'illustre Hobart, qui paroissoit si tendre pour les belles, étoit quelque chose de plus que ce qu'elle paroissoit.

Les chansons commencèrent à lui faire compliment sur ces nouveaux attributs; et ses compagnes commencèrent à la craindre sur la foi de ces chansons. La gouvernante, tout alarmée de ces bruits, consulta mylord Rochester sur le péril où sa nièce

---

[1] Elisabeth, fille de Hervey Bagot, second fils du chevalier Hervey Bagot. Elle épousa en premières noces Charles Berkeley, comte de Falmouth, et devint après sa mort la femme de Charles Sackville, premier duc de Dorset.

Dryden et Howard, dans l'*Essay on Satire*, ont fait un portrait peu avantageux de cette dame. Au reste on ne peut guère s'en rapporter à un écrivain satirique pour la vérité des faits.

paroissoit exposée. Elle ne pouvoit mieux s'adresser. Il lui conseilla de la retirer des mains de mademoiselle Hobart, et fit si bien, qu'elle tomba dans les siennes. La duchesse, trop généreuse pour ne pas traiter de vision ce que l'on imputoit à cette fille, et trop équitable pour la condamner sur des chansons, l'ôta de la chambre pour la faire servir auprès de sa personne.

Mademoiselle Bagot étoit la seule qui véritablement eût quelque air de sagesse et de beauté dans cette première chambre. Elle avoit les traits beaux et réguliers. Elle avoit ce teint rembruni qui plaît tant quand il plaît. Il plaisoit beaucoup en Angleterre, parce qu'il y étoit rare. Elle rougissoit de tout, sans rien faire dont elle eût à rougir. Mylord Falmouth jeta les yeux sur elle. Ses vœux furent mieux reçus que n'avoient été ceux de mademoiselle Hobart; et quelque temps après, l'amour l'éleva du poste de fille d'honneur de la duchesse à un rang que toutes les filles d'Angleterre auroient pu envier.

CHAPITRE XI.

Autres intrigues amoureuses de la cour d'Angleterre.

La duchesse d'York, pour former sa nouvelle cour, voulut voir toutes les jeunes personnes qui s'offrirent; et, sans égard aux recommandations, ne choisit que ce qu'elle trouva de plus beau.

Mademoiselle Jennings et mademoiselle Temple étoient à la tête. Elles effaçoient tellement les deux autres qu'on choisit, que nous ne ferons mention que d'elles.

Mademoiselle Jennings [1], parée des premiers trésors de la jeunesse, étoit de la plus éclatante blancheur qui fut jamais. Ses cheveux étoient d'un blond parfait. Quelque chose de vif et d'animé défendoit

[1] Françoise Jennings, l'une des filles de Richard Jennings de Sunbridge, dans la province de Hertford. Elle fut mariée à George Hamilton, ainsi qu'on le voit à la dernière page de ces Mémoires. Après sa mort elle épousa en secondes noces Richard Talbot, dont il a été question plus haut, créé duc de Tyrconnel par Jacques II, dont il suivit la fortune. Elle ne paroît pas avoir vécu en bonne intelligence avec sa famille, et passa la dernière partie de sa vie en Irlande, où elle mourut le 6 mars 1731, dans un âge fort avancé.

son teint du fade qui d'ordinaire se mêle dans une blancheur extrême. Sa bouche n'étoit pas la plus petite; mais c'étoit la plus belle bouche du monde. La nature l'avoit embellie de ces charmes qu'on ne peut exprimer : les grâces y avoient mis la dernière main. Le tour de son visage étoit gracieux, et sa gorge naissante étoit de même éclat que son teint. Pour achever en un mot, sa figure donnoit une idée de l'Aurore ou de la déesse du printemps, telles que messieurs les poètes nous les offrent dans leurs brillantes peintures. Mais, comme il n'étoit pas juste qu'une seule personne possédât tous les trésors de la beauté sans aucun défaut, il y auroit eu quelque chose à refaire à ses bras et ses mains pour les rendre dignes du reste. Son nez n'étoit pas de la dernière délicatesse, et ses yeux faisoient un peu grâce, tandis que sa bouche et le reste de ses appas portoient mille coups jusqu'au fond du cœur.

Avec cette aimable figure elle étoit toute pétillante d'esprit et de vivacité. Ses gestes et tous ses mouvements étoient autant d'impromptu. Sa conversation étoit séduisante quand elle vouloit plaire, fine et délicate quand elle vouloit donner du ridicule; mais, comme son imagination l'emportoit souvent, et qu'elle commençoit à parler avant que d'achever de penser, ses expressions ne signifioient pas toujours ce qu'elle vouloit; et ses paroles rendoient quelquefois trop peu, quelquefois beaucoup trop, les choses qu'elle pensoit.

Mademoiselle Temple [1], à peu près du même âge, étoit brune en comparaison d'elle. Sa taille étoit jolie. Elle avoit les dents belles, les yeux tendres, le teint frais, le sourire agréable, et l'air spirituel. Voilà ce que c'étoit que son extérieur. Il seroit difficile de dire ce que c'étoit que le reste; car elle étoit simple, glorieuse, crédule, soupçonneuse, coquette, sage, fort suffisante et fort sotte.

Dès que ces nouveaux astres parurent à la cour de la duchesse, chacun eut les yeux dessus, et l'on forma des desseins sur l'une et sur l'autre, soit en bien, soit en mal.

Mademoiselle Jennings ne fut pas long-temps à se distinguer, et à ne laisser d'adorateurs à ses compagnes que ceux que l'espoir du succès y attachoit. Son éclat éblouissant attiroit, et les charmes de son esprit engageoient.

Le duc d'York, s'étant persuadé qu'elle étoit de son apanage, se mit en tête de faire valoir ses prétentions, par le même droit que le roi son frère s'étoit approprié les faveurs de mademoiselle Wells : mais il ne la trouva pas d'humeur à se mettre à son service, quoiqu'elle fût à celui de la duchesse. Elle ne voulut rien comprendre au nombre infini de lorgnades dont il l'attaqua d'abord. Ses regards se pro-

---

[1] Anne, fille de Thomas Temple de Frankton, dans la province de Warwick, et seconde femme du chevalier Charles Lyttelton, dont elle eut cinq fils et huit filles : elle étoit belle-mère du premier lord Lyttelton, et mourut le 27 août 1718.

menoient toujours ailleurs quand ceux de son altesse les cherchoient ; et, si par hasard il en surprenoit quelqu'un, elle n'en rougissoit seulement pas. Il fallut donc changer de batterie. Les regards n'ayant rien fait, il trouva l'occasion de parler, et ce fut tant pis. Je ne sais de quelle manière il conta sa chance ; mais les discours ne furent pas mieux reçus que le premier langage.

Elle avoit de la sagesse et de la fierté. Ce qu'il avoit à proposer ne convenoit pas trop à l'une ni à l'autre. Quoiqu'on jugeât à ses vivacités qu'elle n'étoit pas capable de faire de grandes réflexions, elle s'étoit munie de quelques maximes très salutaires pour la conduite d'une personne de son âge. La première étoit qu'il falloit être jeune pour entrer agréablement à la cour, et ne pas être vieille pour en sortir de bonne grâce ; qu'on ne s'y pouvoit maintenir que par une glorieuse résistance, ou par d'illustres foiblesses ; et que, dans un séjour si dangereux, il falloit faire son possible pour ne disposer de son cœur qu'en donnant sa main.

Avec de tels sentiments elle eut moins de peine à résister aux tentations du duc qu'à se débarrasser de sa persévérance. Elle fut sourde aux traités d'établissement dont on voulut sonder son ambition, et toutes les offres de présents réussirent encore plus mal. Que faire pour apprivoiser une impertinente vertu qui ne vouloit point entendre raison ? Il y avoit de la honte à laisser échapper une petite étourdie

dont les penchants devoient au moins tenir quelque chose de la vivacité qui brilloit dans toutes ses manières, et qui cependant se mêloit d'avoir du solide quand on ne lui en demandoit pas.

Après avoir bien rêvé sur son obstination, il crut que l'écriture pourroit faire ce que n'avoient pu les regards, les discours, ni les ambassades. Le papier souffre tout; mais par malheur elle ne souffroit point le papier. Chaque jour, quelques billets tendres en expressions, ou magnifiques en promesses, se fourroient ou dans ses poches ou dans son manchon. Cela ne se faisoit pas trop imperceptiblement, et la malicieuse petite bête avoit soin que ceux qui les y avoient vus entrer les en vissent sortir sans leur avoir donné la moindre audience. Elle ne faisoit que secouer son manchon, ou tirer son mouchoir. Dès qu'il avoit le dos tourné, billets pleuvoient autour d'elle, et les ramassoit qui vouloit. La duchesse fut souvent témoin de cette conduite, et n'eut pas le courage de la gronder de son manque de respect. Il n'étoit donc bruit dans les deux cours que des charmes et de la sagesse de mademoiselle Jennings. On ne pouvoit comprendre qu'une jeune créature, débarquant de la campagne droit à la cour, en devînt sitôt l'ornement par ses attraits, et l'exemple par sa conduite.

Le roi crut que ceux qui l'avoient attaquée s'y étoient mal pris, ne lui paroissant pas naturel que les promesses ne pussent l'éblouir, ni les empres-

sements la séduire, elle qui vraisemblablement ne tenoit pas cette discrette morale de la prudence de sa mère, qui n'avoit rien éprouvé de plus délicieux que les prunes et les abricots de Saint-Albans [1]. Il voulut voir ce que c'étoit que cela. Tout lui parut nouveau dans le tour de son esprit et dans les charmes de sa personne; mais toutes ces nouveautés lui parurent piquantes. La curiosité de l'éprouver se changea bientôt en désir de réussir dans l'épreuve. Dieu sait ce qu'il en fût arrivé; car il avoit tout l'esprit du monde, et il étoit roi. Ces qualités ne sont pas indifférentes. Les résolutions de la belle Jennings étoient louables et bien raisonnées; mais l'esprit avoit de grands charmes pour elle; et la majesté du prince humiliée devant une jeune personne qui l'écoute est bien persuasive; mais mademoiselle Stewart n'eut garde de consentir au projet du roi.

L'alarme la prit de bonne heure; elle pria sa majesté de vouloir bien laisser au duc son frère le soin d'instruire les filles de la duchesse sa belle-sœur, et de ne se mêler que de la conduite de son troupeau, s'il n'aimoit mieux à son tour lui permettre d'écouter certaines propositions d'établissement qui ne lui paroissoient pas désavantageuses. La menace n'étoit pas à négliger. Il obéit, et mademoiselle Jennings eut encore tout l'honneur des bruits qui se répandirent sur ce sujet. Nouvelle estime, et nouveaux

[1] Cette ville est près de Sunbridge, où résidoit la famille de mademoiselle Jennings.

vœux de tous côtés. Elle alloit triomphante de je ne sais combien de libertés, sans intéresser la sienne. Son heure n'étoit pas encore venue; mais elle n'étoit pas si loin. C'est ce que nous dirons quand nous aurons fait voir comment sa compagne débuta.

Quoique la figure de mademoiselle Temple fût toute des plus jolies, elle étoit effacée par celle de mademoiselle Jennings. Elle brilloit encore moins auprès d'elle par son esprit. Deux personnes très capables de lui en donner, si ce don étoit communicable, entreprirent en même temps de lui faire perdre le peu qu'elle en avoit. C'étoit mylord Rochester et mademoiselle Hobart. Le premier commença par la gâter, en lui faisant part de ses productions comme à la personne du monde la plus éclairée. Jamais il ne s'avisa de la flatter sur les charmes de sa personne. Il lui disoit bien que, si le ciel l'avoit fait d'humeur à se prendre par la beauté, il ne lui auroit pas été possible de se sauver auprès d'elle; mais que, n'étant, Dieu merci, touché que de l'esprit, il avoit le bonheur de jouir du plus agréable entretien du monde, sans que cela pût tirer à la moindre conséquence. C'étoit après un aveu si sincère qu'il lui présentoit des vers, ou quelque chanson nouvelle; et c'étoit là que tout ce qui pouvoit disputer quelque chose à mademoiselle Temple étoit mis à deux genoux devant ses appas pour en faire amende honorable. De telles insinuations tournoient sa petite tête, que c'étoit une pitié.

La duchesse s'en aperçut; et, connoissant la portée du génie de l'un et de l'autre, elle connut le danger où la pauvre Temple se précipitoit sans le savoir. Mais, comme il n'est pas moins dangereux d'interdire un commerce où l'on n'avoit pas songé, qu'il est difficile d'en rompre un bien établi, mademoiselle Hobart fut chargée de mettre ordre, le plus discrètement qu'elle pourroit, à ce que ces fréquentes et longues conversations n'eussent point de suite. Elle accepta volontiers cette commission, et se flatta d'y réussir.

Elle avoit déjà fait toutes les avances pour s'emparer de sa confiance et de sa bonne volonté. La Temple, moins en garde contre elle que contre Rochester, y répondoit tout de son mieux. Elle étoit avide de louanges, et friande de toutes sortes de sucreries autant que si elle n'eût pas eu plus de neuf à dix ans. On pourvut à l'un et à l'autre de ses goûts. Mademoiselle Hobart avoit l'intendance du cabinet des bains de la duchesse. Son appartement étoit tout contre, et dans cet appartement elle avoit un cabinet garni de confitures et de toutes sortes de liqueurs. Ce cabinet convenoit au goût de mademoiselle Temple, et il convenoit au goût de mademoiselle Hobart qu'elle y prît plaisir.

La belle saison étant de retour, les plaisirs qui l'accompagnent revinrent avec elle. Un jour que les dames avoient été à cheval, la Temple, au retour d'une de ces galantes promenades, débarqua chez mademoiselle Hobart pour se remettre de la fatigue

aux dépens des confitures qui l'y attendoient ; mais, avant que de s'y mettre, elle lui demanda la permission de se mettre en chemise, c'est-à-dire, de se déshabiller chez elle pour changer de linge en sa présence. Cette permission n'avoit garde d'être refusée. Je vous l'allois proposer, dit la Hobart. Ce n'est pas que vous ne soyez jolie comme un ange dans cet habillement ; mais il n'est rien tel que d'être fraîchement et à son aise. Vous ne sauriez croire, ma chère Temple, poursuivit-elle en l'embrassant, combien vous m'obligerez d'en user ainsi ; mais surtout ce goût pour la propreté me charme. Vous êtes bien différente en cela, comme en bien d'autres choses, de cette petite folle de Jennings. Avez-vous pris garde comme tous nos benêts de la cour l'admirent pour quelque éclat, qui n'est peut-être pas tout à elle, et pour des étourderies qui ne sont d'aucune autre, et qu'ils prennent pour des traits d'esprit ? Je ne lui ai pas assez parlé pour en démêler la gentillesse ; mais, s'il n'est pas mieux tourné que ses pieds, ce n'est pas grand'chose. On m'en a conté de belles de son peu de propreté. Il n'y a point de chat qui craigne tant l'eau. Comment ! jamais ne se laver pour soi-même, et ne décrasser que ce qu'il faut nécessairement que l'on montre, c'est-à-dire, la gorge et les mains !

La Temple avaloit cela plus doux que les confitures ; et l'officieuse Hobart, pour ne pas perdre de temps, la déshabilloit en attendant sa femme de chambre. Elle en fit bien quelques façons d'abord,

ne voulant pas donner cette peine à une personne constituée depuis quelque temps en dignité comme mademoiselle Hobart: mais elle eut beau s'en défendre, l'autre lui fit voir que c'étoit avec plaisir qu'elle lui rendoit ce petit office. La collation finie, et mademoiselle Temple déshabillée : Passons, lui dit la Hobart, dans le cabinet des bains; nous pourrons y causer un moment sans craindre que quelque sotte visite ne nous vienne lanterner. Elle y consentit; et, s'étant toutes deux mises sur un lit de repos : Vous êtes trop jeune, ma chère Temple, lui dit-elle, pour connoître la malignité du caractère des hommes en général, et trop neuve encore en ce pays-ci pour avoir pu démêler celui de ses habitants. Je vais vous donner une idée de ces messieurs, du mieux qu'il me sera possible, sans offenser personne; car je n'aime point la médisance.

Premièrement, il faut que vous comptiez que tous les hommes de la cour manquent de probité, de bon sens, de jugement, d'esprit ou de sincérité; c'est-à-dire, que celui qui par hasard aura quelques-unes de ces qualités, à coup sûr n'aura pas les autres. Le faste dans les équipages, la fureur du jeu, la bonne opinion de leur mérite, et le mépris pour celui des autres, sont leurs entêtements.

L'intérêt ou les plaisirs sont les motifs de toutes leurs actions. Ceux qui suivent le premier vendroient Dieu le père comme Judas vendit son maître, et pour moins d'argent. Je vous citerois de beaux exemples

si j'en avois le temps. Pour les sectateurs des voluptés, ou soi-disant tels, car ils ne sont pas tous si méchants qu'ils affectent de le paroître, ces messieurs ne respectent ni promesses, ni serments, ni foi, ni loi, c'est-à-dire, ni le ciel, ni la terre, pour parvenir à leurs fins. Ils ne regardent les filles d'honneur que comme des amusements qu'on place exprès à la cour pour les empêcher de s'y ennuyer; et plus on a de mérite, plus on est exposé à leurs impertinences dès qu'on les écoute, et à leurs calomnies dès qu'on ne les écoute pas.

Pour les épouseurs, ce n'est pas ici qu'il en faut chercher. Si l'argent ou le caprice ne s'en mêle, on auroit beau se flatter d'être pourvue, la sagesse et les appas y sont également inutiles. Madame de Falmouth est l'unique exemple d'une fille d'honneur bien mariée sans dot; et demandez au pauvre imbécille d'époux pour quelle raison il l'a prise; je suis persuadée qu'il n'en sait aucune, si ce n'est qu'elle a les oreilles grandes et rouges, et le pied plat. Pour la blonde Yarborough, qui paroissoit si fière de son établissement, elle est femme, pour tout compter, d'un grand flandrin qui, la semaine d'après son mariage, lui fit prendre congé de la ville pour jamais, en vertu de cinq ou six mille livres de rente qu'il possède sur les confins de Cornouaille. Hélas! la pauvre Blague, je la vis partir, il y a bien un an, tirée à quatre chevaux si maigres, que je ne crois pas qu'elle soit encore à moitié chemin de son petit

château. Que voulez-vous ! toutes les filles ont la folie de se vouloir marier ; et, dès qu'elles ont quelque peu de charmes, elles croient qu'il n'y a qu'à se montrer à la cour pour choisir leurs époux. Mais quand cela seroit, c'est la plus sotte condition du monde pour une personne qui a des sentiments.

Croyez-moi, ma chère Temple, c'est si peu de chose que les plaisirs du mariage au prix de ses inconvénients, que je ne sais comment on peut s'y résoudre. Fuyez donc un si fâcheux engagement, au lieu de le souhaiter. La jalousie, jadis inconnue dans ces innocents climats-ci, devient à la mode. Vous en savez des exemples. De quelque brillante apparence qu'on veuille vous éblouir, n'allez pas de votre esclave faire votre tyran. Maîtresse de votre liberté, vous le serez toujours des autres. Je vais vous donner des preuves assez récentes de la perfidie des hommes pour notre sexe, et de l'impunité qu'ils trouvent dans tous leurs attentats contre notre innocence.

Le comte d'Oxford [1] devint amoureux d'une comédienne de la troupe du duc [2], belle, gracieuse, et qui jouoit dans la perfection. Le rôle de Roxane,

---

[1] Aubery de Vere, dernier comte d'Oxford, mort le 12 mars 1702, âgé de plus de 80 ans.

[2] L'auteur d'une Histoire du théâtre anglois, publiée par Curl en 1741, dit que madame Marshall, actrice célèbre, plus connue sous le nom de Roxane, dont elle jouoit le rôle, fut ainsi trompée par le comte d'Oxford. Les particularités de cette aventure, telles qu'elles y sont rapportées, diffèrent peu de ce qu'on lit dans

dans une pièce nouvelle, l'avoit mise en vogue, et le nom lui en étoit resté. Cette créature, pleine de vertu, de sagesse, ou, si vous voulez d'obstination, refusa fièrement les offres de service et les présents du comte d'Oxford. Cette résistance irrita sa passion. Il eut recours aux invectives, et même aux charmes, le tout en vain. Il en perdit le boire et le manger. Ce n'étoit pas grand'chose pour lui; mais sa passion devint si violente, qu'il ne jouoit ni ne fumoit plus. Dans cette extrémité l'amour eut recours à l'hymen. Le comte d'Oxford, premier pair du royaume, a bonne mine, comme vous voyez; il est de l'ordre de la Jarretière, qui relève un air assez noble qu'il a naturellement: enfin, à le voir, on diroit que c'est quelque chose; mais, à l'entendre, on voit bien que ce n'est rien. Cet amant passionné lui fit présenter une belle promesse de mariage authentiquement signée de sa main. Elle ne voulut point tâter de cet expédient; mais elle crut qu'elle ne risquoit rien, lorsqu'il vint le lendemain accompagné d'un ministre et d'un témoin. Une autre comédienne de ses amies signa le contrat, comme témoin pour elle. Le ma-

ces Mémoires. On trouve un récit plus détaillé de cette séduction dans les Mémoires de la cour d'Angleterre, par madame Dunois, P. II, p. 71. Madame Marshall, qui joua la première le rôle de Roxane dans *les Reines rivales*, de Lée, appartenoit à la troupe du roi, et non à celle du duc. Lord Orford, je ne sais sur quelle autorité, dit que c'étoit une demoiselle Barker, nom qui paroît tout-à-fait inconnu dans les annales dramatiques de l'Angleterre.

riage fut fait et parfait de cette sorte. Vous croyez peut-être que la nouvelle comtesse n'avoit plus qu'à se faire présenter à la cour, y prendre son rang, et arborer les armes d'Oxford ? Point du tout. Quand il en fut question, on trouva qu'elle n'étoit point mariée ; c'est-à-dire, on trouva que le prétendu ministre étoit un trompette du mylord, et le témoin son timbalier. Cet ecclésiastique et ce témoin ne parurent plus après la cérémonie ; et l'on soutint à l'autre témoin que la sultane Roxane avoit apparemment cru se marier réellement dans quelque rôle de comédie. La pauvre créature eut beau prendre à partie les lois et la religion violées, aussi bien qu'elle, par cette supercherie ; elle eut beau se jeter aux pieds du roi pour en demander justice, elle n'eut qu'à se relever ; trop heureuse d'avoir une pension de mille écus pour douaire, et de reprendre le nom de Roxane au lieu de celui d'Oxford. Vous me direz que ce n'étoit qu'une comédienne ; que tous les hommes n'ont pas les mêmes sentiments ; et qu'on peut au moins les écouter quand ils ne font que rendre justice au mérite d'une personne faite comme vous : mais ne vous y fiez pas, quoique vous soyez à même ; car je sais que tout le monde ne donne pas dans la prévention nouvelle où l'on est pour la Jennings. Le beau Sydney vous lorgne ; mylord Rochester se plaît à vous entretenir ; et le très sérieux chevalier Lyttelton sent dégourdir sa gravité naturelle en faveur de vos attraits.

Pour le premier, j'avoue qu'il est d'une figure toute propre à séduire les penchants d'une personne de votre âge : mais, quand cette figure seroit accompagnée de quelque chose, comme elle ne l'est pas, et qu'il songeroit aussi sérieusement à vous qu'il veut vous le persuader et que vous le méritez, je ne vous conseillerois pas de songer à lui, pour des raisons qu'il ne m'est pas permis de vous dire à présent.

Le chevalier Lyttelton y va sans doute de bonne foi, puisqu'il paroît honteux de l'état où vous l'avez mis; et je crois que, s'il pouvoit tant faire que d'oublier les chimères dont il a l'imagination remplie sur ce qu'on appelle vulgairement être cocu, le bon homme vous épouseroit, et vous iriez représenter dans son petit gouvernement où vous passeriez gaîment vos jours à tenir les comptes du ménage, et à raccommoder ses serviettes. Quelle gloire d'avoir pour époux un Caton, dont les discours sont pleins de censures, et les censures remplies de travers !

Mylord Rochester est sans contredit l'homme d'Angleterre qui a le plus d'esprit et le moins d'honneur. Il n'est dangereux que pour notre sexe ; mais il l'est au point, qu'il n'y a pas de femme qui l'écoute trois fois qui n'en soit pour sa réputation. C'est une bonne fortune qui ne lui peut échapper de façon ou d'autre, puisqu'il la possède dans ses écrits, s'il n'en peut avoir autre chose ; et, dans le siècle où nous vivons, l'un vaut l'autre à l'égard du public. Cepen-

dant rien n'est si dangereux que les insinuations avec lesquelles il s'empare de l'esprit. Il entre dans vos goûts, dans tous vos sentiments; et, tandis qu'il ne dit pas un seul mot de ce qu'il pense, il vous fait croire tout ce qu'il dit. Je m'en vais parier que, de la manière dont il vous a parlé, vous l'avez cru le plus honnête homme du monde, et le plus sincère. Je ne saurois comprendre ce qu'il vous veut dans les soins qu'il affecte de vous rendre. Ce n'est pas que vous ne soyez faite de manière à mériter tous les empressements du monde; mais, quand il vous auroit tourné la tête, il ne sauroit que faire de la plus jolie créature de la cour; car il y a long-temps que ses débauches y ont mis ordre avec le secours et les faveurs de toutes les coureuses de la ville. Voyez donc, ma chère Temple, ce que c'est que cette habitude effroyable de malignité qui le possède, à la ruine et à la confusion de l'innocence: un scélérat qui n'a des soins et des empressements pour mademoiselle Temple que pour donner plus de vraisemblance aux calomnies dont il l'a déchirée! Vous me regardez avec étonnement, et semblez douter de la vérité de ce que j'avance; mais je ne veux pas que vous m'en croyiez. Tenez, dit-elle, tirant un papier de sa poche; voyez les vers qu'il a faits à votre louange, tandis qu'il endort votre crédulité par des discours flatteurs et de feints respects.

En disant cela, la perfide Hobart lui fit voir une demi-douzaine de couplets outrés que Rochester

avoit faits contre les filles d'honneur précédentes. C'étoit la Price qu'il attaquoit principalement par des traits sanglants, et par la plus hideuse anatomie de sa personne qu'on pût imaginer. Hobart n'avoit fait que substituer le nom de Temple à celui de Price. Cela s'accordoit avec le chant et la mesure.

Il n'en fallut pas davantage. La crédule Temple n'eut pas plutôt entendu chanter ce couplet, qu'elle ne douta plus qu'il ne fût fait pour elle; et, dans le premier mouvement de sa colère, n'ayant rien plus à cœur que d'en donner le démenti sur-le-champ aux impostures du poëte : Ah! pour celui-là, ma chère Hobart, je n'y puis plus tenir. Je ne me pique point d'être aussi belle qu'une autre : mais, pour les défauts dont parle ce coquin-là, ma chère Hobart, j'ose dire que personne n'en est plus éloignée. Nous sommes seules, et j'aurois presque envie de vous en convaincre.

La complaisante Hobart le voulut bien; mais, quoiqu'elle lui mît l'esprit en repos, en se récriant avec éloge sur tout ce qui réfutoit la chanson de Rochester, la Temple pensa se désespérer de rage et d'étonnement de ce que le premier homme qu'elle eût écouté, non-seulement ne lui eût pas dit un mot de vrai, mais eût la cruauté de l'accuser à faux; et, ne trouvant point d'expressions capables de remplir son dépit et la violence de ses ressentiments, elle se mit à pleurer comme une folle.

La Hobart la consola le plus tendrement qu'elle

put, la gronda de ce qu'elle prenoit si fort à cœur les noirceurs d'un homme dont on connoissoit trop l'infamie pour que de telles impostures eussent lieu; mais elle lui conseilla de ne lui plus jamais parler; que c'étoit l'unique moyen de rendre ses projets inutiles, et lui fit voir que le mépris et le sérieux étoient beaucoup plus utiles dans ces occasions qu'un éclaircissement; que, s'il obtenoit une fois qu'elle l'écoutât, il seroit justifié, mais qu'elle étoit perdue.

Mademoiselle Hobart n'avoit pas tort de donner ces conseils. Elle savoit qu'un éclaircissement la livroit, et qu'il n'y avoit plus de quartier pour elle, si Rochester avoit un sujet si juste de renouveler ses premiers panégyriques pour elle; mais la précaution fut vaine. Cette conversation avoit été entendue d'un bout à l'autre par la nièce de la gouvernante. Cette nièce avoit la mémoire du monde la plus fidèle; et, comme elle devoit voir Rochester ce même jour, elle répéta trois ou quatre fois cette conversation, pour n'en perdre pas un seul mot lorsqu'elle se donneroit l'honneur d'en faire le récit à son amant. Nous verrons dans l'autre chapitre comme la chose tourna.

CHAPITRE XII.

Suite des intrigues amoureuses de la cour d'Angleterre.

La conversation dont on vient de parler n'avoit eu de charmes que pour mademoiselle Hobart; et, si la jeune Temple en avoit trouvé le commencement divertissant, la fin l'avoit outrée de colère. A cette indignation succéda la curiosité d'apprendre par quelle raison, s'il étoit bien vrai que Sydney songeât à elle, il ne lui seroit pas permis de l'écouter un peu. La tendre Hobart, qui ne lui pouvoit rien refuser, lui promit cette confidence, dès qu'elle pourroit s'assurer sur sa conduite avec mylord Rochester. On ne lui demanda que trois jours d'épreuve, après lesquels Hobart jura qu'elle lui diroit ce qu'elle souhaitoit savoir. Temple assura qu'elle ne regardoit plus Rochester que comme un monstre de perfidie, et jura ses grands dieux qu'elle ne l'écouteroit de sa vie, et qu'elle lui parleroit encore moins.

Dès qu'elles furent sorties du cabinet, miss Sara sortit du bain, où, durant toute cette conversation, elle avoit pensé transir de froid sans oser s'en plaindre. Cette petite créature avoit obtenu de la femme

de chambre de mademoiselle Hobart de se pouvoir un peu décrasser à l'insu de sa maîtresse; et, l'autre y ayant consenti, je ne sais comme elles avoient fait pour remplir d'eau froide une des cuves; et la pauvre Sara ne faisoit que de s'y mettre lorsqu'elles furent alarmées de l'arrivée des deux autres. Une séparation de vitrage renfermoit l'endroit du cabinet où les cuves étoient placées. Des rideaux de taffetas de la Chine, qui se tiroient par-dedans, ôtoient la vue de ceux qui se baignoient. La femme de chambre de mademoiselle Hobart n'avoit eu que le temps de tirer ces rideaux sur la petite fille, de fermer la porte de la séparation, et d'en ôter la clef avant l'arrivée de sa maîtresse et de mademoiselle Temple.

Elles s'étoient mises sur un canapé placé le long de cette séparation, et mademoiselle Sara, malgré ses alarmes, avoit entendu toute la conversation, et l'avoit parfaitement retenue. Comme la belle ne s'étoit donné tant de peine que pour recevoir plus proprement mylord Rochester, dès qu'elle put se sauver, elle regagna son entresol; et, Rochester n'ayant pas manqué d'y grimper à l'heure du rendez-vous, il fut pleinement instruit de tout ce qui s'étoit passé dans le cabinet. Il admira l'audace de la téméraire Hobart d'oser lui faire une tracasserie de cette nature; mais, quoiqu'il comprît bien que l'amour et la jalousie en étoient cause, il ne lui pardonna pas pour cela. La petite Sara voulut savoir s'il étoit vrai qu'il en voulût à mademoiselle Temple, comme la

Hobart avoit dit ; qu'elle en mouroit de peur. En pouvez-vous douter, répondit-il, puisque cette sincère personne l'a dit ; mais vous voyez aussi que je n'en pourrois profiter, quand la Temple le voudroit bien, puisque mes débauches et les coureuses de la ville y ont mis bon ordre.

La nièce de la gouvernante se mit l'esprit en repos sur cette réponse, jugeant que le reste étoit faux, puisqu'elle pouvoit répondre que cet article n'étoit pas vrai. Mylord Rochester voulut aller dès ce même soir chez la duchesse, pour voir quelle contenance on tiendroit en le voyant, après le beau portrait que mademoiselle Hobart avoit eu la bonté d'en faire.

La Temple ne manqua pas de s'y trouver aussi, dans le dessein de lui faire une mine du plus effroyable dédain qu'elle pût imaginer. Quoiqu'elle se fût mise tout de son mieux, comme elle s'imaginoit que les couplets qu'on lui venoit de chanter étoient dans la poche de tout le monde, elle fut embarrassée de ce que tous ceux qui la rencontroient la croyoient peut-être faite comme Rochester l'avoit dépeinte. Cependant Hobart, qui ne se fioit pas trop aux promesses qu'elle avoit faites de ne lui parler ni de près ni de loin, ne la quittoit point. Jamais elle n'avoit été si jolie. Chacun lui en disoit quelque chose ; mais, à l'air dont elle recevoit toutes ces honnêtetés, on la crut folle. Car, lorsqu'on lui parloit de sa taille, de sa fraîcheur ou de ses regards : Bon !

disoit-elle, on sait bien que je ne suis qu'une vilaine bête, tout autrement faite que les autres; que ce qui reluit n'est pas or; et que, si j'ai quelque peu de louange à recevoir dans les compagnies, le reste est une misère. La Hobart avoit beau la pousser, elle alloit toujours son train; et, ne cessant de se dénigrer par ironie, on ne pouvoit comprendre à qui diable elle en vouloit.

Lorsque mylord Rochester arriva, elle en rougit d'abord, pâlit ensuite, s'ébranla pour aller à lui, se retint, tira ses gants l'un après l'autre jusqu'au coude; et, après avoir trois fois ouvert et refermé son éventail avec violence, elle attendit qu'il la saluât à son ordinaire; et, dès qu'il eut commencé, la belle fit demi-tour à droite, et lui tourna le dos. Rochester n'en fit que sourire; et, voulant que ces ressentiments fussent encore plus marqués, il fit le tour de sa personne; et, s'étant planté vis-à-vis d'elle: Mademoiselle, lui dit-il, rien n'est si glorieux que de briller comme vous faites après une aussi fatigante journée. Soutenir une promenade à cheval trois bonnes heures durant, et mademoiselle Hobart au retour, sans paroître abattue, voilà ce qui s'appelle un tempérament.

Mademoiselle Temple avoit naturellement le regard tendre; mais elle fut transportée d'une colère si violente, voyant qu'il avoit encore l'effronterie de lui parler, qu'il crut lui voir une grenade allumée dans chaque œil quand elle tourna les yeux sur lui.

Hobart la pinça par le bras, sur le point que ce regard alloit être soutenu d'un détachement de reproches ou d'invectives.

Il ne les attendit pas; et, remettant pour une autre fois les remercîments qu'il devoit à mademoiselle Hobart, il se retira tout doucement. Hobart, qui n'avoit garde de s'imaginer qu'il sût rien de l'autre conversation, ne laissa pas d'être fort alarmée de ce qu'il venoit de dire. Mais Temple, prête à suffoquer de tout ce qu'elle savoit pour le confondre sans avoir pu s'en défaire, fit vœu en elle-même d'en avoir le cœur net à la première occasion, malgré la parole qu'elle avoit donnée, quitte pour ne lui plus jamais parler après.

Rochester avoit un espion fidèle auprès de ces belles. C'étoit la petite miss Sara, raccommodée par son conseil et le consentement de sa tante avec mademoiselle Hobart pour mieux la trahir. Il sut par cet espion que la femme de chambre de la Hobart, soupçonnée de l'avoir écoutée dans le cabinet, étoit sortie de son service; qu'elle en avoit pris une autre qu'on croyoit qu'elle ne garderoit pas long-temps, parce qu'elle étoit laide, et qu'elle mangeoit les confitures de mademoiselle Temple. Quoique ces avis fussent de peu de conséquence, on ne laissa pas de louer la petite fille de son exactitude; et, quelques jours après, elle en vint donner un tel qu'on le souhaitoit.

Rochester fut informé par elle que mademoiselle

Hobart et sa nouvelle favorite devoient se promener à neuf heures du soir dans le mail du parc ; qu'elles devoient changer d'habits l'une avec l'autre, mettre de grandes écharpes, et porter des loups. Elle ajouta que mademoiselle Hobart s'étoit fort opposée à ce projet; mais qu'il avoit fallu céder à la fin, la Temple ayant résolu d'en passer sa fantaisie.

Rochester prit sa résolution sur cet avis. Il fut chercher Killegrew, se plaignit à lui du tour que mademoiselle Hobart avoit osé lui jouer, lui demanda son assistance pour s'en venger, et l'obtint; et, l'ayant informé de la manière dont il vouloit s'y prendre, et du rôle qui le regardoit dans cette aventure, ils se rendirent dans l'allée du mail.

Bientôt y parurent nos nymphes en mascarades. Leurs tailles étoient peu différentes, et leurs visages, qui l'étoient beaucoup, étoient couverts de leurs loups. Il n'y avoit que peu de monde au parc ; et, d'aussi loin que la Temple les vit, elle doubla le pas pour s'en approcher, dans le dessein de laver la tête au perfide Rochester sous la figure d'une autre, quand Hobart, l'arrêtant : Où courez-vous donc? lui dit-elle. N'auriez-vous point envie d'attaquer de conversation ces deux diables pour vous exposer à toutes les impertinences qu'ils sont capables de vous dire ? Ces remontrances furent inutiles. La Temple voulut tenter l'aventure; et tout ce qu'on put obtenir fut de ne point répondre à tout ce que Rochester pourroit lui dire.

Elles furent abordées comme elles achevoient de parler. Rochester choisit Hobart, feignant de la prendre pour l'autre : elle en fut ravie; mais Temple fut fâchée de voir que Killegrew lui tomboit en partage. Ce n'étoit pas à Killegrew qu'elle avoit affaire. Il s'aperçut de sa répugnance ; et, faisant semblant de se méprendre à ses habits : Eh! mademoiselle Hobart, lui dit-il, ne tournez pas tant la tête devers eux. Je ne sais par quel hasard vous êtes toutes deux ici; mais je sais bien que c'est fort à propos pour vous, ayant quelques petits avis à vous donner, comme votre serviteur et votre ami.

Ce début donna de la curiosité pour le reste, et mademoiselle Temple parut plus disposée à l'écouter. Killegrew, voyant que les autres s'étoient insensiblement éloignés : Au nom de Dieu! dit-il, de quoi vous avisez-vous de vous déchaîner contre mylord Rochester, que vous connoissez pour le plus honnête homme de la cour, et que vous donnez cependant pour le plus grand scélérat à la personne qu'il estime et qu'il honore le plus? Que deviendriez-vous, s'il vous plaît, s'il savoit que vous avez fait accroire à mademoiselle Temple que c'est sur elle qu'il a fait certains couplets de chanson, faits, comme vous savez aussi bien que moi, contre la grosse Price, plus d'un an avant qu'il fût question de la belle Temple? Ne soyez point surprise que j'en sache tant ; mais faites un peu d'attention à ce que je vais vous dire de bonne amitié : Votre passion et vos

désirs pour la jeune Temple ne sont plus ignorés que d'elle ; car, de quelque manière que vous ayez surpris son innocence, on lui rend assez de justice pour croire qu'elle vous traiteroit comme a fait madame de Falmouth, si la pauvre fille savoit ce que vous lui voulez. Je vous conseille donc de ne point pousser les choses plus loin auprès d'une personne trop sage pour vous le permettre; je vous conseille encore de reprendre votre femme de chambre, pour supprimer le scandale de ses discours. Elle dit partout qu'elle est grosse, vous impute le fait, et vous accuse de la dernière ingratitude sur de simples soupçons. Vous voyez bien que je n'invente point ces sortes de choses ; mais, afin que vous ne doutiez point que ce ne soit de sa propre bouche que je les tiens, elle m'a parlé de votre conversation dans le cabinet des bains ; des portraits que vous y avez faits de tous les hommes de la cour ; de la malice artificieuse dont vous avez donné les couplets si peu convenables à la fille d'Angleterre la mieux faite, de quelle manière la pauvre Temple a donné dans le panneau que vous lui tendiez pour justifier ses appas. Mais ce qu'il pourroit y avoir de plus dangereux pour vous dans ce long entretien, c'est d'avoir révélé certains secrets que la duchesse ne vous a pas apparemment confiés pour en faire part à ses filles d'honneur. Songez-y bien, et ne négligez pas de faire quelque réparation au chevalier Lyttelton pour le ridicule que vous avez pris la peine de lui don-

ner. Je ne sais si c'est de votre femme de chambre qu'il le tient ; mais je sais bien qu'il a juré de s'en venger, et qu'il est homme à tenir sa parole : car, afin que vous ne vous trompiez pas à cette mine de stoïcien et à cette gravité de jurisconsulte, je veux bien vous apprendre que c'est le plus emporté de tous les hommes. Comment ! ce sont des choses horribles que ces invectives. Il dit que c'est bien à faire à une coquine comme vous de dénigrer les honnêtes gens par jalousie ! qu'il s'en plaindra, si vous continuez ; que, si son altesse ne lui fait pas justice, il se la fera lui-même, et vous donnera de son épée dans le ventre, quand ce seroit entre les bras de mademoiselle Temple ; qu'il est bien scandaleux que toutes les filles d'honneur passent par vos mains avant que de pouvoir se reconnoître.

Voilà, mademoiselle, ce que j'ai cru devoir vous apprendre. Vous savez mieux que moi si ce que je viens de vous dire est véritable, et c'est à vous à voir quel usage il vous plaira faire de mes avis. Mais, si j'étois à votre place, je ferois la paix de mylord Rochester auprès de mademoiselle Temple. Encore une fois, qu'il ne sache pas que vous ayez abusé de l'innocence de cette fille pour noircir la sienne. N'en éloignez plus un homme qui l'aime tendrement, et qui, de la probité dont il est, se seroit bien gardé de jeter les yeux sur elle, s'il n'avoit eu dessein de l'épouser.

Mademoiselle Temple avoit exactement tenu sa

parole pendant ce discours. Elle n'avoit garde d'y manquer, tant l'étonnement et la confusion l'avoient saisie.

La Hobart et Rochester la joignirent encore tout interdite des merveilles qu'elle venoit d'apprendre, choses incroyables à son avis, qu'on ne pouvoit s'empêcher de croire en examinant leurs circonstances. Jamais embrouillement ne fut pareil à celui dont sa tête fut remplie à ce récit.

Rochester et Killegrew les avoient quittées, qu'elle n'étoit pas encore bien revenue : mais, dès qu'elle eut un peu repris ses esprits, elle regagna Saint-James à grands pas, sans répondre à ce que l'autre lui put dire : et, s'étant enfermée dans sa chambre, la première chose qu'elle fit, ce fut d'ôter promptement les habits de mademoiselle Hobart, de peur d'en être contaminée. Après ce qu'elle en venoit d'apprendre, elle ne la considéroit plus que comme un monstre funeste à l'innocence du beau sexe, de quelque sexe qu'elle pût être. Elle rougissoit des privautés qu'avoit eues auprès d'elle une créature dont la femme de chambre étoit grosse sans avoir été dans un autre service que le sien. Elle lui renvoya donc toutes ses hardes, redemanda les siennes, et résolut de n'avoir plus aucun commerce avec elle.

Mademoiselle Hobart, d'un autre côté, qui crut que Killegrew l'avoit prise pour elle en lui parlant, ne pouvoit comprendre ce qui lui faisoit prendre, depuis cette conversation, des airs si surprenants :

mais, voulant s'en éclaircir, elle fit rester la femme de chambre de Temple chez elle, fut la trouver elle-même, au lieu de lui renvoyer ses habits; et, voulant la surprendre par quelque petite amitié avant que d'en venir aux éclaircissements, elle entra tout doucement dans sa chambre comme elle alloit changer de linge, et l'embrassa. La Temple se trouvant entre ses bras avant que de l'avoir aperçue, tout ce que Killegrew venoit de lui dire s'offrit à son imagination. Elle crut lui voir les regards d'un satyre, avec des empressements encore plus odieux; et, se démêlant avec indignation d'entre ses bras, elle se mit à faire des cris effroyables, appelant le ciel et la terre à son secours.

Les premières qui vinrent à cette alarme, furent la gouvernante et sa nièce. Il étoit près de minuit. La Temple étoit en chemise, tout effarée, repoussoit avec horreur mademoiselle Hobart, qui ne s'en approchoit que pour apprendre le sujet de ses transports. Dès que la gouvernante vit cette scène, elle se mit à chanter pouille à la Hobart avec toute l'éloquence d'une vraie gouvernante; lui demanda si c'étoit pour elle que son altesse entretenoit des filles d'honneur; si elle n'avoit point de honte de venir jusque dans leur appartement, à l'heure indue qu'il étoit, pour s'y porter à de telles violences, et jura qu'elle s'en plaindroit dès le lendemain à la duchesse.

Tout cela confirmoit Temple dans ses erreurs; et

Hobart fut enfin obligée de s'en aller sans pouvoir faire entendre raison à des créatures qu'elle croyoit toutes folles ou possédées. Le lendemain miss Sara ne manqua pas de conter cette aventure à son amant ; lui dit comme les cris de Temple avoient alarmé l'appartement des filles, et comme elle et sa tante, accourant à son secours, avoient pensé surprendre Hobart en flagrant délit.

Deux jours après, l'aventure fut publique, avec plusieurs circonstances qui n'en étoient pas. La gouvernante en faisoit foi, contant partout comme la pudeur de mademoiselle Temple l'avoit échappé belle, et que miss Sara, sa nièce, n'avoit conservé son honneur que parce que les bons avis de mylord Rochester l'avoient dès long-temps obligée de lui défendre tout commerce avec une personne si dangereuse.

Temple sut dans la suite que les couplets qui l'avoient si fort aigrie n'avoient jamais été faits que pour la Price. Tout le monde l'en assuroit, en concevant une nouvelle horreur pour Hobart sur cette supercherie. Tant de refroidissement après tant de familiarités fit croire à bien des gens que l'aventure n'étoit pas tout-à-fait inventée.

C'étoit assez pour disgracier la Hobart à la cour, et pour la décrier dans la ville ; mais la duchesse la soutint comme elle avoit déjà fait, traita l'histoire d'un bout à l'autre de chimère ou de calomnie, gronda Temple de son impertinente crédulité, chassa la

gouvernante avec la nièce pour les impostures dont elles soutenoient cette fable, et fit quantité d'injustices pour rétablir l'honneur d'Hobart sans pouvoir en venir à bout. Elle avoit ses raisons pour ne la pas abandonner, comme nous dirons dans la suite.

Mademoiselle Temple, qui ne cessoit de s'accuser d'injustice au sujet de mylord Rochester, et qui, sur la parole de Killegrew, le croyoit l'homme d'Angleterre de la plus grande intégrité, ne cherchoit que l'occasion de se justifier dans son esprit, en lui faisant quelque sorte de réparation pour les rigueurs qu'elle lui avoit tenues. Ces favorables dispositions entre les mains d'un homme comme lui l'auroient pu mener plus loin qu'elle ne croyoit; mais il ne plut pas au ciel de le mettre à portée d'en profiter.

Depuis qu'il étoit à la cour, il n'avoit guère manqué d'en être banni pour le moins une fois l'an; car, dès qu'un mot se trouvoit au bout de sa langue ou de sa plume, il le lâchoit sur le papier ou dans la conversation, sans aucun égard aux conséquences. Les ministres, les maîtresses, et souvent le maître lui-même, en étoient. S'il n'avoit eu affaire au prince le plus humain qui fut jamais, la première de ses disgrâces eût été la dernière.

Ce fut donc dans le temps que Temple le cherchoit pour lui demander pardon de ce que les noirceurs de mademoiselle Hobart leur avoient à tous deux coûté, que la cour lui fut interdite pour la troisième fois. Il partit sans avoir vu Temple, mena la gou-

vernante disgraciée à sa maison de campagne, fit son possible pour cultiver quelques dispositions que sa nièce se trouvoit pour le théâtre; mais, voyant qu'il n'y réussissoit pas si bien que dans ses autres instructions, après l'avoir eue quelques mois avec madame sa tante à sa maison de campagne, il ne laissa pas de la faire recevoir dans la troupe du roi l'hiver d'après; et le public lui fut obligé de la plus jolie, mais de la plus mauvaise comédienne du royaume. [1]

Talbot arriva d'Irlande pendant que ces choses se passoient à la cour. Il n'y trouva pas mademoiselle d'Hamilton. Elle étoit à la campagne, chez une parente dont on parlera dans la suite. Un reste de tendresse pour elle subsistoit encore dans son cœur, malgré l'absence et ce qu'il avoit promis au chevalier de Grammont en partant. Il cherchoit à s'attacher quelque part pour s'en détacher pendant son absence; mais il ne crut rien voir dans la nouvelle cour de la reine qui méritât son attention. Mademoiselle Boynton [2] s'avisa pourtant d'en avoir pour

---

[1] Mademoiselle Barry, fille de Robert Barry, avocat, gentilhomme qui avoit dérangé sa fortune par son attachement au roi Charles Ier, pour le service duquel il avoit levé un régiment à ses frais. Il paroît qu'elle n'étoit pas aussi mauvaise comédienne que le dit Hamilton; au moins s'il en faut croire Dryden, dans sa préface de *Cléomène :* « Mademoiselle Barry, toujours excellente, « s'est surpassée dans cette tragédie, et a élevé sa réputation au-« dessus de toutes les actrices que j'ai jamais connues. » Elle mourut le 7 novembre 1713, âgée de 55 ans.

[2] Fille de Matthieu, second fils de Matthieu Boynton, de

lui. C'étoit une figure mince et délicate, à laquelle un assez beau teint, et de gros yeux immobiles donnoient quelque air de beauté de loin, qui s'effaçoit de près. Elle affectoit d'être languissante, de parler gras, et d'avoir deux ou trois foiblesses par jour. La première fois que Talbot jeta les yeux sur elle, une de ses foiblesses la prit. On lui fit entendre qu'elle s'évanouissoit à son intention. Il le crut, s'empressa pour la secourir; et, depuis cet accident, il se donna quelques airs attendris auprès d'elle, plutôt pour lui sauver la vie que pour lui marquer de la tendresse. Ces airs furent bien reçus; car elle en avoit véritablement été frappée d'abord. C'étoit un des plus grands hommes d'Angleterre; et, selon les apparences, un des plus robustes. Cependant elle laissoit assez voir qu'elle étoit prête à commettre la délicatesse d'une complexion comme la sienne à tout ce qui pourroit en arriver pour devenir sa femme; et peut-être l'eût-elle été dès lors, comme elle le fut après, si les charmes de la belle Jennings ne s'y fussent opposés.

Je ne sais par quel hasard elle ne s'étoit point encore offerte à ses yeux. On lui en avoit pourtant beaucoup parlé. Sa conduite, son esprit, et sa vivacité lui furent également vantés. Il le crut sur la foi publique. Il trouva quelque chose d'assez rare de

Barnston, dans la province d'York. La sœur de mademoiselle Boynton épousa le fameux comte de Roscommon.

voir la discrétion et la vivacité si bien d'accord à cet âge, principalement au milieu d'une cour toute galante, mais il trouva tout ce qu'on avoit dit des agréments de sa personne beaucoup au-dessous de la vérité.

S'il ne fut pas long-temps à s'apercevoir qu'il l'aimoit, il ne tarda guère à le dire. Il n'y avoit rien à tout cela qui ne fût dans la vraisemblance, et mademoiselle Jennings crut y pouvoir ajouter foi sans trop se flatter. Talbot avoit du brillant, un bel extérieur, beaucoup de noblesse, pour ne pas dire de faste, dans ses manières. La faveur du duc, qui le distinguoit assez, relevoit tout cela; mais le plus essentiel de son mérite pour elle étoient quarante mille livres de rentes, indépendamment des bienfaits de son maître. Toutes ces qualités étoient du ressort des maximes et règles qu'elle s'étoit proposé de suivre en fait d'amants. Ainsi, quoiqu'il ne vît pas ses penchants entièrement déclarés, du moins il eut la gloire d'en être mieux reçu que ceux qui s'étoient présentés avant lui.

Personne ne se mit en tête de traverser son bonheur; et mademoiselle Jennings, voyant que la duchesse approuvoit les desseins de Talbot, après s'être bien consultée, sentit qu'en l'épousant sans répugnance c'étoit tout ce qu'elle pouvoit faire pour son service, et que sa raison lui étoit plus favorable que son cœur.

Talbot, trop heureux d'une préférence que nul

autre n'avoit eue, n'approfondit point si c'étoit à son cœur ou bien à sa raison qu'il en étoit redevable, et ne songea qu'à presser l'accomplissement de son bonheur. On eût juré qu'il y touchoit; mais l'amour ne seroit plus amour s'il ne se plaisoit à reculer les félicités, ou bien à renverser les fortunes de son empire.

Talbot, qui ne trouvoit rien à redire à la personne, à la conversation, ni à la sagesse de mademoiselle Jennings, fut un peu touché d'une nouvelle connoissance qu'elle venoit de faire; et, s'étant mêlé de lui donner quelques petits avis sur ce sujet, il ne s'en trouva pas bien.

Price, fille d'honneur réformée, comme nous avons dit, s'étoit mise, au sortir de chez la duchesse, sous la protection de madame de Castelmaine. Elle avoit l'esprit fort amusant. Sa complaisance convenoit à toutes sortes d'humeurs, et la sienne avoit un fonds de gaîté qui réjouissoit partout. Elle avoit fait connoissance avec Jennings avant Talbot. Comme elle savoit toutes les intrigues de la cour, elle les contoit naturellement à mademoiselle Jennings, et les siennes tout aussi naïvement que les autres. Elle en étoit charmée; car, quoiqu'elle ne voulût rien éprouver de l'amour qu'à bonnes enseignes, elle n'étoit pas fâchée d'apprendre par ces récits comme tout cela se passoit. Ainsi, ne se lassant point de l'entendre, elle étoit ravie quand elle pouvoit la voir.

Talbot, qui s'aperçut du goût extrême qu'elle

avoit pour cette fille, ne jugea pas que la réputation qu'elle avoit dans le monde fût avantageuse à celle de sa maîtresse, principalement dans un commerce intime. C'est pourquoi, le prenant sur un ton de tuteur plutôt que sur celui d'amant, il s'ingéra de la gronder sur la mauvaise compagnie qu'elle hantoit.

Jennings étoit fière à toute outrance quand elle se le mettoit en tête; et, comme elle aimoit beaucoup mieux la conversation de Price que celle de Talbot, elle prit la liberté de lui dire qu'il se mêlât de ses affaires, et que, s'il n'étoit venu d'Irlande que pour lui donner des leçons sur sa conduite, il n'avoit qu'à prendre la peine d'y retourner.

Il s'offensa d'une sortie qu'on lui faisoit si mal à propos dans les termes où ils en étoient; et, la quittant plus brusquement qu'il ne convenoit aux respects d'un homme bien amoureux, il fit quelque temps le fier; mais il n'en fut pas bon marchand. Il se lassa de ce personnage, quand il vit qu'il ne servoit de rien, et il prit celui d'amant humilié, qui lui servit aussi peu. Son repentir ni ses soumissions ne la ramenèrent pas, et la petite mutine boudoit encore lorsque Jermyn revint à la cour.

Il y avoit plus d'un an qu'il triomphoit des foiblesses de la Castelmaine, et plus de deux que le roi s'ennuyoit de ses triomphes. Son oncle s'en étoit aperçu des premiers, et l'avoit obligé de s'absenter de la cour pour quelque temps; sur le point qu'on alloit lui en envoyer les ordres : car, quoique sa ma-

jesté n'eût plus que de certains égards pour madame de Castelmaine, il ne trouva pas bon qu'une princesse qu'il avoit honorée d'une distinction publique, et qui se trouvoit encore couchée sur l'état de ses dépenses pour d'assez gros articles, parût attachée au char du plus ridicule vainqueur qui fut jamais. Il avoit eu plusieurs démêlés avec la belle sur ce sujet, mais toujours inutilement. Ce fut dans le dernier de ces démêlés qu'il lui conseilla de faire plutôt des grâces à Jacob Hall [1] pour quelque chose, que de mettre son argent à Jermyn pour rien, puisqu'il lui seroit encore plus glorieux de passer pour la maîtresse du premier que pour la très humble servante de l'autre. La Castelmaine ne fut pas à l'épreuve de cette raillerie. L'impétuosité de son tempérament s'alluma comme un éclair. Elle lui dit que c'étoit bien à lui qu'il appartenoit de faire de tels reproches à la femme d'Angleterre qui les méritoit le moins; qu'il ne cessoit de lui faire de ces querelles injustes depuis que la bassesse de ses penchants s'étoit déclarée; qu'il ne falloit, pour un goût comme le sien, que des oisons bridés, tels que la Stewart, la Wells, et cette petite gueuse de comédienne [2], qu'il leur avoit depuis quelque temps associée. Des larmes de fureur se mêloient ordinairement à ces orages; ensuite, reprenant le rôle de Médée, la scène se fer-

---

[1] Danseur de corde.

[2] Probablement Nell Gwyn. (Voyez la note de la page 380.)

moit en le menaçant de mettre ses enfants en capilotade, et son palais en feu. Comment faire avec une furie déchaînée, qui, toute belle qu'elle fût, ressembloit bien moins à Médée qu'à ses dragons, quand elle étoit dans ses transports?

Le bon prince aimoit la paix; et, comme il ne se commettoit guère à ces occasions qu'il ne lui en coûtât quelque chose pour l'avoir, il fallut faire de grands frais pour ce dernier accommodement. Comme ils n'en pouvoient convenir, et que chacun se plaignoit de son côté, le chevalier de Grammont, du consentement des deux parties, fut médiateur du traité. Les griefs et les prétentions lui furent représentés de part et d'autre; et, ce qu'il y a de rare, il trouva le moyen de les contenter tous deux. Voici les articles d'accommodement qu'ils acceptèrent; savoir:

Que madame de Castelmaine abandonneroit Jermyn; que, pour preuve de sa disgrâce, elle consentiroit qu'on l'envoyât faire un tour à la campagne; qu'elle ne feroit plus de railleries au sujet de la Wells, ni de vacarmes sur celui de la Stewart, sans que le roi fût tenu de rien changer en sa conduite pour elle; que, moyennant ces condescendances, il lui donneroit incessamment le titre de duchesse [1] avec tous ses honneurs, tous ses priviléges, et une augmentation d'appointements pour en soutenir la dignité.

---

[1] Les lettres-patentes en furent expédiées le 3 août 1670.

Dès que cette paix fut publiée, les censeurs (car il y en a toujours sur les conventions de l'État) prétendirent que le médiateur du traité, jouant tous les jours avec madame de Castelmaine, et n'y perdant jamais, avoit un peu trop appuyé ce dernier article en sa faveur.

Quelques jours après, la Castelmaine ayant pris le titre de duchesse de Cléveland, le petit Jermyn avoit pris le chemin d'une maison de campagne. Il n'avoit tenu qu'à lui d'en revenir au bout de quinze jours; et le chevalier de Grammont, en ayant obtenu la permission du roi, l'avoit portée au bon homme Saint-Albans. C'étoit lui porter la vie; mais il eut beau l'envoyer à son neveu, ce fut inutilement. Car, soit qu'il voulût faire déplorer son absence aux beautés de Londres, et les faire crier contre l'injustice du siècle et la tyrannie du prince, il resta plus de six mois à la campagne, faisant du petit philosophe aux yeux des chasseurs du voisinage, qui le regardoient comme un exemple fameux des revers de la fortune.

Cela lui parut si beau, qu'il y seroit resté bien plus long-temps, s'il n'eût entendu parler de mademoiselle Jennings. Il ne fit pas grand cas de ce qu'on lui mandoit de ses charmes, persuadé qu'il en avoit bien vu d'autres. Il fut plus touché de ce qu'on publioit de sa résistance et de sa fierté. Ce fut cette fierté qui lui parut digne de sa colère; et, quittant son exil pour la subjuguer, il arriva dans le

temps que Talbot, raisonnablement amoureux, étoit brouillé, selon lui si peu raisonnablement, avec mademoiselle Jennings.

Elle avoit entendu parler de Jermyn comme d'un héros en amour. La Price, en lui contant les aventures de madame de Cléveland, en avoit souvent fait mention, sans rien diminuer de la foiblesse dont la renommée vouloit que ce héros se portât dans les rencontres. Cela n'avoit pas empêché qu'elle n'eût la dernière curiosité de voir un homme dont la personne entière ne devoit être qu'un trophée mouvant des faveurs et des libertés du beau sexe.

Jermyn étoit donc venu satisfaire cette curiosité par sa présence; et, quoiqu'on trouvât son brillant un peu rouillé du séjour de la campagne, que sa tête parût plus grosse et ses jambes plus menues qu'à l'ordinaire, la petite tête de Jennings crut n'avoir jamais rien vu de si parfait; et, cédant à sa destinée, la belle s'en laissa coiffer encore moins raisonnablement que les autres. On s'en aperçut avec quelque étonnement; car on attendoit quelque chose de plus de la délicatesse d'une personne jusqu'alors assez difficile.

Jermyn ne fut point surpris de cette conquête, quoiqu'il y fût assez sensible; car son cœur y prit bientôt autant de part que sa vanité. Talbot, qui vit avec étonnement la rapidité de cette conquête et la honte de sa défaite, en pensa crever de dépit et de jalousie: mais il crut qu'il étoit plus honorable d'en

crever que de marquer inutilement l'un ou l'autre; et, s'étant paré d'une feinte indifférence, il se mit à l'écart pour voir quelle fin auroit un entêtement qui commençoit de cet air.

Cependant Jermyn jouissoit tranquillement du plaisir de voir les penchants de la plus jolie et de la plus extraordinaire créature d'Angleterre déclarés pour lui. La duchesse, qui l'avoit prise sous sa protection depuis qu'elle avoit refusé de se mettre sous celle du duc, sonda les intentions de Jermyn pour elle, et fut contente des assurances que lui donnoit un homme dont la probité surpassoit de beaucoup le mérite en amour. Il laissa donc voir à toute la cour qu'il vouloit bien l'épouser, quoiqu'il ne voulût pas la presser sur la conclusion. Tout le monde faisoit compliment à la belle Jennings d'avoir réduit à cet état la terreur des maris et le fléau des amants. La cour étoit dans l'attente de ce miracle, et la petite Jennings dans celle d'un établissement heureux et prochain : mais il faut toujours compter avec la fortune avant que de compter sur la certitude des félicités.

Le roi n'avoit pas coutume de laisser si long-temps mylord Rochester en exil. Celui-ci s'en ennuya; et, trouvant mauvais qu'il l'oubliât, il fut droit à Londres attendre qu'il plût à sa majesté de l'y rappeler. Il s'établit d'abord au milieu de ce qu'on appelle la cité, quartier des gros bourgeois et des riches marchands, où la politesse, à la vérité, ne règne pas

tant qu'à la cour ; mais où les plaisirs, le luxe et l'abondance règnent avec moins d'agitation et plus de bonne foi. Son dessein, au commencement, n'étoit que de se faire initier aux mystères de ces habitants fortunés ; c'est-à-dire, en changeant de nom et d'habits, d'être admis à leurs festins, à leurs commerces de plaisirs, et, suivant les occasions, à ceux de mesdames leurs épouses.

Comme son esprit étoit de la portée de tous les esprits qu'il vouloit, il faut voir comme il s'insinua dans l'épaisseur de celui des opulents échevins, et dans la délicatesse de celui de leurs tendres et très magnifiques moitiés. Il étoit de toutes les parties et de toutes les assemblées ; et, tandis qu'il déclamoit avec les maris contre les fautes et les foiblesses du Gouvernement, il aidoit à leurs femmes à chanter pouille aux vices des dames de la cour, et à se révolter contre les maîtresses du roi. Il disoit avec elles que c'étoit pour la charge du pauvre peuple que ce maudit usage étoit introduit ; que les beautés de la cité valoient bien celles de l'autre bout de la ville, et que cependant un honnête mari trouvoit dans leur quartier que c'étoit bien assez d'une femme : ensuite de quoi, renchérissant sur tous leurs murmures, il disoit qu'il ne comprenoit pas que le feu du ciel ne fût point déjà tombé sur White-Hall ; vu qu'on y souffroit des garnements comme Rochester, Killegrew et Sydney, qui soutenoient que tous les maris de Londres étoient cocus, et leurs femmes far-

dées. Cela l'avoit rendu si cher et si désiré dans toutes leurs coteries, qu'il se lassa de l'empiffrerie des festins et de l'empressement des marchands.

Mais, bien loin de s'approcher du quartier de la cour, il s'enfonça dans les retraites les plus reculées de la cité; et ce fût là que, changeant encore d'habit et de nom pour un nouveau personnage, il fit sous main courir des billets, portant qu'il étoit arrivé depuis quelques jours un médecin allemand [1] farci de secrets merveilleux et de remèdes infaillibles. Les secrets étoient de lire dans le passé, comme de prédire l'avenir, par le secours de l'astrologie. La vertu des remèdes consistoit principalement à soulager en peu de temps les pauvres filles de tous les maux et de tous les accidents où elles pouvoient être tombées, soit par trop de charité pour le prochain, soit par trop de complaisance pour elles-mêmes.

Ses premières pratiques, ne s'étendant que sur le voisinage, ne furent pas fort considérables; mais sa réputation s'étant bientôt répandue jusqu'à l'autre bout de la ville, bientôt arrivèrent les soubrettes de la cour et les femmes de chambre de qualité, qui, sur les merveilles qu'elles publioient du médecin allemand, furent suivies de quelques-unes de leurs maîtresses.

---

[1] L'évêque Burnet, dans la vie de Rochester, confirme cette aventure.

Parmi les ouvrages d'esprit peu sérieux, jamais il n'y en eut de si agréables et de si remplis de feu que ceux de mylord Rochester; et de tous ses ouvrages, le plus ingénieux et le plus divertissant, est un détail de toutes les fortunes et des différentes aventures qui lui passèrent par les mains pendant qu'il professoit la médecine et l'astrologie dans les faubourgs de Londres.

La belle Jennings pensa bien être placée dans ce recueil; mais l'aventure qui la sauva n'empêcha pas qu'on n'apprît dans la suite le dessein qu'elle avoit eu de rendre visite au diseur de bonne aventure.

Les premières femmes de chambre qui l'avoient consulté n'étoient autres que celles des filles d'honneur. Elles avoient grand nombre de questions à faire, et quelques doutes à proposer, tant sur leur compte que sur celui de leurs maîtresses: elles eurent beau se déguiser, il en reconnut quelques-unes, comme, par exemple, celle de la Temple, de la Price, et celle que la Hobart avoit depuis peu chassée. Ces créatures en étoient revenues, les unes émerveillées, les autres toutes remplies de frayeur. Celle de mademoiselle Temple jura qu'il l'avoit assurée qu'elle auroit la petite vérole, et sa maîtresse l'autre, dans deux mois au plus tard, si sa dite maîtresse ne se donnoit de garde d'un homme habillé en femme. La soubrette de la Price assura que, sans la connoître, n'ayant fait que lui regarder dans la main, il lui avoit d'abord dit que, selon le cours des étoiles, il

falloit qu'elle fût au service de quelque bonne personne, qui n'avoit point d'autre défaut que celui d'aimer le vin et les hommes. Chacune enfin, frappée de quelque chose de particulier touchant ses affaires, en avoit alarmé ou diverti sa maîtresse, n'ayant pas manqué, selon la coutume, d'ajouter à la vérité pour rendre la chose plus merveilleuse.

Price en entretenoit un jour sa nouvelle amie, et le diable tenta sur-le-champ sa nouvelle amie d'aller en personne voir ce que c'étoit que ce nouveau magicien.

L'entreprise étoit des plus étourdies; mais elle l'étoit moins que la petite Jennings, qui croyoit qu'on pouvoit se moquer des apparences, pourvu qu'on fût innocente dans le fond. Price étoit la complaisance même; et, cette belle résolution prise, on ne songea plus qu'aux moyens de l'exécuter.

Jennings étoit très difficile à déguiser, à cause de son éclat extrême, et de quelque chose de singulier dans son air et ses manières. Cependant, après avoir bien rêvé, ce qu'elles imaginèrent de mieux, fut de s'habiller comme les filles qui vendent des oranges [1] aux comédies et dans les promenades publiques. Cela

[1] Il paroît que les personnes de haut rang se livroient alors à ces sortes d'amusements. « Vers ce temps (1688), dit l'évêque Burnet, la cour tomba dans une autre extravagance, celle des mascarades. Le roi, la reine et toute la cour se promenoient masqués, alloient incognito dans des maisons, y dansoient et faisoient beaucoup d'autres folies. Ils se déguisoient de manière qu'il

fut bientôt fait. La Price se travestit à peu près de même. Elles prirent chacune un panier d'oranges; et, s'étant embarquées dans un fiacre, elles s'abandonnèrent à la fortune, sans autre escorte que celle du caprice et de l'indiscrétion.

La duchesse étoit à la comédie avec sa sœur: mademoiselle Jennings s'en étoit dispensée sur une feinte indisposition. Elle nageoit dans la joie, voyant cet heureux commencement de leur aventure, car elles s'étoient déguisées, avoient traversé le parc, et pris leur fiacre à la porte de White-Hall sans aucun obstacle. Elles s'en félicitoient réciproquement; et la Price, ayant bien auguré de l'issue de leur entreprise par un début si fortuné, s'avisa de demander à sa compagne ce qu'elles alloient faire chez le sorcier, et ce qu'elles avoient à lui proposer.

Mademoiselle Jennings lui dit que, pour elle, c'étoit la curiosité plutôt qu'autre chose qui l'y menoit; qu'elle étoit pourtant résolue de lui demander, sans nommer personne, par quel hasard un homme amoureux d'une jeune personne assez jolie ne se pressoit pas de l'épouser, puisque cela devoit

---

étoit impossible de les reconnoître sans être dans le secret. Ils alloient en chaise à porteurs de louage. Une fois les porteurs de la reine se retirèrent sans l'attendre, ne sachant qui elle étoit. Fort en peine de se trouver ainsi seule, elle revint à White-Hall dans un fiacre : il y en a même qui assurent que ce fut dans une charrette. » *Burnet's History*, Vol. 1, pag. 368.

être assez divertissant, et qu'il ne tenoit qu'à lui. La Price lui dit en riant que, sans aller au devin, rien n'étoit plus aisé que d'expliquer cette énigme, lui en ayant déjà dit quelque chose dans le journal des actions de madame de Cléveland.

A cet endroit de la conversation, elles se trouvèrent assez près de la comédie. La Price, après un moment de réflexion, lui dit que, puisque la fortune les favorisoit, il s'offroit une belle action à leur courage, qui étoit d'aller vendre leurs oranges jusque dans la salle de la comédie, à la barbe de la duchesse et de toute sa cour.

La proposition se trouvant digne des sentiments de l'une et de la vivacité de l'autre, elles mirent pied à terre, payèrent leur fiacre, et, se coulant le long d'une infinité de carosses, elles gagnèrent à grand'peine la porte de la comédie. Sydney, plus beau que le bel Adonis, et plus paré qu'à son ordinaire, y descendoit. La Price l'aborda témérairement comme il se donnoit un coup de peigne; mais il étoit trop occupé de lui-même pour songer à elle, et passa sans daigner lui répondre.

Killegrew fut le second qui débarqua. La belle Jennings, un peu rassurée de ce qu'elle avoit vu faire à l'autre, s'avança vers lui, lui présentant son panier, tandis que la Price, plus faite au langage, lui disoit d'acheter ses belles oranges. Pas pour le présent, dit-il en les regardant avec attention; mais, si tu veux demain au matin m'amener cette petite

fille, cela te vaudra toutes les oranges des boutiques. Et, tandis qu'il tenoit ce discours à l'une, il tenoit la main sous le menton à l'autre, en visitant quelque peu sa gorge. Ces familiarités faisant oublier à la petite Jennings le personnage qu'elle représentoit, après l'avoir repoussé le plus rudement qu'elle put, elle lui dit avec indignation qu'il étoit bien insolent d'oser... Ha! ha! dit-il, voici, ma foi, qui est nouveau! une petite p..... qui, pour faire valoir sa marchandise, fait la précieuse, et prétend avoir des sentiments!

Price vit bien qu'elle ne feroit rien qui vaille dans un lieu si dangereux; et, l'ayant prise sous le bras, elle l'emmena tout émue encore de l'insulte qu'on venoit de faire à sa fierté.

Mademoiselle Jennings, ne voulant plus vendre des oranges à ce prix, fut tentée de s'en retourner sans mettre fin à l'autre aventure; mais, Price lui mettant devant les yeux la honte de tant de foiblesse après tant de valeur, elle consentit à voir promptement l'astrologue, afin d'être de retour avant la fin de la comédie.

Elles avoient un billet d'adresse; mais il n'en fut pas besoin : le cocher qu'elles venoient de prendre leur dit qu'il savoit bien ce qu'elles cherchoient, et qu'il en avoit déjà mené plus de cent chez le médecin d'Allemagne. Elles n'en étoient plus qu'à la moitié d'une rue, lorsque la fortune s'avisa de leur tourner le dos.

Brounker[1] avoit dîné par hasard chez un marchand de ces quartiers ; et justement, comme il en sortoit, elles firent arrêter leur fiacre ; c'étoit vis-à-vis de lui. Deux vendeuses d'oranges en carrosse, dont l'une paroissoit avoir un fort joli visage, lui donnèrent de l'attention. Il étoit volontiers curieux de ces sortes d'objets.

C'étoit l'homme de la cour qui avoit le moins d'estime pour le beau sexe, et le moins de miséricorde pour sa réputation. Il n'étoit point jeune, sa figure étoit désagréable ; cependant, avec beaucoup d'esprit, il avoit un penchant infini pour les femmes. Il se rendoit justice sur son mérite ; et, persuadé qu'il ne pouvoit réussir qu'auprès de celles qui voudroient de son argent, il étoit en guerre avec toutes les autres. Il avoit à quatre ou cinq milles de Londres une petite maison de campagne, toujours meublée de quelques grisettes[2] : du reste, fort homme de bien, et le premier joueur d'échecs du royaume.

Price, alarmée de l'attention dont les examinoit l'ennemi le plus dangereux qu'elles pussent rencon-

---

[1] Gentilhomme de la chambre du duc d'York. Mylord Clarendon en dit beaucoup de mal dans la continuation de sa vie, pag. 269. Il étoit frère du vicomte Brounker, président de la société royale.

[2] Brounker, Love's squire, thro' all the field array'd,
No troop was better clad, nor so well paid.
ANDREW MARVELL's Poems, T. II, p. 95.

trer, détourna la tête, dit à sa compagne d'en faire autant, et au fiacre d'avancer.

Brounker les suivit à pied sans qu'elles s'en fussent aperçues ; et, le carrosse étant arrêté vingt ou trente pas plus loin, elles en sortirent. Il venoit derrière, et fit d'elle le jugement qu'auroit fait un homme moins téméraire dans ses préjugés. Il ne douta pas que mademoiselle Jennings ne fût une jeune créature qui cherchoit fortune, et que Price ne fût sa femme d'affaires. Il avoit été surpris de les voir beaucoup mieux chaussées qu'il n'appartenoit à leur état, et que la petite orangère, en sortant d'un carrosse fort haut, eût montré la plus jolie jambe qu'on pût voir ; mais, comme cela ne gâtoit rien pour ses desseins, il résolut de l'acquérir à quelque prix que ce fût pour la mettre dans son sérail.

Il les aborda comme elles donnoient leurs paniers en garde au cocher, avec ordre de les attendre justement dans cet endroit. Brounker se mit d'abord entre elles ; et, dès qu'elles le virent, elles en furent tout éperdues ; mais, sans faire attention à leur surprise, tirant Price à l'écart d'une main, en tirant sa bourse de l'autre, il entroit en matière, quand il vit qu'elle tournoit le visage de l'autre côté sans lui répondre ni le regarder. Comme cette action ne lui parut pas naturelle, il la regarda sous le nez, malgré qu'elle en eût. Il en fit autant à l'autre ; et, les ayant d'abord reconnues l'une et l'autre, il n'eut garde d'en faire semblant.

Le vieux renard se possédoit à merveille dans ces occasions ; et, les ayant un peu tourmentées pour leur ôter tout soupçon, il les quitta, disant à Price qu'elle étoit bien sotte de refuser ses offres, et que la petite créature ne gagneroit peut-être pas d'un an ce qu'il ne tenoit qu'à elle de gagner dans un jour ; que les temps étoient bien changés depuis que les filles d'honneur de la reine et de la duchesse couroient sur le marché des pauvres aventurières de la ville. Il regagna son carrosse en disant cela, tandis qu'elles se cachoient le nez, en louant Dieu de bon cœur de ce qu'il leur avoit fait la grâce de sortir de ce danger sans être découvertes.

Brounker, de son côté, qui n'eût pas pris mille belles guinées de cette rencontre, louoit le Seigneur de ce qu'elles n'étoient pas assez alarmées pour rompre leur dessein ; car il ne doutoit pas que mademoiselle Price ne menât la petite Jennings en bonne fortune. Il avoit d'abord compris qu'il n'auroit pas profité d'une découverte qui ne leur auroit d'abord donné que de la confusion. C'est pourquoi, bien que Jermyn fût le meilleur de ses amis, il sentoit une joie secrette de n'avoir pas empêché qu'il ne fût cocu devant que d'être marié. La crainte qu'il eut de le sauver de cette aventure fit qu'il s'éloigna d'elles avec les précautions qu'on vient de dire.

Pendant qu'elles avoient essuyé ces alarmes, leur cocher s'étoit pris de paroles avec certains galopins de la rue, assemblés autour du carrosse pour en

escamoter les oranges. Des paroles on vint aux coups. Elles virent le commencement du combat, lorsque, après avoir abandonné le projet de voir le diseur de bonne aventure, elles étoient revenues pour se mettre en carrosse. Leur cocher avoit de l'honneur, et ce fut avec grand'peine qu'elles obtinrent de lui de livrer leurs oranges à la populace pour se tirer d'affaire. S'étant donc rembarquées après milles frayeurs, et après avoir entendu quelques paroles libres qui s'étoient distinctement prononcées pendant le combat, les belles regagnèrent le palais de Saint-James, faisant vœu de ne plus aller chez les devins au travers des frayeurs et des alarmes qu'elles venoient d'essuyer.

Brounker, qui, selon le peu d'estime qu'il avoit pour la sagesse du beau sexe, auroit mis sa main au feu que la belle Jennings n'étoit pas revenue de cette expédition comme elle y étoit allée, ne laissa pas d'en garder religieusement le secret, parce qu'il vouloit absolument que le bienheureux Jermyn épousât une petite coureuse de bonnes fortunes, qui se donnoit pour le modèle de la sagesse, afin qu'il pût, dès le lendemain de son mariage, lui faire compliment sur la créature qu'il avoit épousée. Mais il ne plut pas au ciel de lui donner ce plaisir, comme nous verrons dans la suite.

Mademoiselle d'Hamilton étoit à la campagne chez une de ses parentes, comme on a dit. Le chevalier de Grammont avoit beaucoup souffert pendant cette

petite absence, parce qu'il ne lui fut pas permis d'y faire une visite, sous quelque prétexte que ce pût être. Le jeu, toujours favorable pour lui, n'étoit pas d'un petit secours dans l'extrémité de son impatience.

Mademoiselle d'Hamilton revint enfin. Madame Wetenhall voulut la ramener par politesse, en apparence. La cérémonie, partout employée jusqu'à outrance, est le cheval de bataille de la noblesse campagnarde. Cette civilité n'étoit pourtant que le prétexte dont on se servoit pour faire consentir un mari quelque peu bizarre au voyage de madame sa femme. Peut-être se fût-il donné lui-même l'honneur de conduire mademoiselle d'Hamilton jusqu'à Londres, s'il n'eût été occupé de certaines remarques sur l'histoire ecclésiastique, auxquelles il travailloit depuis long-temps. On n'eut garde de le détourner de ce travail : madame Wetenhall n'y auroit pas trouvé son compte.

Cette dame [1] étoit ce qu'on appelle proprement une beauté tout angloise; pétrie de lis et de roses, de neige et de lait quant aux couleurs; faite de cire, à l'égard des bras et des mains, de la gorge et des pieds; mais tout cela sans âme et sans air. Son visage

[1] Elisabeth, fille du chevalier Henri Bedingfield, et femme de Thomas Wetenhall d'Hextall-Court, auprès d'East Peckham, dans la province de Kent. (Voyez le Baronnetage anglois de Collins, p. 216.)

étoit des plus mignons ; mais c'étoit toujours le même visage : on eût dit qu'elle le tiroit le matin d'un étui pour l'y remettre en se couchant, sans s'en être servie durant la journée. Que voulez-vous ? La nature en avoit fait une poupée dès son enfance ; et poupée jusqu'à la mort resta la blanche Wetenhall. Son mari, M. de Wetenhall, avoit étudié pour être d'église ; mais son frère aîné s'étant laissé mourir dans le temps que celui-ci finissoit ses études, au lieu de prendre les ordres, il prit le chemin d'Angleterre, et mademoiselle Bedingfield, dont nous parlons, pour femme.

Il n'étoit pas mal fait, mais il avoit un air spéculatif et sérieux, fort propre à donner des vapeurs. Du reste, elle pouvoit se vanter d'avoir un des grands théologiens du royaume pour époux. Il étoit tous les jours collé sur les livres, se couchoit de bonne heure pour se lever matin. Sa femme le trouvoit ronflant quand elle se mettoit au lit ; et, quand il le quittoit, il la laissoit profondément endormie. Sa conversation eût été vive pendant le repas, si madame Wetenhall eût possédé comme lui le Docteur angélique, ou qu'elle eût aimé la dispute : mais, n'étant curieuse ni de l'un ni de l'autre, le silence régnoit à leur table comme à celle d'un réfectoire.

Elle avoit souvent témoigné un extrême désir de voir la ville de Londres ; mais, quoiqu'ils en fussent à la plus petite journée du monde, jamais elle n'avoit pu satisfaire cette envie ; et ce n'étoit donc pas sans

raison qu'elle s'ennuyoit de la vie qu'on lui faisoit mener à Peckham. L'oisiveté d'un lieu si triste par sa situation lui parut insupportable ; et, comme elle avoit la folie de croire, ainsi que beaucoup d'autres femmes, que la stérilité leur est une espèce de reproche, elle étoit assez scandalisée de voir qu'on l'en pouvoit soupçonner : car elle étoit persuadée que, quoique le ciel lui refusât des enfants, elle avoit tout ce qu'il falloit pour en avoir, si c'étoit la volonté du Seigneur. Cela l'avoit portée à faire quelques réflexions, et quelques raisonnements sur ces réflexions; comme, par exemple, que, puisque son époux aimoit mieux vaquer à ses études qu'aux devoirs du ménage, feuilleter de vieux livres que de jeunes appas, et songer à ses amusements plutot qu'à ceux de sa femme, il lui seroit permis d'écouter quelque amant nécessiteux par charité réciproque, sauf à faire les choses à telle fin que de raison, et diriger ses intentions de manière que le malin esprit n'eût que voir dans cette affaire. M. Wetenhall, partisan zélé de la doctrine des casuistes, n'eût peut-être pas approuvé ces décisions; mais il ne fut pas consulté.

Le malheur étoit que dans le solitaire Peckham, non plus que dans ses stériles environs, rien ne s'offroit pour les desseins ni pour les secours de la pauvre Wetenhall. Elle y séchoit sur pied, et ce fut de peur d'y mourir de solitude ou d'inanition qu'elle eut recours à la pitié de mademoiselle d'Hamilton.

Elles avoient fait connoissance à Paris, où Wetenhall l'avoit menée six mois après son mariage pour acheter des livres. Mademoiselle d'Hamilton, qui l'avoit fort plainte dès lors, voulut bien passer quelque temps à la campagne avec elle, dans l'espérance de la tirer de captivité par cette visite; et le projet avoit réussi.

Le chevalier de Grammont, averti du jour qu'elles devoient arriver, porté sur les ailes de l'amour et de l'impatience, avoit obtenu de George Hamilton d'aller avec lui les recevoir à quelques milles de Londres. L'équipage où ils se mirent pour cette galante cérémonie étoit digne de sa magnificence. On peut croire aussi que, dans une telle occasion, sa personne n'étoit pas négligée. Cependant, malgré son impatience, il ne laissa pas de modérer l'ardeur du cocher, de peur d'accident, la prudence lui paroissant préférable aux empressements sur la route. Les dames parurent enfin; et, mademoiselle d'Hamilton lui paroissant dix ou douze fois plus belle qu'elle n'étoit au partir de Londres, il eût donné sa vie pour un accueil comme celui qu'elle fit à son frère.

Madame Wetenhall en fut pour sa part dans les louanges qui, à cette entrevue, se prodiguèrent à la beauté, dont la beauté sut bon gré à ceux qui lui faisoient cet honneur; et, comme Hamilton la regardoit avec une attention qui paroissoit assez tendre, elle regardoit Hamilton comme un homme

assez propre aux petits projets dont elle étoit convenue avec sa conscience.

Dès qu'elle fut à Londres, la tête pensa lui tourner de contentement et de félicité. Tout lui paroissoit enchantement dans cette superbe ville, elle qui, de celle de Paris, n'avoit jamais vu que la rue Saint-Jacques, et quelques boutiques de libraires. Elle logeoit chez mademoiselle d'Hamilton. Elle fut présentée, vue et approuvée dans toutes les cours.

Le chevalier de Grammont, inépuisable en fêtes et galanteries, se servant du prétexte de cette belle étrangère pour étaler sa magnificence, ce n'étoient que bals, concerts, comédies, promenades par terre, promenades par eau, collations superbes partout. La Wetenhall étoit d'une merveilleuse sensibilité pour des plaisirs dont la plupart étoient nouveaux pour elle. Il n'y avoit que la comédie qui l'ennuyoit un peu, quand c'étoient des pièces sérieuses. Elle convenoit pourtant que le spectacle étoit bien touchant quand on tuoit bien du monde sur le théâtre, et trouvoit que les comédiens étoient de grands drôles bien faits, qu'il valoit mieux voir en vie.

Hamilton en étoit raisonnablement bien traité, s'il y avoit de la raison à un homme amoureux qui demande toujours quelque chose. Il faisoit son possible pour qu'elle se déterminât sur l'exécution des projets qu'elle avoit faits à Peckham. Madame Wetenhall le trouvoit fort à son gré. C'est celui qu'on a

vu servir en France avec quelque distinction. Il étoit agréable et bien fait. Toutes les commodités imaginables conspiroient à l'établissement d'un commerce dont les commençements avoient été trop vifs pour le voir languir avant la fin : mais, à mesure qu'on la pressoit sur la conclusion, le courage lui manquoit, et des restes importuns de quelques scrupules qu'elle n'avoit pas bien examinés la tenoient en suspens. Il est à croire qu'un peu de persévérance les auroit vaincus. Cependant les choses en demeurèrent là pour cette fois. Hamilton, ne pouvant comprendre ce qui la retenoit, puisque les premiers et les plus grands frais de l'engagement lui paroissoient faits à l'égard du public, s'avisa de l'abandonner à ses irrésolutions, au lieu de la redresser par de nouveaux empressements. Il n'étoit pas naturel de s'arrêter en si bon chemin pour de tels obstacles : mais il s'étoit déjà laissé coiffer de chimères et de visions qui le refroidirent mal à propos, pour s'égarer inutilement dans une autre poursuite.

Je ne sais si la petite Wetenhall s'en donna le tort, mais elle en fut extrêmement mortifiée. Bientôt après il fallut retourner à ses choux et à ses dindons de Peckham. Elle s'en pensa désespérer ; ce séjour lui paroissoit mille fois plus effroyable depuis qu'elle eut tâté de Londres. Cependant, comme la reine devoit partir dans un mois pour les eaux de Tunbridge, il fallut céder à la nécessité de revoir le philosophe Wetenhall; mais ce ne fut qu'après avoir

fait promettre à mademoiselle d'Hamilton qu'elle ne prendroit point d'autre maison que la sienne, qui étoit à trois ou quatre lieues de Tunbridge, tant que la cour y seroit.

On lui promit qu'on ne l'abandonneroit pas dans sa solitude, et surtout qu'on y mèneroit cette fois le chevalier de Grammont, dont l'humeur et la conversation la charmoient; et le chevalier de Grammont, sujet en tout temps à rompre en visière sur les affaires du cœur, lui promit d'y mener George, et la fit rougir jusqu'aux yeux.

La cour partit un mois après pour en passer près de deux dans le lieu de l'Europe le plus simple et le plus rustique, mais le plus agréable et le plus divertissant.

Tunbridge est à la même distance de Londres que Fontainebleau l'est de Paris. Ce qu'il y a de beau et de galant dans l'un et dans l'autre sexe s'y rassemble au temps des eaux. La compagnie, toujours nombreuse, y est toujours choisie. Comme ceux qui ne cherchent qu'à se divertir l'emportent toujours sur le nombre de ceux qui n'y vont que par nécessité, tout y respire les plaisirs et la joie. La contrainte en est bannie; la familiarité établie dès la première connoissance, et la vie qu'on y mène est délicieuse.

On a pour logement de petites habitations propres et commodes, séparées les unes des autres, et répandues partout à une demi-lieue des eaux. On s'assemble le matin à l'endroit où sont les fontaines.

C'est une grande allée d'arbres touffus, sous lesquels on se promène en prenant les eaux. D'un côté de cette allée règne une longue suite de boutiques, garnies de toutes sortes de bijoux, de dentelles, de bas et de gants, où l'on va jouer comme on fait à la foire. De l'autre côté de l'allée se tient le marché; et, comme chacun y va choisir et marchander ses provisions, on n'y voit point d'étalage qui soit dégoûtant. Ce sont de petites villageoises blondes, fraîches, avec du linge bien blanc, de petits chapeaux de paille, et proprement chaussées, qui vendent du gibier, des légumes, des fleurs et du fruit. On y fait aussi bonne chère qu'on veut. On y joue gros jeu, et les tendres commerces y vont leur train. Dès que le soir arrive, chacun quitte son petit palais pour s'assembler au boulingrin. C'est là qu'en plein air on danse, si l'on veut, sur un gazon plus doux et plus uni que les plus beaux tapis du monde.

Mylord Muskerry avoit à deux ou trois petits milles de Tunbridge une belle maison appelée Summerhill[1]. Mademoiselle d'Hamilton, après avoir passé huit ou dix jours à Peckham, ne put se dispenser d'y venir demeurer pendant le reste du voyage. Elle obtint du seigneur Wetenhall, que madame sa

[1] Charles, frère aîné de ce seigneur, avoit épousé Marguerite, fille unique d'Ulic Bourk, marquis de Clanrickard, et comte de St. Albans, qui lui apporta en dot la terre de Summerhill, où mourut son père. (Voyez le Baronnetage de Dugdale, T. II, p. 450.)

femme y vînt aussi ; et, quittant le triste Peckham et son ennuyeux seigneur, cette petite cour fut s'établir à Summerhill.

Elles étoient tous les jours à la cour, ou la cour chez elles. La reine se surpassoit dans le soin de faire naître ou de soutenir les divertissements. Elle affecta de redoubler l'aisance naturelle de Tunbridge, au lieu d'en altérer la liberté par les égards et les respects qu'exigeoit sa présence. Elle défendit absolument l'un et l'autre ; et, renfermant au fond de son cœur les chagrins qu'elle ne pouvoit vaincre, la Stewart menoit en triomphe la tendresse du roi, sans qu'elle lui en fît mauvaise mine.

Jamais l'amour n'avoit vu son empire si florissant que dans ce séjour. Ceux qui s'étoient trouvés atteints avant que d'y venir y sentoient augmenter leurs feux ; et ceux qui sembloient les moins faits pour aimer y perdoient leur férocité pour faire un nouveau personnage. Nous n'en citerons d'exemple que celui du prince Robert.

Il étoit brave et vaillant jusqu'à la témérité. Son esprit étoit sujet à quelques travers, dont il eût été bien fâché de se corriger. Il avoit le génie fécond en expériences de mathématiques, et quelques talents pour la chimie. Poli jusqu'à l'excès quand l'occasion ne le demandoit pas ; fier, et même brutal, quand il étoit question de s'humaniser ; il étoit grand, et n'avoit que trop mauvais air. Son visage étoit sec et dur, lors même qu'il vouloit le radoucir ; mais, dans

ses mauvaises humeurs, c'étoit une vraie physionomie de réprouvé.

La reine, ayant fait venir les comédiens pour ne laisser aucun vuide dans les plaisirs, ou peut-être pour rendre à mademoiselle Stewart, par la présence de mademoiselle Gwyn, une partie des inquiétudes que lui causoit la sienne, le prince Robert trouva des charmes dans la figure d'une autre petite comédienne appelée Hughes [1], qui mirent à la raison tout ce que ses penchants naturels avoient de plus sauvage. Adieu les alambics, les creusets, les fourneaux, et le noir attirail de la soufflerie; adieu tous les instruments de mathématiques, et ses spéculations. Il ne fut plus question chez lui que de poudre et d'essence. L'impertinente voulut être attaquée dans les formes; et, résistant fièrement à l'argent pour vendre ses faveurs plus chèrement dans la suite, elle faisoit faire un personnage si neuf à ce pauvre prince, qu'il ne paroissoit pas seulement vraisemblable. Le roi fut charmé de cet événement. On en fit de grandes réjouissances à Tunbridge; mais personne ne fut assez hardi pour en faire des plaisanteries. On ne se contraignoit pas de même sur le ridicule des autres.

[1] Mademoiselle Marguerite Hughes étoit attachée à la troupe du roi, et une des premières actrices. Elle eut du prince Rupert une fille nommée Ruperta, qui épousa le lieutenant général Howe, et qui mourut fort âgée à Sommerset-House, vers l'année 1740.

On dansoit tous les jours chez la reine, parce que les médecins le trouvoient bon, et que personne ne le trouvoit mauvais. Ceux qui s'en soucioient le moins aimoient encore mieux cet exercice, pour digérer les eaux, que de se promener. Mylord Muskerry se croyoit en sûreté sur toutes les démangeaisons de sa femme pour la danse; car, quoiqu'il en fût assez honteux, la princesse de Babylone étoit, par la grâce de Dieu, grosse de six ou sept mois; et, pour comble de malheur pour elle, son enfant s'étoit mis tout d'un côté, si bien qu'on ne savoit plus ce que c'étoit que sa figure. La désolée Muskerry voyoit donc partir tous les matins mademoiselle d'Hamilton et madame Wetenhall, tantôt à cheval, tantôt en carrosse, toujours environnées de quelque troupe galante pour les conduire et pour les ramener. Elle se figuroit mille fois plus de délices encore qu'il n'y en avoit aux lieux où elles alloient, et son imagination ne cessoit de danser à Summerhill toutes les contredanses qu'elle s'imaginoit qu'on avoit dansées à Tunbridge. Elle ne pouvoit plus résister à ces tourments d'esprit, lorsque, le ciel, ayant pitié de son impatience et de ses désirs, fit partir mylord Muskerry pour Londres, et l'y retint pendant deux jours; et, dès qu'il eut le dos tourné, la Babylonienne déclara qu'elle vouloit faire un petit voyage à la cour.

Elle avoit un confesseur, aumônier de la maison, qui ne manquoit pas de bon sens. Mylord Muskerry,

de peur d'accident, l'avoit recommandée aux conseils et aux bonnes prières de ce prudent ecclésiastique ; mais il eut beau la prêcher et l'exhorter à la résidence, il eut beau lui remettre devant les yeux les ordres de son époux, et les dangers où elle s'exposoit dans cet état, et lui dire que, sa grossesse étant une bénédiction particulière du ciel, il falloit tâcher de la conserver, d'autant qu'il en coûtoit peut-être plus qu'elle ne s'imaginoit pour l'obtenir ; ses remontrances furent inutiles: mademoiselle d'Hamilton et sa cousine Wetenhall ayant eu la bonté de la confirmer dans sa résolution, elles aidèrent à l'habiller le lendemain matin, et partirent avec elle. Ce ne fut pas trop de toute leur adresse pour mettre quelque sorte de symétrie dans sa taille ; mais, ayant à la fin fait tenir un petit oreiller sous son jupon, pour figurer à droite avec son maudit enfant qui s'étoit jeté sur la gauche, elles pensèrent mourir de rire, en l'assurant qu'elle étoit le mieux du monde.

Dès qu'elle parut, on crut qu'elle s'étoit mise en vertugadin pour faire sa cour à la reine ; mais on fut charmé de la voir. Ceux qui n'y entendoient point de finesse l'assuroient bonnement qu'elle étoit grosse de deux enfants ; et la reine, qui ne laissoit pas de lui porter envie, quelque ridicule qu'elle parût dans cet état, n'eut garde de tromper ses espérances, sachant le motif de son voyage.

Dès que l'heure des contredanses fut arrivée, son cousin Hamilton eut ordre de la mener. Elle fit bien

quelques petites façons sur son incommodité ; mais, se laissant vaincre, pour obéir, disoit-elle, à la reine, jamais on n'a vu de satisfaction si complète que la sienne.

Nous avons déjà remarqué que les plus grands honneurs sont sujets aux plus grands revers. La Muskerry, fagotée comme elle étoit, ne paroissoit pas sentir la moindre incommodité dans le mouvement qu'on se donne dans ces sortes de contredanses ; au contraire, comme elle ne craignoit que la présence de son mari dans le bonheur dont elle jouissoit, elle se dépêchoit de danser tant qu'elle pouvoit, de peur que son mauvais destin ne le ramenât avant qu'elle en eût pris sa suffisance. Ce fut donc en se démenant d'une manière si peu discrète que son oreiller se défit sans qu'elle s'en aperçût, et qu'il tomba dans le beau milieu de la première danse. Le duc de Buckingham, qui la suivoit, le ramassa diligemment, l'enveloppa de son justaucorps ; et, contrefaisant les cris d'un enfant nouveau-né, il alloit demandant une nourrice parmi les filles d'honneur pour le pauvre petit Muskerry.

Cette bouffonnerie, jointe à la figure étonnante de la pauvre femme, pensa faire évanouir mademoiselle Stewart ; car la princesse de Babylone, après son accident, étoit efflanquée du côté droit, et toute biscornue de l'autre. Tous ceux qui s'étoient contenus auparavant s'abandonnèrent à l'envie de rire, voyant les éclats que faisoit mademoiselle Stewart.

Elle étoit horriblement déconcertée; tout le monde lui faisoit des excuses; et la reine, qui rioit intérieurement plus que toutes les autres, fit semblant de trouver mauvais qu'on se donnât cette liberté.

Tandis que mademoiselle d'Hamilton et madame Wetenhall tâchoient de radouber la Muskerry dans une autre chambre, le duc de Buckingham dit au roi que, s'il étoit permis de faire un peu d'exercice aussitôt après les couches, le seul moyen de rétablir madame de Muskerry seroit de lui donner sa revanche dès qu'on lui auroit remis son enfant. Ce conseil ne parut pas mauvais, et fut suivi. La reine proposa, dès qu'elle parut, une seconde reprise de contre-danses; et, madame de Muskerry l'ayant acceptée, le remède fit son effet, et ne lui laissa pas seulement le souvenir de cette petite disgrâce.

Tandis que ces choses se passoient à la cour du roi, celle du duc d'York s'étoit mise en campagne d'un autre côté. Le prétexte de ce voyage étoit de visiter la province dont il portoit le titre; mais l'amour en étoit le véritable motif. La duchesse s'étoit gouvernée d'une prudence et d'une sagesse, depuis son élévation, qu'on ne pouvoit assez admirer. Ses manières avoient été telles, qu'elle avoit trouvé le secret de contenter tout le monde; ce qui sembloit encore plus rare que la grandeur de son établissement. Mais, après s'être tant fait estimer, elle s'avisa de vouloir être aimée; ou le maudit amour, pour mieux dire, fut assaillir son cœur au travers de la discrétion, de

la prudence et de tous les raisonnements dont elle l'avoit environné.

En vain s'étoit-elle cent fois dit que, si le duc avoit eu la bonté de lui rendre justice en l'aimant, il lui avoit trop fait d'honneur en l'épousant; que, dans les inconstances qui l'entraînoient, c'étoit à elle à prendre patience, en attendant qu'il plût au ciel qu'il s'en corrigeât; que nul exemple n'étoit à suivre pour elle à l'égard des foiblesses qui sembloient l'outrager; mais que, les ressentiments étant encore moins permis, il falloit le ramener par une conduite toute différente de celle qu'il avoit; en vain, dis-je, s'étoit-elle soutenue si long-temps par le secours de ces maximes; quelque solide que soit la raison, et quelque opiniâtre que soit la sagesse, il est de certaines épreuves que leur longueur rend fatigantes, et dont la sagesse et la raison s'ennuient à la fin.

La duchesse d'York étoit la femme d'Angleterre du plus grand appétit. Comme c'étoit un plaisir permis, elle se dédommageoit, en mangeant, de ce qu'elle se retranchoit d'ailleurs. C'étoit aussi quelque chose d'édifiant que de la voir à table. Le duc, au contraire, se livrant sans cesse à de nouvelles fantaisies, se dissipoit par ses inconstances, et ne faisoit que dépérir, tandis que la pauvre princesse, se nourrissant tout de son mieux, engraissoit que c'étoit une bénédiction. On ne sait combien les choses auroient resté dans cet état, si l'amour, qui vouloit avoir raison d'une conduite si différente de la pre-

mière, n'eût employé l'artifice, aussi bien que la force, pour troubler son repos.

Il mit d'abord en jeu le ressentiment et la jalousie, ces deux mortels ennemis de la tranquillité des cœurs. Une grande créature, pâle et décharnée, qu'elle avoit prise pour fille d'honneur, devint l'objet de sa jalousie, parce qu'elle étoit alors celui des empressements du duc. Elle s'appeloit Churchill [1]. L'on ne pouvoit comprendre qu'après avoir eu du goût pour madame de Chesterfield, mademoiselle d'Hamilton et la petite Jennings, il en eût pour un visage comme celui-là; mais bientôt on s'aperçut que quelque chose de plus que cette variété bizarre avoit achevé de l'engager à son service.

La duchesse fut indignée d'un choix qui sembloit ravaler son mérite beaucoup plus que les autres; et, dans le temps que le dépit et la jalousie commençoient à lui donner de l'aigreur, le perfide amour offroit à son attention et à ses ressentiments l'aimable figure du beau Sydney; et, tandis qu'il lui tenoit les yeux ouverts sur sa personne, il les fermoit sur son esprit. Elle en fut éprise devant que de s'en apercevoir; mais la bonne opinion que Sydney avoit de son mérite ne lui laissa pas long-temps ignorer la gloire de cette conquête; et, pour la rendre plus

[1] Elle en eut M. le duc de Berwick et mylady Waldegrave, et épousa ensuite le colonel Godfrey. Elle étoit sœur du célèbre duc de Marlborough. Elle mourut en mai 1730, âgée de 82 ans.

certaine, ses regards répondirent témérairement à tout ce que ceux de son altesse avoient la bonté de lui dire, tandis que les charmes de sa personne étoient rehaussés de l'éclat que l'ajustement et la parure y pouvoient ajouter.

La duchesse, prévoyant les conséquences d'un tel engagement [1], combattit fort et ferme contre le penchant qui l'entraînoit; mais mademoiselle Hobart, s'étant mise du côté de ce penchant, la combattit elle-même et la vainquit.

Cette fille s'étoit insinuée dans sa confiance par un journal de nouvelles dont elle étoit pourvue pour toute l'année. La cour et la ville en étoient; du reste, ce n'étoit pas son affaire qu'elles fussent toujours véritables; mais elle prenoit soin qu'elles fussent toujours du goût de son altesse. Elle connoissoit aussi celui qu'elle avoit pour la table, et savoit composer ou diversifier les mets qui lui plaisoient. Cela l'avoit rendue nécessaire; mais, voulant l'être davantage, et s'étant aperçue des airs que Sydney se donnoit, comme de ce qui se passoit dans le cœur de sa maîtresse au sujet de Sydney, l'adroite Hobart avoit pris la liberté de lui dire que ce pauvre garçon n'en pouvoit plus d'amour pour elle; que c'étoit dommage qu'un homme fait de cette manière, qui ne perdoit le respect que parce qu'il ne pouvoit plus

---

[1] On a prétendu que la découverte de cette amourette fut cause que la duchesse embrassa la religion de son mari pour faire sa paix.

le garder, se brûlât comme un papillon à la face du public; qu'on s'en apercevroit bientôt, à moins qu'on n'y mît ordre; et qu'elle étoit d'avis que son altesse eût pitié de son état, de façon ou d'autre.

La duchesse lui demanda ce qu'elle vouloit dire par en avoir pitié de façon ou d'autre. Je veux dire, madame, répondit Hobart, que, si sa figure vous déplaît, ou que sa passion vous importune, vous lui donniez son congé; ou bien, que, le retenant à votre service, comme feroient toutes les princesses du monde à votre place, vous me permettiez de lui donner des ordres de votre part sur sa conduite, avec quelque peu d'espérance pour l'empêcher de devenir fou, en attendant que les moyens se trouvent de l'informer vous-même de vos volontés..... Quoi! dit la duchesse, vous me conseilleriez, Hobart, vous qui m'aimez, de m'embarquer dans un commerce de cette nature aux dépens de ma gloire et aux périls de mille inconvénients! Si ces foiblesses sont quelquefois excusables, ce n'est pas dans un rang comme celui que j'occupe; et ce seroit mal reconnoître les bontés de celui qui m'élève à ce rang, que de.... Bon! dit la Hobart, ne voit-on pas qu'il ne vous a épousée que parce qu'il en étoit pressé! La chose faite, je m'en rapporte à vous s'il s'est contraint un moment à marquer le changement de son goût par mille inconstances outrageantes. Ne seriez-vous point d'humeur à persévérer dans l'indolence et l'humilité tandis que le duc, après avoir eu

les faveurs, ou mérité les refus de toutes les coquettes d'Angleterre, galope vos filles d'honneur l'une après l'autre, et met à présent son ambition et ses désirs à la conquête de cette haridelle de Churchill? Quoi! madame, vos beaux jours se passeront dans une espèce de veuvage à déplorer vos malheurs, sans qu'il vous soit permis de vous aider dans les occasions! Il faudroit être douée d'une patience bien coriace, ou d'une résignation bien endurante pour cela. Je serois vraiment d'avis qu'un époux qui vous oublie nuit et jour prétendît que, pour boire et manger de grand appétit, comme fait, Dieu merci, votre altesse, elle n'eût plus besoin que de bien dormir! Je suis, ma foi, sa servante. Je vous le répète encore, madame, il n'y a point de princesse dans l'univers qui refusât les hommages d'un homme fait comme Sydney, quand un époux porte les siens ailleurs.

Ces raisons n'étoient pas moralement bonnes, si l'on veut: mais, quand elles auroient été plus mauvaises, la duchesse s'y seroit rendue, tant son cœur étoit d'intelligence avec Hobart pour venir à bout de sa prudence.

Ce commerce s'étoit établi dans le temps que Hobart conseilloit à la jeune Temple de ne point songer aux agaceries du beau Sydney. Pour lui, dès qu'il apprit par la confidente Hobart que la duchesse acceptoit ses hommages, il ne manqua pas de se munir de circonspection et d'égards pour dépayser le

public : mais le public n'est pas si sot qu'on pense.

Comme il y avoit trop de surveillants, trop de curieux et trop de connoisseurs dans une grosse cour résidant au milieu d'une grosse ville, la duchesse, pour ne pas commettre les intérêts de son cœur à tant d'inspections, porta le duc d'York à faire le voyage dont nous avons parlé, tandis que la reine et sa cour étoient à celui de Tunbridge.

Ce parti fut prudent; elle s'en trouva bien, et sa cour ne s'en trouva pas mal, à la réserve de mademoiselle Jennings. Jermyn n'étoit pas du voyage; et, selon elle, tout voyage étoit maudit dont Jermyn n'étoit pas. Il étoit engagé dans une entreprise au-dessus de sa vigueur, c'est-à-dire, qu'il avoit soutenu la gageure qu'on avoit soutenue et gagnée contre le chevalier de Grammont. Il paria cinq cents guinées qu'il feroit vingt milles de grand chemin dans une heure sur le même cheval. Le jour qu'il avoit choisi pour cette course étoit celui que mademoiselle Jennings avoit pris pour aller chez le devin.

Jermyn avoit été plus heureux qu'elle dans son entreprise. Il en étoit sorti victorieux; mais, comme son courage avoit fait dans cette épreuve un effort que son tempérament ne put soutenir, en gagnant la gageure il gagna la fièvre. Elle mit sa délicatesse fort bas. La Jennings s'informoit de sa santé; mais c'étoit tout ce qu'elle osoit. Dans les romans modernes, une princesse n'avoit qu'à rendre visite à quelque héros abandonné des médecins pour le

guérir dans trois jours : mais, comme ce n'étoit pas mademoiselle Jennings qui avoit donné la fièvre à Jermyn, elle n'étoit pas sûre de la lui ôter, quand elle eût été sûre qu'on n'eût point censuré dans une cour maligne une visite de charité. Ce fut donc sans égard aux inquiétudes qu'elle en pourroit avoir que la cour partit sans lui; mais elle eut le plaisir de faire voir que tout lui déplaisoit dans un voyage qui sembloit faire le plaisir de tous les autres.

Talbot en étoit; et, s'étant flatté que l'absence d'un rival dangereux pourroit produire quelque changement en sa faveur, il étoit attentif à toutes les actions, aux mouvements et aux moindres gestes de la petite Jennings. Il y avoit assurément de quoi bien occuper son attention. Elle n'étoit pas faite pour un sérieux de longue durée : son tempérament l'emportoit du milieu de ses rêveries les plus distraites, par des saillies de vivacité qui lui faisoient éspérer qu'elle oublieroit bientôt Jermyn pour se souvenir que sa tendresse étoit la première qu'elle eût écoutée. Cependant il se tenoit à l'écart avec son amour et ses espérances, estimant qu'il étoit indigne d'un amant outragé de laisser voir la moindre foiblesse ou le moindre retour pour une ingrate qui l'avoit planté là.

Mademoiselle Jennings, qui, bien loin de songer à ses ressentiments, ne se souvenoit seulement pas qu'il l'eût aimée, et n'avoit l'esprit rempli que du pauvre malade, en usoit avec Talbot comme si de

rien n'eût été. C'étoit à lui qu'elle donnoit le plus souvent la main en entrant ou sortant de carrosse. Elle causoit plus volontiers avec lui qu'avec aucun autre, et faisoit sans dessein tout ce qu'il falloit pour persuader à la cour qu'elle étoit revenue de son penchant pour Jermyn en faveur de son premier amant.

Il en fut persuadé comme les autres; et, jugeant qu'il étoit à propos de changer de personnage pour lui faire connoître qu'il n'avoit jamais changé de sentiments, il alloit lui dire quelque chose de touchant et de bien passionné sur ce sujet. La fortune sembloit lui rendre toutes choses favorables pour cette harangue. Il étoit seul avec elle dans sa chambre; et, pour lui donner plus beau, elle ne cessoit de le railler au sujet de mademoiselle Boynton. Elle disoit qu'on lui étoit fort obligé d'être du voyage, tandis que la pauvre créature s'évanouissoit d'amour pour lui deux fois le jour à Tunbridge. Ce fut à ce discours que Talbot se crut obligé de commencer celui de ses souffrances et de sa fidélité, lorsque la Temple, un papier à la main, entra dans la chambre de Jennings. C'étoit une lettre en vers que mylord Rochester avoit écrite quelque temps auparavant sur les aventures de l'une et de l'autre cour. Il y disoit, au sujet de la petite Jennings, que Talbot avoit jeté la terreur parmi le peuple de Dieu par sa taille; mais que Jermyn, comme le petit David, avoit vaincu le grand Goliath. Jennings, charmée de cette allusion,

lut deux ou trois fois cet endroit, le trouva plus plaisant que Talbot, en rit de tout son cœur dans le commencement; mais prenant un air attendri: Le pauvre petit David, dit-elle avec un profond soupir; et, laissant aller sa tête d'un côté pendant cette petite rêverie, quelques larmes coulèrent de ses yeux, qui n'étoient assurément pas pour la défaite du géant. Cela piqua Talbot jusqu'au vif; et, se voyant si ridiculement déchu de ses espérances, il sortit brusquement, et fit vœu de ne plus occuper son cœur d'une petite évaporée, dont les manières n'avoient ni rime ni raison; mais il ne tint pas son courage.

Il n'en alloit pas si mal pour les autres amants de cette cour; car tout en étoit plein, et le voyage étoit fait exprès. Ce n'étoient que bals et festins sur la route, chasses et promenades pendant les séjours. Les tendres amants songeoient à devenir heureux en chemin faisant, et les beautés qui régloient leur sort ne leur défendoient pas d'espérer. Sydney faisoit sa cour d'une merveilleuse assiduité. La duchesse fit remarquer à M. le duc d'York comme il s'attachoit à lui depuis quelque temps. Son altesse y fit attention, et convint qu'il falloit lui en tenir compte dès la première occasion. Cela arriva bientôt.

Montagu, dont nous avons fait mention, étoit écuyer de madame la duchesse. Il avoit de l'esprit, étoit clairvoyant, et passablement malin. Que faire d'un homme de ce caractère auprès de sa personne, dans le train que prenoient les affaires de son cœur?

On en étoit embarrassé ; mais, le frère aîné de Montagu s'étant fait tuer [1] tout à propos où il n'avoit que faire, le duc obtint pour son frère la charge d'écuyer de la reine qu'il avoit eue ; et le beau Sydney fut mis en sa place auprès de la duchesse. Tout cela se rencontroit le mieux du monde, et le duc se savoit bon gré d'avoir trouvé le secret d'avancer ces deux messieurs à la fois sans qu'il lui en coûtât.

Mademoiselle Hobart applaudissoit fort à ces promotions. Elle avoit de fréquentes et longues conversations avec Sydney. On le remarqua. Quelques-uns lui firent l'honneur de croire que c'étoit sur son compte. Elle en reçut fort volontiers les compliments. Le duc, qui le crut d'abord, ne cessoit de faire remarquer à la duchesse la bizarrerie du goût de certaines personnes, et comment le garçon d'Angleterre le mieux fait s'étoit coiffé d'un visage à faire peur.

La duchesse avoua que les goûts étoient bien différents, et lui dit qu'il en parloit fort à son aise, lui qui venoit de choisir la belle Hélène pour sa maîtresse. Je ne sais si cette plaisanterie l'avoit fait rentrer en lui-même ; mais il est constant qu'il com-

---

[1] Il fut tué devant Bergues, dans le mois d'août 1665 : il se nommoit Édouard. Boyer dit qu'il fut banni de la cour pour avoir offensé la reine en lui serrant la main. Il fut probablement disgracié quelque temps, et en conséquence voyagea dans les pays étrangers.

mençoit à n'avoir plus les mêmes empressements pour la Churchill ; et peut-être eût-il abandonné cette poursuite, sans l'aventure qui lui donna pour elle un goût tout nouveau.

On étoit de séjour dans un pays ouvert et plain. Quand on tourne en Angleterre, ce sont des plaines de gazon le plus vert et le plus uni du monde. La duchesse y voulut voir courre des lévriers. Elle étoit en carrosse, et toutes les dames à cheval. Chacune de ces dames avoit son écuyer à ses côtés. Il étoit bien raisonnable que leur maîtresse eût le sien. Il étoit à sa portière, qui payoit merveilleusement de mine, s'il ne fournissoit pas beaucoup à la conversation.

Le duc étoit auprès de mademoiselle Churchill, non pas à lui conter fleurette, mais à la gronder de ce qu'elle étoit mal à cheval. C'étoit la créature du monde la plus paresseuse ; et, quoique les filles d'honneur soient d'ordinaire les princesses de la cour les plus mal montées, comme on la vouloit distinguer à cause de sa faveur, on l'avoit mise sur un cheval assez joli, mais un peu vif. Elle se seroit bien passée de cette distinction.

L'embarras et la crainte avoient augmenté sa pâleur naturelle ; et, dans cet état, sa contenance achevoit d'en dégoûter le duc, lorsque son cheval, qui en vouloit joindre d'autres, se mit au galop malgré qu'elle en eût ; et, s'échauffant à mesure qu'elle faisoit des efforts pour le retenir, il partit enfin à toutes

jambes, s'imaginant qu'on le faisoit courir contre le cheval de son altesse.

Mademoiselle Churchill chancela, fit quelques cris, et tomba. La chute ne pouvoit être que rude dans un mouvement si rapide; cependant elle lui fut favorable de toutes les manières; car, sans se faire aucun mal, elle démentit tout ce que son visage avoit fait juger du reste. Le duc mit pied à terre pour la secourir. Elle étoit tellement étourdie, qu'elle n'avoit garde de songer à la bienséance dans cette occasion; et ceux qui s'empressèrent autour d'elle la trouvèrent encore dans une situation assez *négligée*. Ils ne pouvoient croire qu'un corps de cette beauté fût de quelque chose au visage de mademoiselle Churchill. Depuis cet accident on s'aperçut que les soins et la tendresse du duc ne firent qu'augmenter; et l'on s'aperçut, sur la fin de l'hiver, qu'elle n'avoit pas tyrannisé ses désirs, ni fait languir son impatience.

Les deux cours revinrent à peu près dans le même temps, également satisfaites de leurs voyages; la reine attendit pourtant en vain le succès qu'elle en avoit espéré.

Ce fut à peu près dans ce temps que le chevalier de Grammont reçut une lettre de la marquise de Saint-Chaumont, sa sœur, par laquelle on l'avertissoit qu'il ne tenoit qu'à lui de revenir, le roi l'ayant trouvé bon. Il l'auroit trouvé fort bon aussi dans un autre temps, quelques charmes que la cour d'An-

gleterre eût pour lui ; mais, dans l'état où son cœur se trouvoit alors, il ne pouvoit s'y résoudre.

Il étoit revenu de Tunbridge mille fois plus amoureux que jamais. Il avoit, pendant cet agréable voyage, vu tous les jours mademoiselle d'Hamilton, soit dans les marais du sombre Peckham, soit dans les promenades délicieuses du riant Summerhill, ou bien dans les divertissements qui régnoient chaque jour chez la reine ; et, soit qu'il l'eût vue à cheval, qu'il l'eût entendue, ou qu'il l'eût vue danser, il lui sembloit bien que, dans tous ces lieux ou dans tous ces états, le ciel n'avoit rien formé de plus digne d'un homme d'esprit et de bon goût. Le moyen donc de songer à s'en éloigner ! C'est ce qui lui paroissoit absolument impraticable. Cependant, comme il voulut se faire quelque mérite auprès d'elle de ce qu'il abandonnoit pour ne bouger d'auprès de ses charmes, il lui montra la lettre de madame sa sœur ; mais cette confidence ne tourna pas comme il l'avoit prétendu.

Mademoiselle d'Hamilton, en premier lieu, le félicita sur son rappel. Elle le remercia très humblement du sacrifice qu'il vouloit bien lui faire ; mais, comme ce témoignage de tendresse passoit les bornes de la simple galanterie, quelque sensible qu'elle y pût être, elle n'avoit garde d'en abuser. Il eut beau protester qu'il aimoit mieux mourir que de s'éloigner de ses appas, ses appas protestèrent qu'ils ne le reverroient de leur vie, s'il ne partoit incessamment.

Il fallut bien obéir. On lui permit de se flatter que ces ordres absolus ne partoient point de l'indifférence, quelque durs qu'ils parussent ; qu'on seroit toujours plus aise de son retour que d'un départ que l'on pressoit tant ; et mademoiselle d'Hamilton, ayant bien voulu lui donner les assurances qui dépendoient d'elle, qu'il trouveroit les choses en l'état qu'il les laissoit à l'égard de ses sentiments, il fit son paquet, ne songeant qu'à revenir, tandis qu'il prenoit congé de tout le monde pour partir.

CHAPITRE XIII.

Retour du chevalier de Grammont à la cour de France. Il est renvoyé en Angleterre. Suite des intrigues amoureuses de cette cour. Mariage de la plupart des héros de ces Mémoires.

Plus le chevalier de Grammont approchoit de la cour de France, plus il regrettoit celle d'Angleterre. Ce n'est pas qu'il ne s'attendît à un accueil gracieux aux pieds d'un maître dont on ne méritoit pas impunément la colère, mais aussi qui savoit pardonner d'une manière à faire sentir tout le prix de la grâce où l'on rentroit.

Mille pensées différentes l'occupoient en courant la poste. Tantôt c'étoit la joie que ses parents et ses amis auroient de le revoir; tantôt c'étoient les félicitations et les embrassades de ceux qui, n'étant ni l'un ni l'autre, ne laisseroient pas de l'accabler d'empressements importuns; mais tout cela ne lui passoit que légèrement par la tête; car un homme bien amoureux se fait un scrupule de s'arrêter à d'autres pensées qu'à celles de l'objet aimé. C'étoient donc les tendres souvenirs de ce qu'il laissoit à Londres qui l'empêchoient de songer à Paris; et c'étoient les

tourments de l'absence qui l'empêchoient de sentir ceux des mauvais chemins et des mauvais chevaux. Son cœur protestoit à mademoiselle d'Hamilton, entre Montreuil et Abbeville, qu'il ne s'en éloignoit avec vitesse que pour la revoir plus tôt. Ensuite, par une courte réflexion, comparant le regret qu'il avoit eu sur cette même route en quittant la France pour l'Angleterre, avec celui qu'il sentoit alors de quitter l'Angleterre pour la France, il trouvoit le dernier beaucoup moins supportable que l'autre.

C'est ainsi que s'amuse un cœur tendre par les chemins; ou, pour mieux dire, c'est ainsi qu'un écrivain frivole abuse de la patience du lecteur, ou pour étaler ses propres sentiments, ou pour allonger quelque ennuyeux récit; mais à Dieu ne plaise que cela nous regarde, nous qui faisons profession de ne coucher dans ces Mémoires que ce que nous tenons de celui même dont nous écrivons les faits et les dits!

Qui jamais, excepté l'écuyer Feraulas, a pu tenir compte des pensées, des soupirs et du nombre d'exclamations que son illustre maître faisoit partout? Pour moi, je ne me serois jamais avisé de croire que l'attention du comte de Grammont, si vive aujourd'hui pour les inconvénients et les périls, lui eût permis autrefois de faire de tendres raisonnements sur la route, s'il ne me dictoit à présent ce que j'écris.

Mais suivons-le dans Abbeville. Le maître de la

poste étoit son ancienne connoissance. Son hôtellerie étoit la mieux fournie qu'il y eût entre Calais et Paris ; et le chevalier de Grammont, en mettant pied à terre, dit à Termes qu'il avoit envie d'y boire un coup en attendant que leurs chevaux fussent prêts. Il étoit près de midi. Depuis la nuit précédente qu'ils étoient débarqués jusqu'à ce moment, ils n'avoient pas mangé. Termes, louant le Seigneur de ce que des sentiments humains l'emportoient cette fois sur l'inhumanité de son impatience ordinaire, le confirma tant qu'il put dans des sentiments si raisonnables.

Ils furent surpris, en entrant dans la cuisine, où le chevalier rendoit volontiers sa première visite, de voir six broches chargées de gibier devant le feu, et l'appareil d'un festin magnifique par toute la cuisine. Le cœur de Termes en tressaillit. Il donna sous main ordre de déferrer quelques-uns des chevaux pour n'être pas arraché de ce lieu sans y repaître.

Bientôt une foule de violons et de hautbois, suivie des galopins de la ville, entra dans la cour. L'hôte, à qui l'on demandoit raison de tant de préparatifs, dit à M. le chevalier de Grammont que c'étoit pour la noce d'un gentilhomme des plus riches des environs avec la plus belle fille de toute la province ; que le repas se faisoit chez lui ; qu'il ne tiendroit qu'à sa grandeur de voir bientôt arriver les mariés de la paroisse, puisque la musique étoit déjà venue. Il en jugea bien ; car à peine achevoit-il de parler,

que trois grands corbillards, comblés de laquais, grands comme des Suisses, et chamarrés de livrées tranchantes, parurent dans la cour, et débarquèrent toute la noce. Jamais on n'a vu la magnificence campagnarde si naturellement étalée. Le clinquant rouillé, les passements ternis, le taffetas rayé, de petits yeux et de grosses gorges brilloient partout.

Si le premier coup d'œil du spectacle surprit le chevalier de Grammont, le second n'étonna pas moins le fidèle Termes. Le peu qui paroissoit du visage de la mariée n'étoit pas sans éclat; mais on ne pouvoit porter aucun jugement sur le reste. Quatre douzaines de mouches, et dix serpenteaux de chaque côté qu'on avoit faits de ses cheveux, en déroboient la vue; mais ce fut le nouvel époux qui mérita l'attention du chevalier de Grammont.

Il étoit aussi ridiculement paré que les autres, à la réserve d'un justaucorps de la plus grande magnificence et du meilleur goût du monde. Le chevalier de Grammont, en s'approchant de lui pour examiner de près son habit, se mit à louer la broderie de son justaucorps. Le marié tint cet examen à grand honneur, et lui dit qu'il avoit acheté ce justaucorps cent cinquante louis, du temps qu'il faisoit l'amour à madame sa femme. Vous ne l'avez donc pas fait faire ici? lui dit le chevalier de Grammont. Bon! lui répondit l'autre; je l'ai d'un marchand de Londres qui l'avoit commandé pour un mylord d'Angleterre. Le chevalier de Grammont, qui sentoit le dénoue-

ment de l'aventure, lui demanda s'il reconnoîtroit bien le marchand. Si je le reconnoîtrois? Ne fus-je pas obligé de boire avec lui toute la nuit à Calais pour en avoir bon marché! Termes s'étoit absenté dès que ce justaucorps avoit paru, sans pourtant s'imaginer que ce maudit marié dût en entretenir son maître.

L'envie de rire et l'envie de faire pendre le seigneur Termes partagèrent quelque temps les sentiments du chevalier de Grammont: mais l'habitude de se laisser voler par ses domestiques, jointe à la vigilance du coupable, à qui son maître ne pouvoit reprocher d'avoir dormi dans son service, le portèrent à la clémence; et, cédant aux importunités du campagnard pour confondre son fidèle écuyer, il se mit à table lui trente-septième.

Quelques moments après, il dit aux gens de la maison de faire monter un gentilhomme nommé Termes. Il vint; et, dès que le maître de la fête le vit, il se leva de table, et lui tendant la main: Touchez-là, notre ami, lui dit-il: vous voyez que j'ai bien conservé le justaucorps que vous aviez tant de peine à me vendre, et que je n'en fais pas un mauvais usage.

Termes, s'étant fait un front d'airain, fit semblant de ne le pas connoître, et se mit à le repousser assez brutalement. Oh, parbleu! lui dit l'autre, puisqu'il m'a fallu boire avec vous pour conclure le marché, vous me ferez raison de la santé de madame la ma-

riée. Le chevalier de Grammont, qui le vit tout déconcerté malgré son effronterie, lui dit en le regardant civilement: Allons, monsieur le marchand de Londres, mettez-vous-là, puisqu'on vous en prie de si bonne grâce; nous ne sommes pas tant à table qu'il n'y ait encore place pour un aussi honnête homme que vous. A ces mots, trente-cinq des conviés se mirent en mouvement pour recevoir ce nouveau convié. Il n'y eut que le siége de l'épousée qui, par bienséance, demeura fixe; et l'audacieux Termes, ayant bu la première honte de cet événement, s'y prenoit d'une manière à boire tout le vin de la noce, si son maître ne se fût levé de table comme on ôtoit vingt-quatre potages pour servir autant d'entrées.

Il n'y avoit pas d'apparence de retenir jusqu'à la fin d'un repas de noce un homme qui paroissoit si pressé: mais tout fut debout quand il sortit de table, et tout ce qu'il put obtenir du marié fut que toute la noce ne le reconduiroit pas jusqu'à la porte de l'hôtellerie. Termes eût voulu qu'ils ne l'eussent point quitté jusqu'à la fin du voyage, tant il craignoit de se trouver tête à tête avec son maître.

Il y avoit déjà quelque temps qu'ils étoient sortis d'Abbeville, et qu'ils couroient dans un profond silence. Termes, qui s'attendoit bien à le voir rompre dans peu de temps, n'étoit en peine que de la manière: savoir si son maître l'attaqueroit par un torrent d'injures mêlées de certaines épithètes qui

pouvoient lui convenir; ou si, se servant de quelque outrageante ironie, l'on emploieroit toutes les louanges qui seroient les plus capables de le confondre. Mais, voyant au lieu de tout cela qu'on s'obstinoit à ne lui rien dire, il crut qu'il valoit mieux prévenir la harangue qu'on méditoit, que d'y laisser rêver plus long-temps; et, s'armant de toute son effronterie : Vous voilà bien en colère, monsieur, lui dit-il; et vous croyez avoir raison. Mais je me donne au diable si vous n'avez tort dans le fond.

Comment, traître, dans le fond! dit le chevalier de Grammont; c'est donc parce que je ne te fais pas rouer comme tu l'as depuis long-temps mérité?

Voilà-t-il pas? dit Termes. Toujours de l'emportement, au lieu d'entendre raison! Oui, monsieur, je vous soutiens que ce que j'en ai fait étoit pour votre bien. Et le sable mouvant n'étoit-il pas pour mon service? dit le chevalier de Grammont. Patience, s'il vous plaît, poursuivit l'autre. Je ne sais comment diable ce nigaud de marié s'est rencontré chez les gens de la douane quand on visita ma valise à Calais; mais ces cocus-là se fourrent partout. Dès qu'il vit votre justaucorps, il en devint amoureux. Je vis bien dès là que c'étoit un sot; car il étoit à deux genoux devant moi pour l'acheter. Outre qu'il étoit tout froissé de la valise, la sueur du cheval l'avoit tout taché pardevant, et je ne sais comment diable il a fait pour raccommoder tout cela; mais tenez-moi pour un excommunié, si vous l'eussiez

jamais voulu mettre. Conclusion : il vous revenoit à cent quarante louis ; et, voyant qu'on m'en offroit cent cinquante : Mon maître, dis-je, n'a pas besoin de cette oriflamme pour se distinguer au bal ; et, quoiqu'il eût beaucoup d'argent quand je l'ai quitté, que sais-je s'il en aura quand je le reverrai ? Cela dépend du jeu. Bref, monsieur, je vous en fais donner dix louis de plus qu'il ne vous coûte ; c'est un profit tout clair. Je vous en tiendrai compte ; et vous savez que je suis bon pour cette somme. Dites à présent, en auriez-vous eu la jambe mieux faite au bal, d'être paré de ce diable de justaucorps qui vous auroit donné la même mine qu'à ce marié de village à qui nous l'avons vendu ? Et cependant il faut voir comme vous tempêtiez à Londres quand vous l'avez cru perdu ; les beaux contes que vous avez faits au roi du sable mouvant, et quelle chienne de mine vous avez faite quand vous vous êtes douté que ce pied-plat le portoit à sa noce !

Que répondre à tant d'impudence ? S'il écoutoit l'indignation, le rouer de coups, ou le chasser, étoit le traitement le plus favorable que son maître lui devoit ; mais il en avoit besoin pour le reste de son voyage ; et, dès qu'il fut à Paris, il en eut besoin pour son retour.

Le maréchal de Grammont ne sut pas plutôt son arrivée, qu'il le fut trouver chez son baigneur ; et, les premières embrassades s'étant passées de part et

d'autre : Chevalier, lui dit le maréchal, combien avez-vous mis à venir de Londres ici ? car Dieu sait comme vous allez en pareille rencontre. Le chevalier de Grammont lui dit qu'il y avoit trois jours qu'il étoit en chemin ; et, pour s'excuser de cette médiocre diligence, il se mit à lui conter son aventure d'Abbeville. Cela est fort plaisant, lui dit monsieur son frère, mais ce qu'il y a de plus plaisant, c'est qu'il ne tiendra qu'à vous de trouver encore votre justaucorps à table ; car on la tient longue dans une noce de province. Et là-dessus, prenant un air tout sérieux, il lui dit qu'il ne savoit pas qui lui conseilloit un retour inopiné pour gâter ses affaires ; mais qu'il avoit ordre du roi de lui dire qu'il n'avoit qu'à s'en retourner sans se présenter à la cour. Il lui dit ensuite qu'il ne pouvoit s'empêcher d'admirer son impatience, après avoir si bien fait jusque-là, lui qui connoissoit assez le roi pour être instruit qu'il falloit, pour mériter sa grâce, attendre qu'elle vînt purement de sa bonté.

Le chevalier montra pour sa justification la lettre de madame de Saint-Chaumont, et lui dit qu'il se seroit bien passé du soin qu'on avoit pris de lui mander une fausse nouvelle pour le faire partir comme un cravate de bois. Autre imprudence, lui dit le maréchal ; et depuis quand notre sœur est-elle secrétaire d'État ou des commandements, pour que le roi se soit servi d'elle pour vous signifier ses volontés ? Voulez-vous savoir le fait ? Il y a quelque temps qu'il

dit à Madame [1] le refus que vous aviez fait de la pension que vous offroit le roi d'Angleterre. Il parut content de la manière dont Comminge l'informa que la chose s'étoit faite, et témoigna qu'il vous en savoit gré. Madame prit tout cela pour un ordre de rappel. La Saint-Chaumont, qui n'a pas à beaucoup près le jugement aussi merveilleux qu'elle se l'imagine, s'est pressée de vous expédier ce bel ordre de sa main. Pour achever, Madame dit hier au dîner du roi que vous seriez incessamment ici ; et le roi m'ordonna l'après-dînée de vous renvoyer incessamment d'abord que vous seriez arrivé. Vous voilà, retournez-vous-en.

Cet ordre auroit peut-être paru dur au chevalier de Grammont dans un autre temps ; mais, dans la disposition présente de son cœur, il eut bientôt pris son parti. Rien ne lui faisoit peine que l'officieux avis qui l'avoit obligé de quitter la cour d'Angleterre ; et, tout consolé de ne point voir celle de France avant son départ, il pria le maréchal d'obtenir seulement un délai de quelques jours pour recueillir quelque argent du jeu qu'on lui devoit. Il obtint cette grâce à condition qu'il sortiroit de Paris.

Il choisit Vaugirard pour sa retraite. Ce fut là qu'arrivèrent certaines aventures dont il a fait le

[1] Henriette d'Angleterre, fille cadette de Charles Ier, et duchesse d'Orléans.

récit si souvent, et d'une manière si divertissante, que ce seroit fatiguer le lecteur que de les retoucher. Ce fut là qu'il rendit le pain bénit d'une manière si solennelle, que, ne restant pas assez de Suisses à Versailles pour garder la chapelle, Vardes fut obligé d'avouer au roi qu'on les avoit envoyés au chevalier de Grammont, qui rendoit le pain bénit à Vaugirard. Là se passa cette scène merveilleuse qui donna la première atteinte à la réputation du grand Saucourt, lorsque, dans un tête à tête avec la fille du jardinier, on donna si souvent du cor (signal dont ils étoient convenus pour empêcher les surprises), que ces fréquentes alarmes désarmèrent les empressements du renommé Saucourt, et rendirent inutile le rendez-vous qu'on lui procuroit avec la plus jolie grisette des environs. Ce fut encore durant son séjour à Vaugirard qu'il fut voir mademoiselle de L'Hôpital à Issy, pour s'éclaircir si l'indiscret bruit de ville ne se trompoit point sur un commerce de robe dont on l'accusoit. Ce fut là qu'arrivant à l'improviste, le président de Maisons se réfugia dans un cabinet avec tant de précipitation, que la moitié de son manteau resta dehors lorsqu'il s'enferma, tandis que le chevalier de Grammont, qui s'en aperçut, fit souffrir mort et passion à ces pauvres amants par une longueur de visite excessive pour le désordre qu'elle causoit.

Ses affaires finies, il partit. L'amour le guidoit. Termes redoubla de vigilance sur la route. Les che-

vaux se trouvoient prêts à chaque poste dans un moment. Les vents et les marées secondèrent son impatience dès qu'il en eut besoin, et il revit Londres avec transport. La cour fut surprise et charmée de son prompt retour. Personne ne s'avisa de lui témoigner du regret de la nouvelle disgrâce qui le ramenoit, tant il faisoit voir qu'il en étoit consolé. Mademoiselle d'Hamilton ne lui voulut aucun mal de la promptitude dont il obéissoit au roi son maître.

Les affaires de la cour n'avoient pas eu le temps de changer de face pendant une si courte absence; mais elles en changèrent bientôt après son retour; c'est-à-dire, les affaires d'une cour qui jusque-là n'en avoit point eu de plus sérieuses que celles de l'amour et des plaisirs.

Le duc de Monmouth [1], fils naturel de Charles II, parut en ce temps-là dans la cour du roi son père. Ses commencements ont eu tant d'éclat, son ambition a causé des événements si considérables, et les particularités de sa fin tragique [2] sont encore si

---

[1] Jacques, fils de Charles II par une demoiselle Lucy Waters, naquit à Rotterdam le 9 avril 1649, et porta le nom de Jacques Crofts jusqu'à la restauration du roi. Rétabli sur le trône, ce prince le combla d'honneurs et de richesses, qui ne purent satisfaire son ambition. Dans la vue d'exclure le duc d'York de la couronne, il ne cessoit d'intriguer avec les ennemis du Gouvernement, et fut souvent disgracié.

[2] Lorsque Jacques II monta sur le trône, il tenta inutilement

récentes, qu'il seroit inutile d'employer d'autres traits pour donner une idée de son caractère. Il paroît partout tel qu'il étoit dans sa conduite, téméraire dans ses entreprises, incertain dans l'exécution, et pitoyable dans ces extrémités où beaucoup de fermeté doit au moins répondre à la grandeur de l'attentat.

Sa figure et les grâces extérieures de sa personne étoient telles, que la nature n'a peut-être jamais rien formé de plus accompli. Son visage étoit tout charmant. C'étoit un visage d'homme; rien de fade, rien d'efféminé; cependant chaque trait avoit son agrément et sa délicatesse particulière : une disposition merveilleuse pour toutes sortes d'exercices; un abord attrayant, un air de grandeur, enfin tous les avantages du corps parloient pour lui; mais son esprit ne disoit pas un petit mot en sa faveur. Il n'avoit de sentiments que ce qu'on lui en inspiroit; et ceux qui d'abord s'insinuèrent dans sa familiarité prirent soin de ne lui en inspirer que de pernicieux.

Cet extérieur éblouissant fut ce qui frappa d'abord. Toutes les bonnes mines de la cour en furent effacées, et toutes les bonnes fortunes à son service. Il fit les plus chères délices du roi; mais il fut la terreur universelle des époux et des amants. Cela ne dura pourtant pas; la nature ne lui avoit pas donné tout ce qu'il faut pour s'emparer des cœurs, et le beau sexe s'en aperçut.

---

d'exciter une révolte, fut fait prisonnier, et eut la tête tranchée le 15 juillet 1685.

Madame de Cléveland bouda contre le roi de ce que les enfants qu'elle avoit de lui ne paroissoient que de petits magots auprès de ce nouvel Adonis. Elle en étoit d'autant plus choquée, qu'elle se vantoit de pouvoir passer pour la mère des amours en comparaison de sa mère [1]. On se moqua de ses reproches; il y avoit quelque temps qu'elle n'étoit plus en droit d'en faire; et, comme cette jalousie paroissoit plus mal fondée que toutes celles qu'elle avoit affectées, personne n'applaudit à ce ressentiment ridicule. Il fallut faire un autre personnage pour inquiéter le roi; c'est pourquoi, cessant de s'opposer à la tendresse extrême qui l'aveugloit pour ce fils, elle se mit à l'adopter dans la sienne par mille louanges, par mille sortes d'admirations, et par des caresses qui ne faisoient que croître et embellir. Comme elles étoient publiques, elle prétendoit qu'elles dussent être sans conséquence; mais on la connoissoit trop pour s'y méprendre. Le roi n'étoit plus jaloux d'elle: mais, comme le duc de Monmouth n'étoit pas dans un âge à être insensible aux vivacités d'une femme faite comme elle, il crut qu'il falloit le retirer d'auprès de cette prétendue belle-mère pour sauver son innocence du crime, ou du moins du scandale. Ce fut donc pour cet effet qu'on le maria de si bonne heure.

---

[1] Mademoiselle Lucy Waters, dont il a été fait mention dans la note de la page 358.

Une héritière de cent mille livres de rente en Ecosse s'offrit tout à propos [1]. Elle étoit pleine d'agréments, et son esprit avoit tous ceux qui manquoient au beau Monmouth.

De nouvelles fêtes célébrèrent ce mariage. On ne pouvoit mieux faire sa cour qu'en s'y distinguant : et, tandis que ces réjouissances mettoient en mouvement la magnificence et la galanterie, les anciens engagements en étoient partout réveillés, et de nouveaux s'établissoient.

La belle Stewart, alors au suprême degré de son éclat, attiroit tous les yeux ou tous les respects. La duchesse de Cléveland voulut du moins l'effacer par le secours des pierreries dont elle s'étoit couverte à cette fête ; mais ce fut inutilement. Son visage étoit un peu défait par le commencement d'une troisième ou quatrième grossesse, que le roi voulut bien prendre encore sur son compte. Pour le reste de sa figure, il n'y avoit pas de quoi soutenir l'air et la grâce de mademoiselle Stewart.

C'étoit bien pendant ce dernier effort de sa beauté qu'elle eût été reine d'Angleterre, si le roi n'eût été

---

[1] Anne Scott, fille et seule héritière de François, comte de Buccleugh. Ce mariage ne paroît pas avoir été heureux, quoique Monmouth en ait eu plusieurs enfants. Il s'étoit ouvertement attaché à madame Henriette Wentworth, et déclara en mourant que devant Dieu il ne regardoit qu'elle comme son épouse. La duchesse épousa en secondes noces Charles, lord Cornwallis. Elle mourut le 6 février 1732, âgée de 81 ans.

moins libre encore pour disposer de sa main qu'il ne l'étoit pour donner son cœur ; mais ce fut alors que le duc de Richmond fit vœu de l'épouser ou de mourir.

Quelques mois après la célébration de ces noces, Killegrew [1], n'ayant rien de mieux à faire alors, devint amoureux de madame de Shrewsbury ; et, comme madame de Shrewsbury n'étoit point engagée, par un grand hasard, cette affaire fut bientôt réglée. Personne ne se mit en tête de troubler un commerce qui n'intéressoit personne, mais Killegrew s'avisa de le troubler lui-même. Ce n'est pas que son bonheur ne lui parût tel qu'il se l'étoit imaginé ; l'habitude ne le dégoûtoit point d'une possession digne d'envie : mais il s'étonna qu'on ne lui en portât *point*, et trouva mauvais qu'une telle fortune ne lui donnât point de rivaux.

Il avoit beaucoup d'esprit, et beaucoup plus d'éloquence. C'étoit en pointe de vin qu'elle étoit la plus vive ; et c'étoit d'ordinaire pour peindre *en détail* les secrètes beautés et les charmes les moins visibles de la Shrewsbury, que cette éloquence se donnoit

---

[1] Robert Killegrew, né à Hanworth, dans la province de Middlesex. Il fut nommé page d'honneur de Charles Ier, et suivit fidèlement la fortune de ce prince. Il accompagna ensuite dans son exil Charles II, dont ses qualités aimables lui gagnèrent les bonnes grâces. Il épousa Marie Crofts, une des filles d'honneur de la reine Henriette, et mourut le 19 mars 1682.

carrière. Plus de la moitié de la cour en savoit bien autant que lui sur ce sujet.

Le duc de Buckingham étoit un de ceux qui n'en pouvoient juger que par les apparences ; et, selon lui, les apparences ne promettoient pas tout ce que les exagérations de Killegrew vouloient persuader. Comme cet amant indiscret étoit un de ceux qui dînoient d'ordinaire avec le duc de Buckingham, il avoit tout le temps d'étaler sa rhétorique sur ce beau sujet; car on se mettoit à table sur les quatre heures du matin, pour en sortir vers l'heure de la comédie.

Le duc de Buckingham, éternellement rebattu des descriptions du mérite de madame de Shrewsbury, voulut s'éclaircir des faits par lui-même. Dès qu'il l'eut entrepris, il en eut le cœur net; et, s'imaginant trouver qu'on n'en avoit rien dit de trop, ce commerce s'établit d'une manière à ne pas faire croire qu'il pût être de durée, vu la légèreté de l'un et de l'autre, et la vivacité dont il avoit commencé: cependant nul engagement n'a duré si long-temps en Angleterre.

L'imprudent Killegrew, qui n'avoit pu se passer de rivaux, fut obligé de se passer de maîtresse. Il le porta fort impatiemment; mais, loin d'écouter ses premières plaintes, la Shrewsbury fit semblant de ne le pas connoître. Il ne fut pas à l'épreuve d'un pareil traitement; et, sans songer qu'il s'étoit attiré sa disgrâce, toute son éloquence se déchaîna

contre madame de Shrewsbury. Ses invectives l'attaquèrent depuis la tête jusqu'aux pieds. Il fit une peinture affreuse de sa conduite, et travestit en défauts les charmes qu'il venoit de célébrer en sa personne. On l'avertit sous main des inconvénients que pouvoient lui attirer ses déclamations. Il se moqua de l'avis, poussa sa pointe, et ne s'en trouva pas bien.

Comme il sortoit de Saint-James après le coucher du duc, on poussa trois coups d'épée dans sa chaise, dont l'un lui perça le bras de part en part. Ce fut alors qu'il connut le péril où son intempérance de langue le jetoit, après lui avoir ôté la Shrewsbury. Ses assassins s'étoient sauvés à travers le parc, ne doutant pas qu'il ne fût expédié.

Killegrew crut qu'il seroit inutile de se plaindre. Quelle justice espérer d'un attentat dont il n'avoit aucune preuve que ses blessures? Que s'il faisoit quelques poursuites fondées sur les apparences et les conjectures, il ne douta point qu'on n'eût recours aux moyens les plus courts de les interrompre, et qu'on ne le manqueroit pas une seconde fois. Ainsi, voulant mériter sa grâce de ceux qui l'avoient fait assassiner, il mit fin à ses satires, et ne souffla pas le mot de son aventure. Le duc de Buckingham et la Shrewsbury furent long-temps heureux et tranquilles; jamais elle n'avoit été si long-temps constante, et jamais il n'avoit eu tant d'égards en aimant.

Cela dura jusqu'à ce que mylord Shrewsbury, qui

ne s'étoit jamais ému des dérèglements de madame sa femme, se mît en tête de trouver à redire à ce dernier commerce. Il étoit public, à la vérité; mais il paroissoit moins déshonorant pour elle que tous les autres. Le pauvre Shrewsbury, trop honnête homme pour s'en plaindre à madame, voulut pourtant satisfaire son honneur. Il fit appeler le duc de Buckingham; et le duc de Buckingham, pour réparation d'honneur, l'ayant tué, demeura paisible possesseur de cette fameuse Hélène. Cela choqua d'abord le public; mais le public s'accoutume à tout, et le temps sait apprivoiser la bienséance et même la morale.

La reine étoit à la tête de ceux qui se récrioient contre un scandale si public et un si horrible désordre, et qui se révoltoient contre l'impunité d'une action si criante. Comme la duchesse de Buckingham[1] étoit une petite ragote à peu près de sa figure, qui n'avoit jamais eu d'enfants, et que son époux abandonnoit pour une autre, cette espèce de parallèle entre leurs fortunes intéressoit la reine pour elle; mais ce fut inutilement: personne n'y fit attention, et les mœurs du siècle allèrent leur train, tandis qu'elle s'efforçoit de leur susciter pour ennemis la nation sérieuse des politiques et des dévots.

Le sort de cette princesse avoit d'assez tristes vues

---

[1] Marie, fille unique et héritière du fameux Thomas Fairfax, général des troupes du parlement dans la guerre civile.

par de certains côtés. Les égards du roi pour elle avoient de belles apparences ; mais c'étoit tout. Elle sentoit bien que la considération qu'on avoit pour elle s'effaçoit à mesure que le crédit de ses rivales augmentoit. Elle voyoit que le roi son époux ne se mettoit guère en peine d'enfants légitimes, tant que ses maîtresses, toutes charmantes, lui en donnoient d'autres. Comme tout le bonheur de sa vie dépendoit uniquement de cette bénédiction, et qu'elle se flattoit que le roi la regarderoit de meilleur œil, si le ciel daignoit la regarder en pitié sur cet article, elle eut recours à toutes les ressources qui sont en vogue contre la stérilité. Les vœux, les neuvaines et les offrandes ayant été tournés de toutes les manières, et n'ayant rien fait, il fallut en revenir aux moyens humains.

Que n'auroit-elle point donné dans cette occasion pour l'anneau que l'archevêque Turpin mit à son doigt, et qui fit courir Charlemagne après lui, comme il avoit fait après une de ses concubines à qui Turpin l'avoit ôté après sa mort! Mais il y a longtemps que les seuls talismans qui font aimer sont les charmes de la personne aimée, et que les enchantements étrangers ne font plus rien.

Les médecins de la reine, prudents et avisés comme ils le sont partout, ayant considéré que les eaux froides de Tunbridge n'avoient pas réussi l'année précédente, conclurent qu'il falloit l'envoyer aux chaudes, c'est-à-dire, aux bains qui sont auprès de Bristol. Ce voyage fut donc arrêté pour la saison.

prochaine; et, dans la confiance d'un heureux succès, ce voyage eût été le plus agréable du monde pour elle, si la plus dangereuse de ses rivales n'eût été nommée des premières pour en être. La Cléveland étant alors près d'accoucher, cette inquiétude ne la regardoit pas. Une bienséance inutile l'obligeoit à quelques égards. Le public, à la vérité, n'en croyoit ni plus ni moins pour le soin qu'elle avoit de s'en cacher; mais sa présence, dans cet état, étoit un objet trop insultant pour la reine. Mademoiselle Stewart, plus belle que jamais, nommée pour le voyage, s'y préparoit hautement. La pauvre reine n'osoit s'y opposer; mais elle n'en espéra plus rien. Que pouvoient les bains ou la foible vertu des eaux contre des charmes qui la détruisoient, ou par ses chagrins, ou par des causes plus propres encore à les rendre inutiles?

Le chevalier de Grammont, à qui tous les plaisirs de la vie n'étoient rien sans la présence de mademoiselle d'Hamilton, ne put se dispenser de suivre la cour. Il étoit trop nécessaire et trop agréable au roi dans un voyage comme celui-là pour n'en pas être; et, de quelque secours que pût être sa conversation dans la solitude que cause l'absence d'une cour, mademoiselle d'Hamilton n'avoit pas cru devoir consentir qu'il restât à Londres parce qu'elle n'en bougeoit. Il obtint la permission de lui écrire pour lui mander des nouvelles de la cour. Il s'en servit de la manière qu'on peut croire; et ce qu'il y disoit de

ses propres affaires ne laissoit guère de place dans ses lettres pour des narrations étrangères durant le séjour qu'on fit aux bains. Comme l'absence rendoit ce séjour ennuyeux à son égard, il se prenoit à tout ce qui pouvoit engourdir son impatience en attendant l'heureux moment de son retour.

Il avoit beaucoup d'estime pour l'aîné des Hamilton, autant d'estime et beaucoup plus d'amitié pour l'autre. C'étoit à lui qu'il s'ouvroit le plus confidemment de sa passion et de ses sentiments pour sa sœur. Il savoit aussi ses premiers engagements avec sa cousine Wetenhall; mais il ignoroit le refroidissement survenu dans un commerce dont les commencements avoient été si vifs. Il fut surpris de voir les empressements qu'il marquoit dans toutes les occasions pour mademoiselle Stewart. Ils lui parurent au-delà de ces devoirs et de ces respects qu'on rend pour faire sa cour à la maîtresse du prince. Il y fit attention, et ne fut pas long-temps à découvrir qu'il étoit déjà plus épris qu'il ne convenoit à sa fortune ou à son repos. Dès qu'il fut bien confirmé dans cette conjecture par ses remarques, il résolut de prévenir les suites d'un engagement pernicieux de toutes les manières; mais il voulut que l'occasion d'en parler s'offrît d'elle-même.

Cependant tout ce qui pouvoit s'appeler divertissement amusoit la cour dans des lieux où l'on se saisit de tout pour se désennuyer. Le jeu de boule, qui n'est en France que l'occupation des artisans et

des valets, est tout autre chose en Angleterre; c'est l'exercice des honnêtes gens. Il y faut de l'art et de l'adresse. Il n'est d'usage que dans les belles saisons; et les lieux où l'on joue sont des promenades délicieuses; on les appelle *boulingrins*. Ce sont de petits prés en carré dont le gazon n'est guère moins uni que le tapis d'un billard. Dès que la chaleur du jour est passée, tout s'y rassemble. L'on y joue gros jeu, et les spectateurs y trouvent à parier tant qu'ils veulent.

Le chevalier de Grammont, dès long-temps initié dans les spectacles et les divertissements anglois, avoit fait une course de chevaux qui n'avoit pas, à la vérité, réussi; mais il avoit au moins le plaisir d'être convaincu par expérience qu'un bidet fait vingt milles sur le grand chemin en moins d'une heure. Les combats de coqs lui avoient été plus favorables; et, dans tous les paris qu'il avoit faits aux boulingrins, le parti qu'il avoit soutenu n'avoit pas manqué de gagner.

A tous ces lieux d'assemblées se trouve d'ordinaire une espèce de cabaret portant le nom de pavillon de verdure, de salle à festin, ou de cabinet de rafraîchissements. Là se vendent toutes sortes de liqueurs à l'angloise, comme vous diriez du cidre, de l'hydromel, de la bière moussante, et du vin d'Espagne. Là les *rooks* se rassemblent les soirs pour fumer, pour boire, et pour s'éprouver les uns contre les autres, c'est-à-dire, pour tâcher de s'entr'enlever les profits

de la journée. Or ces *rooks* sont proprement ce qu'on appelle capons ou piqueurs en France; gens qui portent toujours de l'argent pour offrir à ceux qui perdent au jeu, moyennant une rétribution qui n'est rien pour les joueurs, et qui ne va qu'à deux pour cent à payer le lendemain.

Ces messieurs sont d'une supputation si juste, et d'une prudence si consommée dans toutes sortes de jeux, que personne n'oseroit se mesurer avec eux, quand même ils joueroient fidèlement.

Ils font d'ailleurs vœu de gagner quatre ou cinq guinées par jour, et de s'en contenter, vœu qu'ils ne rompent presque jamais.

Ce fut au milieu d'une bande de ces *rooks* qu'Hamilton trouva le chevalier de Grammont comme il venoit y boire un verre de cidre. Ils jouoient à la chance à deux dés; et, comme celui qui tient le dé à ce jeu en a tout l'avantage, les *rooks* avoient fait cet honneur au chevalier de Grammont par déférence. Il le tenoit encore quand Hamilton arriva. Les *rooks*, appuyés de leur avantage, poussoient contre lui comme des furies. Il topoit partout. Hamilton pensa tomber de son haut, de voir un homme de son expérience et de ses lumières embarqué dans un combat si peu égal; mais il eut beau l'avertir du péril tout haut et tout bas, par signes et en françois, il méprisa ses avertissements; et les dés, qui portoient César et sa fortune, firent un miracle en sa faveur. Les *rooks* furent vaincus pour la première

fois ; mais ce ne fut pas sans lui donner tous les éloges et toutes les louanges de beau joueur qu'on prodigue à ceux qu'on veut engager pour une autre fois : mais leurs louanges furent perdues, et leurs espérances trompées. Cette épreuve lui suffit.

Hamilton contant au souper du roi comme il l'avoit trouvé témérairement aux mains avec les *rooks*, et la manière dont la Providence l'en avoit sauvé : Ma foi, Sire, dit le chevalier de Grammont, messieurs les *rooks* sont déconfits pour le coup ; et là-dessus il se mit à lui conter le détail de son aventure à sa façon ordinaire ; c'est-à-dire, attirant l'attention de tout le monde par le récit d'une bagatelle dont il faisoit quelque chose.

Après le souper, mademoiselle Stewart, chez qui l'on jouoit, fit venir Hamilton auprès d'elle pour lui faire ce récit. Le chevalier de Grammont crut s'apercevoir qu'on l'écoutoit d'une manière assez gracieuse. Cela ne fit que le confirmer dans ses premières conjectures ; et, l'ayant mené souper chez lui, la conversation s'ouvrit d'abord comme elle faisoit presque toujours. George, lui dit-il, n'auriez-vous point besoin d'argent ? Je sais que vous aimez le jeu. Peut-être ne vous est-il pas aussi favorable qu'à moi. Nous sommes loin de Londres. Voilà deux cents guinées ; prenez-les, ce sera pour jouer chez mademoiselle Stewart.

Hamilton, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à cette conclusion, en fut un peu déconcerté. Com-

ment! avec mademoiselle Stewart? Oui, chez elle: George, mon ami, poursuivit le chevalier de Grammont, nous sommes un peu clairvoyants. Vous en êtes amoureux, et, si je ne me trompe, elle ne s'en offense pas. Mais dites-moi comment vous avez pu vous résoudre à vous ôter la pauvre Peckham de l'esprit, pour vous coiffer d'une princesse qui ne la vaut peut-être pas, à tout prendre, et qui ne pourroit être qu'un traîne-potence pour vous, quelque bien qu'elle vous voulût? Par ma foi, vous et votre frère, vous êtes deux jolis garçons dans vos choix! Quoi! dans toute la cour vous ne trouvez que les deux maîtresses du roi pour en faire les vôtres? Pour le frère aîné, encore passe; il n'avoit pris la Castelmaine que quand son maître n'en vouloit plus, et que la Chesterfield ne vouloit plus de lui; mais, pour vous, que diable croyez-vous faire d'une créature dont le roi, dans ce moment, est plus fou que jamais? Est-ce parce que cet ivrogne de Richmond s'est nouvellement remis sur les rangs, et qu'il se porte pour amant déclaré? Vous verrez comme il en sera bon marchand! Je sais bien ce que le roi m'en a dit.

Croyez-moi, mon petit ami, point de raillerie avec le maître, c'est-à-dire, point de lorgnerie avec la maîtresse. J'ai voulu faire l'agréable en France auprès d'une petite coquette dont le roi ne se soucioit pas, et vous savez comme il m'en a pris. Je conviens qu'on vous donne beau jeu; mais ne vous y fiez pas.

Elles sont toutes ravies qu'un homme dont elles ne veulent rien faire devienne leur esclave de parade, seulement pour grossir l'équipage. Ne vaut-il pas mieux passer huit jours incognito dans le château de Peckham, avec la femme du philosophe Wetenhall, que de faire dire à la gazette de Hollande : On nous mande de Bristol qu'un tel est chassé de la cour pour mademoiselle Stewart ; qu'il va faire une campagne en Guinée [1] sur la flotte que l'on prépare pour cette expédition, sous les ordres du prince Robert.

Hamilton, que toutes les vérités de cette harangue frappoient à mesure qu'il y faisoit attention, parut comme revenu de quelque songe après y avoir rêvé quelques moments ; et, s'adressant à lui d'un air reconnoissant : Vous êtes, lui dit-il, l'homme du monde qui avez l'esprit le plus agréable, avec la raison la plus droite pour le bien de vos amis. Vous venez de m'ouvrir les yeux. Je commençois à me laisser séduire le plus ridiculement du monde, entraîné plutôt par de frivoles apparences que par un véritable penchant : je vous ai obligation de m'avoir arrêté sur le bord du précipice. Je vous en ai bien d'autres ; mais, pour vous témoigner ma reconnoissance de celle-ci, je veux suivre vos conseils, et me mettre en retraite chez la cousine Wetenhall, pour m'ôter de la tête

---

[1] Cette expédition devoit se faire en 1664. On peut voir dans Clarendon's Life, pag. 225, un compte exact de ce projet, et les raisons qui le firent abandonner.

le reste de ces visions. Mais, bien loin d'y aller incognito, je veux vous y mener au retour du voyage. Mademoiselle d'Hamilton sera de la partie ; car il est bon de prendre ses précautions avec un homme qui a beaucoup de mérite, et qui dans ses rencontres n'a pas trop de bonne foi, du moins s'il en faut croire votre philosophe..... Ne vous avisez pas d'en croire ce faquin-là, dit le chevalier de Grammont ; mais, dites-moi, comment vous vous êtes fourré dans la tête d'en vouloir à cette grande idole de Stewart ?

Que diable sais-je ! dit Hamilton. Vous connoissez toutes les enfances dont elle s'occupe. Le vieux Carlingford [1] étoit un soir chez elle qui lui montroit à se mettre une bougie tout allumée dans la bouche, et le grand secret étoit de l'y tenir long-temps par le bout allumé sans qu'elle s'éteignît. J'ai, Dieu merci, la bouche raisonnablement grande ; et, pour renchérir par-dessus son maître, j'y en tins deux tout à la fois, et fis trois tours de chambre sans qu'elles s'éteignissent. Tout le monde m'adjugea le prix de cette illustre épreuve, et Killegrew soutint qu'il n'y avoit qu'une lanterne qui pût me le disputer. Elle en pensa mourir de rire. Me voilà donc dans la familiarité de ses amusements. On ne peut disconvenir que ce ne soit une figure toute charmante que cette créature-là. Depuis que la cour est en cam-

---

[1] Le chevalier Théobald Taaffe, second vicomte Taaffe, créé comte de Carlingford dans la province de Louthe.

pagne, j'ai eu cent occasions de la voir que je n'avois point eues devant. Vous savez que le déshabillé du bain est d'une grande commodité pour celles qui, sans offenser les bienséances, ne sont pas fâchées d'étaler leurs attraits. Mademoiselle Stewart est tellement persuadée des avantages qu'elle a par dessus toutes les autres, qu'on ne peut si peu louer quelque femme de la cour pour de beaux bras et une belle jambe, qu'elle ne soit toute prête à le disputer par la démonstration; et je crois qu'il ne seroit pas difficile, avec un peu d'adresse, de la mettre nue sans qu'elle y fît réflexion. Il faudroit, après tout, être bien insensible pour que ces bienheureuses occasions ne fussent d'aucune conséquence, et ne fissent aucune impression; outre que la bonne opinion qu'on a toujours de soi-même fait qu'on s'imagine qu'une femme est prise dès qu'elle vous distingue par une habitude de familiarité qui bien souvent ne veut rien dire. Voilà le fait à mon égard; ma présomption, sa beauté, le poste éclatant qui la relève, et mille gracieusetés m'avoient empêché de faire des réflexions: mais il faut vous dire aussi, pour excuser mon impertinence, que la facilité de lui faire les plus tendres déclarations en la louant, et les confidences qu'elle me faisoit sur certaines choses qu'elle n'auroit pas trop dû me confier, auroient été capables d'en éblouir un autre.

Je lui ai donné le plus joli cheval d'Angleterre. Vous savez la grâce infinie dont elle est à cheval.

Le roi, qui n'aime guère les chasses que celle de l'oiseau, parce qu'elle est commode pour les dames, y étoit ces jours passés entouré de toutes les beautés de sa cour. Il partit après un faucon, et toute la brillante escadre après lui. Les jupes de mademoiselle Stewart, qui couroit à toute bride, effrayèrent son cheval, parce qu'il voulut bien attendre celui que je montois, qui étoit son compagnon. Je fus donc le seul témoin d'un dérangement dans ses habits, qui présenta mille beautés nouvelles à mes regards. J'eus le bonheur de faire des exclamations assez galantes et assez exagérées sur ce charmant désordre pour empêcher qu'elle n'en fût interdite. Au contraire, ce sujet d'admiration a souvent été depuis un sujet de conversation qui ne paroissoit pas lui déplaire.

Le vieux Carlingford, et ce fou de Crofts [1] (car il faut bien vous faire ma confession générale), ces méchants plaisants donc lui faisoient à tout bout de champ des contes assez éveillés, qui ne laissoient pas de passer à la faveur de quelques vieilles turlupinades, ou de quelques singeries dans le récit qui la faisoient rire de tout son cœur. Pour moi, qui ne

[1] Guillaume, baron de Crofts, grand-écuyer de M. le duc d'York, capitaine du régiment des gardes de la reine mère, gentilhomme de la chambre du roi, et ambassadeur en Pologne. On l'avoit envoyé en France pour féliciter Louis XIV sur la naissance du dauphin. (Voyez *Biogr. brit.* p. 2738, et la continuation de Clarendon, p. 294.)

sais point de contes, et qui n'ai pas le talent de les faire valoir quand j'en saurois, j'étois fort embarrassé quelquefois lorsqu'elle s'avisoit de m'en demander. Je n'en sais point, mademoiselle, lui dis-je un jour qu'elle me tourmentoit. Inventez-en un, me dit-elle. C'est ce que je sais encore moins, lui dis-je; mais je vous conterai, si vous voulez, un songe fort extraordinaire, parce qu'il est encore moins vraisemblable que tous les autres songes n'ont coutume d'être. Cela lui donna une curiosité qu'il fallut satisfaire dans le moment. Je me mis donc à lui conter que la plus belle créature du monde, que j'aimois passionnément, étoit venue me voir la nuit. Je fis alors son portrait à elle-même, en peignant cette beauté merveilleuse; mais je lui dis que cette divinité, m'étant venue trouver avec les plus favorables intentions du monde, ne s'étoit point démentie par des rigueurs inutiles. Ce ne fut pas assez pour satisfaire la curiosité de mademoiselle Stewart; il fallut presque lui faire le détail des bontés que ce tendre fantôme avoit eues pour moi, sans qu'elle en parût surprise ou déconcertée, tant elle étoit attentive à cette fiction, tant elle me fit recommencer de fois la description d'une beauté que je peignois, autant qu'il m'étoit possible, d'après sa figure et d'après ce que je m'imaginois des beautés qui ne m'étoient pas connues.

Voilà ce qui véritablement m'a pensé tourner la tête. Elle voyoit bien que c'étoit d'elle que je par-

lois. Nous étions seuls, comme vous pouvez croire, en lui faisant un tel récit, et mes yeux faisoient tout de leur mieux pour lui persuader que c'étoit elle que je peignois. Je ne la vis point offensée de cette connoissance, ni sa pudeur alarmée de la fin d'une aventure faite à plaisir, et qu'il n'eût tenu qu'à moi de finir d'une manière encore moins discrète. Cette audience tranquille me fit donner tête baissée dans tout ce que les conjectures avoient de flatteur pour moi. Je ne songeai ni au roi, ni à sa passion pour elle, ni aux périls d'un tel engagement : enfin, je ne sais à quoi diable je songeois; mais je vois bien que, si vous n'y aviez songé pour moi, j'étois capable de me perdre au milieu de ces folles visions.

Quelque temps après, la cour revint à *Londres*; et ce fut depuis ce retour qu'une maligne influence s'étant répandue sur tout ce qui regardoit la tendresse, tout alla de travers dans l'empire amoureux. De dépit, les soupçons ou la jalousie se mirent en campagne pour désunir les cœurs. Les faux rapports, ensuite la médisance et les tracasseries achevèrent de tout bouleverser.

La duchesse de Cléveland étoit accouchée pendant le voyage des bains. Jamais elle n'étoit relevée si belle. Cela lui fit croire qu'elle étoit en état de reprendre ses premiers droits sur le cœur du roi, si elle pouvoit paroître avec ce nouvel éclat devant ses yeux. Ses partisans étoient du même avis. On prépara son équipage pour cette expédition; mais la

veille du jour qu'elle devoit partir, elle vit le jeune Churchill [1], et fut atteinte d'un mal qui s'étoit déjà plus d'une fois opposé aux projets qu'elle avoit formés, et dont elle ne s'étoit jamais défendue que foiblement.

Un homme qui d'enseigne aux gardes se voit élever à cette fortune, a sans doute un grand fonds de prudence quand il se possède assez pour ne pas s'éblouir de son bonheur. Churchill se para donc partout de sa nouvelle faveur. La Cléveland, qui ne lui recommandoit ni la modération ni la retenue sur aucun chapitre, ne se mit point en peine qu'il fût indiscret. Ainsi ce nouveau commerce faisoit tout l'entretien de la ville à l'arrivée de la cour. Chacun en raisonnoit à sa fantaisie. Les uns disoient qu'elle lui avoit déjà donné la pension de Jermyn avec les appointements de Jacob Hall, d'autant que les différents mérites se trouvoient réunis dans le sien. D'autres soutenoient qu'il avoit l'air trop indolent et la taille trop effilée pour soutenir long-temps sa faveur. Mais tous convenoient qu'un homme qui étoit favori de la maîtresse du roi et frère de celle du duc, se produisoit par de beaux endroits, et ne pouvoit manquer de faire fortune. En effet, le duc d'York lui donna bientôt après une charge dans sa maison; cela étoit dans l'ordre. Mais le roi, qui ne

[1] Depuis duc de Marlborough. Il naquit en 1650, et mourut le 16 juin 1722. (Voyez la Nouvelle Atlantis.)

se crut pas obligé de lui faire du bien, parce que madame de Cléveland lui en vouloit beaucoup, lui fit défendre de paroître à la cour.

Le bon prince commençoit à être de mauvaise humeur. Ce n'étoit pas sans raison ; il laissoit tout le monde en repos dans leur commerce, et cependant on avoit souvent l'insolence de troubler le sien. Mylord Dorset, premier gentilhomme de la chambre, venoit de lui débaucher la comédienne Nell Gwyn[1].

---

[1] Boyer, qui le premier a traduit les Mémoires de Grammont en anglois, fait sur ce passage l'observation suivante : « *L'auteur s'est ici trompé. Nell Gwyn étoit la maîtresse de mylord Dorset, avant que le roi devînt amoureux d'elle. Feu M. Dryden me dit que le roi, voulant lui débaucher Nell Gwyn, l'envoya en France pour ne rien faire. Il y a tout lieu de croire que Nell Gwyn fut reconnoissante envers son premier amant.* » On ne connoît de la jeunesse de cette actrice que ce qu'on lit dans les satires du temps. On dit qu'elle étoit née dans un grenier, vendoit du poisson dans les rues, qu'elle avoit une voix très agréable, et qu'elle alloit de taverne en taverne, où elle chantoit pour amuser les compagnies ; qu'elle demeura ensuite chez madame Ross, fameuse courtisane, qu'elle fut reçue actrice, et devint la maîtresse de Hart et de Lacey, deux célèbres acteurs. D'autres disent qu'elle étoit née dans un grenier dans le Coal-Yard, en Drury-Lane, et qu'elle fut remarquée dans la salle de comédie, où elle vendoit des oranges. L'évêque Burnet parle d'elle en ces termes : « Gwyn, la plus indiscrète et la plus extravagante personne qui parut jamais dans une cour, conserva un grand crédit jusqu'à la mort du roi, et étoit entretenue à grands frais. Le duc de Buckingham me dit que, lorsqu'elle fut présentée au roi, elle ne lui demanda que cinq cents livres sterlings, qu'il lui refusa. Mais, environ quatre ans après, il me déclara qu'elle avoit reçu de sa majesté plus de soixante mille livres sterlings. Elle jouoit

La Cléveland, dont il ne se soucioit plus, ne laissoit pas de le déshonorer par des inconstances réitérées, par des choix indignes, et le ruinoit par des amants à gages. Mais le chagrin le plus sensible de tous étoit le nouveau refroidissement et les menaces de

---

ses rôles avec tant de vivacité, et amusoit tellement le roi, qu'une nouvelle maîtresse même ne put la faire renvoyer; mais il n'eut jamais pour elle les mêmes égards que pour une maîtresse. »

Madame de Sévigné, dans une de ses lettres, fait un portrait assez piquant de Nell Gwyn. « Kéroualle (depuis duchesse de Portsmouth), n'a été trompée sur rien. Elle avoit envie d'être la maîtresse du roi; elle l'est..... Elle a un fils qui vient d'être reconnu, et à qui on a donné deux duchés. Elle amasse des trésors, et se fait aimer et respecter de qui elle peut; mais elle n'avoit pas prévu trouver en chemin une jeune comédienne dont le roi est ensorcelé. Elle n'a pas le pouvoir de l'en détacher un moment. La comédienne est aussi fière que la duchesse de Portsmouth : elle la morgue, lui dérobe souvent le roi, et se vante de ses préférences. Elle est jeune, folle, hardie, débauchée, et plaisante : elle chante, elle danse, et fait son métier de bonne foi : elle a un fils; elle veut qu'il soit reconnu. Voici son raisonnement : Cette demoiselle, dit-elle, fait la personne de qualité. Elle dit que tout est son parent en France. Dès qu'il meurt quelque grand, elle prend le deuil. Hé bien ! puisqu'elle est de si grande qualité, pourquoi s'est-elle faite une c....? Elle devroit mourir de honte. Pour moi, c'est mon métier. Je ne me pique pas d'autre chose. Le roi m'entretient; je ne suis qu'à lui présentement. J'en ai un fils, je prétends qu'il doit être reconnu; et il le reconnoîtra, car il m'aime autant que sa Portsmouth. Cette créature, continue madame de Sévigné, tient le haut du pavé, et décontenance et embarrasse extraordinairement la duchesse. »

Elle mourut en 1691; et le docteur Tennison, depuis archevêque de Cantorbéry, qui en étoit alors vicaire, fit son oraison funèbre.

mademoiselle Stewart. Il y avoit long-temps qu'il lui proposoit tous les établissements et tous les titres qu'elle auroit agréables, en attendant qu'il pût faire mieux. Elle s'étoit contentée de les refuser, sous prétexte du scandale que donneroit une élévation dont l'éclat choqueroit le public; mais depuis qu'on fut de retour, elle prit d'autres airs. Tantôt elle vouloit se retirer de la cour pour calmer les inquiétudes éternelles de la reine; tantôt c'étoit pour fuir des tentations, par où elle vouloit faire entendre que son innocence n'avoit pas encore succombé. Enfin c'étoit continuellement ou des alarmes, ou quelque humeur chagrine qui désoloit la tendresse du roi.

Comme il ne pouvoit s'imaginer à qui diable elle en vouloit, il crut qu'il falloit mettre la réforme dans son ménage d'amour, pour voir si ce n'étoit point la jalousie qui l'inquiétoit. Ce fut pour cela qu'après avoir solennellement déclaré qu'il n'auroit plus de commerce avec madame de Cléveland depuis l'affaire de Churchill, il se mit à faire une Saint-Barthélemy de tous les autres menus amusements qu'il avoit par-ci par-là dans la ville. Les Nell Gwyn, les miss Davis [1], et la troupe joyeuse des chanteuses et des danseuses des menus plaisirs de sa majesté

[1] Marie Davis étoit une actrice de la troupe du duc. Elle parut sur le théâtre en 1664, et plut tellement au roi, en chantant des chansons libres et badines, qu'il la prit dès-lors en faveur. Il eut d'elle une fille nommée Marie Tudor, mariée, en août 1687, à François Radcliffe, comte de Derwentwater.

furent congédiées. Tous ces sacrifices furent inutiles. La Stewart continuoit à désespérer le roi, mais il eut bientôt découvert la véritable cause de ses froideurs.

L'officieuse Cléveland prit ce soin. Elle s'étoit déchaînée sans réserve, depuis sa disgrâce, contre mademoiselle Stewart, qu'elle en accusoit par son impertinence, et contre l'imbécillité du roi, qui, pour une idiote revêtue, la traitoit avec tant d'indignité. Comme elle avoit encore des créatures dans la confidence du roi, ce fut par leur moyen qu'elle fut informée de l'état où les nouveaux traitements de mademoiselle Stewart l'avoient réduit; et, dès qu'elle eut trouvé ce qu'elle cherchoit, elle se rendit dans le cabinet du roi par l'appartement d'un de ses valets de chambre nommé Chiffinch [1]. Cette route ne lui étoit pas inconnue.

Le roi revenoit de chez la Stewart de fort mauvaise humeur. La présence de madame de Cléveland le surprit, et ne la diminua pas. Elle s'en aperçut;

---

[1] On trouve son nom souvent cité dans l'histoire secrète de ce règne. Wood, en parlant des compagnons de table aux soupers du roi, dit qu'ils se réunissoient, soit chez Louise, duchesse de Portsmouth, soit chez Cheffing (Chiffinch), ou dans les appartements d'Éléonore Quin (Gwyn), ou dans ceux de Baptiste May. Ce dernier ayant été disgracié, Chiffinch gagna la faveur du roi. Telle étoit la confiance que ce prince avoit en lui, qu'il étoit le receveur des pensions secrètes payées par la cour de France au roi d'Angleterre.

et, l'abordant d'un ton ironique et d'un sourire d'indignation : J'espère, dit-elle, qu'il m'est permis de venir vous rendre mes hommages, quoique la divine Stewart vous ait défendu de me voir chez moi. Je ne veux point vous en faire des reproches qui seroient trop indignes de moi. Je viens encore moins excuser des foiblesses que rien ne peut justifier, puisque votre constance pour moi ne me laisse rien à dire, et que je suis la seule que vous ayez honorée de votre tendresse, et qui s'en soit rendue indigne par sa conduite. Je viens donc ici vous consoler dans l'abattement où vous ont mis les froideurs ou la *nouvelle chasteté* de l'inhumaine Stewart. A ces mots un éclat de rire, aussi peu naturel qu'il étoit insultant et démesuré, mit le comble à son impatience. Il s'étoit bien attendu que quelque mauvaise raillerie suivroit ce préambule; mais il ne crut pas qu'elle dût prendre de ces airs bruyants, vu les termes où ils en étoient. Et, comme il se préparoit à lui répondre: Non, dit-elle, ne me sachez point mauvais gré de la liberté que je prends de me moquer un peu de la grossièreté dont on vous en impose. Je ne puis souffrir qu'une affection si marquée vous rende la fable de votre cour, tandis qu'on se moque impunément de vous. Je sais que la précieuse Stewart vous renvoie sous prétexte de quelque incommodité, peut-être de quelque scrupule de conscience; et je viens vous avertir que le duc de Richmond sera bientôt avec elle, s'il n'y est déjà. Ne m'en croyez pas,

puisque ce pourroit être le ressentiment ou l'envie qui me le feroit dire. Suivez-moi jusqu'à son appartement, afin que vous n'ajoutiez plus de confiance à la calomnie, et que vous l'honoriez d'une préférence éternelle si je l'accuse à faux, ou que vous ne soyez plus la dupe d'une fausse prude qui vous fait faire un personnage si ridicule.

En achevant ce discours elle le prit par la main comme il étoit encore tout irrésolu, et l'entraîna vers le logement de sa rivale. Chiffinch étoit dans ses intérêts : ainsi la Stewart n'avoit garde d'être avertie de la visite; et Babiani, dont madame de Cléveland avoit fait la fortune, et qui la servoit à merveille dans cette occasion, lui vint dire que le duc de Richmond venoit d'entrer chez la Stewart. C'étoit au milieu d'une petite galerie qui conduisoit par un dégagement du cabinet du roi à ceux de ses maîtresses. La Cléveland lui donna le bonsoir comme il entroit chez sa rivale, et se retira pour attendre l'issue de cette aventure. Babiani, qui suivoit le roi, fut chargé de lui en venir rendre compte.

Il étoit près de minuit. Le roi trouva les femmes de chambre de sa maîtresse qui se présentèrent respectueusement à son passage, et lui dirent tout bas que mademoiselle Stewart avoit été fort mal depuis qu'il l'avoit quittée; mais que, s'étant mise au lit, elle reposoit, Dieu merci. C'est ce qu'il faut voir, dit-il en repoussant celle qui s'étoit plantée sur son passage. Il trouva véritablement la Stewart couchée;

mais elle ne dormoit pas. Le duc de Richmond étoit assis au chevet de son lit, qui vraisemblablement dormoit encore moins. L'embarras des uns et la colère de l'autre furent tels qu'on se les peut imaginer dans une pareille surprise. Le roi, qui étoit le moins violent de tous les hommes, témoigna son ressentiment au duc de Richmond dans des termes dont il ne s'étoit jamais servi. Il en fut interdit, et quelque chose de plus. Il voyoit son maître et son roi justement irrité. Les premiers transports que la colère inspire dans ces occasions sont dangereux. La fenêtre de mademoiselle Stewart étoit commode pour une vengeance subite : la Tamise couloit au-dessous. Il y jeta les yeux; et, voyant ceux du roi plus animés de courroux qu'il ne les en avoit crus capables, il fit une profonde révérence, et se retira sans répliquer à une quantité de menaces qui se succédoient.

La Stewart, un peu revenue de sa première surprise, monta sur ses grands chevaux au lieu de se justifier, et dit les choses du monde les plus capables d'aigrir les ressentiments du roi : que, s'il n'étoit pas permis de recevoir les visites d'un homme de la qualité du duc de Richmond avec des intentions qui lui faisoient honneur, c'étoit être esclave dans un pays libre; qu'elle ne savoit aucun engagement qui l'empêchât de disposer de sa main; mais que, si cela n'étoit pas permis dans son royaume, elle ne croyoit pas qu'il y eût de puissance capable de l'empêcher de passer en France, et de se jeter dans un couvent

pour y chercher la tranquillité dont elle ne pouvoit jouir dans sa cour.

Le roi, tantôt outré de colère, tantôt attendri par quelques larmes, et tantôt effrayé de ses menaces, étoit tellement agité, qu'il ne savoit que répondre ni aux délicatesses d'une créature qui vouloit faire la Lucrèce à sa barbe, ni à l'assurance dont elle avoit l'effronterie de s'emporter à des reproches. Cependant l'amour, près de triompher de tous ses ressentiments, l'alloit mettre à ses genoux pour lui demander pardon de l'injure qu'il lui faisoit, lorsqu'elle le pria de se retirer et de la laisser en repos, du moins pour le reste de cette nuit, sans scandaliser par une plus longue visite ceux qui l'avoient accompagné ou conduit chez elle. Cette impertinente prière acheva de l'outrer. Il sortit en la menaçant de ne la plus voir, et fut passer la nuit la moins tranquille qu'il eût passée depuis son rétablissement.

Le lendemain, le duc de Richmond eut ordre de sortir de la cour, et de ne se plus présenter devant le roi: mais il n'avoit pas attendu cet ordre; et l'on sut qu'il étoit parti dès le matin pour sa maison de campagne.

Mademoiselle Stewart, voulant prévenir le mauvais tour qu'on pourroit donner à l'aventure de la nuit précédente, fut se jeter aux pieds de la reine. Ce fut là que, faisant le personnage nouveau d'une Madeleine innocente, elle lui demanda pardon de tous les chagrins qu'elle avoit pu lui causer; lui dit

qu'un repentir continuel l'avoit obligée de chercher tous les moyens de se retirer de la cour ; que cela l'avoit engagée d'écouter le duc de Richmond, qui la recherchoit depuis long-temps; mais que, puisque cette recherche étoit cause de sa disgrâce, et d'un éclat qui peut-être tourneroit au désavantage de sa réputation, elle conjuroit sa majesté de la prendre sous sa protection, et d'obtenir du roi qu'elle se mît dans un couvent pour finir tous les troubles que sa présence causoit innocemment à la cour. Tout cela fut accompagné d'une honnête quantité de larmes.

C'est un spectacle bien agréable qu'une rivale qui, s'humiliant à vos pieds, demande pardon et se justifie en même temps. Le cœur de la reine se tourna tout d'un coup. Ses pleurs accompagnèrent les siens. Elle l'embrassa tendrement après l'avoir relevée, lui promit toute sorte de faveur et de protection, ou pour son mariage, ou pour tout autre parti qu'elle voudroit prendre, et la renvoya, résolue d'abord d'y travailler tout de son mieux : mais, comme elle avoit beaucoup d'esprit, les réflexions qu'elle fit après ce premier mouvement lui firent changer d'avis.

Elle savoit que les penchants du roi n'étoient pas capables d'une constance opiniâtre. Elle jugea que l'absence le consoleroit, ou qu'un nouvel engagement effaceroit à la fin le souvenir de mademoiselle Stewart ; et que, puisqu'elle ne pouvoit éviter de se voir une rivale, il valoit encore mieux que ce fût elle, dont la sagesse et la vertu venoient d'éclater

par des preuves si manifestes. D'ailleurs elle se flatta que le roi lui sauroit éternellement gré de s'être opposée à la retraite et au mariage d'une fille qu'il aimoit alors à la fureur. Ce beau raisonnement la détermina. Toute son industrie fut employée à persuader mademoiselle Stewart ; et ce qu'il y a de rare dans cette aventure, après avoir obtenu qu'elle ne songeroit plus au duc de Richmond, ni au couvent, ce fut elle qui prit soin de raccommoder ces deux amants.

C'eût été dommage qu'elle n'eût pas réussi dans cette négociation. Aussi n'en fut-elle pas à la peine ; car jamais les empressements du roi ne furent si vifs que depuis cette paix, et jamais ils ne furent mieux reçus de la belle Stewart.

Mais ce prince ne goûta pas long-temps la douceur d'un raccommodement qui le rendoit de la plus belle humeur du monde, comme on va voir. L'Europe entière jouissoit d'une paix profonde depuis le traité des Pyrénées. L'Espagne se flattoit de respirer par la nouvelle alliance qu'elle venoit de contracter avec le plus redoutable de ses voisins : mais elle n'espéroit pas pouvoir soutenir le débris d'une monarchie sur sa décadence, quand elle considéroit l'âge ou les infirmités du prince, ou la foiblesse de son successeur. La France, au contraire, gouvernée par un roi infatigable dans l'application, jeune, vigilant, avide de gloire, n'avoit qu'à vouloir pour s'agrandir.

Ce fut en ce temps-là que ce prince, qui ne vouloit point troubler la tranquillité de l'Europe, se laissa persuader d'alarmer les côtes de l'Afrique par une tentative de peu d'utilité, quand même elle auroit réussi : mais la fortune du roi, toujours fidèle à sa gloire, voulut depuis faire voir, par le peu de succès de l'entreprise de Gigery [1], qu'il n'y avoit que les projets formés par lui-même qui fussent dignes de son attention.

Peu de temps après, le roi d'Angleterre, voulant aussi visiter les bords africains, arma cette escadre pour l'expédition de Guinée dont le prince Robert devoit avoir le commandement. Ceux qui en savoient quelque chose par leur expérience contoient des merveilles des périls de cette expédition ; qu'il faudroit combattre non-seulement les habitants de la Guinée, peuple endiablé, dont les flèches étoient empoisonnées, qui ne faisoient jamais de quartier que pour manger leurs prisonniers ; mais qu'il faudroit essuyer des chaleurs insupportables, ou des

[1] Gigery est à près de quarante lieues d'Alger. Les François y eurent un comptoir jusqu'en 1664. Ils voulurent alors bâtir sur le bord de la mer une forteresse pour tenir en bride les Arabes; mais ceux-ci descendirent des montagnes, les chassèrent de Gigery, et démolirent le fort. Le chevalier Richard Fanshaw écrivoit, le 2 décembre 1664, au gouverneur en second de Tanger: « Nous venons de recevoir avis que les François ont abandonné Gigheria, et tout ce qu'ils y possédoient. Leur flotte est arrivée, un vaisseau considérable se perdit sur les rochers près de Marseille. »

pluies dont chaque goutte se changeoit en serpent; que, si l'on pénétroit plus avant dans le pays, on étoit assailli par des monstres mille fois plus inconcevables et plus affreux que toutes les bêtes de l'Apocalypse.

Mais ce fut en vain que ces bruits se répandirent: loin d'inspirer de la terreur à ceux qui devoient être du voyage, ce fut un aiguillon pour la gloire de ceux qui n'y avoient que faire. Jermyn se présenta tout des premiers; et, sans songer que le prétexte de sa convalescence avoit différé la conclusion de son mariage avec mademoiselle Jennings, il demanda la permission du duc et l'agrément du roi pour y servir de volontaire.

Il y avoit quelque temps que la belle Jennings commençoit à revenir de l'entêtement qui l'avoit séduite en sa faveur. Ce n'étoient plus guère que les avantages de l'établissement qui lui donnoient du goût pour ce mariage. La mollesse des empressements d'un amant, qui sembloit ne rendre des soins que par habitude, la rebutoit; et le parti qu'il venoit de prendre sans son aveu lui parut si ridicule pour lui, et si choquant pour elle, qu'elle résolut dès ce moment de n'y plus songer. Elle ouvrit petit à petit les yeux sur le faux brillant qui l'avoit éblouie; et le fameux Jermyn fut reçu comme il le méritoit, lorsqu'il vint lui donner part du projet héroïque dont nous venons de parler. Il parut tant d'indifférence et tant de liberté d'esprit dans les railleries dont elle

lui fit compliment sur ce voyage, qu'il en fut tout déconcerté, d'autant qu'il avoit préparé toutes les consolations qu'il avoit crues capables de la soutenir en lui annonçant la funeste nouvelle de son départ. Elle lui dit qu'il n'y avoit rien de plus glorieux à lui, dont le mérite avoit triomphé de tant de libertés en Europe, que d'aller étendre ses conquêtes dans une autre partie du monde; qu'elle lui conseilloit de ramener toutes les captives qu'il feroit en Afrique pour remplacer les beautés que son absence alloit mettre au tombeau.

Jermyn trouva fort mauvais qu'elle eût la force de railler dans l'état où il la croyoit réduite; mais il s'aperçut que c'étoit tout de bon. Elle lui dit qu'elle prenoit cet adieu pour le dernier, et le pria de ne lui en plus faire avant son départ.

Jusque-là tout alloit bien pour elle. Jermyn non-seulement étoit confondu d'avoir eu son *congé* si cavalièrement, mais il sentit redoubler tout le goût qu'il avoit eu pour elle par ces marques de son indifférence. Elle avoit donc le plaisir de le mépriser, et de le voir plus sensible que jamais. Ce ne fut pas assez; elle voulut mal à propos outrer la vengeance.

On venoit de mettre au jour les Épîtres d'Ovide, traduites par les beaux esprits de la cour [1]. Elle se mit à faire une lettre d'une bergère au désespoir,

---

[1] C'est la traduction des Épîtres d'Ovide, par Dryden. La seconde édition de cet ouvrage fut publiée en 1681.

qui s'adressoit au perfide Jermyn. Elle prit pour modèle l'épître d'Ariane à Thésée. Le commencement de cette lettre étoit mot pour mot les plaintes et les reproches de cette amante outragée, au cruel qui l'abandonnoit. Tout cela étoit accommodé tellement quellement aux temps et aux conjonctures présentes. Elle avoit eu dessein d'achever cet ouvrage par une description des travaux, des périls et des monstres qui l'attendoient en Guinée, pour lesquels il quittoit une tendre amante abîmée dans la douleur; mais n'en ayant pas eu le temps, ni celui de faire transcrire tout cela pour l'envoyer sous le nom d'une autre, elle mit étourdiment dans sa poche ce fragment écrit de sa main, et plus étourdiment encore le laissa tomber au beau milieu de la cour. Ceux qui le ramassèrent reconnurent son écriture, et en tirèrent plusieurs copies qui eurent cours par la ville. Cependant sa conduite avoit si bien établi l'idée de sa sagesse, qu'on ne fit aucune difficulté de croire que la chose s'étoit passée comme on vient de dire. Quelque temps après, l'expédition de Guinée fut remise pour les raisons que tout le monde sait, et le procédé de mademoiselle Jennings la justifia sur cette lettre; car, quelques efforts que fissent le mérite et les nouveaux soins de Jermyn pour la ramener, jamais elle n'en voulut entendre parler.

Mais il ne fut pas le seul qui se ressentit de cette bizarrerie, qui prenoit plaisir à désunir les cœurs pour les engager bientôt après à des objets tout dif-

férents. On eût dit que le dieu d'Amour, par un nouveau caprice, livrant tout ce qui reconnoissoit son empire aux lois de l'Hymen, avoit en même temps mis son bandeau sur les yeux de ce dieu pour marier tout de travers la plupart des amants dont on a fait mention.

La belle Stewart épousa le duc de Richmond; l'invincible Jermyn une pecque provinciale [1]; mylord Rochester une triste héritière [2]; la jeune Temple le sérieux Lyttelton; Talbot, sans savoir pourquoi, prit pour femme la languissante Boynton [3]; George Hamilton, sous de meilleurs auspices, épousa la belle Jennings; et le chevalier de Grammont, *pour* le prix d'une constance qu'il n'avoit jamais connue devant, et qu'il n'a jamais pratiquée depuis, trouva l'Hymen et l'Amour d'accord en sa faveur, et se vit enfin possesseur de mademoiselle d'Hamilton.

---

[1] Mademoiselle Gibbs, fille d'un gentilhomme de la province de Cambridge.

[2] Élisabeth, fille de Jean Mallet d'Enmère, dans la province de Sommerset.

[3] Après la mort de mademoiselle Boynton et de George Hamilton, Talbot épousa la belle Jennings, et devint après *duc de* Tyrconnel.

FIN DES MÉMOIRES DE GRAMMONT.

TABLE.

TABLE

DES NOMS PROPRES.

